

Froissart

1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

The text on this page is estimated to be only 1.00% accurate

r '9 d . Z2) y ^èsa ./Co.klc

The text on this page is estimated to be only 2.50% accurate

iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 2.50% accurate

iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 2.50% accurate

iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 2.50% accurate

iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 7.38% accurate

FROISSART. ETUDE LITTERAIRE LE XIVTM SIECI-E.
Lizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 18.05% accurate

• FROISSART. ETUDE LITTÉRAIRE LE XIV^e S[ÈCr.E, M.
KERVYN DE LETTENHOVE. TOME PREMIER. PARIS. A, DURAND,
LIBRAIRE-ÉDITEUR, 1857, D^uLizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

i,zodb,GoOgk

The text on this page is estimated to be only 22.76% accurate

PREFACE. Lorsque, pendant plusieurs années, on a eu sans cesse les chroniques de Froissart sous les yeux, on ne se borne pas à admirer la variété de ses récits ; on arrive aussi peu à peu à s'attacher au chroniqueur lui-même qui n'est pas toujours bien informé, mais qui du moins rapporte les événements comme les lui présente sa mémoire, comme les fait revivre son imagination. Froissart est un ami franc, sincère, naïf, qui s'accointe avec vous, aussi courtoisement, aussi amiablement qu'avec les hommes de son temps. Vous l'avez appelé à vous pour vous instruire ; il vous charme, il vous réjouit, il vous amuse. Vous vouliez en faire le compagnon de vos études ; il devient celui de vos loisirs, et une fois que l'on aborde avec lui le tableau des aventures et des emprises d'armes qui se succèdent toujours les unes

The text on this page is estimated to be only 25.60% accurate

aux autres, on y prend un plaisir aussi vif que si ce livre n'était pas un recueil de faits historiques, mais un roman de chevalerie. Depuis longtemps, en lisant et en relisant Froissart, j'avais noté au hasard tout ce qui touchait de plus près à ses sentiments, à ses sympathies, à ses travaux, à ses relations, à ses voyages, on a un mot tout ce qui permettait le mieux de juger ses ouvrages et sa vie. Des recherches intéressantes se liaient à cette étude : tout en feuilletant les brillantes narrations de Froissart, je leur comparais d'autres récits, d'autres documents, et j'arrivais à mieux connaître le caractère de ses contemporains les plus fameux ou les mœurs générales de son époque. D'autre part, je voyais commencer avec lui la grande école historique qui, sans compter les Monstrelet et les Molinet, fut représentée sur les bords de l'Escaut et de la Lys par les Georges Clastelain et les Philippe de Commines. Froissart, comme il se plaît à le rappeler lui-même, appartenait au Hainaut, la plus littéraire et la plus chevaleresque de nos anciennes provinces; et le Hainaut n'oubliera jamais qu'à l'époque où ses barons s'illustraient par leurs exploits et leurs prouesses, il vit naître aussi le chroniqueur qui les raconta avec un éclat et une vivacité qu'on n'égala jamais. La génération qui avait placé la couronne impériale sur le front de Baudouin de Constantinople

The text on this page is estimated to be only 19.72% accurate

Il était h [une descendance] au tombeau, quand aux Amlré Ho Jurbise et aux Renier de Trilh succédèrent les Jean de Beaumont et les Gauthier de Muuny. Les Iradilions des lellros se perpétuaient comme celles de l'honneur des amies. Après Henri de Valenciennes vient Jean Froissart né h Valenciennes. Chaque guerre a ses héros; chaque épopée, son joyeux; chaque victoire, son historien. Cependant il est d'autres pays qui s'associent à un enthousiasme presque égal h la renommée littéraire de Froissart. La France et l'Angleterre invoquent, l'une les irailés qui ont réuni à son territoire la ville où il recula le jour, l'autre, la protection d'Edouard III à laquelle il dut peut-être de devenir poète et chroniqueur; et c'est sans doute un noble hommage rendu à Froissart que cet empressement des diverses nations dont il a célébré les gloires à veiller sur la sienne, comme si elle ne leur était point étrangère. Une frontière qui divise des populations qui distinguent la même prospérité, la même activité, les mêmes progrès dans l'agriculture et dans les arts industriels, s'étend aujourd'hui entre Valenciennes et Chimay. Le Hainaut a perdu le berceau de Froissart pour ne conserver que son tombeau, mais sa mémoire n'en a pas souffert. Si Chimay lui a élevé un autel, Valenciennes lui a érigé aussi un admirable monument, et pour que rien ne manquât !

The text on this page is estimated to be only 22.32% accurate

l'éclat de son inauguration, l'Académie Française a inscrit dans ses concours l'éloge de Froissart en le plaçant à côté de celui de Tite-Live. C'est ainsi que je me trouvai amené à soumettre au plus célèbre tribunal littéraire de l'Europe, des notes recueillies une à une quand d'autres travaux me faisaient un devoir d'examiner la plupart des sources inédites du ^{xiv}^e siècle. Bien qu'elles se rapportassent presque exclusivement à la vie du chroniqueur, et laissassent de côté le travail de critique littéraire qui devait les compléter, elles trouvèrent dans le nom de Froissart, ce bon et doux maître, l'appui dont elles avaient besoin, et les juges de ce concours solennel les couronnèrent, sans en dissimuler les lacunes, comme offrant (ce sont les termes dont ils se servaient) une étude remarquable d'histoire et de biographie. « L'Académie, disait son illustre secrétaire perpétuel, avait proposé une étude sur les Chroniques de Froissart, sur la vie, le génie, l'art de ce grand peintre si vrai, de cet Hérodote du moyen âge, si admirable pour le détail des mœurs, et, comme le « dit encore Fénelon, pour ce je ne sais quoi de si court, de naïf, de hardi, de vif et de passionné, « que l'auteur même de Télémaque enviait à notre « ancienne langue. Si Sur ce sujet instructif et piquant, un travail a « été distingué par l'Académie ; c'est le mémoire

The text on this page is estimated to be only 19.29% accurate

H inscrit sous le n° 1 et parlent pour lui dire : Or, on peut dire que ce livre n'est pas ordonné si juste « motif que telle chose le requiert. La condition de H. Froissart, sa vie errante et sa poésie de troubadour sonnent bien décrites avec soin et sagacité. Toutes les recherches de curiosité érudite se succèdent, dans un esprit aussi juste que pénétrant. Mais la K (question de goût et de style, l'art, ou, si vous « voulez, l'inspiration du narrateur, l'excellent goût « français de ce natif de Valenciennes, qui vécut à plus en Belgique et en Angleterre qu'en France, du tout ce côté finement littéraire du sujet n'a pas « assez occupé le savant binjamin. L'Académie ne veut pas cependant prolonger une épreuve dont « le succès différé ne serait peut-être pas plus complet. Elle décerne sur le Prix une médaille de « quinze cents francs à M. Keuvyn de LETTENDIE, l'homme au docte écrivain belge, l'homme de savoir et d'esprit qui, tout en célébrant Froissart presque « avec l'orgueil d'un compatriote, et en éclairant sa « vie et son temps de mille précieuses lumières, n'a pas eu souci de nous montrer assez haut quel point ce conteur provincial, cet écrivain de frontière, est resté par sa prose vive et charmante un des (les) modèles non surpassés, une des sources originales de notre langue ('). » ['] Élu de la littérature contemporaine par M. Villenain, 1857, p. 223. I. Dgilizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 21.65% accurate

On sait qu'en matière d'indulgence un grand talent oblige : M. Villeniain l'a prouvé une fois de plus ; mais ce trop bienveillant témoignage accordé uniquement à la persévérance dans le travail, m'imposait d'autres recherches et d'autres efforts. Je me suis remis à l'étude, j'ai revu les manuscrits, je suis rentré dans les archives : mes notes se sont multipliées, et le résultat de ces investigations a été la découverte de deux grands poèmes de Froissart dont rien n'indiquait l'existence. Ce livre est donc un livre tout nouveau. Pas une page du mémoire adressé à l'Académie Française n'a été conservée, et j'ai cru devoir, en étendant les limites de mon travail, y comprendre un assez grand nombre d'observations qui ne se rapportent pas uniquement à Froissart, mais aussi à ses contemporains. Peut-être y trouverai-je quelques textes inédits, peut-être permettront-ils de mieux apprécier la littérature du xiv^e siècle qui se perdait, avec un zèle qu'on ne saurait assez louer, de maintenir ou de relever les dernières traditions de la littérature chevaleresque si nobles et si belles, au moment même où elles étaient près de s'éteindre. J'ai cru que cet hommage rendu à la mémoire de Froissart exigeait quelque chose de plus. Avant de terminer cette courte préface, j'ai fait un pèlerinage à Lesclapart afin de visiter les lieux qu'il habita. J'ai voulu les voir par une froide journée de la fin de l'hiver, Google

The text on this page is estimated to be only 18.27% accurate

novpinbie, commfi il nous les décrivail, il y a aujourd'hui quatre cent quatre-vingt-quatre ans, dans son poème du Buisson de Jonèce. Celait, nous dit-il, La tronticme nuit <le iioveaibre, L'un mil trois cens treize et soixante, Que nul gai oizcillon ne chiinle. Car lors esl phinement yvers. Je n ai plus roironvé la chambre où il prolongeait ses veilles, la main poeéc sur ses manuBcrits, en attendant quelque vision de Vénus ou de Philosophie. D'abord, la maison de Froissarl étant devenue trop délabrée, on la reconstruisit à peu près jusqu'au niveau du sol ; plus lard, les révolutions arrivèrent; cette Tois on la trouva trop grande, trop [«Ile : on la confisqua, et deux farailles se la partagent aujourd'hui. Il en est de même du vaste enclos qui l'enlourait, et quelques vieux pommiers rejetés dans les champs hors d'une étroite enceinte bâtie récemment semblent restés là pour rappeler que le verger de Froissart, source d'images qui lui étaient si chères, a subi le même sort que sa demeure. D'épaisses assises de pierres sur lesquelles la brique est venue reposer ses lignes régulières et mesquines, une petite porte aujourd'hui ft-rmée, un puits large et profond, les débris d'un vieil escalier, voilà tout ce qui semble appartenir au presbytère du xiV siècle; u .u^Cooglc

The text on this page is estimated to be only 21.26% accurate

mais tout h cûlé, un bâtiment qui s'écroule reinice mieux celte époque reculée : c'est b grange de la dîme ail jadis les habitants de Ixslles veniiient déposer aux pieds de leur curé h gerbe recueillie sur le cliaup olj Dieu lavait dorée de sou soleil. Lestines-au-Monl réunie à Leslines-au-Val, malgré tout ce que le temps en a détruit selon les Iradilions locales, est bien encore une grant ville, comme disait Froissarl. Non loin du presbytère, s'élève l'église que l'on aperçoit, en venant de Binclie, Ji une grande dislance, car elle est placée sur hi voie romaine qui se dirige vers Bavay. Un jour, sous les premiers successeurs de Clovis, quelque guerrier franc qui avait peut-être combattu h Toibiuc, éleva, au milieu de la voie romnmc, sur une hauteur qui dominait le pays dalenlour, un oratoire qu'il dédia à saint Remy, le pieus évêque qui avait converti le dominateur de la Gaule , et depuis ce jour, les chars des princes comme les haches des soldais se détournèrent avec respect devant cet aulel et devant cette croix. Telle fut l'origine de l'église de Lest i nés. Deux siècles plus lard, les chefs d'une autre dynastie frarique, les premiers Garlovingiens, se construisirent sur une collme opposée une villa ou un palais. C'est laque les évêques d'AusIrasie rédigeront le lableau des superstitions des barbares ; c'est le que sain t Boniface portera la parole avant de couronner par le Dgilizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 17.72% accurate

martyre ses longs cBorls pour évongéllser la Frise et l'Allemagne (■). Entre ces deux collines roule sur un lit de rochers un ruisseau qu'alimentent à chaque pas des sources abondantes ('), et les maisons (|ui se groupeni sur ses bords, remplissent pendant plus d'une demi-lieue une riante et paisible vallée. Celles qu'occupaient les laverniers étaient sans doute sur la place qui s'étend do presbytère h l'église. Après les vêpres ou le sermon, le bon curé les trouvait sur son passage et s'y arrêtaît pour se reposer un peu des fatigues du prdneou de ses travaux historiques. Si l'on monte à la tour de l'église, ou même si l'on se contente de se placer à l'exlrémîté du jardin de l'ancien presbytère, un vaste horizon se déroule de toutes parts. Des ptaleaus élevés, naguère parsemés de bois, aujourd'hui convertis en champs Cj Non loin de cette colline, rniis plus prËs du ruisseau se trouvait le château de Horeau de l>eslines : peutêtre avait-on employé à le construii'e une partie des débris de la villa carlovingienne. (*j Froissart noas apprend aussi, dans ce même poème' du Bvisson de Jonèce, qu'il voyait moalt volontiers : Roses et églen tiers, Flourelles et verds.arbrisseaus. Graviers, foDlènes et ruisseau». Le ruisseau, grossi p^ir les mêmes fontaines, coule loujoui's sur le| mêmes graviers : il n'u perdu <]uo ses roses et ses fleurettes. D^iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 18.77% accurate

fertiles, s'étendent au loin, jusqu'à ce que leurs dernières lignes se confondent avec le ciel. Leurs contours vagues et vaporeux voilent ou laissent deviner à peine à l'ouest les lours de Mons. Vers le nord se trouvait autrefois le cliâteau de Binche, qui au xvi^e siècle eut aussi ses reviaus et ses évements ; plus loin était Mariemont, non moins célèbre à la même époque par ses fêtes, aujourd'hui également déruil ou ruiné; plus près de nous, nous saluons encore les murailles blanches de l'abbaye de BonneEspérance où Philippe d'Harveng écrivait que la science était la première leçon et le premier devoir des princes, et si nous portons nos regards vers le rideau d'arbres qui se prolonge au sud-est, nous y découvrons les plans avancés de ces bois de la Fagne, si connus de Froissart, qui à Beaumont abritaient le loil de ses pères et qui à Chimay devaient ombrager sa tombe. Tel est le paysage qui entoure L'insinuation-Mont ; telle est la résidence que le premier chroniqueur du moyen âge s'était choisie sur un sol historique tout rempli de ruines et de souvenirs, et qui plaisait le poète au milieu d'un peuple doux et joyeux, jusqu'encore aujourd'hui, comme au xiv^e siècle, aux jeux, aux danses et aux chansons. Malheureusement rien ne rappelle plus le séjour de Froissart à l'insinuation; pas la moindre trace de ses pas sur les pierres couvertes de mousse; pas la moindre inscription, ni

The text on this page is estimated to be only 22.25% accurate

dans l'église quia é(é aussi à demi reconstruite, ni dans la cha[>elle qu'on éleva de son temps poinrapp(>ler I issue miruculoiise du duel judiciaire d'un pauvre vieillard paralytique de Lestines contre un Juif aussi robuste qu'impie. On m'avait appris h Binche que l'on conservait i^ Leslines un coffre plein de parchemins et de vieux papiers. Peut-être, me diKiis-je, sera-ce celui dont Froïssarl parle dans le Butssoit de Jonèce. Grâce à l'hospilalilé que j'ai reçue au pvesItytère moderne de Lrstines, hospitalité moins brillante peut-êlre qu'au xiv" siècle, mais plus simple et l»tus sévère, il m'aélé donné d'ouvrir la triple serrure plus qu'à demi rouillée de ce colFre qu'on gardait autrefois avec grand soin. Il renfermait d'anciens titres de propriété, de nombreux tableaux de redevantes et de dîmes; mais il ne fallait pas songer à y retrouver ces notes écrites le soir ou le malin, doat Froïssarl formait plus lard ses chroniques. Le monument est devant nous : cela suffit et rien ne doit encourager nos recherches indiscrètes pour découvrir et peser l'une «près l'autre les pierres taillées h la hâte dont une main habile le composa. Quand je sortis de Lestines pour me diriger vers Bray qui avait autrefois le même mayeur, le vent soufflait avec violence et entraînait les rameaux dépouillés et brisés des grands arbres ; plus de laboureurs dans les champs, plus de troupeaux dans les prairies. Déjà la nuit descendait des Ardonncs,

The text on this page is estimated to be only 20.03% accurate

mêlant à scti brames d'épai» nuages chargés de gièle ou de neige, et je répétais en m'éloignaol ces vers de Frolssart : Lors est pleinement yvers ; Si sanl les nuis longues et grans. Mais aucune lumière ne venait dissiper ces ombres. Des visions descendues du ciel ont cessé d'éclnirer ces lieux oîi empereurs, clievalîers, chroniqueurs et ménésirels ont passé tour <i (our. On n'y voit plus Vénus qui d'un regard cliiissait les frimas de novembre et ramenait le printemps avec I air serein et iiliempré, et les herbeieltes étendant leur tapis loulFu dan^i les prés, dans les jardins, dans les bois. Rentrés «stoit en sa caverne Yvers, qui est large taverne De pluie, de veni et de froit. Cependant il devait rester quelque chose de plus de la vision de Philosophie, de celte vision moins riinle mais bien autrement précieuse pour nous, où elle exhortait le poèteàdevenirchroniqueur, afinque tous ceux qui cherchent h s'inslruîre, lui en pussent gré savoir. Près de cinq siècles se sont écoulés, et qui ne sait gréh Froissarl d'avoir consacré ses loisirs dans sa grant ville da Lestines à composer sa haulle histoire « pour tous nobles cœurs encourager et eulx » montrer exemple en matière d'honneur? n 30 novembre 1837. D^Lizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 12.29% accurate

PRMI^tRE PARTIE. VIE DE FROISSART. iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 2.00% accurate

iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 13.09% accurate

GHAPITItlS FltBHIËK. ENFINCË ET JEUNESSE DE
FROI&SART. I. Deiumont.— Uaudoutn d'Avcsnes. — Ses chroniques. -
Jt'an de Beauinonl. — Autres chroniques. — yulUs tcknliiB. A l'ouest (les
Ardennes et assez pi-ès de la Sambre, le latîasimum (lumen Sabis de César,
le voyageur découvre de loin une petite ville qui doit â sa position riante le
nom de Beauniont. Plus inipoilante autrefois qu'aujourd'hui, elle était
protégée au xiv' siècle par un vaste château qu'avait fait construire la
comlosse Bichilde de Hainaut. Dgilizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 25.16% accurate

— 4 — Lorsque le mariage de la comtesse Marguerite de Flandre avec Bouchard d'Avesnes devint l'objet d'un long et honteux démêlé entre ses enfants, issus de deux pères, Beaumont fit partie de l'apanage de son second. Il se nommait Baudouin comme son aïeul. Il s'y fisa et s'attacha tellement à ce séjour, qu'au moment où il abandonna tous ses domaines à sa fille Béatrice, ce fut le seul qu'il voulût se réserver. Baudouin d'Avesnes était le plus pacifique, le plus doux, le plus savant des fils de Bouchard, qui lui-même n'était pas étranger aux lettres. La nature, qui lui avait refusé la force du corps, l'avait dédommagé en lui prodiguant les dons de l'esprit, et le livre du lignage de Coucy et de Drevx, rédigé dans les premières années du ^{xiv} siècle, nous apprend que, bien que petit et mena, il était cité comme « l'un des plus sages chevaliers qui fust en son temps. » Ne pouvant rien ajouter par ses exploits à la gloire de ses ancêtres, il crut que par ses recherches et ses études il pourrait du moins la répandre davantage, et s'attacha au soin de justifier une si haute fortune. Depuis qu'une sentence solennelle des légats pontificaux avait proclamé la légitimité de leur naissance, les sires d'Avesnes ne rougissaient plus de leur alliance clandestine, sinon sacrilège, avec la maison des comtes de Hainaut ; ils en avaient placé les armes dans leur écu et s'égalaien fièrement à ces princes dont ils n'étaient naguère que les plus puissants vassaux. Les descendants des intempides chevaliers qui, sur les murs d'Arsur et à lu

The text on this page is estimated to be only 18.24% accurate

bataille d'Anlipalrtde, excitèrent l'admiration des infidèles, n
elaient-iU pas dignes de recueillir une part de rtiérifage de ce successeur de
Robert de Jérusalem, devenu dans une autre croisade empereur de
CoostaotiQople? Baudouin d'Avesnes avait pour femme Félicité de Coucy ;
il avaii fait épouser à Bon fils Agnès de Lusignan, à sa fille Henri de
Luxembourg, et il semble qu'il se soit surtout proprésé pour tâche de montrer
dans les annales du passé d'autres noms non moins illustres unis au sien.
Ayant sous les yeux les histoires que le comte Baudouin IX avait fait
rédiger avant son départ pour la croisade, il les poursuivit el les compléta. Il
avait, rapportét-on dans les lignage» de Coucy, un grand livre de
chroniques, ■ lequel parloit de tout«6 les anciennes f lignées, tant des roya
commedes barons de France, elle I fist accroistre selon ce que les lignages
estoient depuis ■ crus et multipliés ('). i Tel est le recueil, de nouveau
remanié après lui, que l'on continuera à nommer en souvenir de la grande
part qu'il y a prise : le» livres de meisire Baudouin d'Avesneg. Dans ce
même château de Beaumont , Baudouin (') Les savants auteurs de X
Histoire lUtéraire de la France signalent deux manuscrits de Paris qui se
terminent en <â77et n'offrent aucun témoignage hostile à Bouchard, comme
conrormes au texte original des livres de Baudouin d'Avesnes que l'on
conservait chez les capucins d'Arras, selon ce que rapporte Sandems. 1. D 3
iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 20.46% accurate

d'Avesnes donnait l'hospitalité à Thibaud de Bar, qui composait des vers. L'histoire et la poésie protégeaient également, au milieu des guerres les plus sanglantes, cet asile de la paix et des doux loisirs. Dix ans après la mort de Baudouin d'Avesnes, une contestation s'élève sur la transmission de la seigneurie de Beaumont, et quel est l'arbitre chargé de la terminer? Jean de Joinville, fils de l'historien de Saint Louis. Le comte de Hainaut, Jean II, posséda un moment la seigneurie de Beaumont, mais elle passa bientôt, avec celles de Valenciennes et de Condé, à l'un de ses fils, Jean de Hainaut, plus connu depuis sous le titre de sire de Beaumont. Sans répéter tout ce qu'écrivirent pour honorer son courage les chroniqueurs de son époque, il faut rappeler que Jean de Beaumont fut choisi en 1305, par Henri de Luxembourg, pour vicaire de l'empire en Italie; qu'en 1326 il plaça la couronne d'Angleterre sur le front d'Edouard III, et qu'en 1346 il montra le même courage en luttant contre les périls dont était menacé le trône de Philippe de Valois. Le sire de Beaumont eut pour historien Jean le Bel, chanoine de Liège, qui menait une vie joyeuse au milieu des chasses et des banquets, et qui, savant dans l'art de composer des chansons et des virelais, n'était pas moins fameux par les coups redoutables de son épée. • Si fut » prout et comandeit, dit Jean d'Outremeuse, de par le noble prince messingour Jolians de Beaumont à messire Jehan le Bel, chanoine de Liège, qu'il le vol

The text on this page is estimated to be only 16.93% accurate

< gist escriro la pure vériteit de tout le fait enlièremeiit. « al manire de chroniques... el fut corregiet par • monsingnour Johans de Bealmont, et puis mis en (fourme. Et en furent fais dois livres dont Johanx li « Beal présentât l'ung aldit monsingnour Johans de < Bealmont. i Ainsi, c'est aux mêmes lietix qu'à un siècle de distance deux princes de la même maison écrivent ou corrigent des chroniques, et la narration revue par Jean de Ilainaut repose lout à cdié des livres de Baudouin tl'Avesnes. L'abbaye de Lobbes, si fière de son glorieux surnom de ValUs gcientiis, était peu éloignée de Beaumont, Cette ville méritait au même titre la mémoire de la postérité. [|. Mabieu rroissan.juré deReaunionl —Il parait avoir été marchand et s'flre fixé à Valenciennes. — Le pcre de Jean Froissarl ful-il peintre? — Le nom de Froissa ri fort répandu au mo^en Age. Dans une charte datée du lundi après l'Ascension de l'année 1300, charte qui concerue le sire de Beaumont, on remarque parmi les jurés de cette ville Mahicu Froissars (') . C'iîSl , on ne peut en douter, le père ou plulôl ('JMahiua Froissars. (Archives de LHle,) D^Lizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 25.04% accurate

l'aïeul (lu chroaiqueur dont nous étudierons la vie el les écrits, et son nom paraît ici pour la première fois, à l'ouibre de celui de Jean de Hatnaul, qui protégeait les lettres et à qui les lettres payèrent deux fois généreusement la dette de la reconnaissance. On peut supposer que ce juré de la ville et du franc chAleau de Beaumont, comme on disait au xiv^e siècle, jouissait d'une honorable aisance. Il est même probable qu'il appartenait à une famille de marchands assez riches, car lorsque le comte de Hainaut s'empara, en 4309, de la ville de Thuin, située à trois lieues de Beaumont, il ne paya que trente-cinq livres au châtelain de Beaumont qui l'avait aidé h la conquérir, tandis qu'il faisait remettre une somme bien plus considérable, comme indemnité pour les perles qu'il avait subies, à un marchand nommé Evrard Froissart. Quelles furent les circonstances qui appelèrent la famille de Froissart h Valenciennes? Il est à peu près impossible de s'arrêter à des faits précis, mais les conjectures abondent. Valenciennes et Beaumont appartenaient au même seigneur, et les l'elations de ces deux villes étaient aussi étroites que fréquentes. Baudouin d'Avesnes avait un hdel à Valenciennes : il y fonda un béguinage où il fut inhumé, et c'était en mémoire de Baudouin d'Avesnes que son petit-fils, l'empereur Henri Vil, avait voulu que l'hftel où il était né lui-même, et qui avait été converti par SOS oi-drcs en un monastère de sœurs de l'ordre de

The text on this page is estimated to be only 21.96% accurate

Saint-Dominique, continuai à s'appeler la Maison de La ville de Valenciennes était d'ailleurs le siège d'un commerce plus important : inscrite depuis longtemps dans la hanse de Londres, elle voyait ses richesses se développer rapidement, grâce à cette activité éclairée, à celle heureuse aptitude à tous les succès de l'industrie et des arts qui dislingue encore aujoui'd'hui ses habitants, et sa population était devenue lellement considérable qu'en 1340 le duc de Normandie, à la tête d'une armée deslînée h arrêter l'invasion d'Edouard III , jugea , nous raconte Froissart, i qu'il n'avoit mie assez de gens pour t assiéger une si grande ville que Valenciennes est. ■ C'était surtout à ses privilèges qu'elle devait sa prospérité: ils étaient si renommés que l'on vit au sv' siècle le roi Louis XI chercher à attirer les marchands dans la ville de Paris dépeuplée par la peste, en leur offrant les Franchises qui leur étaient accordées à Valenciennes. De là naissait chez les habitants de Beaumont une tendance fort aisée à expliquer, à aller s'établir à Valenciennes, et tandis que les historiens attestent que cette ville s'accrut pendanttout le cours du xiv'siècle, on voit, parune charte du i septembre 1383, que Beaumont avait perdu tout ce qu'avail gagné sa rivale. Le père de Froissart, Gis d'un juré de Beaumont, fut (') C'était aussi la ville de Beaumont t]ui devait pourvoir a l'entretien de la lampe donuéepar Jeanne de Valois, abbessode FoDteDelle, à la maison de Saint-Lazare à Valeacieimes. u .V., Google

The text on this page is estimated to be only 18.09% accurate

— 10 — sans doute l'un de ceux qui se fixèrent à Valenciennes, soit qu'il s'y adossât aux spéculations industrielles, soit (qu'il voulût profiler de l'exemption de toute l'édification qui y était assurée aux personnes attachées au sire de Beaumont ('). Oii u dit qu'il était peintre d'armoiries, et plutôt que de supposer qu'il décora des écus de Hainaut, d'Avesnes et de Luxembourg les galeries de la célèbre Salle le Comte fondée par Baudouin le Bâisseur, on pourrait admettre qu'il travailla à ces généalogies qui occupaient les descendants de Bouchard d'Avesnes : on sait combien les manuscrits de cette époque devaient aux enlumineurs, et Jean Froissart aurait ainsi conçu, dès son enfance, ce goût si vif pour les manuscrits peints et historiés qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie. Rien n'est toutefois plus vague que l'affirmation des biographes qui attribuent au père de Jean Froissart le prénom de Thomas et la profession de peintre, en s'appuyant trop légèrement sur quelques vers d'une pastourelle : Adonques vi ud bregier grant Qui R'appelloit Ogier Louvière, Qui salli tan (est en eslant, Et mist main à une aloière, {■) Histoire de Faictiennes, par Henri d'Outreman. La faveur accordée aux habitants de Beaumont qui se fixaient à Valenciennes fut parfois une source de contestations. C'est ainsi qu'en 1594 le chapitre de Noire-Dame de la Salle repousse un clerc de Beaumont nommé Colard. (Archives de Lille.) u ,,,,,,Cuog[c

The text on this page is estimated to be only 17.78% accurate

\ — 11 — Eu disant : • Seignour, par «tint Père ! ^ Je puis parler de tels cas, - Car mon père, seigneur Thomae, - En fu ouvriers toute sa vie, " Et laot servi elievalerie 1 Qu'i aprist â blasonoer. « Valenciennes possédait, il est vrai, une i très dont les plus célèbres furent Jean et iW ciennes, peintres et tailleurs d'images, qui I à Bruges, l'un pour orner l'hâlel de ville préparer les somptueux intermèdes des fôti de Cbarles le Hardi avec Marguerite d'Yor. parle lui-même dans sa chronique d'un pc naut, nommé André Beau-Neveu, t qui av< t de toujours ouvrier de taille et de peint > ce maître Andrieu ii'avoïE pour lors le p I terres, ni de qui tant de bons ouvrage» ■ en France et au royaume d'Engleterre danl rien ne permet de croire qu'il ait voul père dans cette pastourelle et se cacher lui nom d'Ogier, puisque, peu de vers plus i (■) Chron. IV, H. Gomme peintre, Beau-Nev sieurs histoires uD psautier très-ricbement enl Berry. Comme sculpteur, il estchargéen 13G4 de Taire des lombes. Au château de Mehun-sui-¥ depuis Charles VII), Beau-Neveu dirigeait à la fi -de taille et de peinture. »
„C.oogk

The text on this page is estimated to be only 21.11% accurate

directement en scène en racontant qu'il a vu aux bords (lu Gave :
Maint bergier et mainte bergière. Il est encore bien plus difficile de
reconnaître le souvenir de la profession paternelle dans ce passage du
Buisson de Jonèce : Il me souvient moult bien, par m'âme ! Qu'après la
façon de ma dame Je 63 pourtraire voir remment Une image notoirement Par
un peintre sage et vaillant. Cette image était peinte i sur parchemin, en
couleur I bonne et riche. ! Mais, quel qu'en fût le mérite, le poète remarque
ailleurs qu'il n'est pas de peintres normands ou français dont le pinceau
puisse reproduire l'éclat et la fraîcheur du printemps. Il plaçait donc la
peinture bien au-dessous de la poésie. Nous trouverons bientôt d'autres
preuves qu'il faut laisser au père de Froissart sa profession industrielle. Le
nom de Froissart, dont l'étymologie est empruntée aux travaux de
l'agriculture, était fort répandu au moyen âge, aussi bien au midi que vers le
nord de la France. On voit, par des lettres du roi Jean du 26 octobre 1360,
que le vicomte Froissart ne fut pas compris dans le traité de Bretigny. Si
nous ne nous trompons, il s'appelait Jacques et est le même que le chevalier
nommé parmi les exécutés

The text on this page is estimated to be only 13.97% accurate

- 13 — teurs testamentaires de Philippe de Navarre , qui signa plus tard quelques chartes du comte de Foix ('). Philibert Froissart est cité dans un document de 137b; enfin, on trouve le nom de Froissart donné comme prénom, Froissart Hulier était un jeune écuyer du Hainaut • qui k d'assaut vaitlatument se porloit . ['] i Ce nom de Froissart, protégé par l'histoire et par la poésie, était d'un heureux augure pour la famille qui l'associait au sien : Loyset Mulier devint le ménestrel du duc de Bourgogne Philippe le Hardi (>). m. Naissance de FroissarU — Ses jeux. — Ses études. — Souveairs. — Premières inspirations. Froissart nous apprend qu'il naquit à Vatenciennea (') HtRTiNG, TAm. anrcd , l,col.US8; testament de Phtiippe deNavarre, aux archives de LiJle; Lacurno do Sainte'Palaj'e. (']FiiOTssABT,t'ftroft.(édit.deM.Buchon, 1835), 11, 131, Pour ne pas multiplier les renvois, nous prévcDons le lecteur que tous les passages g DJllemetés, dont la source n'est pas iudiquée dans une note, appartienne ut à Froissart. [') M^oires de Bourgogne, p. 138. Froissart cite un moine de Saint-Amand qui portuit son nom, et H. Arthur Dinaux a découvert un Pierre Froissart, religieux au Hont'Sainl-Éloy, au xii» siècle. Je mentionnerai plus loin dame Froissarde, pourveresse des béguines do Lille. — Aux renseignements donnés par H. Dinaux sur Jean Froissard, docteur és-lois et conseiller de Philippe II, il Tant ajouter que ce Jean Froissard, filsd'Anaiizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 19.26% accurate

— u — vers l; i fin île l'année \ ; 137 ['] ; sa conslilulion physique
(Hait tléliciito et faible (') , mais l'énergie active de son esprit la domina ait
poinl que plus tard il put supporter les fatigues des plus grands voyages.
Dès son enfance la plus tendre, il aimait, comme un jeune Romain
d'Horace, l'arène poudreuse, le soleil brûlant, les longues et folles courses à
travers les prés et les champs. Vif et joyeux , il entraînait avec lui d'autres
enfanta de son âge qu'il associait aux mêmes ébats, et il a pris lui-même
soin de nous tables, mais qu'il se plaisait fort à d'autres jeux qu'il énumère,
tels que le kewe leu leu, le trottot morlot, la brimbetelle, les papelotles, le
havot, les pierrettes, l'oslés-moi de Colinet, le larron Enguerrand, le roi qui
ne ment, la pince mcrine. Qu'on ne se figure pas toutefois que ces jeux
étaient tout à fait vulgaires. Il en était qui pouvaient psser pour assez nobles,
et Froissarl remarque ailleurs tôle Froissard, président d'Orange, et de
Madelaiue de Goux, était de Dûle, où sa famille avait, daos l'église des
Cordeliers, une chapelle ornée de ses armes : d'azur au cerf passant d'or. Cf-
DuNOD, Mémoires sur le comté de Bemrgogne, III, pp. 259, 656, 664. (')
Ceci résulte d'un grand nomlire de passages de ses chroniques et de ses
poésies. On lit, il est vrai, dans les textes imprimés qu'en 1390 ii avait
cinquante-sept ans, mais celte phrase ne se trouve 1)33 dans plusieurs
manuscrls. {•) Ja easselecorpsfoibleet tendre, Se voloit mon coer partout
esLre. Esjiineile amoureuse, édition de M. Buclion, p. 193. iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 21.32% accurate

que h pince meriiio , qu'on jouait au cbir du lune , ékiit un jeu toul
nouvciu, tel que sans nul douU: : EnraQs de roj et do rayne Le poroLent par
honneur Tuire. Parfois il s'amusnil â lancer Hur un océan de vingt goutles
d'eau un vaisseau qui n'était qii'une coquille ; parfois encore, il se précipitait
h travers l'herbe et les fleurs, impatient de saisir quelque papillon aux vives
couleurs qui se dérobaient sans cesse h sa poursuite, élégante et décevante
image des illusions que l'homme voit briller et flotter devant lui sans jamais
les atteindre. On aperçoit déjà le poêle, quand il recueille avec soin, comme
les bergers de Virgile, une paille oubliée sur le sillon pour s'en faire un
chalumeau ; on devine encore mieux l'historien de la chevalerie dans
l'enfant qui, prenant un bAlon pour s'en faire un cheval qu'il nomme Griscl,
et abaissant sur les tresses flottantes de ses cheveux son humble chaperon
comme un heaume empanaché ('), s'éUince vers ses compagnons et les
provoque au combat. L'ardeur de la jeunesse animait ces luttes, et. quand il
rentrait dans h maison paternelle les vêtements déchirés, il s'égalait aux
vainqueurs des joutes les plus brillantes. Cependant un moment arriva où
ses parents jugèrent (') Et souvent aussi, Tait avons liyaumes do nos
cliaporoiis. Egpinelte amoureuse, p 190. ,, Google

The text on this page is estimated to be only 20.89% accurate

qu'il falkit faire succéder à ces jeux trop bruyants de calmes et
sérieuses études. Od me ûst latJD ap rendre, rapporte-t-il , et il se plaint du
joug rude et j>esant qu' vint tovit-à-coup enchainor sa liberté. En vain
s'eltorçailon de dompicr celte aactivité toujours inassouvie, toujours
impatiente, en lui imposant quelque leçon à graver dans sa mémoire ; en
vain s'efforçail-on de reléguer vers l'étude des monuments des sociétés
éteintes cette imagination forte et vive qui devait s'inspirer si heureusement
des choses de son temps. Froissart, aussi bien que Milton , subit les
menaces et quelque chose de plus que les menaces d'un maître sévère, duri
minas magistri (') , car il nous dit lui-même : Se je Tarioie au rendre Mes
teçoos, j'estoie batus ; mais, à Valenciennes comme à Cambridge, la sévérité
d'un maître aveugle ou inepte ne put rien contre ce sentiment profond et
plus puissant que tous les châtiments, qui n'est que le témoignage que le
génie se rend à luimême. C'est Froissart qui nous apprend que dès son
enfance il obéissait à une voix intérieure qui lui annonçait qu'il était né pour
Loer Dieu et servir le monde, et cette voix trouvait un écho dans tout ce qui
l'envi(<) MiLTON, Elegia prima ad Carobtm Deodalum.

The text on this page is estimated to be only 20.42% accurate

— 17 — roQDail, du vallon à ta colline, du monastère sanclirio
p»r la prière jusqu'au château ou retentUeait le cri île guerre. Partout autour
de lui , aux chants du berceau , aux jeux de l'enfonce, se mêlait la grande
vois de l'histoire ou le doux enseignement de la poésie. Si pendant l'été on
le conduisait au sein de sa famille à Beaumont, avec quelle joie, avec queUe
émotion ne s'égarait-il pas dans cette vieille furet des Ardennes , toute
pleine i de hauts bois, de diverses et eslranges vallées, de t roches et de
montagnes, » où Shakspeare place encore au XVI* siècle la retraite des rois
qui se font bergers ! Et quels rois, quels princes, quels héros n'habitèrent pas
ces immenses ombrages? C'est Pépin, c'est Charlemagne, c'est Roland ou
Olivier, c'est Ogier, Renaiid ou même le larron Haugis : Ea la forest
d'Ardane morut certainemeot; Eacor i est Baiart, se l'istoire De meut, Et
encor li oit-«D, à Teste Saiüt-Jebau Par toutes les aunées, hermir moult
clèrement (■) Sur les rives de l'Escaut, autour de Valencienuos, c'étaient des
souvenirs non moins héroïques, quoique moins fabuleux. Tous les châteaux
avaient leurs trophées, tous les créneaux leur bannière illustrée dans les
batailles. Ici c'étaient Oisy, Werchin, Robersart, Noyelles, M RomuD de
Renaud. de Uoutauban. Lizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 25.01% accurate

— 18 — Verlaing donl les seigneurs étaient cités comme les preux de ce temps; ailleurs, c'étaient des noms célèbres à une autre époque. Là, Sebourg et Arqoennes, qui ont leur place dans les romans de chevalerie ; là , te château de Trith, que l'intrépide Renier avait tpjilté la croix sur l'épaule pour recevoir, comme sa part de conquête dans l'empire d'Orient, le royaume d'Alexandre. Plus loin, c'était le bois de Glançon , où l'on montrait encore le rustique abri qu'un crmïte avait abandonné pour réclamer une couronne, et tout à côté, Hasnon et Fontenelle, où deux comtesses de Hainaut avaient au contraire renoncé aux pompes du monde pour chercher dans le sein de Dieu la paix, c'esl-fi-dire l'oubli de la grandeur el de la' gloire. Que de soiivenirs encore dans la patrie même de Fp'oissart , vieille forteresse féodale longtemps disputée entre les héritiers de Charlemagne et les successeurs de Hugues Capet! Le roman de Perceforest l'appelle le chSteau de Valenlin ; mais elle doit encore plus à l'histoire , car elle entendit la parole auslèi'e et grave de s:)int Bernard, et ce fut dans ses murailles que naquît l'illustre empereur qui fit revivre à ta fois ses vertus et son enthousiasme, Baudouin de Constantinople. Un jour, Froissart enfant fut conduit sur la place publique de Valenciennes, où le capitaine de Gand Jacques d'Artevelde parla avec une admirable éloquence du haut d'une tribune qui y avait été élevée, ayant pour auditeurs le duc de Brabanl , le comte du Hainaut , un grand ,, ., Google

The text on this page is estimated to be only 15.93% accurate

— 19 — nombro d'autres seigneurs cl tous les bourgcoU < iiii^u lu
l piii-cnt ouïr ('). t Un autre jour, il assista à la fête du puy d'amour de
Valenciennes , où un chapel d'argent devenait la riîconipense du plus
élégant serventois. Les applaudissements ne manquaient ni aux vers de Jean
Baillehaut ('), ni h ceux de ses rivaux toujours empressés A chanter et avoir
cuer joli. Nous croyons avoir signalé les premières inspirations de Froissart
chroniqueur et poète, (-] Ce récit manque, il est importaot de l'observer,
dans la chronique de Jean le Bel, à laquelle Froissart a emprunté l'histoire
de toute cette époque. ['] Une charte de la comtesse Marguerite de Flandre
du mois d'août 427i mentionne Jeac BaillebauL et sa reoirae Maroîe, qui
tenaient d'elle à bail les rentes de Valenciennes. iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 20.24% accurate

CHAPITRE II. mm, POÉSIES ET PBEIIIEBS VOYAGES. 1.

Nouvelles inspirations. — Le péage d'amour.— Apparition de Mercare el de Vénus. — La marchandise. Bientôt un autre sentiment , qui n'était plus celui de l'admiration des grands noms et des grandes ruines, se fit jour dans le cœur de Froissart. Il était fort jeune encore quand, comblé des bienfaits de dame Nature, il dut, comme il le dit lui-même, à Amour ces douces le;ons qui, sans étoufiêr la raison, éveillent, développent et ornent l'imagination : ... Moult me trouva foible et tendre Amours, quant si bault me flst tendre Comme en amer. Froissart a retracé, dans VEspinette amoureuse, le tableau (le ses premières années, et ces vers, dictés par les plus doux souvenirs, ont conservé pour nous tout leur charme et toute leur fraîcheur : Pluiseur enfant de joneéage Désirent forment le péage D'amour payer; mes s'il savoienl Ou si la cogDissance avoient iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 16.58% accurate

Quel chose leur fault pour payer, Ne s'i vodroientl essayer. En mon
joiiveot, tous tels estoie Que trop volontiers m'esbatoie. Très que n'avoia
que douao ans, Eslole (bmient goulousaos De léoir danses et ca rôles, D'Mr
méoestrels et paroles Qui s'apertieQDest à déduit , Et de ma nature introduit
Que d'amer par amour tous ceauls Qui ameot et chiens et oiseauls. Et quand
on me mist à l'escole, Il y avoit des pucelletes Qui de mon temps èrent
jonettes. Et me sambloit, au voir enquerre, Grant proesce à leur grasca
acquerra. On ne m'en doit mie blasmer. S'a ce ert ma nature encline; Car en
plusieurs li eus oo décline Que toute joie et toute honneurs Viennent et
d'armes et d'amours. Sous l'empire de ces teiulres émotions, que les
historiens peuvent ne pas connaître, mais qui n'ont jamais manqué aux
poètes, on le voyait chaque jour offrir aux jeunes filles qui avaient frappé
ses regards, soit quelques fruits de son verger, soit quelque simple couronne
de fleurs. Les illusions do celle passion naïve, éprouvée

The text on this page is estimated to be only 21.16% accurate

— 22 — pour ta première fois, ét<ieil pour lui une source féconde d'inspirations nouvelles. Le chant des oiseaux caches soHS la fenillée, le parfum des fleurs mollement inclinées sous les larmes de l'aurore, le bi'uissement des zéphyrs, qui portent h la terre les mystérieux murmures d'un autre horizon, tout parlait k son âme un langage qu'elle devinait sans le comprendre. 11 loi ^atblait voir le ciel s'écbirer d'une lumière plus chaude et plus vive, et, comme il le dit lui-même : En ceste douce nourriture Me nourri Amours et Nature, Les journées s'écoulaient en doux propos, et le silence même empruntait un attrait de plus aux charmes de la rêverie : Je passois à ei graut joie Celi tmnp, se Dieu me resjoie ! Que tout me venoit à plaisir. Et le parler et le taisir. L'hiver, en suspendant les danses et les joyeuses veillées, olfrait au jeune homme d'autres plaisirs, ceux qu'il trouvait dans la lecture des romans, où l'amour et la chevalerie confondaient leurs enseignements ; mais c'était surtout quand le printemps revenait que les fictions dont son imagination s'était bercée retrouvaient, aux premiers rayons du soleil, tout leur éclat et leurs plus riantes couleurs. Un jour il crut voir Mercure et Vénus descendre des nuées oh Zéphyrus avait dissijic, par l'ordre ,,,Coog[c

The text on this page is estimated to be only 19.66% accurate

— 23 — d'Aurora, les lénèbrcs d'Hespénis, et le récit de ce songe, inférieur, comme œuvre poétique, aux vers que nous avons cités, présente pour la biographie des premières années de Froissart les données les plus précieuses. Frotsaart rapporte, dans le Buismn de Jonke, que la lune préside aux quatre premières années de l'enfance, et que les dix années suivantes sont placées sous l'influence du Mercure, qui t la langue li abilite ; > Puis Tient Véaus qui le repreot Et li fait cogQOistre le monde Et sentir que c'est de délia, Et le fait gai, joli et coinle. Et de tous esbanois l'acoiflle (j. Froissart avait donc quatorze ans lorsque Vénus, amenée par Mercure, vint lui annoncer qu'il aimerait une <lame * belle, jone et gente, » telle que PARIS Teût préférée à Hélène, et que jusqu'à Constantinoplc em|Mireurs, ducs et comtes lui eussent vainement cherché une rivale. Cependant cet amour nedeavait pas remplir toute sa carrière; mais Vénus lui avait promis qu'il conserverait tant qu'il vivrait : Coer gai, joli et amoureux. C'est ainsi qu'il faut cntendie ce que la déesse ajoute quelques vers plus loin : (■) BttiMon de Jonèce, p. 38J . D'après le code de la chevalerie, c'^it à quatorze ans que le page devenait écu^er. Lizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 21.60% accurate

— 24 — ., .Dix ans tons entiers Seras mon droit servons iwitiers,
Et en après, sans penser visce, Toul ton vivant en mon servisce. Résumons
par quelques dates ces indications biographiques. Froissait, né en 1337,
avait eu, à l'âge de quatorze ans, c'est-à-dire en 1351, la vision poétique
qu'il raconte. Pendant dix ans il aurait été tout à l'amour; mais ces dix
années étant écoulées, il serait resté au service de Vénus, son* penser «t«ce.
Or, ces dix ans nous conduiront à l'année 1361, époque où il deviendra l'un
des clercs de la reine d'Angleterre. Mais ils'agissoit bien, en 1351, de vision
poétique et de prophétie dictée par une déesscr : la famille du juré de
Beaumont croyait fort peu à Zéphyrus, à Hespérus et k Aurora ; elle ne
songeait qu'à imposer au jeune Jean Froissarl une profession plus utile et
plus lucrative que le service de Vénus, et, bien que Lacurnede Sainte-Palaye
ait cherché à établir qu'on entendait alors par marchan-dise ce
qu'aujourd'hui nous nommons, en un langage plus grave et plus
respectueux, la diplomatie, les vers mêmes de Froissart restreignent ce mot
à l'acception la plus simple, en l'appliquant k une époque fort antérieure aux
négociations qu'on aurait pu lui confier : Hemesfis, dont moult me repens...
Car mieux vault science qu'argens. Si me mis en la marchandise iizodb,
Google

The text on this page is estimated to be only 22.02% accurate

Oà je mis amsî bien d« laîlle Que d'entrer eus une bataille Oû je
rae trouvorioie envis. Il ajoute : En joDèce me viol cils tlieves, et (1 cite
l'exemple des Romains qui, avant de faire embrasser quelque profession à
leurs fils, étudiaient leur caractère et consultaient leurs goâts. La ville de
Valenciennes, qui depuis longtemps possédait un atelier fort actif de
monnayage où se fabriquaient le» mailles valenciennes, avait aussi un
change important. En 1323, le comte de Hainaut avait permis à plusieurs
Lombards de s'y fixer. L'un d'eux appartenait à cette famille des Garet , plus
connus sous le nom de Louchard, les plus célèbres usuriers du xiv* siècle.
Tandis qu'ils se faisaient élever des statues dans les églises de Flandre et
plaçaient en France les fleurs de lis royales sur leur sceau, ils affermaient
les carhonnières du Hainaut ('). Froissart, qui reproche aux marchands et
aux courtiers de s'emparer du tiers de tout ce que les seigneurs ont de
cbevance, appelle dans sa chronique les Lombards de malicieuses gens, et il
y cite souvent les changeurs de Valenciennes. U y a de plus dans ses poésies
quelques allusions qui permettraient de supposer qu'il apprit par (•) Charte
du mois iTaoél fî74 (archives de Lille). u M.,,,Coog[c

The text on this page is estimated to be only 17.80% accurate

sa propre expérience tout ce qu'il racontait de leur avarice : Change est parvenu à l'argent : Car (I a là tous ses déduits, Ses bons jours et ses bonheurs. Cependant il n'était donné à personne d'arrêter chez Froissart ce penchant irrésistible qui l'entraînait, loin du comptoir industriel, à célébrer les dieux et les héros que la Grèce appelait aussi des dieux. Froissart était déjà poète, et peu s'en fallait qu'il ne fut aussi historien. Les lettres, qu'il appelle (/ mestiers gens, le réclamaient tout entier, et il sentait plus vivement que jamais s'élever dans son sein « la voix intérieure qui lui révélait son génie et son avenir. [I. La damoiseille et le roman de Cléomadès. — Rallades. — Le rosier fleuri. — Froissart s'éloigne pour mieux valoir. Doux COBtV, Froissart resta à ses inspirations, c'est-à-dire à ses vers et à ses amours. Mais à qui offrir ses amours? Qui chanter dans ses vers? Il se le demandait, quand il aperçut un jour une damoiselle qui lisait un de ces livres qu'il ne se lassait jamais de feuilleter, soit le jour, soit la nuit. S'étant approché d'elle sans bruit pour ne pas la troubler, il l'appela par son nom en lui disant : Cerommant, comment l'appelée- vous, ma belle et douce? La damoiselle s'interrompit et posa la main sur son „ Coogk

The text on this page is estimated to be only 16.66% accurate

— 27 — livre : sou regard se porta vers le jeune liomme, et celui-ci remarqua alors seulement les mains les plus J)lanches, les traits les plus gracieux, des yeux bleus et (les cheveux blonds qui rappelaient Venus cUe-môme, Vénus qui lui avait promis une beauté plus éblouissante que cette Hélène que les vicillanis de Troie jugeaient «ligne d'être le prix de la lutte de l'Europe et de l'Asie. La damoiselle continua sa lecture, Et quant elle ol lit une espasse Elle Die requiett par sa graec«, Que je vosisse ud petit lire. Adont lisi taot seulement Des feuilles, ne sçai deus ou trois, Elle l'enteDdoit bleu eatraia Quejelisoie, Diexlimire! Adoot la lssame»-iioua le lire. N'y a-t-il pas ici un écho des beaux vei-s de Dante, moins le baiser qui perdit Francesca de Rimiiii? Noi leggeviimo un giorno per diietto Di Lancilolto corne aoior lo strinse : Soli eravamo e senza alcun sospetto. Per più fiate gll occhi ci sospiase Quella lettura e scolorocni 'I vîso : Quel giorno più oon vi leggemmo avante Le ruman que lisait la damoiselle eUiit celui de CUontadh. Froissart lui prêta celui du BatUieu d'amourx, ({ue nous ne possédons plus l1 y joignit une ballade qu'il avait composée lui-même, mais que U d imoiselle refusa,

The text on this page is estimated to be only 21.61% accurate

peul-étre parce qu'elle était trop tendre. A peine put-il lui fiiire
accepter une rose, et ce souvenir lui était si cher qu'il allait composer ses
virelais piès du rosier où elle avait clé cueillie. Un jour qu'il dansait avec
elle, il voulut lui découvrir les sentiments secrets de son cœur : Une fois
presins à danser... Jela tenoieparludoï, Car elle me meaoit devant, Mes tout
bellement en sievant, Entrues que le doi li tenoie, Tout quoïement 11
estraiiodoie, Et ce si granl bien me fajsoit ! Il allait tout avouer, tout déclarer,
mais la damoiselle l'interrompit : Est-ce à bon sens que me voudriés Amer?
Et à ce copse lève Et disl : DansoDB : pas ne me grève LI esbattemecs de la
danse Belle, gracieuse, élégante, elle prodiguait autour d'elle son doux
parler et son doux sourire : Froissant eût voulu être le seul à qui elle parlât,
h qui elle sourit, parce qu'il so croyait seul digne d'admirer son esprit et sa
beauté. Une seconde ballade n'avait pas été mieux reçue que la première, et
Froissart, après avoir appelé d'abord la mort à son secours, se résigna,
comme tous les poêles, à faire d'autres vers sur son malheur. Hais ni ses
prières, ni son désespoir, ne lui réussirent. La dame était noble

The text on this page is estimated to be only 15.24% accurate

et riche ['], Proissart pauvre el obscur. Il fallut qu'h (') Lacurne de Saiote-Palaye lui donne le prénom d'Anne, qu'il écrit Ane : mais j'aime mieux supposer qu'elle portait le prénom de Jeanne, que Froissart a pu écrire Jane, et je proposerai delireainai ces quatre vers de VEipinetle amoureuse : JI qu< uicner y uun, Non pou qiunl I» Mlnt tta\ ditM En qaulre lipei noolt |>elllea> Les lettres initiales de ces quatre vers formeraient le nom de Jane. Le seul changement A ; introduire, JI qui, est tout à (ait dans le style de Froissart. C'e^t ainsi qu'il dit eu parlant de Jean d'Aubrecicourt et d'Olivier de Clisson : /' qui eatoit moult honorabU {Ckron. 1, 4 3) ; il qui ettoil nu et despourvu (IV, t») Je crois qu'il y a une allusion aux noms de Jean et de Jeanne dans ces vers : TroTtr, ipil Wen ijoerre j lor», Le nom de m* duos et ie ml. Et dans ceux-ci : Là trauT«réB, n'eu doublet mie, Pnur cogdoiilre unut ei unie. En effet, on trouve le nom de Jane dans Jean. Jane est l'orthographe anglaise du nom de Jeanne, et j'en rencontre un autre exemple dans ce vers du même poÈme : Elite pèlerine fc Saini-Juue. Saint-Jame est ici pour Saint-Jacques de Compostelle. Je découvre aussi le nom Je Jane, écrit cette fois comme il le dit lui-même, avec cinq lettres, c'est-à-dire Joane, dans celui de Polixena, cité dans une de ses balhides, et il est à remarquer que le portrait que le poSle trace b deux reprises de l'objet de son amour est absolument le même. ,,,,Coog[c

The text on this page is estimated to be only 14.72% accurate

quillAt Valenciennes pour minil.E valoir et ■pour quérir honneur
par travail ('). Cependant, lorsque le moment de son déprl fui arrivé,
ladamoiselle lui accorda uu dernier entretien où elle laissa s'éclliapi>er un
aveu inutilement sollicité jusqu'à Ce fut en avril xvi jours ('), A l'issir d'une
forteresse, Devers ma dame par amours Et lui diaoie mes clameurs,
Regardant sa iKlle jonesâe, Son gent corps, sa riant simplesse, Son très-
douU maintieo, sa haaitesse, SoD humble parler, ses doulours, (jui
medoniieDI plus de léesse, Que seigoeurir sur la richesse De toutes les
mondaioes cours. Elle estoit bten acompaignie El avoil eo sa compaigoie
Uoe dame très -gracieuse : Si me mirent par courtoisie Entre ellesdeulx,3
cbière lieLa place estoit luoult déllteuse. {•) Courl de May; Espinelte
amoureuse, p. Î63. (') Il ajoute que c'êUit un samedi. Or, ce samedi 16 avril
doit être la veilledudimaiicbedes Rameaux 1309 (T. st.). Celte date est
imporlanle, puisque Froissart dit ailleurs qu'il quitta alors Valeucienues, et
elle se trouve conArmée par le prologue de ses rhroniques nti il rapporte
qu'il s'est eoquis, depuis 1356, du fiiil des guerres et des aventures. Lizodb,
Google

The text on this page is estimated to be only 13.29% accurate

— 31 Paréede Qeurs, loule h Le rossignol, de Toix joyeuse, Y
chanloit dedens la rcuillie Par Que plaisance amoureuse, TaDt que sa voix
armooieuse OarlssuUdeniérancolie (>)La damotselle, les yeux baignés de
quelques brmcs, disait au poêle : Quaod de voua loJuglaine sera; Et que
Téer ue lous pourray, J'euioierai Douice Peasée Qui vous dira, et dira vray.
Comment par vraye amour celée, Je n'aray joyeuae journée Jusqu'à taut que
tous rererray. Mais cette voix ne pouvait le consoler : il subissait je ne sais
quel pressentiment que cette promesse serait vaine, et il dit lui-même :
Home, peasif... De ma dame me départi. La damoiselle avait donné k
Froissart un miioir de verre, de même que Fraissart avait donné à plus d'une
iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 19.89% accurate

— 32 — bachelette un anneau de verre. Ce symbole si fragile pouvait-il annoncer «ne foi constante et durable? Il avait du moins le don merveilleux d'offrir l'image aimée dont il reproduisait naguère les traits délicats et gracieux. III. Départ de Froissart pour l'Angleterre. — Froissart y reçoit un bon accueil de la reine. — Vision de Douce Pensée. — Regrets. — Retour à Valenciennes. Froissart avait environ dix-huit ans, mais déjà il avait pu faire connaître son talent précoce pour la poésie, et nous ne nous étonnerions pas que le petit-fils du juré de Beaumont eût obtenu des lettres de recommandation de Jean de Hainaut et du roi de Bohême, qu'il put voir au château de Beaumont. Il nomme dans ses chroniques le roi de Bohême le plus noble et le plus gentil roy en la largesse qui regnast en ce temps, » et cite à peu près dans les mêmes termes • le gentil chevalier messire Jean de Hainaut. ■ Une nièce de Jean de Hainaut était reine d'Angleterre; une fille de Jean de Bohême avait été la première femme du roi de France ('). Quoi qu'il en soit, Froissart se dirigea d'abord vers l'Angleterre et s'embarqua dans un port où se trouvaient (') Jean de Beaumont était fils de Jean d'Avesnes, comte de Hainaut, et de Philippe de Luxembourg, qui avait donné son nom à la reine d'Angleterre, sa petite-fille. ...Coog[c

The text on this page is estimated to be only 19.85% accurate

un grand nombre d'avotés [tel élail le nom que Von donnait aux leliaerts bannis (le Flandre) ; la mer était houleuse , et tout en essuyant pour la première fois une tempête, il eut le temps d'écrire un virelai de plus. Peut-être dira-t-on que le moment était assez mal choisi. Penser à un rondeau quand les matelots crient et que de toutes parts l'eau pénètre dans le navire! filais Froissart voit le péril d'un œil tranquille. Il se confie en Dieu et s'inquiète peu du reste. La main qu'il eût pu mettre aux cordages était occupée à tracer des vers, et son esprit était trop absorbé par l'amour et la poésie pour être distrait même par la fureur des vents et des flots. Enfin on aborda , et Froissart se présenta à la cour d'Angleterre, où il reçut un accueil favorable de la reine et des barons (■). Il dit lui-même : Avec les seigneurs et Ira dames M'esbaloie très-volentiers. Ailleurs il ajoute à propos d'un virelai qu'il offrit à Philippe de Hainaut : Lorsque j'ai Taitie virela;, A ma dame baillié je l'ai Qui me Eeuoit en ce pays. Dont je D'eatoie pas hays(■) Nous trouvoQS une mention de ce premier voyage de Froissart dans le premier livre de sa chronique (I,ï, 18): -Et y eut .X'.oogk

The text on this page is estimated to be only 15.69% accurate

— 34 — Cependant lorajuc Viimiée, acheviiiit son cours, ramena ce beau jour tie mai où il avait reçu le doulx confié de sa dame, il invoqua Doulce Pensée qui, se rendant à sa prière , lui mil devalit les yeux un portrait charmant et fidèle: Aussy y mist Amours la main. Pourquoi ce portrait? Le miroir setait-il brisé? Un nuage était-il venu eu voiler l'éclat? Rien n'eût été plus conforme aux règles de la magie poétique du moyen fige. Mais, si ce portrait était entièrement fidèle, n'y lisait-on pas aussi dans ces yeux où il n'y avait plus de larmes, sur ces lèvres qni prodiguaient de nouveau leur doux sourire, les traces trop réelles de l'inconstance et de l'oubli i Dès ce moment, le jeune poète ne goûta plus ni loisirs, ni repos; son inquiétude et ses regrets se mêlaient k tous ses vers. Hoult m'est tart que je revoie La très-douce, simple et quoie Que j'ajm loyalment. LoDC temps a que oe la ' Ne que parler n'en ol : J'en vis en trisiour. Amours, dites-li ensi comme je tasadonc informé, douze neufs périeureset desvoyéeset les autres retournèrent à Bervicb. « Ceci se passait eu 1366, époque que Froissart désigne ailleurs comme celle où il aborda ses recherches historiques.

Lizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 13.41% accurate

_)!i _ Ou'OQcques amans ne souETrî Si forte labour Quu j'ai
SDufTert pour t) ci Et souSVerai autressi Jusqu'à mon retour. Or sont grief
pleur et grief cri, Regret, sDOi et souasi En mai, auit et jour. Car BUS
l'espoir de merci De li au partir parti Et par bonne amour ; Dont a'à li parler
pooie, Au mains je li moustrefoie Ce que mon coer sent. Mes bien vol, tiinl
qu'en présent. Nuls ne m'i renvoie. Iji reine d'Angleterre conipiit fort bôii
que Finissarl lui demandait do jiouvoir retourner h Valencicnncs. Elle y
consentit , mais ce ne fut qu'après lui avoir fait pronieltre qu'il reviendrait h
sa cour. Elle voit bien par la sentensce Que mon coer ailleurs tire et pense.
Assez bien m'en examina Et de moi tant adevina ■ Que fort estoie
enameurcs. Or dist-elle ; « Vous en irés. « Si aurés temprêment nouvelles "
De vo dame qui seront belles. » D'or en avant congié vous donne : « M6s je
lé voeil, et si l'ordonne, u Qu'encore vous revenés vers nous, n ,,,,Coog[c

The text on this page is estimated to be only 17.36% accurate

Et je qui estoie en genous Li dis : ' Madame, où je serai u Vostre
commaûdemeot Terai. >> Froissart nous apprend que la reine hiî donna à
son départ des chevaux, des joyaux et de l'argent. Quel prix n'ajoulait-elle
donc pas à son retour en Angleterre, puisqu'elle se montrait si généreuse
envers un jeune poète qui n'avait pas vingt ans? IV. Réconciliation. — Le
noyer. — Les violettes. — Rupture. Nous
retrouTonsbientAtFroissarlàValeodennes, interrogeant avec anxiété une
dame très-fameuse qui connaissait le secret de ses amours. Il se calma un
peu quand il apprit que la damoiselle avait quelquefois prononcé son nom
pendant son absence. Cependant le rang élevé qu'elle occupait ne lui
permettait pas de lui adresser ouvertement ses hommages. Pauvre poète! i!
fut réduit à passer une nuit caché près d'une fenêtre d'où il voyait la
damoiselle en esbat et en déduit avec auUres. D'un bel corset estoit parée ;
Lors dansoit. * Et le jeune homme répétait tout bas : Hé mi ! com m'agrée
Sa manière et sa contenance '. Il fut plus heureux un jour qu'il se trouvait
chez Li ■ ,Cuogk

The text on this page is estimated to be only 17.31% accurate

— 37 — (lame qui le protégeait et qui était à la fois la parente et l'amie de la damoiselle. Il parlait d'elle et y prenait tant de plaisir qu'il ne pouvait cesser cet entretien , lorsque tout-à-coup, dans celle belle chambre ornée de tapis et de courtines, il vit paraître celle qu'il aimait si tendrement. Elle rougit, et le jeune homme, non moins ému, ne put trouver une parole. Son cœur le pressait de tout dire, mais son regard, ébloui de tant de beauté, lui imposait le silence, tant son admiration était vive et profonde. Un grand temps écoulé là Sans parler, mais elle parla, Soit merci! moult doucement. Et si me demanda comment J'avoie fait en ce voyage; Et je lui dis : « Madame, a-t-elle ? » Pour vous en faire souvenir? — « Pour moi ? » Et d'OH! poète venir! " — » De ce, dame, que tant vous aime » Qu'il n'est heure, ne soir, ne matin, " Que je ne pense à vous tous, » Heureux moments où naissaient mille rêves que Froissart confiait à l'avenir et que l'avenir devait démentir; heures trop rapidement passées, puisque celles qui les suivirent leur ressemblèrent si peu. Pourquoi faut-il qu'en ce monde les plaisirs et les douleurs se succèdent toujours? La bonne dame qui encourageait Froissart dans sa passion mourut, et la damoiselle s'écria : Hélas ! or sont bien des romances Nos amours et en deuil chéues! I. 4 u M.,.,.,Coog[c

The text on this page is estimated to be only 16.56% accurate

Mais ce ne fut qu'un nuage : un Houx rayon de bonheur vint bien
Ut le dissiper, car la daiuoiscUc, redevenue aimable et gaie, rappela à
Fruissart que sans loyauté il n'y a pas de véritable amour, et lui permit de
s'asseoir pr^ d'elle it l'ombre d'un noyer. Par le bon gré de li Je m'assis, dont
moutl nn'at>elli. Et se ueliosoiedire La douleur et le grant inarlire Que
j'avoie lors à senirr. Car à ceste heure Ha dame qui Jhésuxhoiineure Me
regardoit, ce m'esloil vis, Si liemeet que tout ravis Estoie en soi seul
regardant. Le silence ne fut rompu que lorsque le jeune pocle osa réciter
une ballade. Il retrouvait, en s'expiimant ainsi, ce langage harmonieux et
facite qui n'avait jamais fait défaut tk ses illusions ni ?) ses espérances : Car
tels mots et autres ansù N'atouchoient nul soussi Ainsestoient plein
d'eslKinois, De chiens, d'oiseaux, de prés, d'erbois, D'amouretles, tant que
sans «impie, Fesimes-nousiiloul. grant compic En grant joie et en grant
revel. Il [lOuseMoil tout de nouvel: D^Lizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 15.25% accurate

— 39 — Le temps, les foeilles, les flourelles, Et otaul bien les
amourettes. Moull me plaisoit ce qu'en avoie, El quant elle se mist à voie,
Li cangiés y fu si bel pris Qu'encor je ce lieu aime et pris : Toujours l'ai
merji par raisOD. Avant de s'éloigner, la damoiselle avait cueilli cinq
violelles. Elle en garda deux et en donna lixiis, et de même que Froissart
avait eu autrefois son rosier chéri, il célébi^ depuis ce jour dans ses vers la
fleur qu'il avait reçue. Il y trouvait un heureux augure pour son amour. Ne
sont-ce pas les violettes qui annoncent la fin de l'hiver et le retour des beaux
jours? Les jeunes gens et les jeunes filles les cherchent avec empressement,
les découvrent avec joie dans les verges et dans les jardins, Et quand la
saison renouvelle Du priatemps, jolie et nouvelle. Les mettent en
segaefianc« D'esbatement et de plaisance. Froissarl, toujours reconnaissant,
consacra un autre l>oëmc k l'aubépine fleurie- qui l'avait vu implorer l;i
douce merci de sa dame souveraine, : Dame, en nom d'Amour... Un petit
voeillés alégier Les mauls qui ne me sont légier Et me relenés vo servant
Lizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 17.30% accurate

— 40 — El ma dame respoudi lors : Volés-vousfi iJoiit qu'il soit
eoBl? — Oill — EtjeleToeilaugsi. Ceci se passait par une charmante
matinée de mai. Diex '. que le temps eetoil jolis ! Li airs dera et quois et
seris ! Et cil rosegnol haut chanloient Qui forroeot dous resjoIssoieDt. Hais
la calomnie et l'envie dispulèi'eut au jeune poëtc ce bonheur dont 11 éUiit si
digne. Male-bouche éleva la voix, l'accusant peut-être de s'iitre laissé
loucher par les charmes «tes filles d'Albion , aussi blanches que tes cygnes
qui chiinent, dit Milton, dans les brouillards de la Tamise, et la dame lui
annonça elle-même qu'il devait renoncer à son amour. L'a percevait- il de
loin, il n'osait levbr les yeux, de peur que sa passion ne se réveillât trop
vivement. S'approchait -il des lieux où avaient été échangées ces douces
promesses si piomplement oubliées, c'était vers la nuit, sans témoin, avec
l'espoir d'entendre s'échapper de ses lèvres quelque timide regret. Mais
voici qu'elle sort de son hôtel. Froissart s'avance et s'écrie : Léa moi venés
ci, douce amie! Et elle si com par courrous Dist : Point d'amie ci pour
vous... Que fist-elle? voua saurez quoi : Lizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 17.16% accurate

— 41 — Par devant moy repassa-elle ; Mes eo passant me prist la
belle Par mon loupel, si très-destrois Que des cheveus ot plus de trois. Plus
d'un amant reçu de cette manière eût muramré et (railé la dame de cruelle et
d'inhumaine. Mais notre poêle, bien résolu à la liouwer toujours et en tout
belle, horne et douce, se résigna h dire : K moi De se lust esbattue S'elle ne
m'amast. Dans tous ses poèmes ii la chante et l'excuse, en rejetant sur les
envieux ses torts et son infidélité : Jonèce la cooduisoit , Et Cuidier la
seifçneurisoit Pour sa beaulté qui tu requise Des plus puissans... Et alors
Constance vuida Quant à Froissart, il confirma pjirsDii exemplu celle ri'igle
du loyauté ({u'il considérât comme ie premier devoir île l'amour
malheureux : Onques plus nulle n'en amai, Ne n'aimerai, quoi qu'il avlegne^
N'est beure qu'il ne m'en souviegne. Vous avés esté primeralnne, Aussi serés
la darraiune. iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 18.09% accurate

— 42 — Cl! arment, il le garda toujours, et (jiinncl, longtemps
api'ès, il com|i0Sci le Buhion de Jon^e, il traçnj1 le por1rait de sa dame
comme si elle se fut trouvée jeimo et Ijelle près de lui, reste jeune comme
elle et encore tout entier à l'amour, el il ajoutait : Il me semble qu'encor je
voie Son douls regard. V. Vovage à Avignon et à Narlxinn. — Le château
do Joiniilie. — La cour {mulincalc. — Le duc de Normandie — Iciresscde
la France. Froissart avait quitté Valenciennes, et l'on ne nous a rien conserve
de précis sur cette absence. Copendant quelques vers, où il rappelle qu'avant
1361 il fut en plusieurs cours et qu'il reçut pendant son enlance les bienfaits
de Charles V, d'autres vers où il dit qu'il visita Avignon et vit à Narbonne le
vicomte issu de l'illustre maison de Lara ('), ne permettent guère de douter
qu'il se soit dirige vers les rives du Rhône et de la Seine. Deux passages de
ses chroniques nous apprennent aussi qu'il se trouvait à Avignon pendant le
pontificat d'Innocent VI D'une part il raconte que les événements survenus
[>cnilant quatre années avaient confirmé le recueil de pro(<) J'ai esté
àNerboiine, Chercié la France et Avignon,,. Le visconledeNerbonne...
EspincUi ,,,,Coog[c

The text on this page is estimated to be only 20.90% accurate

— (3 — phél les compose en 1356 par frère Jean de la RocheTaillade; d'autre part, il place fi l'année 1 360 la notice qu'i) consacre à ce prédécesteur de Savonarole. Cette dal« («mble être celle de ce second voyage de Frolssart. Trahi par sa dame et résolu à renoncer désormais k tout autre amour, il était peut^tre guidé par l'espoir d'obtenir quelque bénéfice, !l y avait dans l'abbaye de Saint-Amand, où Jordan Fantosme écrivit au xin< siècle l'histoire des guerres de Henri II, un religieux nommé Froissart, qui à coup sûr était un peu de la famille de notre chroniqueur, car il était si peu étranger aux hautes emprises et aux faits d'armes, qu'un jour qu'on attaquait son cloître il triompha seul de dffx-huit ennemis ('] . Cet exploit lui fit grand honneur, et lui assura sans doute quelque influence parmi les moines. N'aurait-il pas obtenu pour son jeune parent l'autorisation d'accompagner l'abbé de son monastère, qui fit confirmer vers cette époque son élection par le pape, afin qu'il pût saisir lui-même cette occasion pour réclamer quelque faveur de la cour pontificale? Rien n'était plus conforme aux usages du temps, car les historiens l'apportent qu'il y eut sous le pontificat de Clément VI telle année où il reçut cent mille requêtes. (') Chron. i, <, 137. Froissart s'apitoie eur les belles cloches de Saint- Amand, i moult bonnes et mélodieuses, •> qui furent brisées ce jour-là. N'y a-t-il pas dans ce regret la trace d'un souvenir persouoel transmis pai' Damp Froissart au chroniqueur? Dgilizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 16.33% accurate

— 44 — Nous pourrions même supposer, si Froissart, à celle époque, avait été moins jeune, que le but «le son voyage à Narbonne (') aurait été de solliciter un canonicat qu'il devait attendre encore bien longtemps, i Les canonicats de Narbonne, inouïment grandes et moult nobles, » étaient d'ailleurs bien plus recherchées que celles de Chimay, puisque, comme Froissant a soin de nous l'apprendre, toutes valent par an cinq mille florins, i Il ne faut pas oublier que la France, depuis l'Escaut jusqu'au Rhin, était de tous les pays de l'Europe celui où il y avait le plus de bénéfices ('). Le séjour des papes à Avignon avait pu contribuer à en augmenter le nombre. Aussi de toutes les parties de la France les solliciteurs affluaient sans cesse au palais des Papes. Sans doute, il en venait de Valenciennes aussi bien que des autres villes, peut-être même plus que d'ailleurs, car il existe un itinéraire indiquant jour par jour les stations où l'on s'arrêtait entre l'Escaut et le Rhin ('). Nous en dirons quelques mots, car ce fut vraisemblablement celui que suivit Froissant. (')CAron. I,?, t29, et lit, 17. Je trouve aussi un souvenir du voyage de Froissart à Narbonne dans ces phrases du chapitre 20 du même livre : » Le bourg de Narbonne .. Pour ce " temps... Jérusalem infamée... » {■) Via de Valentinia eundo vefectus Avenionem. i,HaDUScriL 8702 de la Bibliothèque de Bourgogne.) (') Froissart rappelle la fontaine de Chrétiens pour les nobles églises et les liaisons qui y sont. Chron. 11, 4S.

The text on this page is estimated to be only 22.01% accurate

— 45 — On comptait trente et oiw. lieues Ue Valeiiciuuncs à IXeitas, et l'on s'y reposait pour visiter U célèbre abbaye où l'on conservait la sainte ampoule. En quittant Reims, on couchait le premier jour à Châlons, le second à Vitry, le troisième à Saint-Dizier ; quand le quatrième s'achevait, on s'arrûlait au château de JoinviUe. Comment les pèlerins u'eussent-ils pas reçu l'hospitalité dans le beau donjon que n'osait pas trop regarder en s'éloignant, de peur de perdre courage, ce bon sire de JoinviUe qui fut aussi pèlerin? Le sénéchal de Champagne était à peine mort depuis quarante ans, et Froissart s'agenouilla sans doute au pied de l'autel qu'avait élevé à saint Louis son ami, son compagnon d'armes et son historien. Hélas I cet autel, orné des palmes de la gloire et de celles du martyre rapportées d'outre-mer, devait bieotdt être profané par des mains françaises. Les Tard Venus, cette arrière garde des Grandes Compagnies, qui se plaignaient de ne pas s'être misassez tôt au sac et au pillage, s'emparèrent de JoinviUe et s'y établirent : ■ Si prirent le fort chastel de • Joinvtlie et très-^rand avoir dedans , que on y avoit • assemblé de tout le pays d'environ, sur la fiance du « fort lieu, et le départirent entre eux tant comme il put t durer. Et quandilseurenlassiez pillé, ils passèrent outre; t mais ils vendirent ainçois le chastel de JoinviUe à < ceux du pays et en eurent vingt mille francs (']> Il y a seize lieues de JoinviUe à Langres, à peu près la (■iCA'Wi. 1, 3, 147. Dgilizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 20.28% accurate

— i6 — i»i>Dic disliiucc de Langres à Dijon. On s'arrêlait un jour à Beauvic, lieu renommé par ses vins que l'un recherchait Cil Uainaut, uu autre jour à l'ahbavc <le Toui'nus. Puis on traversait successivement Hâcon, Lyon, Vienne. Valence, avant d'admirer le pont Saint-Esprit, auquel on avait travaillé pendant un grand nombre d'années, et (Jui avait été récemment achevé. Dix-huit lieues plus loin on découvrait les clochers et les palais de la cité pontificale d'Avignon. Si Froissart ne sollicita pas un bénéfice, il se peut qu'il ait poi'lé à Avignon et h Narbonne quelque message de l'évêque de Cauibray. Ce prélat avait des relations fréquentes avec la cour pontificale, et de plus Il se trouva chargé à plusieurs reprises, par le roi Jean, de négocier avec les seigneurs du midi, dont le vicomte de Narbonne était un des plus puissants. Un autre message aurait conduit Froissart k Paris, oii le gouvernement du royaume ' étaitconflé auducdeNonnanilie, Ce prince, qui fut depuis le sage roî Charles V, aimait beaucoup les lettres, et on ne peut oublier que ce fui pour lui que Pétrarque composa, après la bataille de Poitiers, son célèbre traité De remediis tilriusque furtunœ; il semble avoir fort bien accueilli Froissart, puisque celui-ci nous dit dans le Buisson de Jonèce ■■ Charlo, le noble roy de France, Grans hieaa me flsl en mon enfance. C'est ainsi que pendant ce séjour à Paris, Froissart aurait pu écouter le récit îles chevaliers français qui

The text on this page is estimated to be only 22.01% accurate

— 47 — avaient assisté k la malheurcuac journuc où li; roi Jciri, aussi bien que François I", ne sauva (|iio l'honneur ('). La siluiition de la France était fort triste. Dans toutes les provinces les terres étaient en Triche, les maisons abanctonnées ; le pays offrait l'aspect d'une désolation générale et la misère était extrême. A Paris, les murailles }>ortaient la trace de l'incendie que les bourgeois avaient allumé eux-mêmes dans leurs faulMurgs à l'approche de "l'armée d'Edouard IH, cl quand on pénétrait dans leur enceinte, on ne trouvait dans ces carrefours, qu'animaient jadis les clameurs des étudiants, que le deuil et le silence. L'herbe croissait dans tes rues : mais elle ne cachait pas encore au Val des Ecoliers le sang de Marcel versé anx mêmes lieux où il avait fait répandre celui des maréchaux de Champagne et de Normandie, comme si l'expiation était inséparable du crime, et Froissart put recueillir les détails de h mort du prévôt des marchands de la bouche même de Jean Haillar.t. Mais Maillarl, s'il délivra Paris de Marcel, fit moins que lui pour délivrer la France des Anglais, car il fut l'un des plénipotentiaires français lors de la conclusion du honteux traité de Brctigny. Tout explique comment Froissart profita du rétablissement de la paix entre la France et l'Angleterre pour s'éloigner de la capitale, où la peste venait de se déclarer. Il avait, il est vrai, à traverser les marches de la {') Vhron I, 3, W. Il dit ailleurs ea parlant d'un fait arrivé eul360: aSi enlendis elouïsrccorder adonc.-CAron 1,!,134.

The text on this page is estimated to be only 19.37% accurate

— 48 — Picardie, occupées à cette époque par les chefs de ces bandes d'hommes d'armes qui, selon Pétrarque, osèrent rançonner le roi Jean à son retour de Londres; mais il en était de plus honorables à qui Froissart put demander un sauf-conduit, et même quelques récits de leurs nombreuses escarmouches, car il paraît avoir été fort bien informé de tout ce qui advint dans les combats auxquels assistèrent les sires d'Anloing et d'Aubrecicourt et le chanoine de Robersarl. Froissart nous apprend qu'il retourna en Angleterre en 1361. Il remplirait la promesse qu'il avait faite à madame Philippe de Hainaut. Le 4 février 1361, Edouard III fit délivrer des lettres de sauf-conduit à quatre ménestrels du duc d'Orléans et à trois ménestrels du duc de Berry qui se rendaient de France en Angleterre : Froissart les accompagna; peut-être. [iizodb](#), Google

The text on this page is estimated to be only 13.43% accurate

CHAPITRE III. SÉJOUR EN ANGLETERRE.— PREMIÈRES
ÉCLATS. I. Éclat de la cour d'Angleterre.— Affection de la reine {wur
les Hennuyers. — Froissart lui offrit-il une chronique f —
Ouvrages amoureux.— 1« Court de May.— Fiefs de Berkhamstead. — Les
dames d'honneur de la reine Philippe. Lorsque Froissart salua pour la
seconde fois les rives de la Tamise, il avait déjà, comme il le dit dans une
de ses poésies, vu maintes côtes, mais il n'en était aucune qui fût aussi
brillante que celle d'Angleterre. Aussi a-t-il soin de rappeler qu'il y trouva ■
tout honneur, amour, largesse et courtoisie. • La reine Philippe avait appris
de bonne heure à aimer la musique et les lais des ménestrels ['], et l'on nous
a conservé les vers que l'un d'eux consacra à son départ pour
(il) Orléans d'ailleurs l'écueil de Rymeruaecharted'Édouard III, pro gilemario
régime, Andréa Désirer de l'origine, mais on est assez étonné d'y voir ce
musicien occupé d'un commerce de bœufs entre l'Angleterre et la Flandre
(7 juin 1383), l'angle

The text on this page is estimated to be only 24.15% accurate

— 50 — l'Aiiglelerro sous ce tilre : » Li regret de Guillaume le 1 comte de [layiinau, père à la reine d'Englcterre. > A ce goût naturel pour les délassements littéraires, elle joigoail une vive affection pour les habitants du Hainaut, et Froissant a pris plaisir, tantôt à In nommer : • La noble et 1 bonne roine Philippe d'Angleterre, qui tant aima les ■ Hainuierg, car elle en fut de nation; • tantôt à faire remarquer • qu'elle avoit toujours si naturellement aimé ' ceulx et celles de la nation de Hainaut , le pays dont 1 elle fut née. > Il ne parait point que la reine d'Angleterre ait su mauvais gré à Froissnrt de ne pas avoir accompli plus tAt sa promesse. Les guerres qui s'étaient succédé , les périls de la navigation entre les côtes de France et d'Angleterre, excusaient assez ce relard , et l'on ne songea dans cette cour élégante et toute littéraire qu'à se réjouir de sa venue. Le roi lui donna en un seul jour cent florins, et la reine, pour l'attacher définitivement h son service, le nomma l'un de ses clercs. Ces fonctions, étrangères à tout ministère ecclésiastique, répondaient à celles de secrétaire qu'Alain Charlier remplissait à la cour de Charles VU. Froissarl, âgé en 1361 de vingt-quatre ans, portait-il avec lui en Angleterre une première rédaction de ses chroniques remontant tout au plus à la bataille de Poitiei's et s'arrôtant à la paix de Bretigoy, c'est-à-dire renfermant un tableau de l'apogée de la puissance anglaise, qui devait ilatter également l'épouse d'Edouard III et la mère <lu

The text on this page is estimated to be only 14.91% accurate

— ôl — Prince Noir ("")? Le livre compilé qu'il offrit à Li leilio était-il au contraire, comme t'ont cru quelques critiques, une chronique d'Angleterre extraite d'ouvrages plus anciens? L'une et l'autre de ces hypothèses sont renversées par le témoignage formel de Froissart : t Ce nonobstant « mon jeune âge, si ei»pris-je assez hardiment, moi issu ■ de l'école, à rimer et à dicter les guerres dessus dites et t pour porter le livre en Angleterre tout compilé, si t comme je le fis, et le présentai adoncà très-haute et très(•) On a même voulu retrouver la chronique offerte à la reine Philippe ilans une copie du milieu du xv^e siècle conservée à Valenciennes. Mais il suffirait d'une lecture un peu attentive pour que cette erreur soit manifeste. En effet, Froissart raconte non seulement dans le manuscrit de Valenciennes le mariage du duc de Clarence, qui est daté de 1368, et la fin du mariage de Galles et d'Édouard III (1376, 1377), mais il y est faite aussi mention des voyages d'enquête de Froissart et de la mort de Jean le Bon. Arrivée vers 1370. C'est évidemment un fragment d'une des premières rédactions de l'œuvre. On lit à la fin : n Et cy finit Froissart son premier " livre. » Un supplément a été ajouté au manuscrit [dernier]. — Au British Muséum, il n'est pas de manuscrit qui remonte si haut, mais il en est dont l'origine est fort respectable. Le manuscrit Arundel, 67, a appartenu à Henri V ; le manuscrit Reg. 18 K , à Édouard IV ; le manuscrit Reg. 18 E , à son favori lord Hastings. Le manuscrit Harléien, 4379 , W80, mérite aussi d'être mentionné, car il a été copié pour Philippe de Commines, dont l'écusson chargé de trois coquilles se retrouve sur plusieurs feuillets. J ignore quel est le manuscrit du British Muséum que M. Dacier cite comme portant les armes de la maison de Say. Jean de Dinteville était l'un des héros des chroniques. Voyez livre t. II, 133. u M., Coog[c

The text on this page is estimated to be only 16.24% accurate

~ 52 — ■ iii)ble (lame iiiadame Philippe de Hiiiiiuut, roine d'Anl
gleterrc, qui lieiueiit et doucement le reçut de moi et t m'en fit graurl profit.
> Le mot r/i/ier indique assez qu'il ne s'agit que de poésies; celui de dicter,
qui y est joint, ne signifie [ms autre chose , témoin le passage de sa
chronique où, Il propos (lu roman de Méliador, il piirlo de l'imagination
qu'il avait à dicter. Qu'on n'oublie pas qu'uD ménestrel attaché à Robert
d'Artois avait racoDté dans le Vœu du Héron le honteux appel d'un pctit-fds
de Louis IX, esilé de France, à l'anibition des Anglais jadis repoussés par le
saint roi à Taillebouï^, et que ce poème retraçait en quelque sorte l'origine et
le commencement de la guerre {') ; qu'on n'oublie pas qu'un autre poème,
du à un ménestrel de Jeun de Hainaut, reproduisait les ' émouvantes
péripéties de la bataille de Crécy [') , et l'on (') Robert d'Artois avait un
ménestrel nommé Liirin, qui est cité dans son procès. ~- Robert d'Artois,
qui excita Edouard 111 à rédamer la couronne de France, avait été chargé
par Cliarles Pe Rel de le conduire de Boulogne à Paris quand il s'eurlit en
France avec sa mère. Trivé de tous ses biens par droit de conHscatiOD, il
avait recueilli lut-m^e dans sa jeunesse une partie des biens confis(Jués sur
Enguerrand de Marigny. Je ne sais si tout ceci a été remarqué par tes
historiens. — La trahison de Robert d'Artois dut paraître d'autant plus
odieuse que son bisaïeul, son aVeul et son père étaient morts en combattant
pour la France, le premier à Mansourab, le second à Courtraj, le troisième b
Furues. (-) H s'appelait Colin. TJae TamIue de ce nom tiabilait la petite
ville d'Engbîeu, qui lui doit une chronique.

The text on this page is estimated to be only 16.71% accurate

— 53 — comprendra aisément que Froissart, qui avait hi ces vers soit à Beaumoiil, soit h Londres, ait cherché à les imiler, en rimant et en dictant aussi les grandes et notables aventures de ces guerres, et nous croyons que, dans son désir de rester impartial et sincère, il dépeignit, avec autant d'enthousiasme que le ménestrel de Jean de Beaumont, le glorieux trépds du roi de Bohême (')- Si quelque doute fiouvait subsister, nous rappellerions que tous les manuscrits de Froissart mentionnent ses enquêtes postérieures à son second voj-age en Angleterre ('). Que faisait donc eii 4361 ce jeune homme de vingtquatre ans dont les gracieux virelais avaient plu si vivement it lu reine alors qu'il sortait k peine de l'enfance? Il lui offrait de nouveaux vers et chantait ses malheurs en amour, de même que naguère il célébmit ses illusions et ses espérances. Nous avons trouvé parmi des manuscrits inexplorés de la Bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles, la première [■] Froissart noua apprend dans ses chroniques [1,1, 293} qu'Edouard 111 l'admira et le pleura — Un aiisez long passage de la Prison amoureuse sur la bataille de Créé; peut Corl bien avoir iippartenu au travail dont noDa nous occupons. (') a Voir est que je, qui ai empHs ce.livreà ordonner, ai il fréquenté plusieurs nobles et grands seigneurs, tant en . France, comme en Engloterro, en Escosse, en Bretagne et en ■ autres pays. ■■ il est à remarquer que ces lignes se trouvent dans le prologue où il parle du livre qu'il présenta - tout cora• pilé • à la reine d'Angleterre. 5.

D^Lizocib, Google

The text on this page is estimated to be only 17.04% accurate

— 54 —)>allade ofTorte en l 36(par Froissarl à la reine d'Angleterre. C'est un dittier amoureux intitulé la Court de May. Il y désigne sa noble protectrice en quelques vers où nous reconnaissons aussitôt la dame qui, à son premier voyage, te teno'it en son pays et de ht adevina qae fort esloit amou~ reux, car après avoir requis Amour : Qu'il m'aprengoe à dire si bien Que ce soit exemple de bien, il ajoute ; Et que celle m'en sache gré Qui de mon cueur sait le sccré ; Car s'il lui plaist. Je ne plain peine, Ne tmvell où mon cuer se peiue. ta Court de May, tableau gracieux d'un séjour où la poésie pi-éside à des fêtes non interrompues et aux plus doux plaisirs, ne présentait-elle pas h chaque page une allusion délicate it la cour d'Angleterre? C'est ici qu'il faut reproduire ce passage des chroniques : « Si m'a Dieu donné tant de grâces que je ai esté de t l'hoslcl du roi Edouard et de la noble roine s:i femme, < madame Philippe de Haynaut, à laquelle en ma jeunesse f je fus clerc , et la servois de beaux diltiés et traités « amoureux. » A cette même cour deux autres princesses distinguaient Froissarl et se plaisaient à encourager ses essais.

The text on this page is estimated to be only 22.33% accurate

— 35 L'une était UabcUe d'Angleterre, qui tenait de sa m6re SCS goûts littéraires et les parl.igcail plus vivement depuis qu'eUe avait épousé le descendant de ces sires de Coucy qui aimèrent les lettres presque autant que b gloire. L'autre, Blanche de Lancastre, avjit pour aïeul ce duc de Lancastre qui rechercha la main d'Alix de Joinville ; sa sœur aînée avait épousé le comte de Hainaut : autre lien qui la rendait plus chère au poète de Valeocieunes. Il ne tarda pas à la pleurer : Quaût m'en souvient , Certes souspirer me convient, Tant 5ui plains de mérancoiic ! Elle morut jooe et jolie , linviron de vingt et deux uns, Gaie, lie, Trische, esbataos, Douce, simple, d'humble semblance, Grfice h la protection dont l'honorent dus noms si illustres, le jeune clerc de Valencienncs est admis, recherché, distingué dans la cour la plus brillante de l'Europe. t Pour l'amour de la noble et vaillante dame k qui t j'estois, dit Froissart, tous grands seigneurs, rois, < ducs, comtes, barons ut chevaliers, de quelque nation t qu'ils fussent, me amoient et voyoient volontiers, > et lorsque Froissart s'exprime ainsi, il veut désigner nonseulement les seigneurs anglais, mais aussi tous les nobles de France qui h Londres (tonoient ostagerie pour la rét dcmption du roi Jean de France, > Ceux qu'il paraît ,,,,Coog[c

The text on this page is estimated to be only 17.34% accurate

— 56 iivoir alors le plus connus étaient le duc de Bourbon, Enguerrand de Coucy el surtout Gui do Blois, dont la mère était la ftlle unique de Jean de Beaumont. Froissart s'élail rendu, au mois dcsepl«mbre 1362('), au chaieau de Bcrkhamsiead, où il était allé prendre congé du prince de Galles, qui se préparait à entrer en |>ossession de son apanage d'Aquitaine. Là aussi se trouvait un vieux chevalier, nommé Baithélemy de Burghersh , qui racontait les merveilleuses prophéties du roman de Brut sur les rois et les reines d'Angleterre aux ilamoiselles venues du Hainaut avec la reine Philippe (']. Mêlées aux damoiselles de la chambre nées en Angleterre, parmi lesquelles brillait au premier rang AJicc Perrers (^j, elles étaient non moins yentes et (risques, mais il y en avait aussi panni elles qui fermaient l'oreille aux enseignements de la fourf de May, et qui se montraient fausses, sans bon nom, Si qu'eo maints lieux en court uouvele. Telle fut Marie de Saint-Hila'.rc, dont la beauté charma (') L'édition de M. Bucbon porte : 'a Le premier an que je vins en An^eterre el au service du noble roi Edouard et de la noble reine Philippe; • il Hiut lire comme dans l'édition de Denis Snuvage : • Le premier an que je vins en Angleterre au service, etc. * (') Lesquelles esloient de Haitiaut. Ckron. IV, 6S, %ï. (') Edouard III l'appelle dans une charte : DiUcta nobis Aiicia Pemrs, nuper una domicellamm caméra cariesimm contortiÊ HMIne Philippœ. Dgilizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 16.80% accurate

— 57 — le duc lie LiiicaâU-e (■), («Ile fui Catherine de Kocl, qui sut fixer soit inconstance aloi-s que déjà elle ii était plus jeune, el qti «leviil l'aïctile de la dynastie des Tiidur (*]. LA aussise trouvait peut-être la lille d'un des amis de Bai^ thélemy de Bui^hersh, qui avait (jiiilW la Ilesbaye pour ;iller chercher fortuuc en Angleterre. Issu d'une famille iittachée depuis longtemps A la miiison d'Avesnecs, Renaud (le Boulan (tel était son nom) était venu en 1 359 offrir ses services à Edouard III, et bien qu'il fût l'un des chevaliers qui lui exposèi'ent imoult humblement leur povreté ■ et nécessité, • il consentit à le servir sans autre salaire (lue l'honneur «pour tout aventurer ('). • Non-seulement il se signala diins les guerres, mais il assura aussi à sa postérité une fortune brillante. Un de ses petits-fils acheta dans le comté de Kent le beau manoir de Hever, qui avait appartenu h cette famille de Cohham où le duc deGloccester était venu, infidèle à la nobleJacquelincdc () Elle paraît avoir été la fille de Jean, dit Vilain de SaintHitiire, et de Mabaut de Wasnes. Gilles deSaiot-Hilaire est cité dans une charte de 1353. Une Glle du duc de Lancastre et de Marie de Saint-Hilaire ép'nusa le maréchal de l'armée anglaise en Espagne, que Froissart appelle messire Thomas Moriaux. (>) Froissart [IV, SO) dit qu'elle était Slle de Paon deBoet Jo crois qu'il faut lire Huon de Roet. Huon de Roet est cité dans une charte passée à Valenciennes lo dimanche de mi-carémc 43S3 (v. st., archives de Uons) Une sœur de Catherine de Roet fut l'objet de l'amour de Cbaucer. (') Voyez Froisaart, t'Arw». I, 8, (07-113.

The text on this page is estimated to be only 17.26% accurate

Bavièi'c, chercher k compagne <lc ses désordres. C'est dans uechnicau, sous l'empire de ces traditions, que sera élevée Aune de Bouleii, qui elle aussi, comme Alice Perrers ou Cathcriiio de Roel, n'écoulera que l'ambitieux désir de poser sur son front le bandeau royal... Barthélémy de Burghersh avait oublié tout cela dans ses prophéties. Évidemment, quelques pages manquaient au roman de Brut. II. Enquêtes. — Voyage en Ecosse. — Le roi E>avid Bruce. Les Douglas et le château de Dalkeilh.— Les Sluarls. — Le Débal du Cheval et du Lévrier. — La sauva};» Ecosse.— Âlnwick et les Percy. — Carlisle et la légende d'Artus. lorsque, dans la Court de Maij, Amour dit à Froissarl : . . . Je qui suy large donneur Te donray ung temps qui venra Le don qui sur tous te vaulra . , Tu mettras par livre ou par rolle Ce que tu m'os cy commander, Pour mes biens plus recommander, Et pour les bons faire meilleurs. il est impossible de ne p;is reconnaître une allusion aux travaux historiques on les exploits <lcs chevaliers aventureux et amoureux sont rapportés c pour que les bons y • puissent prendre exemple.

■ Lizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 22.90% accurate

— 59 — La bonne reine d'Angleterre, qui avait naguère découvert le secret de hiraour do Froissart, avait reconnu sans doute plus aisément dans ses hauts et dans les qualités de son esprit cette vive et pénétrante curiosité qui le portait sans cesse à chercher la compagnie des barons et des chevaliers. Un siècle et demi s'était écoulé depuis que le premier empereur franc de Constantinople avait fait rédiger ce qu'on appela les Histoires de Baudouin, lorsque son arrière-petite-fille chargea un jeune clerc de Hainaut d'entreprendre à ses dépens ces voyages d'enquête qui devaient lui permettre de composer les chroniques de son temps. Froissart n'avait que vingt-six ans quand la plus noble princesse de l'Europe lui confia cette grande mission de conserver à la mémoire de la postérité les nombreux événements qui s'accomplissaient tous les jours, et rien ne donne une plus haute idée de l'estime dont il était entouré que l'accueil qu'il reçut non-seulement parmi les plus nobles chevaliers d'Angleterre, mais jusque dans des pays où le bruit des armes avait constamment étouffé les douces inspirations des lettres, Froissart regretta bientôt la vie élégante et facile de Westminster lorsque, quittant Berwick, < cité durement « forte et bien fermée et environnée d'un bras armé, » il traversa les hautes forêts de Icknield qu'occupaient les Anglais, et qui sont inhabitables pour ceux qui ne connaissent le pays. Il vint bientôt après à l'abbaye de Melton, où

The text on this page is estimated to be only 20.91% accurate

— 60 — rose, < qui départ les deux royainnes d'Ësosse el d'Entglelerre. i A celte époque, le roi David d'Ecosse élail récemment sorti de sa captivité, el sa rançon n'était pas complètement payée. L'année précédente, il s'était rendu à Londies et avait pu y voir Froissart. Il faut ajouter qu'en accueillant à sa cour le jeune clerc que lui recommandait la reine d'Angleterre, le fils de Robert Bruce rendait hommage au courage de cette princesse, qui avait décidé la victoire de Nevil-Cross en parcourant les rangs des hommes il'armes el en les exhortant à bien garder l'honneur do son seigneur le roi et du royaume d'Angleterre. Le roi David n'avail pas d'enfants, el Edouard 111 qui, peu d'années auparavant, ne songeait qu'à dévaster le pays au point que l'on fùl réduit à dire : Ici fut l'Ecosse,recourait à d'autres moyens pour y établir son influence, car il pressait David Brnce de l'adoptei- pour successeur, lui promettant de rendre la pierre de Scone à l'Ecosse el des'y faire couronner. Ceci se négociailen 1363, Froissart fut-il chargé de quelque message? Invêta-t-il, au nom du roi d'Angleterre, David Bruce et Guillaume de ' Douglas à se rendreàWestminsterpour traiter de l'union des deux royaumes? Les actes publiés par Rymer, où tant de clercs sont nommés, ne citent jamais Froissart, et Froissart lui-même se borne à se louer de l'accueil que lui lit le roi David, < Il eut, dil-d, h sa cour Li connoisi sance de la greigneur partie des barons el chevaliers < d'Ësosse. • D^Lizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 23.37% accurate

Mais ce fut surtout chez les Douglas, ces intrépides chamoiseurs de rindépendance écossaise, que Froissart fut reçu avec un empressement (lointain il conserva toujours le ' . Guillaume de Douglas avait été aussi Tait priet la bataille de Nevil-Gross. Neveu et héritier de ce brave Jacques de Douglas qui porta le cœur du roi son maître jusqu'au milieu des Sarrasins, Il était le fils d'Archibald de Douglas, mort à la bataille d'Halidon-Hill. Son fils devait périr sous les coups de Henri Hoispr et de ses compagnons. L'un de ses petits-fils, qui fut un moment duc de Touraine, succombera les armes à la main à la bataille de Verneuil , dans d'autres campagnes et sous une autre bannière. Enfin son arrière- petit-fils, plus malheureux que ses ancêtres, morts au moins en combattant les Anglais, était réservé au poignard de Jacques II, qui le frappa par trahison au château de Slirliog : telles étaient, à cette époque de guerres et de discordes, les destinées des familles les plus illustres, qu'à chaque degré c'était avec du sang qu'était écrite leur généalogie, et On a de ces ancêtres peu trouvé, disait Jacques de Douglas (expirant à Otterbourne, qui soient morts en chambre, ■ ni sus lit. > De tous les seigneurs écossais, il n'en était aucun de plus puissants ni de plus intrépides que les Douglas. On admirait leur haute stature, leur force athlétique ; on racontait, dit Froissart, que l'un d'eux, du nom d'Archibald, avait une épée longue de deux aunes que ses comt. 0 uM.,,,,Coog[c

The text on this page is estimated to be only 26.24% accurate

p»gnons pouvaient & peine lever de terre, avec laquelle il terrassait Ions ses ennemis ; mais leur courage et l'audace lie leurs desseins étaient encore bien au-dessus de la vigueur de leurs bras. Les ballades populaires avaient pi-opagé ce vieux dicton, que jamais, dans aucune famille, on ne trouva un si grand nombre de héros, et la renommée alla chée à leur-nom s'était répandue dans toute l'Europe, à tel point que Bouciquault défia publiquement les Anglois qui avaient fait périr un chevalier de leur Guillaume de Douglas avait épousé la soieur de ce comte de March dont la femme avait héroïquement défendu contre les Anglais le château de Dunbai*. Non moins intrépide, et joignant au courage une beauté remarquable, elle se signala dans ces mêmes guerres par vn trait tout chevaleresque que Froissart nous a raconté, peut-être après l'avoir recueilli de sa bouche. C'était en 1355, Guillaume de Douglas s'était éloigné pour réunir ses hommes d'armes contre les Anglais, et elle se trouvait seule au château de Dalkeith , quand elle apprit que le roi d'Angleterre était vivement irrité de la résistance qu'il rencontrait et de l'orgueil d'un bourgeois d'Edimbourg qui avait demandé au roi David de le faire maire de Londres quand il aurait conquis l'Angleterre. Déjà l'on avait donné l'ordre de brûler la capitale de l'Ecosse. La comtesse de Douglas était t moult noble et frisque ; ■ elle savait qu'Edouard t véoil volontiers toutes frisques 1 dames, i cl, sans hésiter, elle se rendit à son camp pour

The text on this page is estimated to be only 17.07% accurate

— 63 — le prier de lui accorder une grâce. Grand fut réloinement du roi d'Angleterre quand elle ajouta qu'elle le requérait pour l'amour d'elle de ne pas livrer aux flammes la ville d'Édimbourg. Certes, dame, répondit le roi, plus grande chose ferois-je pour l'amour de vous, et je le fais pour vous accorder liement. > Et la comtesse de Douglas, ayant remercié le roi et les barons, s'en revint à Dalkeith. Froissart remarque aussi qu'il vit à Dalkeith le fils du comte de Douglas, qui était alors « un bel damoiseau. » Il devait plus tard raconter sa mort à cette dure bataille d'Otterbourne, où on l'entendit s'écrier en expirant : « Il est écrit qu'un Douglas sera victorieux après sa mort ! » Le chroniqueur ajoute tristement : « De ce comte de Douglas, n'y a plus : Dieu lui pardoint ! » Mais il restait beaucoup d'autres membres de cette illustre famille, et, Froissart lui-même se souvenait d'avoir rencontré jusqu'à cinq frères du nom de Douglas, à l'hôtel du roi d'Ecosse. Parmi les seigneurs écossais alliés de près aux Douglas se trouvait un neveu du roi David, qui avait jusqu'à onze beaux fils, tous bons hommes d'armes. C'était, dit ailleurs Froissart, « un grand bon homme à de beaux yeux bruniés; ils semblaient tournés de sendall, et n'estoit pas aux armes trop vaillant homme. » Chtwi. Il, 335. Robert Stuart ressemblait donc au sire de Jumont, à dont les yeux sembloient être fourrés de corail vermeil. " t'hron. IV, 60. iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 16.43% accurate

— 64 —
cimIi ju ioi d'Ecosse, Lieu qu'il fût seulement < en
devant ■ seiiesclul,! et la dynastie de Bruce lit place à une autre dynaitio
qui ue fut connue que par le titre de cet office beréreditdiie c'est celle des
Stuarts. Froissart avait passé quinze jours au château de Dalkeith. Le même
accueil l'ntendait chez les comtes de Vik, de Marr, de Maich- et de Surlunt.
Monté sur son bon cheval, qu'il avait nommé GriseauE en souvenir des jeux
de son enfance, suivi de son lévrier en laisse, il s'amusait à rimer quelque
dialogue entre les deux compagnons de ses aventures un peu jaloux l'un de
l'autre ('), et le temps lui semblait moins long quand il chevauchait à (l'avens
les bords où tout rappelait encore les dévastations des dernières guerres :
heureux s'il pouvait atteindre, vers l'heure du dîner, Vae ville a un grant
clocbier. Mais les villes étaient rares, et les plus grandes n'étaient pas fort
considérables. La cité d'Edimbourg, sauvée par les prières de la comtesse de
Douglas, était, il est vrai, f Paris en Escosse , comment que elle ne soit point
« Fi-ance. » Mais ce n'était pas une ville que l'on put comparer à
Valeociennes ou ii Tournay, car elle ne i-enferniait (') yayezie Débat du
Clievallel du Lévrier : FfoiMum d'Bscwe revenoil Sus itD cheTsl qui gris
csloit, cit. ,, Google

The text on this page is estimated to be only 20.02% accurate

- 65 — pas quatre cents maisons. Ce fut surtout le château qui
lixu l'utteiition de Froissart. t Le chastel d'Hiiiiidebourg, < dit-il, sied sur
une hnute roche par quoy on voit tout (le pays d'environ, et est la montagne
si roide que à (peine y peut un homme monter sans reposer deux ou < trois
fois. > Au nord d'Edimbourg se trouvaient les Highlands. Froissart place ï
Aberdeen l'entrée du pays montagneux, qu'il appelle la sanvage Ecosse, par
opposition à la partie méridionale du pays, qui porte dans ses écrits le nom
de douce Ecosse. Il aime à rappeler qu'il visita ces régions alors peu
connues. Les mœurs des populations, dont l'Apreté répondait à la nature des
lieux qu'elles habitaient, le frappèrent vivement, mais il n'eut qu'à se louer
de leur hospitalité. Ces landes, qui s'étendaient au bord des Ilots soulevés
par les tempêtes, élateul celles où tes sorcières de Forres saluèrent Macbeth
et Banquo ; ces châteaux, maintenant en ruines, qui semblaient suspendus
comme l'aire des aigles au-dessus des torrents, étaient ceux dont les
poétiques légendes ont été renouvelées de nos jours par les naïves
inspirations du romancier d'Abbotsford, qui nommait Froissart sonmaltre.
C'est dans les chroniques de Froissart quelon retrouve, épars et mutilés, les
souvenirs personnels de ce premier voyage d'enquête, soit qu'il vante
l'audace des Ramsny, desGrahame, des Campl>ell, soit qu'il décrive les
redoutables châteaux de Stirling et de Rovhurch, ou la célèbre abbaye de
Melrose, que Guillaume de L>ougb<s avait

The text on this page is estimated to be only 20.50% accurate

— 66 — comblée de ses bienfailâ, parce que Ifi reposait le cœur de Robert Bruce, vraie relique d'honneur coniiéc au dévouement des siens e(si bien gardée par leur fidélité. Six mois s'étaient écoulés quand Froissart rentra t au (pays de Northumberlatid, qui jadis fut royauniB, pays t sauvage plein de déserts et de grandes montagnes et < durement pauvre de toutes choses fors que de bestes, ■ où court parmi une rivière pleine de cailloux et de I grosses pierres que ou nomme la Tyne ('] ; > il fut sans doute accueilli avec le même empressement i Alnwick, t très-bel chaslel > où grandissait au milieu du bruit des armes le vaillant atlversaire qui devait combattre les Douglas, ce Henri Percy qu'immortalisa depuis Shakspeare, sous son glorieux surnom de Hotspur qui dépeignait si bien son ardente et infatigable audace ('). De \h, il gagna, en suivant la vieille muraille d'Adrien et de Sévère, les comtés de Cumberlaod et de Weslmoreland, qu'il appelle la Nor-Galle. 11 crut retrouver à Carlisle, qu'il nomme Carbon ou Cardueil, le Carléon du cycle de la Table Ronde. Son erreur multipliait autour de lui les images les plus chères au poète nourri de la lecture des romans de chevalerie. S'il avait salué aux bords de la Tyne l'abbaye blanche, i qu'on appeloit du (temps du roi Artus la lande blanche ;i s'il avait retrouvé jusqu'à Edimbourg, tout à côté du palais d'Holyrood, les {■jCAron. I,),33eH30. {•] Chnm. IV, 70. iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 22.33% accurate

— 67 —
ïec quel enthousiasme ne vîsila-t-il pas cette cité de
Carlion, ■ où)e roi Artus séjournoit plus < volontiers que ailleurs, pour les
beaux bois qui y sont « environ et pour ce que les grandes merveilles
d'armes y l'avenoient. ■ Quelle autorité ne s'attachait pas à ces récits au
moment où les rois rivaux de France et d'Angleterre leur rendait un public
hommage , l'un > en devisant la < compagnie grande et noble de l'Étoile sur
la manière de f la Table Ronde, qui fut jadis au temps du roi Aiius, > l'autre
« en fondant l'ordre de la Jarretière dans le chSt teau de Windsor , où fui
premièrement commencée et t estorée la noble Table Ronde. > Au sud des
montagnes du Westmoreland et des collines de l'Yorkshire , d'autres
souvenirs non moins anciens, non moins fabuleux, s'attachaient h une
rivière qui conservait le nom de la fille d'une blonde princesse de Gcr^
manie enlevée par les pirates vers les bouches de l'Elbe ou du Rhin.-Elle
avait, disait-on, reçu la vie dans une grotte au bord des ondes fraîches et
limpides où elle trouva la mort par l'ordre d'une rivale implacable. Les
poètes l'invoquent encore sous le flot argenté où elle se plaît à couronner
son front chaste et pur de lys qui no sauraient en égaler la blancheur ni
l'éclat (") ; c'est la (') Under the glossy, cool, translucent wave, lu twisled
braids or lilies knilting The loose Iraiū of Iby amber-druppiag haïr.
MiLTON. u M.,,,Coog[c

The text on this page is estimated to be only 19.46% accurate

Saveria, iien) i>he célébrée par Milton, qij, déjà lorsque Froissart en suivit les rives, devait aux vieux bardes g*jllots le charme de ces poétiques)^endes. Nous quittons bieilât le domaine des tradilinn pupiiluires el des fictions douteuses. Pour rentrer à Londres, il faut traverser Oxford avec son université fondée paiGrimbald, moine de Saint-Bertiii. que Froissart appelle " l'escole d'Asque-Sufforl. » III. Retour du roi Jean à Londres. — Froissart est de son hostel. — Mort du roi de France. — Froissart assiste a l'enIrevue d'Edouard 111 cl du comte de Flandre. Le loi d'Ecosse avait pu raconter à Froissart qu'il avait eu pour compagnon de captivité au château d'HerIford le roi de France, trahi comme lui par le sort des armes, et le spectacle de cette haute infortune l'avait .si vivement ému qu'on avait vu à sa prière son héritier présomptif, Kohert Stuart, défendre qu'on donnât désormais à son fils, appelé Jean, un nom qui semblait n'annoncer que les i-evers et le malheur. Cei>ef)dunt le second monarque de la maison de Valois n'avait pas pris en trop grande l'igiieur les coups de lu fortune, car chaque jour, dit Froissart, il iillail • voler, (chasser, déduire et prendre tous ses csballements. > Traité à Londres en roi piir les Anglais qui ne le rconnaissaient pas volontiers pour roi en France, il s'y troii,,,,Coog[c

The text on this page is estimated to be only 17.80% accurate

— 69 — vail mieux qu'il PurU, et lorsqu'il retourna, à la fin de l'année 1363, ce ne fut pas comme un autre Régulus pour être le martyr de la foi promise, c'était une simple visite de courtoisie qu'il voulait faire à son bon frère et ami, le puissant roi d'Angleterre qui depuis vingt-cinq ans était le fléau de la France, et l'on conserve aux archives de la Tour de Londres le sauf-conduit qui indique le but de son voyage (1) ■ Tandis que la France, appauvrie par la guerre, épuisait inutilement ses dernières ressources pour payer la rançon royale, Jean, entouré de deux cents chevaliers, étalait un luxe splendide. Il rencontra à Douvres des nobles anglais de l'hôtel d'Edouard III qui l'assurèrent que le roi leur sire se réjouissait fort de sa venue, et le roi de France les en crut légèrement. > Froissart se trouvait le dimanche 25 février, à une heure de relevée, à Eltham, et où le roi d'Angleterre et la royale < le grand foison de seigneurs, de dames et damoiselles (O'Suscepimus tratremmnstrum veniendocura ducentisoqui«tibua, ibidem moraDdo et exinde ad partesFranciæredeuDdo.in • salvum et securum cuDductuai i]0alrum"(10 décembre 1363). — Si l'on pouvait croire Bru al Ame, le roi Jean serait revenue Londres pour revoir la comtesse de Salisbury. La belle Alix de Salisbiry avait plus de cinquante ans. C'est à peu près l'âge que les historiens, moins complaisants que les poètes, donnent à Diane de Poitiers au moment où elle brillait sans rivale à Anet et à Fontainebleau; à Bérénice, lorsque Titus voulut quitter pour elle, l'empire du monde; à Hélène, quand Hénélas la disputait à Paris. ,, Google

The text on this page is estimated to be only 18.55% accurate

— 70 — f esloicnt, toiiles appareillt-es pour le recevoir, • et il ajoute que sou relour fut signalé par i de grands esbal■ temeng, > où le sire (le Coucy s'efforça de bien danser el de bien chanter au grand plaisir des Français et des Anglais ('). îje roi de France se rendit d'Eltham à Londres à l'hôtel de Savoie, accueilli partout sur sou passage • en grand' < révérançe et grand foison de ménésrandies. > L'hiver so piïssa I liement et amoureusement en grands reveaux « et récréations, en disiiers et en soupers et en autres ma■ nières. > Le roi Jean aimait les lettres. Pendant sa première captivité' en Angleterre, il se plaisait à lire les romans du Loherenc Garin et du Tournoiement d'Ante~ crist, et faisait composer par son chapelain Gace de le Singne le poème des Déduits, < pour que son fils fust I mieulx enseigné en mœurs et en vertus. • Il avait ud roi dei ménestereulx, mais cela ne lui suffïsait point , et il voulait que la postérité lui reconnût sinon la gloire des armes , au moins celle d'avoir protégé quelque grand poète. A défaut de Pétrarque, qui résista à ses instances, il s'applaudit, sans doute, de rencontrer Froissart à I^ndres. Aussi Froissart, faisant allusion aux présents qu'il reçut de lui, rappelle-l-il qu'il fut de son hôtel, (')} Ces talents u'élaient pas étrangers sus qualités requises chez un chevalier : u Jean d'Arondel, dit Froissart, estoit un u gentil homme, jeune et frisque , bien joutant, bien dansant et • bien chantant. » Chron. IV, 12. iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 18.36% accurate

71 — et telle est l'origine de b ballade ijui commence par c Êotre Ellem et Weslmoustier. Troismoisse passèrent, et le roi Jean mourut à l'hAtcl de Savoie, c ce dont le royd'Ëngleterrcfut moult coirronc6 » Froissarl n'avait pas quitlc la cour d'Angleterre , et U reine , satisfaite des résultuls de son premier voyage d'enquiile, s'applaudissait chaque jour de plus en plus de l'avoir choisi pour son clerc. Elle lui confiait ellemême ses propres souvenirs, ceux de sa jeunesse, alors qu'à la vue du jeune Édouai-d arrivant à Valenciennes .ivcc sa mère en pleura, elle se sentit portée « plus que » nulles de ses sœurs à lui tenir compaignie. • De son cAté , le prince fugitif « s'inclinoil de regard et d'amour l sur elle plus que sur les autres (']. • Que ces doux récils allaient bien à l'imagination de Froissarl chroniqueur et poète ! Qac ce mot amour lui semblait gracieux quand il descendait des lèvres de la plus noble des reines , compagne ddèle et dévouée du monarque le plus courageux et le plus illustre de son temps! charmant et naïf épisode que quelque peintre du Haiiiaut, compatriote de la i«ine Philippe et de Froissart, et rival d'André Beau-Neveu, devrait se faire honneur de reiracer sur la toile. Hais les études historiques de Froissart embrassent bien (•) • Ainsi l'ai-je depuis ou) recorder à la bonne dame qui Tut ■ roincd'Engleterre. ■ fhron. \, i, 15. Lizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 21.85% accurate

— 72 — des quesliiMisplus graves et plus sérieuses. C'est ainsi qu'il nous apprend qu'au mois d'octobre 1364 il accompagna à Douvres le roi Édouard III, qui y eut une entrevue avec le comte de Flandre, Louis de Maie. Ils agissaient du mariage de l'un des princes anglais avec l'héritière des comtés de Flandre et d'Artois, qu'on pressait Charles V d'épouser et (qui) porta si haut par son union avec Philippe le Hardi la puissance des ducs de Bourgogne. On offrait à Louis de Maie, toujours prodigue et avide, cent mille francs. Il les accepta, et ce fut en sa présence que les députés des communes flamandes signèrent à Douvres le traité du 9 octobre 1364. » Si furent le roi d'Angleterre et le I comte de Flandre environ trois jours en festes et en liessements ; et quand ils eurent assez révéle et joué et * fait ce pour quoy ils estoient là assembles, le comte de I Flandre prit congé au roi d'Angleterre. > Pendant ces négociations, un poursuivant d'armes arrivait à Douvres avec des lettres du comte de Monfort, qui annonçait la victoire d'Auray. Telle fut la joie du roi d'Angleterre qu'il le combla de présents et le créa son héraut en lui donnant le nom de Windsor. Mais, dès qu'il eut quitté le roi, un jeune clerc de vingt-sept ans, s'approchant de lui, l'interrogea de nouveau sur les détails de la guerre de Bretagne, et ne le quitta qu'après avoir ajouté un chapitre de plus à ses ^nquestes ('). (■) - Par lequel héraut je fus informé... ■■ Chron. I, I, 197. iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 16.11% accurate

CHAPITRE IV. VOTARES ES FRANCE ET EN ITALIE. I.

Froissart s'en va à Sandwich. — Vie et Tragic des monstres. — Le Braluini. — Melun. — La Brulagne. — Boissier. — Le prince de Calles. — Ille-lui en Angleterre. Le monstre était arrivé où Froissart devait poursuivre ses enquêtes par delà la mer. A la paix de Breigny avait succédé un traité avec le roi de Navarre, et Bertrand du Guesclin, réunissant toutes les bandes indisciplinées qui dévalaient la France, se plaçait à leur tête pour les conduire en Castille au secours de Henri de Transtamare. Ce fut vers les fêtes de Pâques 1366 que Froissart s'embarqua au port de Sandwich. Dans ce même port, on remarquait à l'ancre un beau navire que le roi d'Angleterre avait donné au roi de Chypre, après l'avoir fait construire pour lui-même quand il avait formé le projet de conduire une croisade à Jérusalem ; mais les pierres avaient empêché de l'exécuter : • Je suis dorénavant, .sk

The text on this page is estimated to be only 20.38% accurate

— 74 — « trop vieux, disai[^]il. sien lairay convenir âmes
enfanla.» On croit déjà entendre le mot de son nrière-petit-fils. Henri V,
qiti, près de mourir, interrompt son chnpeluiiii au verset uf œdifieentur mûri
Jériisnlem ai < Dieu lui eust laissé la vie. * Le 1 o avril 1 366, Froissart était
arrivé à Bruxelles, au palais de Coudenberg, près du duc Wenceslos de
Bohême et de la duchesse Jeanne de Brabant. Là s' assemblaient en grand
nombre les ménestrels et les hémuts des princes les plus illustres de
l'Europe, ceux du roi de Djnenuirk comme ceux des rois de Navarre et
d'Aragon, ceux du duc de Lancastre comme ceux des ducs de Bavière et de
Brunswick. Les choses n'étaient guère changées depuis le temps où
Baudouin de Condé se peint lui-même revêtu d'une robe riche et bien
fourrée et s'arrëUnt là où l'on prodigue aux ménestrels bonne chère et bon
vin. On recevait volontiers les bons ménestrels, qui étaient si rares, on ne se
lassait jamais de les écouler , et ceux-ci k leur lour s'introduisaient en disant
; ■ Je sais de belles paroles et de beaux dits. > Froissart portait peut-être
avec lui des lettres de recommandation du duc de Bourbon dont l'oncle,
Jacques (le Bourbon, avait été autrefois le tuteur de Wenceslas, et nous ne
doutons point qu'il n'ait trouvé à Bruxelles un excellent accueil ; mais le
receveur des finances, qui pensait que son maître eût |>u mieux employer
son argent qu'à encourager les ménestrels et les clercs, inscrit dans

The text on this page is estimated to be only 21.24% accurate

— 73 — SUD compte celle phrase où l'on sent percer son meconleiiement el son dédain : « t'ni Friisariio, dkUn-i,j^i est t cum Ttgifta Angliœ, dicto die, VI motUmes ('). » Peu de jours après. Froissa ri se rendit à Heluii. Ici, les traces de son voyage s'efTaccnl. Réduit h des conjectures, nous serions disposé h penser qu'il se trouvait près du sire de Hêlun lorsque celui-ci reçut comme grand chambellan de France l'hommage de Jean de Montfoi't. Grice à ces circonstances Eavorables, il aurait exécuté alors ce voyage de Bi'etagne dont il parle en termes précis sans en déterminer la date. Le duc de Bretagne availépoiisé une nUe d'Edouard 111. Il jouissait tranquillement des droits que le traité de Guérande lui avait reconnus, mais que de longues el cruelles guerres avalent précédé celle paixl Les champs de bataille de Cocherel el d'Auray voyaient blanchir les ossements des vainqueurs et des vaincus. L'herbe ne croissait plus sur la lande de Mivoie où avait eu lieu le combat des Trente, el Hennebon retentissait encore du cri héroïque de Jeanne de Montfort quand, du haut de la tour où elle avait veillé toute la nuit, elle salua la floll« anglaise, dont un vent favorable enflait les voiles. Froissart cite les enquêtes qu'il fit dans le pays (') et assure qu'il interrogea les chevaliers des deux partis. S'il avait appris les circonsliinces de la bataille d'Auray (<) Documeots cités par M. Pincbart. [•)
J'eoavenquisau païsmesmeraent. Chron. 1, 1,147. u .■,.,, Google

The text on this page is estimated to be only 19.11% accurate

— 76 — par le héraut Wüdsor, il connut «elles de la bataille de Cocherel parmi chevalier Français, < le jeune sire Antoine • de Bcaijeii , qui là leva bannière et y fut inonlt bon < ehmalier. * Rien n'allait mieux à Proisaart <|ue les récits d'Antoine de Beaujeu. Il était < g^ant galois, > c'est-à-dire aimable et joyeux ; s'il exposait volontiers ^ vie pour l'honneur, c'est qu'il faisait peu de cas du reste , et il disait en riant à Froissart : Autant vaudrait su jugemeat Estronl de chien que marc d'argent. De la Bretagne, Froissart put continuer son voyage en passant par Nantes et par la Kochelle, car vers la fin de décembre nous le trouvons à Bordeaux, où naquit peu de jours aprfes, au milieu de l'éclat de la puissance et de la gloire, un petit-IJIs d'Edouard 111, dont la destinée devait être bien difTérente de celle de son père et de son aïeul. ' Froissart offrit-il à cette occasion quelques vers au prince de Galles? De son cAlé le prince de Galles fit-il quelques présents au poète ? Partageait-il tes goûts de sa mère? Nous l'ignorons. Un auteur assez peu digne de foi assure, il est vrai, qu'il écrivit un traité des droits d'armts {') ; mais il est probable qu'il a confondu le prince (')} C'eat Antoine de la Salle qui le dit dans la ConsolalUin de mndame du Fretne. En retrouvera it-on quelque chose dans la vusLe compilation de Cbrislioie dePisanqui poHe le même titre?

The text on this page is estimated to be only 21.90% accurate

— 77 — Noir el son frère le duc de Glocesler, qui assez longtemps après (vers 1390) fit rédiger l'ordonnance d'Engteterre pouT le gage de bataille. Le prince de Galles oublia quelque peu les droits d'armes lors du sac de Limoges. On ne permit pas au duc de Glocesler de recourir au gage de bataille quand, accusé de trahison, il fut décapité par l'ordre de son neveu au château de Calais. Froissart se borne è nous apprendre i que Testai du t prince à Bardeaux estoil àdonc si grand e(si estolTé t que nul autre de prince ni de seigneur ne s'acomparoit ■ au sien , ni de tenir grand [oison de chevaliers , (d'escuyers, de dames et de damoiselles, et de faire * grands frais. > 11 l'accompagna à Dax el s'y trouvait au moment où y arriva le duc de Lancasle. 11 espérait suivre les fils d'Edouard III en Espagne et traverser avec eux ce pas de 8oncevau\, presque constamment rempli « de • neigeet de froidure, «qui rappelait à sa mémoire le dernier exploit et la dernière heure de Roland, quand il reçut une mission qui le ramena en Angleterre. Mais il y resta peu de temps : une occasion favorable s'offrait à lui pour revoir sa famille et son pays. Le 8 juillet i 367 le roi d'Angleterre avait fait adresser k Gui de Blois les lettres suivantes : « Le roi, à nostre très-cher cousin Guy de Blois, sei< gneurde Beaumonten Hanau, salut : « Gonsiilérant par foundemeni la long demoere que fait • avez pardevers nous en hostage, el que depuis vostre t entrer en hostage vous n'avez esté eslargis pour visiter

The text on this page is estimated to be only 19.26% accurate

— 78 — « vos partyes el amys, ce qui vous ii apparu dure chose ,
(Du (jioi nous eu avons molt grande compassion et « vous douons licence
et congié de partir hors de noslre • roialnie por visiter vos partyes, à confort
de vous et t de tous vos amys. • Il n'est pas douteux pour nous que Froissart
n'ait accompagné Gui de Blois en Hainaut ; mais le brave chevalier, lassé de
sa longue oisiveté, alla chercher des aventures en Prusse, et notre
chroniqueur, qui se trouvait le 4 9 septembre 4 367 au palais de Bruxelles,
ne larda point à retourner à Londres. II. Froissart accompagne le duc de
Clarenc. — Fflra h Paris, i Chamliéry et it Milan. — Le roi Pierre de
Chypre. — Rome.— Mort de la reine d'Angleterre. Lorsque Froissart revint
en Angleterre, on venait de conclure le mariage du duc de Clarence, Lionel
d'Anvers comme on l'appelait, parce qu'il était né dans cette ville lors des
grandes exptklitions d'Edouard III. La princesse dont on lui offrait la main
était Yolande de Milan, fille de Galéas Visconti ; elle lui apportait en dot
quatre villes du Piémont, el de pins cent mille florins de Florence ('). Galéas
Visconti était le prince le plus avide et le plus richo de son temps. Il
achetait fi l'encan le sang le plus (■) C'était le produit d'exactions de tout
genre.» Galéaset Bermabo, ditFroissartIV, BO), achetoient leurs femmesde
l'avoir .deleurpeuple".Cecin'étaitpasmoïDs vrai pourleurs gendres.

The text on this page is estimated to be only 20.72% accurate

— 79 — noble de l'Europe, dit Villani, et, profitaDt des guerres qui avaient à peu près ruiné les monarchies rivales de France et d'Angleterre, il faisait épouser l'our i, tour i son fils la fille du loi de France, à sa fille le fils du roi d'Angleterre. De vastes préparatifs avaient été faits pour le voyage du ducdeClarence : cinquante^ deux navires transportèrent de Douvres à Calais sa suite, qui ne comprenait pas moins de quatre cent cinquunnt«-sept personnes et de douze cent quatre-vingts chevaux. Pour que rien ne manquât k cette pompe presque royale, deux poêles l'accompagnèrent ; l'un était Jean Froissart, l'autre GeofTroi Chaucer, dont le roi venait d'élever la pension annuelle à vingt marcs d'ai^ent ('). Le duc de Clarence arriva à Paris le dimanche 16 avril 1368. Les ducs de Berry et de Bourgogne, qui étaient nllés au devant de lui jusqu'à Saint-Denis, le conduisirent immédiatement au 'palais du Louvre, où se trouvait te roi et où l'on avait prépaie pour lui » une chamhre moult (bien parée et aournéc.i Le lendemain il dîna chez la reine à l'hâlel Siiint-Paul, i et après le dîsner, l'on dant cia et joua et y Cst-l'en très-grant fest« (•) .> Le mardi il y eut diner et souper fi l'hdtel d'Artois, le mercredi dîner et souper au Louvre. Le roi se montra si généreux qu'il distribua en présents au duc de Clarence et à ceux qui (i) Rex... Pro bono servitio quod dilecliis vallelus noster. Galfridus Cbaucer, nobis impendit. Rymer,)1[, !, p. 136. (') ChToniqves de SaiM-Uenix , VI , p 16(, u .■.,,, Google

The text on this page is estimated to be only 19.41% accurate

— 80 — l'accompugiiiaient plus de vingt mille lloi'iiiis. Quelle fut
ht part de Froïssarl? Les comptes de cette époque nous l'iipprend raient
peut-être. Lorsque le duc de Clarence quitta Paris le 30 avril, Jean de Uelun
, grand chambellan de France, le conduisît jusqu'à Sens-
D'autreschevaliersTescorlèrent jusqu'aux frontières du royaume. De
nouvelles fêtes attendaient le duc de Clarence chez le comte de Savoie,
bean-frère du duc de Milan, qui paraît avoir négocié le mariiige de sa nièce
aussi bien que celui de son neveu. On passa deux jours à Ghambéry « en
Ir&st grand revel de danses, de carottes et de tous csbatet
ments,>etFroissarlenproiilapour offrir ses versé Amé le Verd, ainsi qu'à la
comlesse de Savoie , fille du duc de Bourbon . Mais rien n'égala l'éclaf des
fêles de Milan. Le mariage fut célébré au milieu d'un concours
extraordinaire de peuple à l'entrée de l'église de Saintl-Marie Majeure, et
jamais on ne vil de banquet plus splendide que celui qui eut lieu dans la
cour du palais. Trente fois on changea tous les mels destinés aux convives,
et ils eussent sufE, dil-on, pour apaiser la faim de dix mille personnes;
trente fois on leur distribua des présents loujours variés et toujours précieux
; tanidl des vêtements de soie et de drap d'or, de brillantes armures, des
coupes d'argent, des bijoux encbAssés dans l'or ou dans la pourpre, laatdt
lies faucons, des chiens ou des coui-siers tout cap«raDgilizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 21.41% accurate

A la première table, réservée aux p^{ri}nces et aux seigneurs les plus illustres, siégeait un poêle couronné au Capitole, François Pétrarque, alors entouré de tout l'éclat de sa gloire. Pétrarque, Froissart et Chaucer pouvaient se saluer du nom de frères, comme ces divins génies qui, dans l'épopée de Dante, tressaillent en se reconnaissant les uns les autres. Avant de quitter Milan, Froissart reçut du comte de Savoie une bonne colte-kardie de vingt florins d'or; mais il ne parvint pas avoir sollicité les bienfaits des Visconti. Ces princes, avares et débauchés, protégeaient cependant avec zèle les lettres et les arts. L'infâme Berriabon lui-même, selon le témoignage du prieur de Salons, aimait fort les hommes étudiants et leur faisait écrire (plusieurs centaines de livres. * Sous ces tuteurs on sentait trop la couleur de Milan, et le duc de Glarence regretta d'avoir été séduit par ces beaux écus tous un peu souillés de sang ou de poison, car trois mois après « il mourut assez merveilleusement, » dit Froissart, et l'un de ses compagnons, Edouard le Despenser, crut devoir défier son beau-père Galéas comme l'auteur du crime. Lorsque Froissart juge si sévèrement Valentine Visconti, devenue duchesse d'Orléans, on voit qu'il se souvient de Galéas et de Bernabé. , Froissart voyageait en Italie, comme il nous l'apprend dans le Dit du Florin : Eli arroi de souffisant homme. Lizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 21.31% accurate

— 82 — Il avait sa luiqueiiéc pour lui, ses roicius pour porter son iMgagu. Il s'ai-rêfail là où il voulait, et réj^lait à son gré ses heures de fatigue et ses heures de repos. Nous iguoroiis si, en traversant Véridan, ce roi des lleuves, il s'écria comme Pétrarque : < Je le salue, terre ' DJiÈrc à Dieu et aux hommes, plus helle, plus fertile t (jue toutes les autres, arsenal de Mars, sancly.iire de t Thémis, séjour des Muses, i Nous savons seulement (ju'il se proposait de visiter Rome, où Urbain V venait de rétablir le siège pontifical, et c'est en comparant avec soin quelques noms et grielqucs dates qu'il nous a laissés, que nous parviendrons à répandre un peu de lumière sur son voyage. Les projets si menaçants de l'empereur Charles IV contre les Visconti semblaient dissipés quand Froissart, quittant lus plaines de la Lombardie et laissant k sa droite vers la mer les coteaux de la Liguric couverts de cèdres et de palmiers et tout parfumés d'aromates, s'avança vers les rives de l'Arno. Ne s'arrêta-t-il pas h Florence pour saluer le berceau de Dante, dont Chaucer et Christine de Pisan citent les vers? Les lettres y étaient toujours honorées, mais elles ne dominaient plus à la même hauteur l'horizon des discordes de l'Italie. Boccace avait succédé à Dante, et Pétrarquç, refusant la chaire que les Florentins lui oITraienl, sctnbLiit se souvenir que leur cit^ avait trop souvent été ingrate pour les siens : Parvi Floreutia mater amoris.

The text on this page is estimated to be only 24.45% accurate

Cependant des obstacles s'opposent à ce que Froissart poursuive son voyage. Clément IV se trouve à Viterbe avec les débris de son armée et l'on craint de voir se renouveler la guerre. Notre poète se dirige vers Bologne, fameuse par son surnom de mère des études, mais bien déchue de son antique splendeur. À peine reconnaissait-on de loin cette ville à la hauteur de ses tours et de ses clochers; mais dès qu'on pénétrait dans ses murailles, tout peignait la tristesse et la misère : plus de chansons joyeuses, plus de jeunes filles qui dansaient dans les rues. La science elle-même s'était exilée en même temps que les plaisirs. Ce fut à Bologne que Froissart rencontra le roi Pierre de Chypre, qui revenait avec son fils de la Toscane. Il avait déjà pu voir, soit à Londres, soit à Bruxelles, ce prince qu'on signalait comme le dernier champion de la chrétienté en Orient. Le souvenir de ses audacieuses conquêtes de Satalie et d'Alexandrie, le souvenir non moins digne d'admiration de la persévérance avec laquelle il ne cessait de réclamer l'appui des rois de l'Occident, étaient présents à l'esprit de Froissart, et il se loue beaucoup de l'accueil que lui fit un prince si plein, comme il le dit, d'honneur et d'amour. Eustache de Conflans, qui l'accompagnait, raconta à Froissart les exploits de son maître, et lui découvrit sans doute aussi les desseins qu'il nourrissait pour l'affaiblissement de l'Orient ('). {•} C'est aussi à Eustache de Conflans que Guillaume de Machaut dut le récit des malheurs du roi Pierre de Chypre.

The text on this page is estimated to be only 23.65% accurate

— 84 — Froissart suivit le roi de Chypre à Ferrare, où il recula
lui, par l'intermédiaire d'un chevalier flamand, Tiercelet de la Barre,
quarante bons chevaliers. Il ne le quitta peut-être qu'à Venise où le bon prince
s'embarqua le 1^{er} septembre 1368. Enfin, le 13 février 1369 une paix
définitive est conclue entre l'empereur Charles IV et Galéas Visconti. Rien
ne s'oppose plus à ce que Froissart aille franchir le seuil des apôtres, Hieronymus
apostolorum. Cette Rome visitée par Froissart en 1369, Pétrarque nous l'a
révélée dans ses pages les plus éloquentes quand il nous décrit la ville
éternelle, les cheveux épars, les vêtements déchirés, s'adressant en
suppliante à ses fils et montrant aux uns le chemin de la gloire, aux autres
celui du ciel. Elle dit aux premiers : ■ Je ne suis plus < Rome, j'ai été
Rome. L'excès de mon ancienne gloire a fait aujourd'hui l'excès de ma
désolation : ombre « presque évanouie d'une grandeur éteinte. Ces palais <
impériaux, ces toits non moins fameux sous lesquels ont vécu les Fabius et
les Scipion, ces voies étroites jadis trop étroites pour le passage des
captifs, • ces arcs chargés des trophées des peuples vaincus, • tout n'est plus
que ruines, et ce sont les descendants (des tribuns et des consuls qui, dans
leur honteuse < avarice, brisent le marbre des portiques et des statues •
élevées à la gloire de leurs aïeux : mais jusque dans ma • misère je conserve
je ne sais quel caractère de grandeur et de majesté qui impose le respect et
l'admiration

The text on this page is estimated to be only 20.46% accurate

— 85 — tion. Bien que Rome soit lombée, il n'est pas au monde de nom plus grand que celui de Rome. > Aux seconds elle tient ce langage : t C'est en liant mes destinées h c celles de la d'oïl (jue je suis devenue véritablement la « ville éternelle. Deux mille ans, il est vrai, ont laissé sur < mon front leur trace inéluctable ; mais j'ai déjà traversé, sous l'humble abri de la croix, deux fois plus de < siècles que sous l'aigle orgueilleuse de Romulus. Mes • pierres portent les traces du pied des apôtres ; elles < ont été cimentées par le sang des martyrs , et jusque (dans mon sein , je recèle ces catacombes en quelque sorte bâties avec leurs ossements. Que les païens vissent leur Capitole et le temple de Jupiter qui le couronnait ; le Capitole existe encore, mais l'autel n'est plus celui des dieux de l'Olympe, c'est l'autel du ciel, (sacré. • Malheureusement la longue absence des papes a laissé la Rome chrétienne tomber k peu près aussi bas que la Rome païenne et confondre des souvenirs si différents dans ses mêmes mines. Soixante-dix ans se sont écoulés depuis que la grande voix de Boniface VIII appela trois cent mille pèlerins à se prosterner dans ses quatre cent quatorze basiliques. Presque toutes étaient abandonnées aux injures de l'air ; la basilique de Latran, mère de toutes les églises, n'avait plus de toit ; les pierres qui s'écroulaient de ses murailles jonchaient le sol, et l'on n'y entendait plus, comme autrefois, s'élever de l'aurore à la nuit un pieux concert d'hymnes et de prières. Le premier

The text on this page is estimated to be only 20.07% accurate

soin d'Urbain V en rentrant à Rome avait été de s'efforcer de porter remède à cet état de choses ; mais son séjour aux bords du Tibre devait être bien court : il ne pouvait suffire à réparer tant de monuments reBpecEables ou sacrés. Que de temples disparurent ! Que d'autels ne se relevèrent point ! Que de tombeaux restèrent entrouverts, comme si l'heure était déjà venue où ils devaient rendre leur proie à l'appel du dernier jugel Et néanmoins c'était toujours la grande Rome, mayna Roma, comme l'appelait Edouard III ('). Froissarl nous a conservé quelque chose des impressions de ce voyage dans ces veis du Buisson de Jonice : . . . Ce furent Jadis eo Rome Li plus preu et li plua sage homme; Car par sens tous les arts passèreut. Et par armes les forts quaseèrent Et mireul toutes nations Enclines à leurs actions. Il lui était réservé de saluer au milieu de ces débris froids et mutilés un débris vivant des jeux de la fortune. Un empereur d'Orient, Jean Paléolt^ue, errait tristement entre ces monuments élevés par les successeurs d'Auguste. Pauvre et malheureux, il était venu implorer l'appui d'Urbain V. Il semblait que ce que Constantin avait fait pour Rome, Rome était tenue de le faire pour {■} Magna Roma. Charte du (8 juillet 1350. .Rymer.)

The text on this page is estimated to be only 24.27% accurate

— 87 — les derniers héritiers de Constiintiii. Muis sa fortune ne devait pas plus se relever que ces hautes colonnes étendues k ses pieds. Où la vanité des grandeurs humaines est-elle plus frappante, plus manifeste que sur ces sept collines où ont surgi toutes les gloires de l'antiquité et où jusqu'aux temps modernes toutes les gloires viennent se reposer tour h tour comme pour y chercher des le^ns et des exemples? De l'Orient à l'Occident, puissance, renommée, beauté, tout ce qui brille , tout ce qui charme, passe et s'évanouit avec la même rapidité ; mais il semble qu'à Rome on comprenne mieux que partout ailleurs le néant des gloires du monde. Un jour on vint annoncer à Froiss»rt que le bon roi Pierre de Chypre, qui avait toujours échappé à la mort dans les combats qu'il livra aux infidèles, avait péri dans l'ombre de la nuit, assassiné par ses chevaliers, qui trouvaient des complices jusque dans sa famille. Un autre jour, un deuil plus cruel encore le frappa inopinément. Des messagers, arrivés de l'autre calé des Alpes, lui apprirent que sa généreuse protectrice, la bonne reine Philippe, avait rendu le dernier soupir le Haoût 4369, en demandant à Edouard III de se faïro ensevelir près d'elle , et n'ayant jamais fuit , ni pensé » chose par quoy elle dust perdre la gloire des C'était, s'écrit tristement Froissart, « la plus gentil « reine, plus large et plus courtoise qui oncques régna t en son temps, t et il résume à la fois les titres qu'elle u M.,,,,Coog[c

The text on this page is estimated to be only 10.27% accurate

possédait â Si) reciiiimaissaiice ol à celle de h poslérîté quand il
s'écrie : Pbelippeol nom la noble dame. Propices li soit Diex à l'âme ! J'eD
suis bien («nus de prjer Et ses larghèces escryer, Car elle me flst et créa .
b,Goog[c

The text on this page is estimated to be only 18.82% accurate

CHAPITRE V. FROISSAUT IL U COUR DE BRABANT. 1,
Itetour de Froissart. — Le duc el la duchesse de Brabant. — Le palais de
Bruxelles. — Cortenberg, Genappe, Morlaine. La patrie ailuptive que
Froissart devait depuis huit ans aux bienfaits de la reine d'Angleterre
n'existait plus pour lui , et rien désormais ne devait le retenir loin de ce bon
et doux pays dont elle aimait tant à l'entretenir. Il quitta donc l'Italie pour
retourner dans le Hainaut en suivant une autre route, ^c'est-à-dire, selon ce
qui est le plus vraisemblable, en traversant l'Alsace et la Lorraine. Il put
rencontrer, vers les bords du Rhin, Gui de Blois qui revenait de Prusse, et
nous savons que notre chroniqueur se trouvait avec lui, vers la fin de l'année
1369, au château de Beaumont ['). Cepen<lant Gui de Blois entreprit
d'autres voyages, el {}Ckimporte des déiwnses de la maison de Jean de
Châtillou, de r36!>, cité par M. Pinchart. db,Goog[c

The text on this page is estimated to be only 18.65% accurate

— 90 — Froissart se rendit à Bruxelles, où il vit son ami Richard Slury, qui arrivait d'Angleterre. Un compte nous apprend qu'il reçut, au mois de juin 1370, de la duchesse de Brabant la somme de seize francs ou vingt moutons, pour un nouveau livre écrit en français, de *uno novo Uhroyallko*. C'était sans doute quelque poème (?). Si Jeanne de Brabant s'était fait aimer de ses sujets par sa générosité, sa piété et son caractère doux et conciliant, qui la porta à interposer plus tard son arbitrage en faveur des communes de Flandre, elle tenait aussi de ses ancêtres cet amour des lettres qui honore les meilleurs princes. Son père, le duc Jean III, avait cultivé la poésie comme Jean I^{er}, comme Henri III, qui s'était placé si haut dans l'histoire littéraire du *xiii^e* siècle, non-seulement parce que sa fille, devenue reine de France, partagea ses goûts, mais aussi parce que ce fut pour lui que le roi Adon composa *l'Épique de Karbone*, *le Roman de Berle* et *le Roman de Ogier le Danois* et *le Roman de Clément*. Combien de doux souvenirs ces romans ne rappelaient-ils pas à Froissart, surtout celui de *l'Épique de Charlemagne*, que sa dame se plaisait à lire : *Il fut bien fés Et dit tes amoureuxmeot. Wenceslas de Luxembourg*[^], issu d'une maison longue (•) *Domus» ducissee, quoad ulterius dederat uni Frissardo, dietatori, de uno aovo lili) rogallico, sibi liberato.* — Toujours le même dédain de l'homme de finance pour l'homme de lettres \ u . ■ , , ,
Google

The text on this page is estimated to be only 21.66% accurate

— 91 — temps ennemie des ducs de Brabant, faisait aussi des vers, et jamais prince ne porta plus loin l'ardeur des joutes et des tournois. On avait complètement oublié à Bruxelles la triste fin du due Jean I", frappé mortellement dans un de ces divertissements, après avoir assisté à soixante-dix tournois en France, en Angleterre et en Allemagne. La duchesse de Brabant avait épousé en premières noces le comte de Hainant, frère de Jean de Beaumont et oncle de Gui de Blois. Weiiceslas était le fils de Jean, roi de Bohême. Son aïeul avait épousé Marguerite de Brabant, son bisaïeul Béatrice d'Avesnes. Un lien de plus unissait ces illustres maisons de Haiuaul, de Brabant, de Luxembourg, de Blois : c'était une protection généreuse et incessante pour tout ce qui intéressait le développement des lettres et des arts. Un seul reproche s'élevait du sein des bourgeoisies et des corporations industrielles contre Jeanne et Wenceslas. Leur prodigalité épuisait sans cesse le trésor, mais ils se montraient affables et doux, pleins de respect pour les privilèges des villes , et de zèle pour les intérêts du commerce (']. Tout ceci n'excusait-il pas un peu ce luxe 0) Saos travailler le peuple, ni meltre nulles dOQoances, ni coustumea. Ckron. III, 93. le poËte coDtemporaÎD Caligator, cité par Divteus.

The text on this page is estimated to be only 13.91% accurate

que FroUsart admira et cette générosité qu'i) éprouva à |)lusiei]rs reprises? Le doc et la ducoiae aussi De Brabunt moult je regrasci ; Car ils m'oDI tout dis esté tel Que euls, le leur et leur hoslet Ai-je trouvé large et courtois Tous les autres poêles du temps célébraient avec le même enthousiasme leur splendide hospitalité. Èustache Deschamps, qui ne se plaignait en Hainaut et en Brabanl que des sauces à la moutarde que lui servaient tuujours les hdleliers ('), salue Bnixelles comme le En Haynaut et en Brabant ay Aprinsà sauces ordonner. Es boslels où je me logeay, Meflst-cn loudia apporter A roet, à mouton, à sangler, A lièvre, à conoiii, à ostarde. A poisson d'eau douce et de mer, Tousjours sans demander, niousUirdc. Harens Très quis et deniiinday, Carpe au cabaret pour dyner ^ Bequet en l'eaue y ordoonay Et grasses solles au soupper ; A Brusselles Bs deoiander Sauce vert. Le cler me regarde : Par un vallot me Bst donner, Tousjours sans demander, mouslarde. ,,,,Coog[c

The text on this page is estimated to be only 10.67% accurate

séjour de tous délis, o> arurtoises gens : Adieu boauté, li Cbauler, dancei Cent mille [ois A Bru3selle, adiev Les estuves, les Adieu beauté, 1 Mies cbainbre Conoina, plouv Compagnie dou Adieu beaulé. Le palais tie Coudi colline exposée aux Ti crénenux et de ses loi parc. Là s'ébattaient (Iniues : on chantait V époque, le pai-c de Br Lrages l'oubli des vani Bon le traverse, cachi jour où il se réfugie cl que Charles-Quiiit s'y pre, et all«ndanl que Froissart aime à cite Coudenberg oii le du< iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 16.12% accurate

— 94 — voient les princes étrangers « grandement et liemenl en t
disners, en soupefS, en reviaulx et en esbatlements ; ■ car bien le sçavoieit
faire ; » là souvent « il y avoil « grosse fesle de joustes et de behours ofi
tous les sei« gneiirs esloienl assemblés. » C'est à Guillaume de Machaiilt
que nous demanderons le tableau des fêtes non moins brillantes que donnait
le duc de Brabanl dans ses châteaux de Cortenberg et de Tervueren, de
Geoappe et de Morlanwez : HeasagierB et garfODS d'establea Dressent
rouîmes, tresliaux et tables ; Qui les vëist troter et courre. Herbe apporler,
tapis et courre. Braire, crier et ramoner, El l'un à l'autre araisonner François,
bretona et alemant. Lombard, anglois, oc et normaot Et maint autre divers
laDgage, C'eeloit à oir droite rage. Hais ce qui faisait bientôt oublier les
clameurs confuses des valets, c'était la douce harmonie de tous les
instruments connus en ce temps-là : vièles, guitemes, eitoles, psallerimt»,
harpes, lampours, trompes, naqvaires, orgues, cornemuses, cymbales,
clochettes, flakute brehamgne, , Buisoiee, ëles. moDOcorde Où il n'a qu'une
seule cordé, Lizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 14.38% accurate

— 95 ■ Et muse de blés tout ensembl Il me samble Qa'oncquea
mais tele mélodie Ne tu véue ae oye. BienMI on se livrait aux danses et)
que fût la variété des goûts, bien plus g la variété des plaisirs : Et là D'ot il
celui, ne celle Qui ae yaelat esbanoier. Danser, chanter ou festoier De
tables, d'eschecs, de parso Par gieus, par nattes ou par s Qui là ne trouvast
saus arrest A son veuji, l'esbattement pn If. Balaille de Baslweiler.-
Caplivilède W de Bar.— Le siège de l'église de Cependant au milieu de ces
fêtes r guerre. L'archidiacre de Hainaut, Je d'autres députés envoyés vers le
duc d« fil cesser les déprédations dont se pla oands des foires du Rhin,
n'avaient c pense satisfaisante, et le duc Wencesli (') Le poème de
Guillaume de Hachault, ai tonscesvers, fut, croyons-nous, composé p

The text on this page is estimated to be only 20.90% accurate

— 96 — chevaliers pour tirer vengeance de ces insultes, i Pour • ce jour, dil Froissart, le duc avoilez lui ijuatre « écuyers lie grand' volonlé et grand'vaillance, et bien l taillés de servir un hault prince; car ils avoient vu < plusieurs grans faits d'armes. > L'un d'eux était le prévAt de Binche, mcssire Gérard d'Obies, mais tout son courage fut inutile. La bataille île Bastweiler Tut pour te duc Weiicestas une véritable journée de Crécy ; seulement cette fois ce ne furent pas les archers génois qui emjjéchèrent la voie aux chevaliers et aux hommes d'armes, mais les bourgeois de Bruxelles, qui s'étaient montrés plus disposés à bien dîner qu'à bien combattre, car ils portaient t bouteilles pleines de vin troussées à leurs < selles, et aussi pain et fromage ou piktés de saumons, t de truites et d'anguilles, enveloppés de belles petites t blanches touailles ('). i Gérard d'Obies les chassa en frappant leurs chevaux de son glaive, Il oubliait que ces boui^eois avaient, sous la conduite d'Éverard 'T Serclaes, rendu par leur courage au duc Wenceslas les clés de sa capitale, alors que ses plus biaves chevaliers s'étaient dispersés en voyant le sire d'Assche abandonner sa bannière. Wenceslas, tombé au pouvoir de ses ennemis, ^it con[■) Chron. III, 93. Froissart revient plus loin sur Vaiae des Brabançons : ■> Car où que où ils soient ou que ils vont, ils B veulent estre en vins et en viandes et en délices jusques au * cou.- Chr. 111, Ht, Lizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 17.87% accurate

— 97 — duit au château de Niedecken , mais su ficrlé restait inébraulable. 11 sppril un jour <{ue le duc de Juliers s'était amusû fi essayer une superbe coite d'armes, loule tissue d'or, que la duchesse de Brabant envoyait à son épouic prisonnier. > Croit-on, s ecna-t-i), que le fils d'un I roi doive porter les vétemeiils qui ont déjà servi jkGuill laume de Juliers? > £l il la donna au héraut qui la lui avait apportée [']. [1 fallut l'intorvenlion de son frère, l'empereur Charles IV, pour qu'il fût rendu à la liberté, après une captivité de près d'une année. Ce fut à ce sujet que Froissart composa, vers 1372, son poème de la Prison amoureuse, qui est plutôt un livre de moralité et d'amour, comme il en savait faire, qu'un traité de consolation. On y rencontre toutefois quelques allusions aux événements qui venaient de s'accomplir, et il est facile de reconnaître la puissante médiation de Charles IV dans les vers où Wenceslas s'exprime en ces termes : Cil qui me tiennent sus foi Pour prisonnier... Auront de lî si grant effroi Qu'ii me délivreront, je croi('). Froissart reçut-il quelque don du duc de Brabant pour ce poème? On n'en voit aucune trace dans les comptes de la maison de Wenceslas, et on comprendrait aisément (■) Zanifliet, Amp. Coll. V, col. 197. (■) Manuscrit de la Bibliothèque Impériale de Paris. I. 9 . . ., Google

The text on this page is estimated to be only 22.13% accurate

que le payement (l'une rançon considérable l'ait réduit en CCS circonstances à une parcimonie tout exception ne) le. Lorsque le trésor se trouvait vide à Bruxelles, ce qui n'arrivait que trop fréquemment, Froissart ne rencontrait-il pas vers les frontières du Brabant, du Hainaut et de la Flandre d'autres protecteurs ? N'offrit-il point, pour n'en citer qu'un exemple, ses hommages et ses vers à Yolande de Bar, que célébra Eusie Deschamps? Ce fait n'aurait rien d'invraisemblable. Les forêts et les étangs qui entouraient le château de Nieppe en rendaient le séjour si agréable que, selon l'auteur de la Chanson d'Antioche, le comte Robert de Flandre, au milieu des merveilles de l'Orient, ne pouvait s'empêcher de s'écrier : Mieux aime le bos de Nieppe, ta large cacherie, Et de mes bêtes viviers la riche pescherie Que toute ceste terre... Yolande de Bar était hardie et portée aux aventures, comme sa cousine Jeanne de Monfort Elle avait osé résister aux ordres du roi de France ; assiégée par Henri de Pierrepont, qu'il avait envoyé la combattre, elle se vengea en le faisant enlever au bois de Vincennes, sous les yeux du roi, et refusa de le rendre à la liberté. Prisonnière à son tour, elle s'échappa de la tour du Temple, fut reprise par le sire de Longueval, et appela du fond de sa prison le héraut de Flandre à prendre les armes en sa faveur. Toute sa vie devait être remplie d'agitation et de trouble, mais elle chercha vainement à ranimer, au milieu de tant

The text on this page is estimated to be only 22.75% accurate

de princes voisins plus puissants qu'elle, ces rois il lui
dépendance qu'elle avait recueillis dans l'héritage de son aïeul Gui de
Dampierre. Yolande avait pour lieutenant, dans ses États de Bar, Henri
d'Antoing, issu de la maison de Melun chez Froissart, et cité lui-même
dans ses chroniques comme un gentil chevalier dont il recommande l'âme à
la miséricorde divine. La veille des fêtes de Pâques 1373, les fils d'un
seigneur nommé Guillaume de Crise, sachant que le curé de Revigny était
dans son Église occupé à confesser une femme, l'attendirent, le blessèrent
grièvement et se réfugièrent aussitôt après dans le clocher, à laquelle chose
vint à la connaissance de messire Henri d'Antoing, lequel y envoya
incontinent messire Jehan de Hingelès, Jehan de Revigny, Jehan de Garnin,
Michel de Brinrt, Jehan de Froissart, Jehan de la Litière, auxquels il fit comte
mandement, comme lieutenant de madame la comtesse de Bar, que, tantost
eux venus audit lieu, ils se le missent tout autour de l'église où iceux
malfaiteurs « esloient, afin qu'ils n'en ississent, toutesvoies sans y faire
aucun assaut ou cas où il se vouldroient courtoisement rendre, et, se rendre
ne se vouloient, que il les (assaillissent et preissent par force : au
commandement duquel messire Henri les devant nommés obéirent, à Les
coupables aimèrent mieux se défendre que capituler ; ils lancèrent de
grosses pierres du haut de la tour. Il fallut donc à l'assaut, mais à peine
Gobert et Stievcu Mi,,,,,Coog[c

The text on this page is estimated to be only 22.50% accurate

— 400 —
niii (lu Crise avaient-ils été pris et jetés en prison, que l'évoque (le Toul les réclama comme clerc(!S, et ils profitèrenl (le ce momiiiiit pour briser les portes de leur cachot et s'éloigner. Certes, ces hommes n'étaient pas en habit (le clercs et ne se conduisaient < mie clergamment; » mais s'ils l'étaient par hasard, Jean de Hingèles, Jean de Carnin, Michel de Briarde, Jean-Froissarl et leurs compagnons sollicitent humblement, dans le document que nous avons sous les yeux, » le bénéfice d'absolution ('}. t Ce Jean Proissart est-il bien notre chroniqueur? Est-(w bien lui que nous voyons monter à l'assaut au milieu d'une grêle de pierres et s'emparer bravement de ces malfaiteurs armés de haches? Certes, ce serait là une face toute nouvelle de sa physionomie. Lorsqu'il nous parle, dans le Buisson d« Jonèce, de ces batailles où il se trouverait fort mal s'il y était malgré lui, cela veut-il dire qu'il y en eut au moins une à laquelle il prit part volontiers? Nous n'osons l'aflirmer, tant cette hypothèse contrarie toutes les idées reçues jusqu'à ce jour. Mais il n'est pas moins vrai que les relations de Froissart avec Henri d'Anloing pourraient expliquer ;■ la rigueur (pie, dans un péril urgent, le lieutenant de la comtesse de Bar eût envoyé à Rcvigny, avec les écuyers bnrrois et flamands (Jui étaient avec lui, notre chroniqueur, alors dans toute h force de l'âge, et la date même de ce fait se concilierait ('} Je dois ce document, conservé aux archives de Lille, i l'obligeance de U Le Glay. iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 17.21% accurate

— loi — nisément avec la biographie de Froissart. Il aurait quille les États de la comtesse <lc Bar pour ne pas être inquiété par l'évêque de Toul, et sérail revenu à Bmxelles, où, à défaut d'une pension à vie comme celle de Chaucer, il aurait sollicité et obtenu un bénéfice, et le vengeur du curé de Revigny serait devenu ainsi curé de Leslines. III. Gérard d'Obies, prévôt de Biiichc.— La cure de Lestines. — Les taverniers. — Le bâtard de Brabant et le roman de Calon.— La Salle de Binche. Comment Froissart obtint-il le bénéfice de Lestines? Nous croyons que ce fut grâce à l'appui dévoué d'un de ses amis, Gérard d'Obies (') , prévôt de Binche, qui était en même l«mps le confident le plus intime du duc Wenceslas. Il avait autrefois vaillamment fait la guerre; mais depuis qu'il habitait Binche, il oubliait les combats pour les joules, et les périls pour les danses et les banquets. C'était à lui que s'adressait Wenceslas quand il voulait (■] Froissart cite aussi Jean d'Obies qui mourut dans une croisade de Prusse. Obies était un arrière-Qef de ta terre de Bavay daos la pairie de Cbièvres. Le château Tut brOlé par les Français en 13^0 li ne Faut pas le confondre avec le cliâteau d'Obies près de Morlagne, qui appartenait à Jacques de Wercbin. L'une des dernières héritières du prévôt de Binche, MarieCatherine d'Obies ou Duhies, épousa, au xvui" siècle, M. du Secus. i,zodb,Goog[i:

The text on this page is estimated to be only 20.92% accurate

— iQ% — inviter à ses fê«s les chanoinesses de Nivelles, de Mona el de Muubeuge et les filles des barons du Hainaut, telles que mesdemoiselles d'Aîgremont ou mademoiselle de Trazegnies, et si le p.évflt de Binche connaissait d'autres belles, iWtait autorisé à placer leurs noms sur les lettres qui lui étaient adressées de Bruxelles c sans superscrip« tion ('). » Parfois, pour rendre plus d'honneuraux nobles damoiselles dont il escortait le chariot avec ses hommes d'armes, il mettait sa ceinture en gage ; mais on ne l'en estimait que plus. N'arriva-t-il pas aussi au duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, de mettre un jour sa ceinture en gage entre les mains du duc de Bourbon pour une partie perdue au jeu de paume"? Gérard d'Obies entretint avec Froissart de longues relations. Les unes, légères et joyeuses, sont rappelées dans ses poésies ; les autres, plus graves, ont sans doute laissé quelque trace dans ses chroniques. A une lieue do Binche se trouve un village nommé Leslines-au-Monl, pour le distinguer d'un village voisin qui s'appelle Lestines-au- Val, Froissart désigne Lestines comme une grant ville, et ce qu'il dit du bénéfice attaché à son titre de curé permet de croire qu'il était important. Nous savons d'ailleurs par quelques lignes de Folcwin, abbé de Lobbes, que dès le x' siècle il était l'objet de convoitises et d'usurpations plus ou moins légitimes ('), et il (i) Documents cités par M. Pinchart. (') Lephtinas Domen est fundi io page Haiaaeosi, olim sedes regia, cum adhuc pnx et justîtia sibi obviarent in terra.

The text on this page is estimated to be only 15.43% accurate

— 103 — était encore assez considérable au ^{xiv} siècle pour que cette cure se trouvât placée dans un tableau de répartition de taxes ecclésiastiques immédiatement après celles d'Âlost et de Matines ('). Indépendamment de son bénéfice, Froissart recevait, paraît-il, une portion du duc de Brabant ('), qui de plus lui faisait remettre chaque automne, après la moisson, quelques muids de blé (') ; mais Froissart n'était pas plus naïf qu'un bourgeois de la région. {Mirac. s. Uramari, ap. Boll.) (') Cameracum christianum, éd. de H. Le Glay, p. 498. Lacorne de Sainle-Palaïe a confondu Lessines (près de Grammont) et Lestines (près de Binche). Lestines n'est aujourd'hui qu'un village de 1,700 habitants (') A monsieur Jehan Froissart, curé à Lestines-ou-Mont, par un plakat soit ba le siue de monseigneur, xx pells moutons qui valent six deniers Uvres (le 1^{er} septembre (373), Par un plakat de monseigneur, donnet à messire Jehan Froissart, curé de Lestines, hji doubles moutons, vallent un livre X sous (4 juin 1376). Par lettres de monsieur le duc, délivrait à monsieur Froissart un mouton de Brabant (même date). Par lettres de monseigneur le duc, donneit à messire Jehan Froissart six francs français, vallent un livre i denier (le 1^{er} avril 1379). (Comptes de la prévôté de Binche, cités par M. Pinchart.) (') Par un plakat de monseigneur à messire Jehan Froissart, curé de Lestines-ou-Mont, le pénultième jour du mois d'octobre l'an Ixxiiii, délivret six deniers. Par un plakat de monseigneur le duc, donnet à messire Jehan

The text on this page is estimated to be only 18.13% accurate

(le son hié que de son argciil, et il dît lui-mômo dans le Dit du Florin : Si n'eamas-je bleds en greniers. Nous savons aussi que la collation du bénéfice de Leslines appartenait au chapitre de Cambrai. Wenceslas Jean de Blois, alliés tous les deux à la maison de Robert de Genève, alors évêque de Cambrai, purent lui adresser en faveur de Froissant quelques recommandations, qui furent d'autant mieux remues que ce prélat appartenait aussi d'assez près à la maison de Savoie, dont le jeune clerc avait reçu les bienfaits à Chambéry. Rapprochement remarquable! L'évêque de Oambray, Robert de Genève, h qui put être présentée cette relate, l'archidiacre de Valenciennes, Pierre Roger, i l'avis duquel elle fut peut-être soumise, devaient tous les deux occuper le trône pontifical, «transféré par le premier à Avignon, rétabli par le second à Rome. En relisant avec soin les documents du temps, on trouve près de Froissant deux hommes qui, par leur nom, semblent au premier abord appartenir à la même FrouiSBar(,curetdesLeslinesBM)u-Mont, le xviii^e jour doiidit mois, délivret à lui viijmuisde blel (octobre 1378). Par un plakiet de monseigneur le ducq donnet le xj^e jour de décembre l'an lixvj, à monsieur Jehan Frouissart, curet de Lestines-Ou-Mont, délivret si qu'ii appert par relui plakiet : iiij muis {Comptes de la prévoirie de Binche.) ,,,Coog[c

The text on this page is estimated to be only 18.62% accurate

— 103 — famille : Moreau de Lestiiies et Jakemiilde Lcstîiies.
L'un, Moreau de LestJncs, était un brave chevalier qui, en 1340, s'associa à une aventureuse entreprise pour s'emjiirer du duc de Normandie ; l'autre, Jakemet de Lesti* nés, n'était qu'un obscur ménestrel; mais Frotssart, après avoir devisé d'armes avec le seigneur, s'arrêtait {leut-être h entendre les chants du ménestrel, comme tant de princes et de barons avaient prêté l'oreille à ses propres vers. Passcrai-je sous silence ces taverniers de Lestines à qui le bon curé, un peu négligent, un peu insouciant et trop aisé h tromper, laissa cinq cents francs ? Les mœurs du temps justifient assez ces loisirs. Le chevaleresque bailli de Senlis, Eustache Defichamps, publiait au même moment la charte poétique des bons buveurs qui fréquentent assidûment les tavernes de Champagne (<], et le grave continuateur de Guillaume de Nangis, Jean de Venette, religieux carme de Paris, allait bien plus loin encore quand, â propos des noces de ('] La charte de tous ceux qui s'adonnent /ut publiée, comme le dit i'auteur, Selou I^rand d'Aussy, le concile d'Aii-la-Chapelle, en 817, avait permis aux chanoines de boire chaque jour uue quantité de vin égale à un po ds de cinq livres. Lizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 18.76% accurate

— 106 — Gana, il s'irritait à chanter le vin qui remplissait les coupes sans que les amphores se vidassent : Deust à Dieu, pour moy esbalre, Qu'en [en]isse trois tos ou quatre, Voire une isdrie toute plaine! Si en bufroie è graDI balaine. I^e tyran de Milan, Bernabo, était lu seul qui pût songer, selon Froissart, t à remettre les religieux aux œufs t et au petit vin pour avoir claire voix et chanter plus I haut. 1 Ces taverniei-s de Leslînes étaient d'ailleurs les plus notables habitants de la rt7/e. L'un, nommé Paul, fournissait à Wencesks du vin blanc et du vin vermeil ; l'auti-e, Colard Ninin, qui partageait avec lui l'honneur de fournir le vin que buvaient le duc et la duchesse de Brabant pendant leur séjour à la Salle de Binche, était de plus mayeur de Lestines et de Bray, et il existe une charte du 1 i juin 1379, portant le sceau de Colai-d, où il est cité comme témoin après Robert de Namur et Simon de Lalaing. Froissart devait-il rougir de hanter des taverniers d'aussi bonne condition? N'avait-il pas vu à Londres cinq rois [les rois d'Angleterre, de France, d'Ecosse, de Danemark et de Chypre) aller s'ébaltie chez le tavernier Henri Picard, qui était mayeur de Londres comme Colard Ninin l'était de Lestines ('] ? ['] II ne faut pas confondre les taverroiers dont parle Froissart et ceux que maudit Villon : ., Google

The text on this page is estimated to be only 17.60% accurate

— 407 — Gérard d'Obies était chargé de l'éduciition de messire Jean, bâtard du duc de Brabant. Sans doute, il recourait aux conseils de Froissart dans les soins qu'il lui donuail, car il lui fit étudier le moraliste favori du chroniqueur, Dionysius Cato, qui n'était, toutefois, qu'un faux Catoii. [1 avait payé deux sous six deniers le roumamh de Calon pour ajnrmdTf. à l'escole (') ; il acheta à peu près au même prix un cornet à mettre encre; mais, quand après les heures d'études il voulait rendre à son élève un peu d'air et de soleil, c'était sous la garde du tavernier Colard qu'il l'envoyait à Lestincs tendre des Èlets aux petits oiseaux destinés à nourrir ses éperviers. Mais les épervîers que le jeune prince élevait à Binche ne se contentaient guère de ce menu gibier, ils fondirent sur le colombier que les boui'gcois avaient placé au haut de leurs halles et y semèrent le deuil. Pourquoi messiro Jean habitait-il Binche? Quel était son âge? Y était-il élevé sous les yeux de sa mère? Nous n'aurions jamais soulevé ces questions, si dans les comptes de la prévôté de Binche nous ne rencontrions, assez près du chapitre de la vieslure et de l'argent secq délivré ^ Jehan, le bâtard monseigneur, un autre chapitre où (•) Le roumaach, c'est-A-dire la traduction française. Joiuvitle parle* des drugemeosqui eDroroançoienl le sarrazinnois. « On sait de quelle autorité jouissaient au mo^en 3ge les distiques attribués à Ca ton:. He tne* nol Culoii, Tor bis »il w.j- rudi', dit Cbaucer dans les CanSerbury Talet. Lizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 19.87% accurate

— 108 — nous lisons à la première ligne : t A le demiselle de Bou€ !ant, pour une pension de cent livres tournois dont elle f est assuréo le cours de sa vie sous les revenus de • Binch; • pension énorme, puisque celle du aire d'Espinoy n'est que de soiKn nie-cinq livres ['}. Pourquoi fiiul- d qu'api-ès avoir vu les ancêtres d'Anne de Boulén arriver en Angleterre à l'époque où les chnnnes de Marie de Saint-Hilaire et de Catherine de Roet sédui^ saient le duc de Lancaslre, nous retrouvions ici le mémo nom qui semble associé aux mêmes souvenirs, non plus<\ Berkhiimslead , mais à une lieue de Lestincs? Quoiqu'il en soit, si Gérard d'Obies conduisait messire Jean de Brabant à Lestincs chez le tavernier CoUrd, il s'arrêtait, sans doute, bien plus fréquemment encore chez le curé , qui comme lui faisait graqd cas du bon vin et fort peu de cas de l'argent. De son côté, Froissart se rendait souvent à la Salle de Binche, que le joyeux prévflt avait récemment fait revêtir de nouveaux bmbri par maître Jean des Èspringales et qu'il avait aussi fait orner de splendides vitraux, œuvre de Jean Mullart, qu'on n'avait cru pouvoir mieux préserver de tout accident qu'en les faisant garnir de treillis de fer par le maître de l'artillerie du duc Aubei-t de Bavière. Sous les voûtes serpentaient des guirlandes de fleurs; on répandait sur le pavé un lapis de verdure, et c'était là qu'on servait sur des (') Comptes de Jean Galoppin , 1374, 1377 (arcfa. géo. du royaume). iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 16.94% accurate

— 109 —
nnppes (le Boui^ognc tanMt la meilleure venaison àcs
Artieniics, tunldt du poisson de la Saoïbre cl des œufs <k> Lestines
assaisonnés de gingcmlire , de c;irme]]e , de un {rua et d'aulrcs épices dont il
fallnit noyer l.'i chaletii' appétissante dans des tlois de vin de Saintoiigc on
d'Alsace. Gérard d'Obiea prodiguait cette généreuse hospitalité aux princes
et aux chevaliers qui suivaient la route de Bruxelles, notamment k Jacques
de Bourbon, h Robert de Namur, h Gérard de Beaufort, aux sires d'Espinoy
et de Oantuing. Parfois, en digne ami de Froissirt , il faisait le même
aceucil ft des ménestrels errant de pays en pays ; c'est ainsi qu'en 1 384 il
reçut à l'hAlct de la Salto maître Winancq et ses deux compagnons qui
revenaieril d'Aragon [']. Froissart se trouvait à Lestines an milieu d'un paj s
dont les richesses s'étaient développées pendant une ion- gue paix, bien
qu'une ou deux Cois la crainte d'une invasion venue des bords de la Meuse
y eût répandu ia teri'eur. Les habitants , par leur opulence, justifiaient en
quelque sorte le mot célèbre prononcé par Louis XI, un jour qu'il voulait
flatter ceux qu'il convoitait : i que berger de Hai(>) Quelques comptes
doDoeDI à Wioaud ou Winancq le titre do ménestrel du duc et de la
duchesse de Braboat, — Tous ces comptes de la prévôté de Binctie sont
Tort iatérossants pour la biographie de Froissart peudant son séjour à
Lcslines. Je les ai étudiés avec soin, en regrettant toutefois la brièveté du
chapitre consacré à Lesliues. I. 10 iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 17.28% accurate

— ilO — • iiaul vaut autant que prince. • Portés aux fêtes et à la joie, ils semblaient se plaisir aux jeux île la poésie, et, assez près de Lestincs, à Haingne, on couronnait chaque année un roi des ménestrels ('). Marol a dit depuis : Ceux de Hainaut chanleni â pleines gorges. Cependant ces divertissement rustiques ne pouvaient suffire h Froissart. Il allait saluer le duc et la duchesse de Brabant dans leur château de Morlanwez, dans leur hdtel deBinche,dansleurniaisonde Herbes, et souvent aussi il entreprenait le voyage de Bruxelles pour leur offrir quelques vers, en échange desquels il obtenait de beaux moutons ou une cotte-hardie (j . Mais il ne faut pas croire que les relations de Froissart avec Wenceslas se bornassent là. Elles avaient un cdlé moins léger. Souvent l'entretien se (■) » Au ray des méoestreaux de la procession de Haingne, en l'aide de la Beste qu'ils fout là endroit, III rasières de bteid. ■ (Comptes de la prévôté de Biocbe, 1381.) (') • De pir le duc de Luccembourg et de Braibant, mandons et commandons à vous, nostre prévost de Binch, que vous donnez et payez, au nom de nous, à mesaire Jehan Froissart, cureit de Lestines-ou-Hont, porteur de cesles, la somme de XII fraocs franchois que nous lui devons pour certaines besognes qu'il nous a bailléeset délivrées. {2 mars 1374.) « Le duc de Luccembourg et de Brabant : Prévost de Binche, nous vous mandons et volons que voua délivrez â nostre bienameit messire Jehan Froissart , cureit de Lestioes , wyt petits moulons, lesquels dooneit ti avoos. »(4 juin 1 377). Comptes de la prévCté de Binrhe cités par H. Pinchart. D^Lizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 14.14% accurate

— m — prolongeai! sur les aflai'ies les plus graves du temps ; le
(lue de Brabaiit disait au curé de Lealines t combien lui (déplaisoil
grandement le schisme de l'Église, i etFroissart ajoute : i je fus moult privé
et accointé de lui. > iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 16.55% accurate

CHAPITRE VI. L'ÉPIQUE RÉDACTION DES GUICHARTS. I.

Gui de Blois et Beaumont. — Froissart préface chroniqueur. — Vision de Philosophie. — Composition des rimes. Gui (le Blois vint habiter le château de Beaumont, que son frère avait quitté pour résider à Schoonhove, afin de pouvoir mieux poursuivre ses prétentions au duché de Gueldre [1]). Depuis qu'il était revenu de la croisade de Prusse, où il avait été armé chevalier, il avait pris part à l'expédition du duc d'Anjou, qui se termina par la conquête de Limoges. C'est à Gui de Blois, croyons-nous, qu'appartient l'honneur d'avoir rappelé à Froissart que, même à Lestines, il fallait toujours placer les études séculaires. Ce ne fut toutefois que le 26 août 1374 que Jean de Blois renonça définitivement à tous ses droits sur le domaine de Beaumont.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.93% accurate

— ns — rieuses à côté des gais loisirs, et que sa haute mission de chroniqueur ne devait pas s'effacer devant les faciles allégories du poète. A cette période de la vie de Froissart se rattachaient deux faits importants pour sa biographie. Il aurait compris la charge de son bénéfice et serait devenu prêtre; il aurait rempli aussi le devoir que lui imposaient ses longues enquêtes, et serait devenu chroniqueur. Beaumont n'est qu'à quatre lieues de Lesclapart, et Froissart y retrouvait à la fois les souvenirs de sa famille et les souvenirs non moins chers de la protection dont y avaient toujours joui les lettres et les arts. On ne saurait assez peser ces paroles de Froissart, lorsqu'après avoir dit dans le Buisson de Jonc que'il voit Gui de Blois tous les jours, il ajoute immédiatement : De là lui gist mes séjours : C'est le bon seigneur de Beaumont Qui m'a monesté et me sembla ; Ce voutai-je bien en couvent Que véoir le voise souvent. Que faut-il entendre par ces vers ? Quelles étaient les exhortations que le chevalier adressait au clerc qu'il avait vu en Angleterre chargé par une noble reine, épouse d'Édouard III et mère du Prince Noir, du soin de rechercher ce qui à chercher fait ? Froissart a eu soin de nous l'apprendre en nous révélant la date précise à laquelle il commença la rédaction de ses enquêtes sans cesse accrues et poursuivies. 10. u.M., Coog[c

The text on this page is estimated to be only 18.82% accurate

— 1U — Que de fois l'auteur des ditties amoureux n'avait-il pas -
vu Mercure appuyé sur son caducée, Vénus tralucée par ses colombes,
Amour lui-même entouré de Léesse, de Courtoisie, de Douce Pensée et de
leurs aimables sœurs, nymphes ou fées, se glisser sur un nuage jusqu'à ses
paupières visitées par les songes, et évoquer devant lui les légères et
fu^tives images de ses illusions et de ses plaisirs? Une autre vision lui est
accordée, cette fois plus solennelle, plus grave, plus austère. Sur le seuil de
sa retraite apparaît une femme aux traits sérieux, aux penses
profonds, qui inspire tour à tour Xénophon et Boèce. C'est la Philosophie, c'est-
à-dire la muse des méditations, qui, en montrant aux générations les
tombeaux creusés sous leurs pas, leur enseigne quel sera leur avenir. Amis,
or t'esveilles El remontre ce que tu aces. Tu ne laboures, ne Iravelles De
nulle païone manuelle; Ançois as ta rente annuelle Qui te revient de jour en
jour; En graot aïas prends ton séjour ; Tu n'as ne femme, ne ofBQg, Tu n'as
ne terres, ne champs Qui ne soient tout miaàcense : Pour vérité je te
recense, Se Diex vosist, il t'eüst fait Un laboureur graït et païToit,
,,,Coog[c

The text on this page is estimated to be only 17.90% accurate

— 115 — tJD mason ou un aultre ouvrier. Et il t'a ioaaé la
«cieoce, De quoi tu poes par conscience Loer Dieu et servir le rnoode.
Froissart invoquait les douceurs du repos dont il jouissait, et surtout son
désir de renoncer aux vanités de la l«rre : J'ai eu moult de vaine gloire ;
S'est bien heure de ce temps cloire, Et de crjer à Dieu merci , Qui m'a
amené jusqu'à ci. X^ Philosophie lui répondit dans son noble langage que la
gloire est utile quand elle est le mobile des dévouements généreux. Qui la
chante, l'inspire : Pourquoi traveitlentli «eignear. Et despendent foison dou
leur Eus es lointains pëierioages, El laissent enlans et liaages, Femmes,
possessions et terre, Pors seul que pour loeuge acquerre 7 Que scevist-on
qui fu Gauvains , Tristans, Perce va us et Yevaina, GuiroQB, Gslebaus,
Lanscelos, Lt roix Artus, et li roix Los, Se ce ne fuissent li registre Qui euls
et leur fâs aministre? Et aussi li aminislreur Qui en ont eslé regisireur
Lizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 15.29% accurate

— H6 — En sont moult à racommender. Pour tant, amis, je te conseil Et te dis en cbom de cbusloi ; Ce que nature a mis en loi HemoDstre-le de toutes pars Et si largement te dépars Que gré t'en puineot cil savoir Qui le désirent â avoir. Froissart comprenait qu'on lui demandait des vers ; mais la Philosophie n'est pas, comme les déesses de l'Olympe, nourrie d'encens et de roses : Et adouques me renouvelle Pbllosopbie un hault penser Etdîst : u Il te convient penser 1 Au temps passé et à tes œvres; u Et voeil que sus cesti tu Œvres. " Il ne t'est mie si lointains, - Ne tu si frois, ne si estiins " Que mémoire ne t'en reviegne. » Ceci se pussnit à Lestines le 30 novembre 1373, et nous adoptons celte date comme indiquant exactement répo«itie où il commença ses chroniques. Froissart, comme il le dit ailleurs, avait trent«-cinq ans ('). (•) Bumon de Jonice, pp. 3S3 et 35S. Le livre I" ne peut être Miilorieurà celle époque; non-seulement Froissart j parle (chapitres 06 et 191) du trailé de fireli!jny et de la dignité de ma~

The text on this page is estimated to be only 16.29% accurate

— 117 — Qu'oïl n'oublie pnsque cosl daas ce même poème que Froissarl rapporte que Gui de Blois l'ainonesle el le setnont, el qu'il esX accointU de lui lous les jours: nous en conclurons que ce fut à Gui de Bloîsqu'il dut les conseils qui l'engagèrent à reprendre sa grande et noble tâch*! et le patronage qui le soutint. Ce que ces vers du Buisson de Jonèce nous apprennent, Froissarl le répétera dans ses chronî(|ues, et en termes si explicites que nous ne comprenons point qu'une opinion contraire ait pu se former et se maintenir. Tantôt jl dit : (Le conte Guy de Blois me fit faire la noble histoire; > tunttdt il l'appelle t le gentil conte, le gentil sîre, le cher * et honoré maistre, le bon et souverain seigneur qui réchal accordée en 136i è Bouciquault, mais il ; fait de plus allusion [chapitre IS) à la mort de la reiaie Philippe. Plus loin, au chapitre Gt, après celte phrase de Jean le Del : u A uug cer- lain nombre de gens d'armes à haymes, • il ajoute : » En ce utempsparloil-ondebeaumescouroDuâs...Or est cet état tout • deveouautre maintenant que on parle de bassinets, débâches « et de jaques-, » ce qui semble écrit vers l'époque des Grandes Compagnies. La phrase suivante, qui manque à Jean le Bel, s'explique par le séjour de Froissarl â Leslines : » Et fust Jeanne g douée delà terre de llînch qui est moallbelhérilitgeelprofIta« ble. "(Ctiiaiilre 66.) Les deruières lignes du chapitre 301 sont postérieures à I37i, date de la mort de Louis de Navarre. Une phrasedu chapitre 1%, relative à Urbain V, doit avoir été écrite après 1370. EuSn Froissart remarque dans le premier livre que la faveur doul il jouissait près de Gui de Btois n'a pus influé sur son récit des guerres de Bretagne. u M.,,,,Coog[c .

The text on this page is estimated to be only 20.35% accurate

— 118 — t l'hisloirc lui fil mettre sus et édifier , qui ces histoires
< lui recommanda k faire, qui mit grand entente à ce « qu'il voulsisl dicter
et ordonner celle histoire, qui l'a • embesogné et ensolgné de la noble et
haulte histoire , • pour le quel celle hrstoirj est emprise , poursuivie et
'augmentée, à la requeste, contemplation cl plaisance (duquel il travailla à
celle haulte et noble histoire. > Sons quels auspices plus favorables
Froissart eùl-il pu entreprendre cette chronique, qui devait être le livre d'or
de la chevalerie? Y avait-il en France une maison plus illustre que celle de
ces sires de Chdtillloii qui versèrent leur sang dans toutes les ci-oisades, et
dont la bannière ne manqua jamais de s'avancer au premier rang à c6ié de
l'oriHamme ? Â un autre titre, Gui de Blois semblait appelé à présider k la
rédaction des chroniques de Froissart, Si Jean deBeaumont, avant sa mort,
recommanda Froissart à sa nièce, la bonne reine Philippe, n'était-il pas juste
que lorsque celle-ci eut aussi rendu le dernier soupir, l'honnenr de cette
protection revînt à Gui de Blois, petil-fils de Jean de Beaumont? Le village
de Lestines, qu'habitait Froissart ('), portait autrefois le nom de Leplines.
C'était au milieu des ruines qui rappelaient la décadence de la dynastie de
Charlemagne qu'il allait écrire le récit des guerres soulevées (') A Lesli nés
était mort, en 1315, Eoguerraud de Sar, autre chaDoioe qui écrivit des
cLroniqueE. Lizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 19.90% accurate

par d'autres dynasties qui se disputaient le même sceptre et la même couronne. 11. Premiers travaux historiques de Froissart. — Robert de Namur. — Chevauchée de Toarnhem. — Henri Froissart. Nous sommes réduit à des conjectures sur l'ordre que Froissart suivit dans son travail. mais voici celles qui sont le plus vraisemblables. Il aurait écrit d'abord le tableau assez succinct, assez concis des années qui séparent les batailles de Poitiers et de Cocherel (1) ; puis un jour serait venu où Gui de Blois, l'exhortant à faire remonter ses récits à l'origine même de la guerre de la France et de l'Angleterre, c'est-à-dire bien avant l'époque où avaient commencé ses enquêtes, lui aurait montré le précieux manuscrit de la chronique de Jean le Bel, conservé, comme nous l'avons déjà dit, au château de Beaumont. En effet, Gui de Blois y trouvait retracée à chaque page la gloire de son aïeul Jean de Beaumont, pour qui le chanoine de Liège avait écrit. Sans doute, lorsque Froissart s'occupait de reproduire et de adapter la chronique de Jean le Bel, Gui de Blois se plaisait parfois à compléter ses récits. Ainsi Jean le Bel (1) « Si j'ai toujours à mon pouvoir enquis et demandé du fait des guerres justicières et des aventures qui en sont venues, et par spécial depuis la grosse bataille de Poitiers, où le noble roi Jean de France fut pris. ' (Livre I^{er}, prologue.) u M.,.,.,Coog[c

The text on this page is estimated to be only 21.67% accurate

— 110 — rapporte sans réflexions l'excursion menée en 1339 par Jean de Beaumont dans le Laonnais, mais Froissart ajoute : « Si s'en vint à Guise, et entra en la ville et la c fust toute ardoir et abattre les moulins. Dedans la for• leresse estoil madame Jeaune sa lille, femme du conte Louis de Blois, qxi fust moult effrayée de l'arsure et du I convenant monseigneur son père, et lui fit prier que • pour Dieu il sô voulust déporter et retraire, et qu'il (, estoit trop dur conseillé contre lui, quand il ardoit (l'héritage de son fils le conte de Blois. Nonobstant ce, I le sire de Beaumont ne s'en voulut nncques déporter ni t délaisser, si eust faite son entreprise. » Enfin, lorsque Gui de Blois eut épousé au chf leau de Golzines, dans les derniers jours du MO>is d'août 1374, Marie de Namur, Froissartl rencontra à Beaumont Robei't de Namur, oncle de la jeune comtesse de Blois, qui y résida k divei-ses reprises. Il était arrivé dans sa chronique à cette p<-ige voilée de deuil oii il raconte la fin si touchante de sa bonne et noble protectrice, Philippe de Hainaut. Peut-être la lut-il fi Rolwrt de Namur, qui avait épousé lui-même une sœur de la reine d'Angleterre. Quoi qu'il en soit, des relations s'établissent dès ce moment entre Robert de Namur et Froissart. Quand celui-ci reprend, au chripitre suivant, le récit de la chevauchée de Tournehem, il en sait tous les détails, c'est monseigneur de Namur qui en a été le héros, et c'est le héros luimême sans doute qui a instruit le chroniqueur de ce qu'il a fait avec son brave ami le sire de Sponlin, qui l'avait

The text on this page is estimated to be only 15.47% accurate

— 121 — armé chevalier sur lo saint lomboau <lo Jérusalem,
C'est égnlement à Robert de Namur qn'il dut ces raagnifiques chapitres qui
terminent le livre premier pnr l'épisode du siège de Calais. Froissarl désigne
assez clnirement l'auteur de ce récit dans l'un <lcs chapitres qtii le
précèdent, quand il raconte que c« gentil chevalier assista i tout le siège,
ainsi comme mus oirtz en avant recorder; et s'il dit qu'il était alors plus
enclin à Être Anglais que Français, on comprend qu'au moment où le récit
prçnd place dans la chronique, il n'en est plus de même. Tout cet épisode
appartient évidemment à un chevalier qui a comliattu dans l'armée
d'Edouard 111, mais qui a quille le parti anglais. Robert de Namur laisse
assez entrevoir qu'il trouve Edouard III inexorable jusqu'à la dureté, mais
rien ne manque à la générosité, k la clémence de Philippe de Hainaut.
N'oublions pas du reste que la reine d'Angleterre était, par sa mère, nièce de
Philippe de Valois, et qu'elle intercédâ en faveur (les fds de Charles de Blois
captifs, aussi bien que pour les assiégés de Calais ('). (•) Une lellre
adrt^Bstie par les as^iégi.^ de Calais au roi de Praiice nous a élé conscivé :
elle est digne de Jean de Vienne et d'Eustache de SainUPierro: 'Surhcz, trèB-
rcdouléseignlu<tr, que • vos geiilscaCaleys ont mangé leur cbovals, cLiens
et chats, et • somes tous acordés de issir et morir sur nos ennemys ù •
hoDour, pluftosl que dedcîns morir p:ir JÉrautc, et Dieu vous ■
doïgoegrflcede rendre ù vous et ii vos heiresnostrelraviyle." (Knyghfon, I,
IV ; lioljcr d'Avesl>ory, p. \si.) 1. ' 11 u M.,,,,Coog[c

The text on this page is estimated to be only 20.46% accurate

Comme Gui le Blois, Rulicrt de Namur avait, bien jeune encore, porté les armes contre les païens de la Prusse et de la Lithunnie. Il avait, de plus, fait un pèlerinage aux lieux saints et s'était illustré par de nombreux combats : autre source non moins précieuse de récils chevaleresques, puisqu'elle tenait également de la gloire celtique consécration qui impose le respect. Froissart nous apprend qu'il résida plusieurs années à Lestines. Un de ses parents, qui s'appelait Henri Froissart, y acheta une maison en 1379, et nous croyons qu'un jeune homme, nommé maître Thomas dans les comptes du receveur de Binche, était aussi de sa famille. On comprendrait aisément qu'il eût appelé près de lui des neveux dont il dirigeait l'éducation, et qu'il put employer comme scribes et comme copistes.

III. Anciennes rédactions des chroniques. — Le manuscrit de Valenciennes. — Le manuscrit d'Amiens. Deux textes qui se rapportent à ces premières rédactions sont parvenus jusqu'à nous. L'un est conservé à Valenciennes, l'autre à Amiens; mais nous pensons que l'un et l'autre proviennent du château de Beaumont. Le manuscrit de Valenciennes offre un résumé plus exact, plus servile de la chronique de Jean le Bel que les autres manuscrits de Froissart. Si l'on s'attachait à la phrase du prologue où il prend seulement la qualité de prêtre, on pourrait supposer qu'il n'était pas encore curé

The text on this page is estimated to be only 15.84% accurate

— (23 — de Leslincs, mais on y trouve mciillionnés la mort du prince de Galles et celle de Jeun le Bel, cl il est impossible de croire cette rédaction antérieure à (377. La copie en est d'ailleurs fautive ['] et ne paraît pas remonter plus haut que U moitié du xv* siècle. Jointe à la chronique de Richard 11, écrite par l'un des continuateurs des livres de Baudouin d'Avesnes., elle nous offre également les traces de l'influence littéraire des seigneurs de Beaumont. On y voit en effet k la première page la signature de l'un (les descendants d'Antoine de Groy qui reçut de Philippe le Bon le château deBeaumont^ et au-dessous ces Amours me font par nuit peoaer Là OÙ je n'ose par jour aller; une autre main a écrit le moL Bruges, allusion à des événements qui appartiennent à la fin du xvi° siècle. (■) Jeau le Bel avait dit : ~ Philippe, Il fils â Charles qui Tu " frère germain à beal roy Philippe. « On lit dans le manuscrit de Valenciennes : - Philippe de Valois, frère germain â ce beau n roi Philippe. ' Plus tord on a effacé frère et écrit cousin; il eût fallu compléter la phrase. Ce manuscrit de Valeuciennes n'est pas celui que Heu rk d'Où tréma o conservait dans sa biblioLbèque et qui était , si on peut ajouter foi à non assertion , ^crif de la main propre de Feoissart. La phrase que M. Buchon attribue k une intercala tioD de c«p\ate : » Le prioce de Galles marut du • vivant son père, -- est bien de Froissart. Je la trouve folio 20 du rnsDuscril d'Amiens. ' Lizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 15.89% accurate

— 12* — Quant au miiiiuscrit d'Amiens, il est l'un des plus précieux que nous possédions, i5t son origine est la môme, car il porte les armes de la maison de Croy écarlelées de Craon et de Luxembourg. Il a donc été écrit pour le comte de Chimay, mort en HTi, et il est permis de croire qu'il le lit copier sur quelque vieux texte conservé soit h Valenciennes, où il résida k la lin de sa vie comme grand bailli de Huiiiaut, soit pluldl au château de Beaumont, qu'habitait son frère. La phrase qui le termine en place la composition en 1378. Ne serait-ce pas le texte original du premier livre de Froissart tel qu'il l'olTril à GuideBlois()? IV. Suite des relations de Froiuarl avec le duc de Brabanl. — Nouveaux pnēmcs. — Malheurs du sire d'Oliics. — Voyage h Reims. — Valenciennes sauvée du pillage. — Horl de Wcnccslas. Qire l'on ne croie pas toutefois qu'au milieu de ses relations avec Gui de Blois cl de ses vastes ti-avaux his(>) Pins tard ce manuscrit devint la propriété d'un abbé du Gard. Peul-fitre est-ce à un évCquo de Térouanne, de la maison de Croy, qu'il faut ea attribuer le don qui recevait une Importauce toute particulière des détails si complets que reufcrmait culte rédaction sur la bataille deCrécy: c'était à l'abbaye dn tiard que Philippe de Valoir s'était arrêté après sa défaite, pour délib«:<n-r avec ses conseillers sur ce qui restait a faire pour sauver la France. iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 16.51% accurate

— 125 — toriques, Froissart ait oublié ce qu'il devait au (Itic Wenceslas et à la poésie. Toute étude critique sur sa vie et sur ses ouvrages est fautive, parce qu'elle ne saurait rendre bien sa vie, l'activité de ses occupations et de ses goûts. Tantôt chez les grands, tantôt chez les taverniers de Lestines, un jour à la narration de quelque mêlée où il s'efforcera d'énumérer tous les combattants, le lendemain tout entier à une discussion de métaphysique amoureuse, on le voit tour à tour rédiger quelques centaines de chapitres de chroniques, ou composer ces poèmes de l'hippocrite amoureux du Jean Buisson de Joinville, dont le dernier a plus de cinq mille cinq cents vers ('). Froissart avait autrefois visité la cité de Cardueil, où il plaçait le séjour du roi Artus qui, selon un document bien authentique, les lois du roi saint Edouard, avait jadis soumis à ses armes la France et toutes les régions comprises entre l'Océan et le Caucase. C'est à ces souvenirs qu'il demanda ses inspirations quand il écrivit pour Wenceslas un autre poème, le roman de Méliaduc. Le duc de Brabant oublie-t-il quelque peu la mort de son père pour s'enthousiasmer des traditions héroïques (') Nous avons vu ailleurs que le Buisson de Joinville contient une date précieuse (30 novembre 1371) Peut-être est-ce à ce poème que se rapporte le paiement de douze francs fait le 1^{er} mars 1373 (v. st.), par les receveurs du duc de Brabant, à messire Jehan Froissart, cure d'Idelostinos-ou-Mant, pour certain service» soignes qu'il nous a baillées et délivrées. » {Documents cités par M. Picotier) n. D 3 iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 21.23% accurate

— in — les plus clières aux Anglais et se rapprocher en même (emps de l'Angleterre? Les mêmes tendances étaient-elles partagées par le duc Auhert de Bavière? Tout ceci est h peine indiqué par les historiens contemporains, mais il est certain quela réponse adresséeaux barons bretons par Charles V, i qu'il valait mieux que le droit du roi s'exécuel tâl partout où lesdroitsparticuliers étaient insuffisants, I avait paru une menace dirigée contre tous les seigneurs féodaux. Ils ne désiraient à coup siir ni le triomphe complet des Anglais, ni l'émancipation complètedes communes, mais ils croyaientpouvoirarrêter et modérer cette tendance de la royauté à l'unité, qu'ils qualifiaient d'usurpation, et, pour atteindre ce but, ils cherchaient un appui soit dans les communes, ^it même chez les Anglais. Déjà les communes du Brabantetdu Hainaut s'agitaient romme celles de Gand et de Bruges; déjà le duc de Bretagne s'était rendu près du comte de Flandre pour lui persuader d'embrasser les intérêts anglais , et messire Guichard d'Angle, comte d'Huntingdon [}, avait été chargé par Richard II, qui venait de succéder à Edouard III, de renouveler avec lui les alliances conclues du temps de Jacques d'Arlevelde. On connut le résultat de ces négon (•) Guichard d" Angle , dont Froiasarl loue beaucoup le caractère, avait été chargé, avec Simon de Burleigh, de présider à l'éducaliou de Richard [I. u Le jeune Richard, dit Froissart, " estoit eu la garde et doctrine de ce gentil et vaillant chevalier, '■ monseigneur Guichard d'Angle. <> Chnm. 1, 2, 388. ,, Google

The text on this page is estimated to be only 21.09% accurate

— 427 — dations et de ces iirilrigues, quand le duc de Laucustre, à la lété d'une armée anglaise, aborda en Bretagne et mil le siège devant Sainl-Malo; dans cette expédition figurent, mêlés aux chevaliers anglais, le sénéchal de Hainaut, Jacques de Werchin, et le prévAI de Binche, Gérard d'Obles. Vers la même époque, un prince de la maison de Luxembourg, Waleran de Saint-Pot, prisonnier depuis plusieurs années en Angleterre, obtint qu'il lui fût permis de payer rançon en épousant une belle princesse dont la mère avait été tour à tour la compagne du conite de Salisbury, de lord HoUand et du Prince Noir. Par un traité secret, ilavait trahi la cause de Charles V pour rendre hommage à Richard 11, et s'était engagé k remettre aux Anglais Bouchain , Guise et tous tes autres châteaux qu'il possédait en France. A ces conditions, on devait ne pas être trop exigeant pour sa rançon, et, avant qu'elle fût payée, il se rendit près de ses cousins, le duc de Brabant, le duc Aulit^rt de Bavière et le comte de Flandre, i qui le c reçurent liement. » Charles V déjoua tous ces comploLs en fais^int occuper par ses hommes d'armes les domaines du comte de SaiiitPol. Louis de Maie se soumit; le duc de Brabant lit grand accueil au sii-e de Ghistelles,'qui avait soutenu en Flandre les inléréls de la France, et le duc Aubert de BiiviÈre, (qui avoit esté grandement tenté d'accepter les dons et « les profits que les Anglais lui tiisoient offrir par le sire « de Gommiguii-s, • c.rol ne pouvoir mieux montrer son

The text on this page is estimated to be only 20.88% accurate

— 128 — zèle qu'en fHÎsant enfermer au château de Hons Jacques lie Werchin ci Gérard d'Obies ('). Froissarl avait vu s:ins doute, soit en Flandre, soit en llainaut, le sire d'Angle , l'un des ijentih chevaliers de sa chronique. Il nvait pu remettre aussi au prévôt de Binche quelques lettres pour le duc de Lancastre , dont il était connu depuis longtemps. Eut-il quelque part aux persécutions auxquelles son ami fui en butte? Nous ne le croyons pas. On respecta l'indépendance littéraire du chroniqueur mieux que les donjons du comte de Saint-Pol, et il donna une nouvelle preuve de son impartialité dans le récit des donnières années de Charles V. Tout fut oublié avec le nouveau règne. Waleran de Ssinl^Pol rentra dans ses châteaux, et le duc de Brabanl assista, à Reirns, aux fêles du sacre de Charles VI; Proissirtl'y accompagna. U vit les pairs faire leur besogne. An moment où l'archevêque pose la couronne , « tuit li per, I porte l'ancien cérémonial conservé aux archives de la •. chiimbre dos comptes, y doivent mettre Ica mains et la « soutenir. > Il vit aussi le prélat retirer avec une aiguille d'or un peu de l'huile de la s.iinle ampoule, car le roi do France, lit-on dans le même registre, i resplendist devant • tous les autres rois du monde de ce glorieux privilège • qu'il soit enoint de l'huile envoyée des cieux, i — t or f jegardez, s'écrit Froissarl, si c'est noble et dignechosc ! » Le peuple criait Noël! parce qu'il croyait que les ga(') Chron. I, î, 271 , 395 ; II, 3Î, 46ab,Goog[c

The text on this page is estimated to be only 17.83% accurate

— (29 — Selles alluieikl être supprimées, scion le dernier vœu de Charles V, et li noblesse, qui s'applaudissail de voir le sceptre ea des nuiins moins forl«s et uiuiiis sévères, se pressait avec le même enthousiasme dans les cours du palais, où le banquet royal était servi par les plus illustres linrons montes sur du hauts destriers couverts de drap Lorsque Weiiceslas. si empresse à se rendre h Vinvitalion du roi de France, prodigua, deux ans plus tard, les honneui-s et les (êtes à sa nièce Anne de Bohême, qui allait épouser le roi Richard d'Angleterre, Froissart assista sans doute aussi à ces réjouissances qui se succédèrent pendant un mois entier, et il put y lire un poème récemment oHert à W'enceslas, dont nous ignorons lo titre ['). Ceci se passait au moment oîi Philippe d'Ârtevelde se plaçait à la tête des communes llaman<les, espérant, comme Froissart le fait dire à l'un de ses amis, ressusciter son père; mais, avant qu'une année se fût écoulée, il fnlraina par sa défaite toutes les communes do l'Europe dans ini désastre commmi. En 1382, après la bataille de Roosebeke, les Bretons, (■) CAron. II, 74. (')■ A mtKsireJuan Froissart, curot de Lestinos-ou-Hont,|jour u un livicqu'il Ust pour monseigneur, payctàJuipoursoasalaire, f au commaud monseigneur, par ses lettres don nées le XXV' jour g lie jutlé, l'un IIII» et II ' |Comptes delà prévalu deBincliu citte par M. PiDCkirl.) D^iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 21.28% accurate

— (30 — mécoiilenls de ne pas avoir rassemblé assez de butin en Flaudre, formèrent le projet d'aller piller la ville de Valeiciennes. Le duc Aubert de Bavière ne pouvait rien pour l'empêcher. On lui reprochait déjà d'avoir été trop favorable aux communes de Flandre. Ce fut Gui de Blois, alors chef de l'arrière-garde de l'armée de Charles VI, qui s'interposa et sauva Valenciennes de ce grand péril. Froissart, né à Valenciennes, s'adressa-t-il, en cette circonstance, à son cher seigneur et maître? Du moins, quand il raconte ce que l'on dut à la médiation de Gui de Blois, on sent qu'il parle de sa patrie : • Le comte de Blois acquit grande grâce et l'amour tout pleinement de ceux de Valenciennes. Il s'y logea un jour et une nuit, < et on le reçut moult grandement et liement, car il avait conquis entièrement l'amour des bonnes gens de la ville. > A cette époque, Froissart achevait le premier livre de ses chroniques, et, en même temps, il composait pour le duc de Brabant un nouveau poème, celui de Méliador, le Chevalier au Soleil d'Or. Cependant le duc Wenceslas, profitant du repos qui venait de succéder à de violentes émeutes et à une longue agitation, s'était rendu dans ses domaines héréditaires du Luxembourg, quand il se vit atteint de l'horrible contagion à laquelle avait succombé, dit-on, peu d'années auparavant, le prince de Galles ('). Par son ordre, on laissa (') Lorsque Henri V réclama, en 1420, la main d'une princesse de France, le duc de Bourgogne remontra que son père, le roi

The text on this page is estimated to be only 17.96% accurate

— l:M — pénétrer jusqu'à lui les iiobU«, les bwurgeois vl le peuple, el , leur moiitriiiiil son corps rongi- par la lèpre , il leur (lit : * Que ce spectacle yaua apprenne à élrc humbles. (puisque Dieu a pennis que mon corps, issu dos cnlpe■ reurs et des rois, naguère si beau et si robuste, soit t ainsi frappé pour réprimer mon orgueil I > Tel est le l'écit d'une ancienne chronique, reproduit au xv* siècle par Corneille Zantliel, religieux de Saint -Jacques de Liège. On regretle de ne pas le trouver dans Froissarl; mais il peint vivement la douleur qu'il éprouva de la mort (du gentil duc, qui fut en son temps noble, (joli, frisque, sage, armerel, amoureux, large, « doux , courtois et aimable ; » et il ajoute : • A»i temps l que j'ai travellé par le monde , j'ai vu deux cens f hauts pi-inces, mais je n'en vis oncques un plus humble, t plus débonnaire, ni plus traitable, et grand'chose eust t esté (le lui s'il eust plus longuement vécu. > Henri IV, était mort de la lèpre qu'il teuait de sa mère, Blanctie de I^ncastre, l'uoe des protectrices de Frolssart (Archives de Lille). Tout ceci fut oublié lors du traité de Troyes. iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 16.22% accurate

CilAriTill vil. FROISSART ÎWmim DE GUI HE BLOIS. 1. Gui de Blois ii Rraumonl. — Frnissarl dnvieni son chapelain.— Finies de (^amlira) el de Uuiii^cs. - Fntissnrl au catup de l'Écluse. Au moment où le duc Wenceslas entreprenait ce voyage du Luxembourg oii s'acheva sa vie, Gui de Blois, affaibli par d'autres maladies, s'était vu réduit à s'éloigner' de l'armée de Charles VI, qui se préparait à forcer les Anglais à lever le siège d'Ypres. On l'avait porté en litière de Landrecies à Beaumont, < car cet air, dit • Froissart, lui fut plus agréableque celui de Landrecies.» Il y retrouva aussi, si nous ne nous trompons, ces brillants récils qui allaient si bien à la convalescence d'un noble prince, et c'est vers cette époque, croyons-nous, que Froissart, ayant appris la mort do duc de Brabant, quitta la cure de Lcstines pour devenir chapelain dcgGui iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 16.98% accurate

— 133 — (il! Blois, (lui lui donna en mémo temps tiii canonicii
ii Cliiinay (']. Cependimt quelifucs sem.iines de repos avaient relcvô un peu
les forces de Gni tlo Blois, et il riisolul de rejoindre hirméedu roi de France.
* Le conle Guy de Blois, l quoique il ne fust pas bien h.iitié. mais tout
pesaiU « pour k forte el longue maladie que il avoit eue, ima< giiiu en lui-
même, nous raconle notre chroniqueur, t que ce ne lui seroil p.is honorable
chose de séjourner « quand tant de hauts princes se trouvoient sur les •
champs. Plusieurs gens de son conscd lui tournoient t ce voynge k grand
outrage; el les autres qui en oyoient ■ parler lui tournoient à grande
vaillance. > Froissarl était de ces derniers : ■ Si valoit trop mieux, dit-il,
que E il se misl h chemin et en la volonté de Dieu, que ce < que on
supposast que il demeurast arrière par • feintise. > Gui de Blois, ne pouvant
chevaucher, se fit porter en litière. Les sires de &inzelles, de Donslienne, de
la Gliselle l'accompagnaient ; mais n'avail-il pas aussi avec lui son
chapelain, dont, malade ou convalescent, il pouvait avoir grand besoin?
Nous le croyons volontiers en reli<') Gui de Blois disposait de ce canoDicat
comme seigneur de Chimay. - Les seigneurs de Chimay possèdent, porte un
docu" ment de U73, le collation et donooison des ctianesics de u relise
Sainte-HonogoDde de Chimay. " Ce chapitre complaît .donze chanoines. 1.
t9 ab,Goog[c

The text on this page is estimated to be only 19.80% accurate

— iu — sanl les déUils si précis que Proissart nous donne sur les sièges de Bergues et de Bourbourg, surtout quand nous renlendons s'écrier : tC'estoit grand beauté à voir reluire (contre le soleil ces bannières, ces pennons, ces bassii nets, et si grand foison de gens d'armes que vue d'yeux t ne les pouvoil comprendre. • Si le bénéfice de Lestines avait réduit Proissart i une résidence qui ne fut ni silencieuse, ni oisive, sa chapellenie et son canonical lui assuraient plus de liberté. Gui de Blois voyageait-il , il l'accompagnait comme chapelain, et lors même que son bon seigneur et maître se reposait, le chanoine obtenait aisùment la permission d'attacherà son aumusse son escarcelle de chroniqueur errant. Nous le trouverons de nouveau chevauchant sur les grands chemins et accueilli avec honneur à la cour des princes comme dans les châteaun des barons. Combien le xiv siècle ne comptait-il pas de chapclnins et de chanoines plus complètement absorbes par les aiïaires du siècle, témoin le chanoine de Bobersart et le chapelainusired de Douglas. LechanoinedaRobersart, • chevalierappendurementetvaillanthomme, lenoitine t cpée k deux mains dont il donnoit les horions si grands < que nul ne les osoïl attendre ; > d allait chercher aventure au delà des Pyrénées, et engageait ses compagnons d'armes à ne pas perdre de temps, car il voulait conquérir, disail-il, lôulcs les villes et tous les châteaux de l'Espagne et de la Galice. Le chapelain Guillaume de Berwicb, i qui n'esloit pas comme preslre, mais comme vaillant

The text on this page is estimated to be only 19.49% accurate

— 135 — I homme d'armes, • suiviiiit le comle (le Ekiuglasuu plus fort de la besogne, et t faisoit reculer les Anglois pour c les coups d'une hache qu'il lançoit léjjèrement sur eux.i Et Froissart lui-même ne nommc't-il pas, & calé du chanoine de Robersart et du chapcLiin écossais, l'archiprêtre de Gervole, le moine de Bascle et l'ennile de Chaumont? Froissart qui, dans le Buisson de Junèce, loue beaucoup le duc Aubert de Bavière, assista au double mariage de sa fille et de son fils avec un fils et une fille du duc de Dourgogae. On trouve dans ses œuvres poétiques une ballade dans laquelle on a voulu voir l'expression d'un amour deux fois coupable adressée à une dame nommée Marguerite. N'était-il pas lié depuis plusieurs années par les devoirs du sacerdoce? N'avait-il pas juré autrefois qu'après avoir été trahi par celle qu'il aimait, il ne connaîtrait jamais d'autre amour II sera bien facile de justifier Froissart. D'abord, il ne peut pas être question de lui dans tes vers où il dit : Si vol... . Dens cilera navrés d'une plaisant sajeie , À qui le dieu d'amours soit en aye. Lorsqu'on lit ailleurs que la cour de la fleur de lys esl « moult embellie • pr la marguerite , et lorsque le poète ajoute : Le doue temps ore se renouvelle, on reconnaît aussilôt une allusion au mariage de Mai^ue,,Cuogk

The text on this page is estimated to be only 16.98% accurate

— 136 — l'ilo (le Boiii'gogiic , célébré h Cumbray au mois d'avril
)38a. Une scoixle builaie eoirirmo le seiisqu'il fiut iilLicher il ta
première : A Cambray se soni espousé Frère et aoer, soer et frère, né De
Bourgogne et Haynau aussf , Dont noris sommes tout resjoy. » Vous pouvez
cl devez bien croire, dit Froissarl dans t sa chronique, que où le roi de
France esloit et lant de (haulls et uobles princes et de hautes et nobles
dames, I que il y avott grand foiion de chevalerie. > On n'avait pas vu
depuis cinq cents ans de fêtes si splendides à Ganibray. Le jeune roi de
France y était {■litre • à grand'foison de trompes et de ménestrels. » Les
barons le servirent à cheval au banqtiet, et les dames qui chassèrent les
chanoines des sièges qu'ils occupaient dans le chccur étaient si élégantes cl
si belles, que l'abbé de Sainl-Aubert de Cambray écrit lui-même, dans une
naïve relation qu'il nous a laissée, qu'il n'osait les regarder t p;ir
bienséaiiche religieuse. > EnHn il y eut une joule, et la duchesse de
Bourgogne détacha de son sein un ferinail d'or à pierres précieuses qu'elle
offrit au vainqueur : or c'était un chevalier du Ilainuut, le jeune seigneur du
village de Uoiislietmc, près de Beaumonl, dont le nom, cnl«>uré de doux
souvenirs pour Froissart, l'evieit sans cesse dans ses chroniques. D^Lizodb,
Google

The text on this page is estimated to be only 17.26% accurate

— 437 — • Le jeune prince qui, à l'occasion de son mariage avec la fille du duc Aubert, recevait de son père le comté de Nevers, avait près de quatorze ans. Son esprit froid et raisonnable était, dit un chroniqueur, < moult simple. ■ Froissart se contente de dire < qu'il estoit assez sage, > mais il le trouve si courtois, traillable, humble et débonnaire. > Celle débonnaireté était le manteau sous lequel Jean sans Peur devait cacher ses crimes. On peut dire seulement à sa louange qu'il montra, en protégeant Christine de Pisan, quelques goûts littéraires ('). Il les partageait avec son complice Raoul d'Auquetonville, qui donna une belle Bible au duc de Berry. Notre chroniqueur put présenter au duc de Bourgogne un de ses parents, nommé Thomas Fixtissart. Il devint le médecin du jeune comte de Nevers (') et le guérit peut-être d'infirmités précoces. Jean Froissart eût-il aussi bien réussi à réveiller, par ses enseignements et ses récits, les sentiments de la loyauté chevaleresque chez le fils de Philippe le Hardi ? Nous ne le croyons pas. Lorsque, peu après, Froissart accompagna son seigneur et maître dans le château de Blois orné avec tant de soin par les princes de sa maison, le génie prophétique (') Un de ces dons était fidèle à Christine de Pisan « pour com" passion et en aumoine, pour employer au mariage d'une ■■ sienne pauvre neveu. » (■) Il est cité dans un compte de Josselin de Hauteville, d. 39V. Mémoires p. 137 s. à l'histoire de Bourgogne, p. 53,) ,, Google

The text on this page is estimated to be only 19.05% accurate

— 138 — (I l'h-*;)! relui rùvcla-t-il qu'à la suite d'un odieux
altentiit (lu jeune prince qu'il venait de quittera Cambray,unc noble et belle
princesse se retirerait dans ce même château pour y chanter sur sa harpe les
douleurs et les regrets de son veuvage, jusqu'à ce qu'elle expirât • de court
roux et de deud, • dit Juvénal des Ursins? Le château de Blots < estoit bel,
grand, fort et plaiilu• reux, et un des plus beaux du royaume de France, i On
n'y entendait encore à celte époque que le bruit de: danses et des
divertissements. Pendant le carême qui précéda les fêtes de Pùques 1386,la
duchesse de Berry y vint et y fut re;ue t bien grandement et puissamment,
car le (conte Guy le savoit bien faire. > Il s'agissait de conclure le mariage
de Louis de Dunois, fils unique de Gui de Blois, avec Marie de Berry. Le
contrat fut passé le 29 mars, et i'évêque de Poitiers présida k la cérémonie
des fiançailles ; maisia bénédiction nuptiale ne fut donnée que cinq mois
plus tard, par le cardinal de Thuret, dans l'église de Sainl-Étienne de
Bourges, i A ces noces, dit < Frotssarl, eut en la cité de Bombes grandes
festes et t grands csbatteinens et grands joutes de chevaliers- et l escuyers;
et durèrent les Testes plus de huit jours {'). > Froissart écrivit à Bourges une
pastourelle en l'honneur do ce mariage : Je m'en irai de coer joli A Bourges
véoir, car c'esl drois, (■) Chroii. III, 103. Froissart dit ailleurs qu'il vit -
plusieurs fois te duc de Derry elle comtede Blois ensemble. CAron.III, 94.
„Coog[c

The text on this page is estimated to be only 19.78% accurate

La paatourelle de Berri Avec le pastourel de Blois. Et seront les noces estreltea De lyons et de flours de lya. Li mariés a nom Loys : Il est de HayDau d'un costé Et de Flandres pour vérité, El est fils au bon conte Gui Peut-être Froissart remit-il alors à Guillaumo de Boisratier, doyen de Bourges et depuis archevêque de cette ville, un manuscrit du premier livre de ses chroniques, qui par son ancienneté est resté Jusqu'à ce jour l'un des plus précieux de la Bibliothèque impériale de Paris, si riche en manuscrits de Froissart. Froissart quitta Bourges avec le duc de Berry, mais il ne tarda point à se séparer de lui. Le duc de Berry multiplia pendant son voyage ces lenteurs préméditées qui sauvèrent l'Angleterre d'une invasion. Froissart, au contraire, comptait toujours par dix grandes lieues ses journées de chevauchée, et nous croyons qu'entre les fêtes de Bourges et les armements de l'Écluse il eut le temps de s'arrêter à Vulenciennes, où se trouvaient réunis le duc de Bourgogne, le duc Aubert de Bavière et le comte de Blois, qui partagea gaillardement son hôtel avec la dame de Moriaumez, la dame de Gommignies et d'autres nobles dames. Les chevaliers y étaient aussi en grand nombre, et vous dis, remarque Froissart, que il sembloit bien ...Cuoglc

The text on this page is estimated to be only 20.38% accurate

— 140 — • qui les oyoit parler, qt>e Angleterre esb>it pi-îse, coiii questée et perdue. » Notre chroniqueur s'était inéié aux hommes d'aimés qui se dirigeaient vers U Flandre, pour admirer leurs xastes préparatllij, mais les forêts de lances ne lui cachaient pas le sol couvert de cendres et de ruines, pas plus que les bruyants propos des princes et des barons n'erapéchuient de retentir à ses oreilles les imprécations que faisaient entendre de loin en loin les laboureurs qui iieréfugtaientdanstesbois. Arrivéén Flandre, il trouvaque tout ce que l'on rapportait de l'expédition française était bien au-dessous de la vérité. Tout était gigantesque dans l'armement que Charles VI voulait conduire de l'Ecluse à Orwell, parce que c'était à Orwell que s'était embarqué Edouard 111 avant la bataille de l'Écluse. • Oncques puis • que Dieu créa le monde, dit-il, on ne vit tant de nefes « ni de gros vaisseaux ensemble. • Aussi Froissart ne)ouvait-il se lasser d'admirer ce .spectacle. * Sachez, < dit-il, que l'oubliance du voir et la plaisance du consi• dérer esloit si grande, que qui eust eu les fièvres, il ■ eust perdu la maladie pour aller de l'un à l'autre. ■ Les barons avaient pris plaisir ù rivaliser de luxe : ici l'on voyait tlotter des bannières de cendal sur des mfls recouverts <lo feuilles d'or. Plus loin on admirait des loilos chargées de devises et des lentes brodées de perles. Treize cents navires étaient déj,"» rcimis, et l'on attendait tous les jours la ilolte de Bretagne, qui |>orlait une ville do bois de sept lieues de tour. iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 18.76% accurate

— m — Les vents contraires et les tempêtes de l'hiver
ciichuiii(!i-ciit dans le port celle grande expédition, ijui devait Tcuouveler.
ii trois siècles de distance, l'invasion de Guillaume le Conquérant. Les
tergiversations du duc de Berry avaient porté leur fruit ; c Je qui ai dicté
celle • histoire, dit Froissart, fus à l'Eschisc pour les scit gneurs et leurs
estates voir, et si entendis par juste information et bien en vis l'apparant que
(e duc de Berry l'entreprit tout ce voyage. > II. Voyage en Flandre. —
Ancienne prospérité de ce pays. — Séjour à Gand. — Mort d'Acberman. —
Chronique de Flandre. Froissart avait rencontré à l'Écluse un grand nombre
de chevaliers qui avaient conquis à Roosebeke et assiégé Damme. Il
voulut interroger aussi les bourgeois des communes de Flandre, afin de
compléter son récit en recourant à des témoignages différents. La Flandre,
unie au Hainaut par des liens si étroits, avait des chevaliers non moins
intrépides, et Froissart, énumérant les places où se trouve la fleur d'armes,
place la Flandre aussi haut que le Hainaut, c'est-à-dire au premier rang (") ;
ses bourgeois, s'ils surpassaient les chevaliers par leurs richesses, les
égalaient aussi en fierté, et on en avait vu un mémorable exemple lors de la
paix de (■) 1293. 1, 2, 3. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.96% accurate

— U2 — Touniiy, quand, oisuluail le duc deBoui-gogne, ils refusèrent de ployer le genou. La même fierté se retrouvait vers les bords de la mer parmi les laboureurs issus des anciennes colonies saxonnes, qui fortifiaient leurs fermes comme des châteaux, possédaient des fiefs, scellaient de leui's sceaux aussi bien que s'ils eussent été nobles, et déclaraient qu'ils préféreraient la mort aux tailles et à la servitude : tels étaient aussi ces francs Frisons dont Froissart racontera plus tard les luttes héroïques. Les brillantes images de la prospérité de la Flandre étaient présentes à tous les esprits quand Froissart visita ses villes et ses campagnes, t En ce temps, dit-il, estoient < li contes et le pays en leurs fleurs , et ne doubtoient » ne admiroient puissancede mdseigneur terrien, car ils t estoient si garnis et si remplis d'or, d'argent, de ri« chesses et de tous biens que merveille seroit à recor■ der. Et lenoient les riches hommes si grans estas qu'il t sembloil proprement que les richesses leur abondassent < du ciel et que ils les trouvassent sans soin et sans l peine (').» Les chroniques flamandes confirment ce tableau en montrant les hommes elles femmes des bon i^eoisies efTaçant par leur magnificence les plus puissants seigneurs, les plus illustres dames de Fronce. On ne (•) Chronique de Flandre , î. Au xv siècle, Thomas Basio décrit ainsi la Flandre : » Est gens valde industria et ornaïs buX manilatis cuitu oruatissima , quemadmodum inaigaissima «oppida atquo œdificia, quibua terra ilta oppteta est, lucu•■ létissime manifestant. » (Édition de M. Quicherat, I, p. <S9.)

The text on this page is estimated to be only 22.34% accurate

— li3 — voyait que souliers à poulaines d'argent, ceintures émnillées, manteaux de fourrures précieuses, voiles de soie, de ccndal ou de samyt, robes d'écarlate toutes brodées de perles et d'émeraudcs. Celait, disait-on coniiitunément, le plus riche pays qui fût au monde. Un deuil profond avait succédé à cette opulence et à cette admirable prospérité. La désolation régnai! dans tes campagnes où chaque toit cachait jadis un mélier de tisserand, où chaque prairie se couvrait naguère de ces belles vaches que les geôliers de Philippe le Bel se faisaient envoyer quand ils se laissaient apitoyer, ou de ces chevaux au large poitrail que l'Ariosle donne à ses paladins. Les villes étaient également appauvries par les guerres : les habitants de Gand, qui en avaient porté presque tout le poids, avaient été décimés h Roosebeke; ceux de Bruges avaient pu à peine, au prix des plus grands sacriRces, désarmer l'avidité et la colère des vainqueurs. Les fauboui^ d'Ypres, naguère plus considérables que la ville elle-même, n'existaient plus. A Courtray les enfants, chassés de leurs demeures dévorées par la flamme, avaient été emmenés i par manière de servage > et l'incendie n'avait pas respecté davantage ces vastes entrepôts de Damme où les hansesdu Nord venaient demander aux marchands de Gènes et de Pise les produits variés des climats du Midi. « Marchandises, s'écrit tristement «Froissart, esloient toutes refroidies et perdues. Toutes • les bandes delà mer, de soleil levant jusqu'à soleil ■ esconsant, et (oui le Seplenlrion s'en senloient, car voir

The text on this page is estimated to be only 15.59% accurate

— 1*4 — t est ijne ili; iHx-sept royaumes chrûtù-ns, U-s avoires ol
< marclmnilises ont leur <léltvr;mc« à D:ini ou ik Bruges. ■ La p.iixélait à
peine rétablie; lesralnmiU^ publiques Il etaicut pas cicatrisées, mais dans la
belliqueuse anJeur avec laquelle les grandes communes de Flandre revendi
quaient leurs privilégosct leurs franchises, on pouvait lire le présage île
nouvelles guerres eldo nouvelles discorde!^ Proissarl avait vu h Bruges les
métiers courir av\ armes et menacer d'autres matines brugmises, non moins
sanglantes que cclli's de 1302, cette noblesse française qui se croyait assez
puissante pour conquérir l'Angle < terre ; il avait pu aider le duc de Berry,
assailli par le peuple, à remonter sur son cheval, tandis que le sire de
Ghistelles s'eirorçail de calmer par de douces paroles les ouvriers qu'il
connaissait tous par leur nom. • S'ils t fussent venus au grand marché pour
faire l'assemblée (entre eulx, il nefiist échappé ni Itarun, ni chevalier, i ni
escuyer de Fraricp, que tous n'eussent esté morts Mais, d'après le propre
témoignage de Froissnrl, ce fut h Gand (*) qu'il fit le plus long séjour
l'année suivante, (0 - Or iDB peut-oD demandeï' comment ceux de Gsnd
fai« soient leur guerre, ot je leur en répondrai volontiers selou I ce que
depuis je leur en ai oui parler, y Froissart nous apprend, dans le DU du
Florin, qu'il parlait Ihiois, c'esl-à-dire flamand, el non allennaad, comme le
disent quelques érudits — Il sufRt de lire les învantajivs de l'ancienne
librairie de Bourgogne pour s'assuivr que le tbiois est le (lamand. ,,,,Coog[c

The text on this page is estimated to be only 21.33% accurate

— U3 — afin d'apprendre de ceux qui avaient pria la plus grande part à la guerre tout ce qui se rapportail h leur vaillante lésistance. < Vous savez, dit-il, si en Flandres vous avez ■ esté, que la ville de Gand, c'est la souveraine ville de (Flandres, de puissance, de conseil, de seigneurie, de (habitations, de situation et de toutes choses appartea • nans à une bonne ville et noble, que on pourroît devi ■ ser, ni recoWer, et que trois grosses rivières portant ■ navires pour aller par tout te monde les servent. La (plus grosse est la rivière d'Escault, et puis la rivière de « la Lys, et la menre la Lieve : se porte-elle navie et leur ■ fait grant prouflit, car elle leur vient de l'Ësclusc et du « Dam, dont moult de biens venant par mer leur airi ■ vent. Par la rivière de l'Escault leur viennent le grain € de Haynnau et le vin de Franche; par la rivière de la < Lys, grant foison de grains du bon paysd'Artoiset dos « marches environ. Ainsi est Gand assise et siluén en la • croix du ciel. • Au milieu des récits qui lui montraient les communes unissant, pendant les guerres les plus sanglantes, le dévouement qui protège la patrie et les arts utiles qui la rendent florissante, un douloureux spectacle le Trappa : c'était celui des divisions auxquelles les communes , triomphantes ou affaiblies, ne savaient pas se dérober après la guerre. Si en certains pays, à Milan par exemple, le caprice d'un seul homme disposait de la vie ou de la liberté de ses sujets, de vagues rumeurs, dont on ne pouvait indiquer la source ni contrôler la valeur, suffi

The text on this page is estimated to be only 18.48% accurate

— ue — suieil pour rendre la lyciitiic exoi-céu par une mutlilude égarée, aussi tijuslt*, aussi cruelle (jiie celle de ber' iiaLo Visconli. Heureuses les villes de Flaudre si , dociles à l'avis des chevaliers les plus généi-eux et des bourgeois les plus pmdenls, elles eussent su se garder à la fois des usurpations du dehors el de l'anarchio intérieure, et apporter dans l'exercice de leurs franchises autant de sagesse qu'elles nionlraienl de tifttrage pour les défendre, i Ceulx du pays de Flandre se sont d'eukl mêmes ilestruits, > disait le duc de Lancustre, faisnnt allusion à leurs dissensions pendant la paix.. Quarante^eux ans s'étaient écoulés depuis que Jacques d'Artevelde avait péri, égorgé par une faction qui, soudoyée elle-même par l'ur étranger, l'accusait d'en avoir veqa, comme s'il suffisait de crier : trahison! pour que tout fût permis au nom de la liberté, et Froissart avait pu voir une lampe expiatoire briiler encoi'e dans le cloître de Notre-Dame de la Biloke, lorsqu'à peu près à pareil jour où l'attentat du Calanderberg s'était accompli, le dernier successeur d'Arlevelde, François Ackemian, • ce ■ vaillant homme, ce sage guorroyeur, > qui avait ré.sislé à Dammc, avec quinze cents comKittanls, pendant vingt jours, au roi de France entouré de cent milli; hommes, fut assassiné au milieu de la fête qui terminait la kermesse de Saint-Pierre, siins que persoiuic s'avaiiçiU pour le secourir, sans que la ville de Gand, qu'il avait si bien servie, en fut émue, i Or regardez le loyer que on ;i ,dese iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 17.66% accurate

— U7 — Ces luuts terniiient, eu le i-ésuiiait, un travail particulier (le Fruissnrt sur les troubles (te Fbiiidre depuis 1 37S jus(|u'eii 1387. La iiarratioa ou il les décrit compi'end plus de trois cents chapitres, et fui fomlue plus tard daifê le stMM>nd livre de la rédiictiori générale ('). OITranl, comme le dit Froissart, le tableau des merveilleuses incidences qui se succédèrent par l'oi^uerl des Gantois et le pauvre conseil du coml«, elle devait inicresser vivement Gui de filois, qui avait combattu à Rctosebeke. Aussi l'on comprend aisément qu'en touchant le seuil du château de Beaumont, elle ait trouvé place dans l'une des continuations des chroniques de Baudouin d'Âvesnes qui y élaieut conservées ('). Lorsque Froissart, après avoir réuui tant de nouvelles enquêtes, songea à les rédiger, il sentit le besoin de se créer une retraite où il pût, pendant de courts loisirs, mettre en œuvre le fruit de ses nombreux voyages. QuelUî autre retraite pouvait-il se choisir que sa patrie ? Go fut à Valencionnes que fut (îcrit le récit des troubles de Flandre, et il en fut sausdoute de mêmedu second livre des chroniques. Ces travaux occupèrent une année, mais nous ne ci-oyons pas qu'ils suffirent pour la remplir. Los poésies de Froissant couronnées aux puy de Va(•) La réduction de tout le secoud livre est postérieure il I3S8, puisiju'on y iieurle, au chapitre 48, de l'âveque de Cambrai Juan T Serclacs comme s'il ue vivait plus. (■) Manuscrit 44,439 de la Bibliothèque de Bourgogne, folio 134. iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 11.87% accurate

— U8 — lenciennes et lie Touniiy, que uoiis a couservucs un
manuscrit de Paris, ne sont-elles pas aussi de cette époque i N'est-ce pas îi
Froissartque sont adressés les vers suivants d'Bustactie Deschainps ? Hé!
geDtiIsrois, dusclePoli)i;iei'as, Ne vous veuillez de Franre ainsi piirtir,
MétriHans niêulx que Py[agoras, Bétborîques qui lant povez sentir : Puis
que la mort StMachauil départir, El que Vilry paia de mort la debte,
Nefitlvéu(«l rmn vous, sans mentir, Si grant faiseur, ne si noble poeie. A
tous propos faites vers comme Primns. Chacun vous veull en ce royaume
oïr ; Dis amoureux failea et de soulas. Chose n'a nom qui par vous ne soit
faile. L'on ne pauxtit trouver ne quérir Si grjnt faiseur, ne si notile poëlc.
En Languedoc ne vousemhntez pas; Veuillez de^à vos escoles tenir : Si
vous partez, vous y mourrez, hélas '. Du puits d'amour vous veuille
souvenir. Froissart nous explique les motifs <]iit l'engagèrent, son travail
terminé, â s'éloigner do Vulenciennes : Lizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 22.43% accurate

— 1*9 « Je considéray en moi-même que nulle cspé• rance n'estoit que aucuns faila d'armes so fissent es > parties de Picardie et de Flandres, puisque paix y I esloit, et point ne voulais eslre oïseulx, el entremettes « que j'avois, Dieu merci, sens, mémoire et bonne souI venance de toutes les choses passées, engin clair et (aigu pour concevoir tous les faits dont je pourrois eslre « informé, touchant à ma principale matière, âge, corps • et membres pour souffrir paine, me avisai que je ne 1 voulois mie séjourner de non poursuivre ma matière. > Le voyage qu'il se proposait d'entreprendre devait , comme le disait Eustache Deschamps, le conduire vers le Languedoc, c'est-à-dire qu'il voulait traverser la France dans toute son étendue du nord au midi. Les roules Étaient mauvaises, mais on voyageait à cheval et assez rapidement, puisqu'on ne comptait que vingl--deux journées de t'Ëcluse à Saint-Jean-du-Pied-des-Ports. Un ancien auteur, peu postérieur à Froissart ('), compare la France du xiv'siècle à un losange, resserré au non! par la mer et certains fiefs presque indépendants de l'empire d'Allemagne, au sud, d'un côte, par d'autres fiefs non moins douteux du même empire, situés au hords du Rhdne , de l'autre , par les territoires qu'occupaient les Anglais dans la Guyeinie. La Loire coupait assez exdcleinent ce losange en deux parties égales. Au sud se trouvaient les pays de vignohies, les plus vastes forêts, les (') Il est cité par le P. Labbe, Mélanies, p. 696, 13. u M.,,,,Coog[c

The text on this page is estimated to be only 22.01% accurate

— 150 — plus hautes montagnes, les rivières les plus poissonneuses et celles où l'on recueillait des paillettes d'or mêlées aux neiges des Pyrénées que fondaient les premières chaleurs du printemps. Les mœurs étaient généralement portées aux jeux et aux divertissements, mais elles étaient simples et douces. Vers le nord, dès qu'on avait quitté la Flandre, où les bourgeois, enrichis par la fabrication des draps et leur commerce avec les nations étrangères, vivaient dans l'opulence et mêlaient à beaucoup de vertus une fierté presque intraitable, on rencontrait des pays où le peuple, mieux vêtu, mieux nourri que dans le midi, buvait la cervoise et cultivait le blé, tandis que les seigneurs étaient plus puissants et plus intrépides que partout ailleurs. Ce qui contribuait à assurer au nord de la France une prééminence durable, c'était l'importance et la richesse de la capitale du royaume, toujours plus favorable aux communes du nord qu'aux capitales du midi, aux Bourguignons qu'aux Armagnacs. Cependant, avant de se présenter chez des princes et des seigneurs qu'il ne connaissait point, il fallait à Froissart quelques bonnes lettres de recommandation, et il se dirigea d'abord vers les rives de la Loire pour les demander à son seigneur et maître. Mais jamais Froissart ne voyagea sans s'acquiescer heureusement de quelque chose. En chevauchant sur la route de Valenciennes à Blois, il rencontra deux chevaliers du parti anglais, dont l'un était né dans le Hainaut, Jean d'Aubrecicourt et Thomas

The text on this page is estimated to be only 15.25% accurate

— 151 — de Oueensberry , qui rceveuaicnt d'Espagne el qui iul
Hpprirent les malheurs de l'année anglaise. Jeaii d'Aubrccicourt avait ^ii il
Orlhez le comte de Poix , qui lui avait doDué un ronciiii et deux cents
florins. Ce qu'il racoDtjt tit de lu somptueuse hospitalité de la cour de Foix
accrut le désir que nourrissait FroisSfirl d'y âltre admis comme chroniqueur
et comme poète. Froissart se trouve encore avec Gui de Blnis an mois de
juillet 1388, qtu iud le duc de Berry fait demander lii main de lu fille du duc
de Laiicastre ('). Il habite le chAleau de Blois, où sou bon seigneur se ptatt à
s'entourer de chevaliers et de clercs du Hainaut ('], il le suit soit à Château-
Renand, où vint le voir Guillaume de Hainaut, soit aux Montils, séjour que
rendirent depuis célèbre la vieillesse de Louis XI et ta jeunesse de Charles
VUI ; mais les secrétaires de Gui de Blois sont trop occupés, les lettres de
recommandation ne sont pas prèles, et voilà que Froissart, pour ne pas
séjcmrner plus longtemps, se remet à chevaucher sur les \ton\ e de la Loire
[*]. [1 va {') - Pour ces jours, j'estois en la conté de Blois. • (CAron. Ul,t07
) (*) AlarddeDonslienne Tut gouverneur deBlois, Guillaume de CrèvecEur,
archidiacre de Brabant, inspecteur des domaines ito Gui de Blois aux bords
de la Loire Son frcre, Jean de Cbâtillou, ronfiait â un chanoine de Thuin
nommé Jean de Cbim:iy, qui était maître ès-arts, « la gouvernance et
norreçoo de ses fils • (')Ceci se i)8SB,iit au mois d'août 1383. unnn après la
mort de l'évêque deBeauvais, qui arriva te 17 août)3S7.

The text on this page is estimated to be only 22.64% accurate

— 158 — jusqu'à Aiigera , peut-être au delà d'Angers , revient et rencontre un chevalier nommé Guillaume d'Ancenis. C'était un cousin du sire d'Ancenis que Froissart avait vu à l'Écluse, et il allait visiter une de ses parentes, la dame de Maillé, qui venait de perdre son mari et le pleurait beaucoup, bien qu'il fût un peu vif, témoin les lettres de rémission qu'il sollicita en 1371 pour avoir trancbé la main à un homme. Froissart avait passé la nuit à Beaufort-en- Vallée, où était né le dernier pape français, Grégaire XI, qui était 1 de petite complexion, tout maladeux, et trop travaillé (du roi de France et de ses frères. > Ce fut en sortant de Mouliheme qu'il s'accoinfa(i'ai;enturede Guillaume d'Ancenis, car tl le trouva < courtois et doux en ses (paroles. > Froissart désirait avoir des nouvelles du connétable de Glisson. Guillaume d'Ancenis put lui en donner, car il avait assisté au parlement de Vannes. Il l'instruisit d'ailleurs des t avenues > de Bretagne, et lu chi-oniqueur avait soin de conserver tout ce qu'on lui contait t en remembrance. • Il y a quatre grandes lieues entre Mouliberne el Rilly. Pour mieux causer, les voyageurs avaient mis leurs chevaux au pas ; un peu plus loin, ils s'arrêtèrent dans un pré pour se reposer, t Voyez-vous 1 là-bas cette tour, disait le chevalier au chroniqueur, * c'est le château de Rilly que les Anglais et les Gascons • fortifièrent autrefois pour rançonner tout le pays de la ■ Loire ; voyez-vous cette petite rivière et le bois qui < l'ombrnge ? Nous traversâmes ce gué, nous nous ca

The text on this page is estimated to be only 19.26% accurate

< chflmes sous ceB arbres loulTiis, pour les surprendre iiii t jour qu'ils devaient chevaucher vers Saumur. Ce fut (dans ce pré , où paissent nos chevaux et où nous prec nons plaisir h causer tout à l'aise, que nous allaquâmes c les pillards. Ils étaient aa nombre de neuf cents; nous, « nous Tonnions cinq cents lances. Messire Jean de Beuil ■ portait sa bannière, sous laquelle Bertrand du Guesliu ■ avait voulu comballre ce jour-ià, aussi bien que Maurice « de Treseguidi , Geoffroi de Keraiel et d'autres braves ■ chevaliers bretons gui le suivaient à l'esperon. Ln (mêlée fut sanglante et rude, mais trois cents de nos ■ ennemis restèrent étendus au lieu même où nous devi■ sons. Depuis lors, il n'y eut plus dans ce pays ni ■ Anglais, ni Gascons. > Le récit se prolongea, car Guillaume d'Ancenis remontait h l'enfance, aux ancêtres de Bertrand du Guesclin:< Ha, douxsire, répétait Froissa ri t au chevalier, vous me ferez grand plaisir au recoi-der, (si le retiendrai de vous et jamais je ne l'oublierai.» On arriva à Billy, ou dîna, on chevaucha encore pendant deux lieues, toujours en abordant de nouveaux récits; enfin il fallut se séparer. Guillaume d'Ancenis prit lu route qui conduisait au château de MaiUé, qui, depuis le KVH* siècle, s'appelle le château de Luy nés. Froissa rt suivit celle de Tours, regrettant de ne pas avoir été • plus • à loisir > avec le bon et courtois chevalier, «carilKii eusl * dit et conté plusieurs choses. > Ainsi • se défit leur t compagnie. >

ab,Google

The text on this page is estimated to be only 16.65% accurate

CHAPITRE VIII. VOYAGE DANS LE BÉARN. I. M. de

Espaign de Lyon.— Les vallées des Pyrénées. — Hautevis.— Landerd. Ne nous étions pas qu'il ait fallu tout de temps pour préparer les lettres que Gui de Blois chargea Froissart de porter au comte de Foix : il a résolu d'y joindre quatre beaux lévriers destinés à être offerts à un prince qui, tout en maintenant fièrement son indépendance entre deux, union archies rivales, se refusait ne se pré-occuper que des plaisirs de la chasse. Vers cette époque, le duc de Lancastre envoyait aussi six lévriers d'Angleterre au roi de Portugal, et le comte de Foix lui-même, quand il avait voulu s'assurer l'amitié du duc d'Anjou, avait cru qu'en lui donnant quatre lévriers il atteindrait plus aisément

The text on this page is estimated to be only 18.21% accurate

nient son l>ut. De spinbKiMes préspiila sont, <III Fiois&irl , (accoîntiinces d'amours [']. ■ Froissart se ilirigen de Blois vers le Berry et l'Anvei'gneen prenant b route de Montpellier. Il parait pnr une de ses pastourelles qu'il alla chercher entre Lunel et Montpellier les lévriers, qui furent eonliés à un valet nommé Robin, car îl y fait dire à une berg5re <{u'elle regrette à In fois et le berger qu'elle aime et les chiens qu'elle Froissnrt dit de Montpellier i que c'est une puissiuite • ville et riche et garnie clegnindiriai-chandisc. i Delà il se rendit à Oarcassone, où il arriva vers la mi-nuvenbr 1388; puis il poursuivit sa roule par Montréal, Fanjeaux, Bcipech , Mazères et Saverdun vers • la belle et bonne « cité de Pamiers, laquelle est moult déiluisant, car elle ' sied en beaux vignobles. > A son grand regret, il y apprit que le comte Gaston ne se trouvait pas dans le pays de Foix , mais en Béarn , et résolut d'y rester quelques jours « pour attendre c«mpa1 gnies.) Il ne connaissait ni les bords de la Garonne, ni ceux de l'Adour; aussi, comme il le dit lui-même, t il (') Chrim., III, 40 Miguel del Verms rapporte dansées C'Aronique»béarnaUe» que \6Comle<ie Poix, pour montrer sa fidélité nu roideFrance, avait pria, à Foix et à Mazères, l'emblème d'un lévrier blancveitlant sur une fleur de lis couronnée. » Le lévrier H blanc, ajoule-t-îl, est amoureux et geolil : c'est le sigue du "vrai amour. (Com le lebrier sia can aoKiroas et gentil, los • lebriers blaocs denolan vertadiera amor sens corrupcio »)

The text on this page is estimated to be only 21.97% accurate

-- 156 — < ressoignoit la diversité du pays, i mais il espérail que la route sérail moins périlleuse et lui prairail moins longue s'il pouvait se réunir à quelque bon et courtois chevalier comme Guillaume d'Ancenis. En effet, après trois jours d'attente, il vit arriver à Pamiers un des plus sages conseillers du comte de Foix, nommé messire Espaing de Lyon, qui revenait d'Avignon. Le chroniqueur s'applaudit de pouvoir se mettre en sa compagnie, et le chevalier n'en fut pas moins heureux, car il désirait fort s'instruire des besognes de France. A peine nos voyageurs avaient-ils gravi la rude montée de Lescousse que déjà ils devisaient. Ils avaient dîné à Caria, quand Espaing de Lyon proposa à Froissart de chevaucher plus doucement, afin de lui raconter l'escalade d'Ortiugaset les ruses du mongol de Saint-Basile. On coucha ce jour-là à Montesquieu; le lendemain, Espaing de Lyon et Froissart, s'étant levés au point du jour, dirent dévotement leurs oraisons, et le clerc n'oublia pas, sans doute, celle qu'il adressait chaque matin à sainte Marguerite, pour qu'elle le protégât au milieu des nombreuses épreuves de la vie ('). Les prières achevées, ils descendirent vers la Garonne, mais il avait tant plu la veille !■) J'ai «sage, quand je me lieve, Afin que le jour ne me grieve, De dire une orison pelile Ou nom de sainte Marpherie. Haifson (If Joni-cr, p 363. u M.,.,.,Coog[c

The text on this page is estimated to be only 19.32% accurate

(jue les (Mu\ iivaknit emporté une nrclic dti pont de bois <[u'ils devuiciit traverser : il féillul retourner à Montesquieu. Après d'ussez longues réilcxions , on se décidii ù traverser en bftteau la Garuniie près de Cazèrus, ■ niais ce fut < à grdud'peine et à grand péril , le Laicau n'estoit ■ pas trop grand où nous passâmes et n'y pouvoiciit en« trer que deux chevaux à la fois. » Le passage de la rivière occupa toute la Journée , car Froïssart voyageait avec plusieiu's chevaux aussi bien que mcssire Espaing de Lyon, qui était l'un des principaux conseillers dii comte deFoix. Tandisqiiel'on préparait le souper, le chevalier fit remarquer au chroniqueur les brèches des murs de la viUe : cette fois elles avaient servi non pas aux vainqueurs, mais aux vaincus; le comte de Foix avait juré que pas un de ses ennemis ne sortirait par les portes, et il fallut, pour qu'ils trouvassent gWlcc près de lui, qu'ils passassent piuun trou de la muraille. Le lendemain, on entra dans les terres du comte <le Comminges. Le chevalier montrait à son compagnon les châteaux les plus fameux , et, tout en chevauchant le long <le la (iaronne à travers de belles prairies, il conliniiait à raconter les sanglantes aventures dont ces lieux avaient été lo5 témoins. Prts de Monipczat. il lui lit voir le Pas de la Garde, dérdé étroit entre le rocct la rivière, que fermait une porte de fer protégée par «ne grosse lour ; plus loin , le chAtcau de la Brelèche et celui de Montcspan. Mais bicntiM l'on découvrit la riante colline de Saint-Caudens

The text on this page is estimated to be only 20.45% accurate

— i:i8 — <)ui se reflète diins la Garonne, et U journée s'acheva. A mesure que Fou chevauchait, le pays devenait plus désert, plus souvHge. Froissart n'apercevait plus In belle rivière dool la veille encore il suivait les bords, t Dilest moi donc, interrompit-il, avant que je n'oublie, ce que • La Garoinie est devenue, car je ne la vois plus, > et iàdessus le chevalier lui décrivit la source d'oii s'échappent ces eaux abondantes qui arrosent tout le pays couvert des châteaux, des Foissois et des Armagnacs. Des sables, des broussailles annonçaient déjà les Landes du Bourg, i où il < y a moull de périlleux passages pour gens qui seroient < en volenté de mal faire. > Ici es[te château de Lanemezan. Voilà celui de Mauvoisin, sujet d'un autre récîl qui se prolonge jusqu'à ce qu'on s'arrête à Toumay, mais rien ne manque aux détails qui ont été donnés à Froissart par Espaing de Lyon, car le châtelain de Mauvoisin vient souper avec eux et leur oiïre quatre flacons de vin blanc, t aussi bon qu'ils n'en avoient point bu sur le t chemin. > Vers Montgailtard et Marcheras, le pays n'était pas moios triste , et quand Froissart aperçut le Pas au Lirre, il le trouva t sî estrange, qu'il se serait cru perdu < ou en très^rande aventure, si ce ne fusl la compagnie < du chevalier. > Mais Froissart n'avait pas oublié que celui-ci lui avait promis de lui raconter comment le mongat de Lourdes péril au Pus au Larre, et il se plaça bîeu près de lui pour ne pas perdre une seule de ses parole. Espaing de Lyon montra, en terminanlson récit, la croix de pierre qui rappelait ce combat, et tous les deux s'y

The text on this page is estimated to be only 22.53% accurate

— ys9 — agenouillèrent piettsemeiil en récitant pour les âuins des morts un fater \oster, un .4w Maria et un De firoNotis approchons de Lourdes , et Lourdes a comme Mauvoisin ses héroïques légendes. Cependant nos voyageurs ch.ingent de roule, et s'éloignent des montagnes pour aller se reposer à Tarbes , t car c'est une ville en « plain pays et en beaux vignobles, trop bien aisée, pour « séjourner chevaus , de bons foin, de bonnes avoines (et de belle rivière. > Le 34 novembre, l'on entra dans le Béarn, mais, au lieu de se rendre directement ^ Pau , on se dirigea vers Horlaas , parce que les roules étaient fort mauvaises. Le voyage s'acheva le lendemain, quand on atteignit Orthez, où se trouvait le comte de Foix . Espaing de Lyon y descendit à son hdtel ; Froissart, à X Hôtel de la Lune, chez un écuyer nommé Ernauton du Pin, qui s'était signalé à l'escalade de plus d'un château. Une aussi froide analyse ne saurait donner une idée de ces naïfs entretiens qui commençaient à l'aurore et ne s'achevaient qu'à la nuit. Froissart a pris plaisir h nous faire partager le charme qu'il y trouvait, quand il écrit : iMoull me tournoient à grand'plaisance et récréa(tion les contes que messire Espaing de Lyon me conl toit. De ses paroles j'eslois tout réjouï. > — « Sainte t Marie , disait-il au chevalier , que vos paroles me sont (agréables et que elles me font grand bien enlremcntos i que vous me les contez! Et vous ne le perdrez pas, car

The text on this page is estimated to be only 17.57% accurate

— 160 — » l»utes scmiii mises en mémoire et reueiibnniicuen
l'his• loir<! que je poursuis. ■ Froissart uviiiit voillic iiu chevalier le but
principal do sou voyage. Celui-ci lui ileiniiiid^iil : < Avuz-vous ceci en <
voire liisloire dont vuus m'avci; pailéf > El Froîâsart, < !iprès avoir pensé
un petit , > répondait qu'il n'en • fut oncques infurnié. > Si Ica narrations
d'Espaing de Lyon semblaient se ralentir, Froissart les ranimait aussitAI par
ses questions. // le remettait en parole, selon son expression, t Si cessa le
chevalier à fiire son conte, c dit Froissart, et aussi je ne lui enquis plus
avant, car ■ bien snvois là oii il l'avoit laissiet et que bien y pouvois •
recouvrer, car nous devons encore chevaucher cn(semble. > Chaque soir il
écrivait ce qu'il avait appris, et, bien qu'il fallût dix jours pour se rendre de
Pamiers à Orthez, les heures s'étiient écoulées avec une si grande rapidité
qu'il ne c^che point les regrets qu'il éprouva de voir son voyiige s'achever
avant que tes récils qui le charmaient fussent épuisés. Pour apprécier la
vivacité de ces narrations, il Euit parcourir, Froissart à la main, cos vallées
des Pyrénées [lent il n recueilli les souvenirs. 11 faut s'égarer avi^c lui dans
ces vastes landes de Laneniezan, tristi^s et solitaires aujourd'hui comme
elles l'étaient au xiv» siècle, ou dans CCS épaisses forêts de l'Ëscaladicu, où
le voyageur ne retrouve plus ni le monastère fondé par saint Bertrand ilc
t^mminges, ni la croix de pierre qui vil s'agenouiller -e Jean Froissart et
messirc Espaing de Lyon. „Cuog[c

The text on this page is estimated to be only 18.82% accurate

— 161 — Le chAleau de Lourdes s'élève encore avec ses vastes escaliers et ses créneaux dentelés sur son rot-hcr pincé à Irais cents pieds au-dessus du Gave, mais Mauvoisiini n'est plus ({u'une ruine ; une tour qui, à chai]ue tcai' pét«, entend quelques-unes de ses pierres rouler dans le ravin, un pan de mur qui s'aRaissc sous son manteau de lierre, voilii tout ce qui retrace la redoutable forteresse que Rnymonnet de l'Ëspée livra au duc d'Anjou, et qui n'était, dit FrMssart. < tenue de nullui, fors de Dieu. > 11. Richesses et générosité du comte de Futi. — Chasses et banquets. — Les ménestrels du ducdcTouraine. — Fables de Gascogne. — Itécits sérieux. Mccsirc Espiining de Lyon avait raconté à Froissart que le comte de Foi\ possédait dans son trésor trente fois cent mille florins, et que chaque année il en donnait bien soixante mille, f car nul plus large grand seigneur en (donner dons ne vil aujourd'hui. » — «A quels gens (donne-l-ii ses dons? > demanda Froissart ; et sans doute ce fui avec joie qu'il entendit le chevalier lui répondre : • Aux. estrangers, aux chevaliers et escuyers qui vont cl • chevauchent piir son pays, aux hérauts cl ménestrels » et à toutes gens qui parlent à lui. Nul ne so part de t lui sans ses dons. » En effet, Froissart éprouva lui-mémo que i c'estoit lu > seigneur du monde qui plus voleiiticrs véoit les estranl4. ;il^

The text on this page is estimated to be only 19.13% accurate

— 162 — t gers. > Lecomtede Foix \e reXinl de son hoslel
pcnAajtt plus de douze semaineB, et donna en même temps des ordres pour
qu'on «ût soin de ses chevaux. Les lévriers que Froissait devait offrir au
comte de Foix s'appelaient Brun, Tristan, Hector et Robnd, et l'on ne
s'étonne point de leur voir ilooner des noms fort renommés dans les annales
de la chevalerie, lorsqu'on remarque combien tes princes et les seigneurs
attachaient de prix i leurs lévriers. Edouard III amena les siens avec lut
lorsqu'il envahit la Champagne pour se taire sacrer à Reims. Que ne fil pas
Louis XI pour se procurer des lévriers do la meute du sire de Boussut ! Il
était si rare de trouver un lévrier sans défaut, tel que le décrit Gace de le
Bingne dans le poème qu'il composa pour Philippe le Mardi : Museau de laz
avoil sans faille, Encore ; avuil autre signe, Car il avoitœil d'espervier. Et
tout estoit blanc le lévrier. Oreille de serpent uvoil, Qui sur la leste lui gisoil
; Espauale de chèvre sauvaige, Costu de biche de bocaige, ' Loigne de cerf,
queue de rut, Cuisse de lièvre, piédechal : Il ressembloit uu leu cervier.
Froissart savait d'avance que le présent de son maitre serait bien accueilli
par le comlo de Foix, dont la meule

The text on this page is estimated to be only 17.90% accurate

— 163 — ne comprenait pas moins de seize cents chiens, et qui avait écrit un traité des Déduits de la cluaxe pour démontrer que, s'il est vrai que l'oisiveté engendre les pass ois déré[^]ée, La chasse doit être considérée comme la voie du ciel. Hélas! le beau Gaston justifiait bien mal ces préceptes par l'exemple. Il chassait beaucoup, et la chasse, pour lui, ne valait guère mieux que l'oisiveté. Froissart lui-même était, si je ne me trompe, quelque peu chasseur, comme Jean le)M. Il avait pu voir, pendant son voyage à Milan avec le duc de Clarence, de grandes chasses où l'on poursuivait, avec des léc[^]ards apprivoisés, les ours, les loups et les sangliers ; mais ces divertissements-là étaient fort périlleux, et, dans le Tré[»]or amoureux, Froissart place dans la bouche de Vénus ces conseils fort sages adressés à Adonis ; Bien vuul que tu mettes ta cure A cbocier fiinges, liicbea, daius, Lièvres et roiiniua. Tous ccriains Suies qu'on se peut bien esbalre A lelleK bfgleii, Ciirdebatie Un homme n'ont pas le pouvoir. Gace de le Bingne remarque à ce sujet ([iie la chasse du lièvre à l'aide des lévriers est la seule qui convienne aux curés et aux chanoines, et il a raison, car Froissart nous parle dans sa chronique du bon curé de Thure(, messire Pierre François, « qui volenlicrs va au „Coogk

The text on this page is estimated to be only 19.68% accurate

— 164 — < malin aux chitoips pour querre les lièvres ('). ■ Si les matinées étaient employées en grandes chasses, soit dans les plaines, soit dans les montagnes, les soirées étaient consacrées à la lecture des vers et au chant des ménestrels. Là revivaient dans tout leur éclat les dernières traditions, si chères aux troubadours, des cours d'Orange et de Béziers. Gaston, que les poètes avaient surnommé Phébws, avait à la fois les goûts et l'aspect majestueux du dieu qui, parcourant le ciel sur son char ou charmant le Parnasse des échos de sa lyre, ne cesse)>us de répandre sur le monde des flots de lumière. Fruissart nous le représente grand et bien fait, secouant sur ses épaules sa chevelure qu'il ne couvrait jamais d'un chaperon, et méritant par ses lai^esses d'être appelé le père des muses. • Le conte Gaston de Foix , dit-il , avoit envi• ron cinquante-neuf ans-d'âge... De toutes choses il a csloit si très-parfait que on ne le pourroit trop louer. 0 Il aimoit ce qu'il devoil aimer et hayoil ce qu'il devoit ■ haïr... Il fut large, courtois en dons... D'armes cl n d'amours volontiers se devisoit... Il irstoit cnnnoissabic ■ et accoinlable à toutes gens ; doucement cl a: (■) Chron. Ht, 16. Chaucer dit aussi en p^irlant cl» moine qui Bgiire dans les Caitterbury Taies : or pricking nnd othllulin; (artkckdrp iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 18.80% accurate

Li iiiiil à eux parloit... Briivoaiciit, ctloif ce coi isi dura * et
avisé, avant que je vinsse uns» cour, je atoUeslé en * moull de cours de
rois, de <lucs, de princes, de contes t et de hautes diimes, mitis je n'en fus
oncques en nnllo < qui mieux me plust, ni qui fust sur le fait d'armes plus >
resjouie comme celle du conte de Foîx esloit. On véoil, < en la salle et es
chambres et en la cour, chevaliers et « escuyors d'honneur aller et marcher,
et d'armes et I d'amours les oyoit-oh parler. Toute honneur esloit làt dedans
trouvée. . . Et quand de sa chambre à mie nuit € venoit pour souper en la
salle, devant lui avoit douze i torches allumées que douze vurlets portoient ;
et icellcs * douze torches estoient tenues devant sa table, qui don< noient
grand clarté en la salle ; laquelle salle esloit » pleinede chevaliers et de
esciiyers ; et toujours estoieiit < à foison tables dre^es pour souper qui
souper vou■ loit. . . Il prenoit en toutes ménestrandies grand eshatci ment,
car bien s'y connoissoit. Il faisoit devant lui ses II clerks volontiers chanter
chansons, rondeaux et Virel lais. > Froissartajouteailleurs: dlestoitsage
etbien cn■ langage et de licauparler, et trop bien savoit attraire on t parlimt
h un homme, quel qu'il fust, tout ce qu'il nvoit l dedans le cœur. Nul haut
prince ne se pouvoit com|)al rer h lui de sens, d'honneur, ne de largesse. •
Froissart avait porté avec lut le roman de Méliadfir, qu'il avait couijKisé
autrefois pour le duc Wonceslas, c-t toutes les nuits, après le souper, le
conilc de Foix lui eu faisait lire quelques pages, t et nul n'osoil parici' ni mot

The text on this page is estimated to be only 16.65% accurate

i «lire, car il voilloit que je fusse bien entendu, et aussi il • prenoit
granil solas au bien entendre; > si parfois il iilcrronipail la Icclure pour
discuter ou éclaircir quelque maxime poélique, il le faisait < non en son
gascon, mais (en beau et bon françois. > Froissart nous a laissé quelques
détails de plus dans le Dit dv Florin : Vraiment il n'j fault rieos Que
largbèces et courtoisies, flonnour, sens, et toutes prisies. Qu'on peut
racorder de uoble bocnme Ne soieol en celui qu'on nomme Gaston le bon
conte de Poix. J'aji là esté si loage meat Dalès lui, qu'il m'u pléu voir ; Si je
désiroie à avoir De son estât la cognoissance. Je l'ai en à ma plaisance ; Car
toutes les nuits je lisoie Devant lui... Ou temps que les cors vont eu bruit.
Sis Bepmaitioes devant Noël Et quatre après, de mon oslet A minuit je me
puitoje Et droit au chastiel m'en aloie. Quel temps qu'il fesist, plueveou
veut, A 1er m'i convenoit souvent : Estole, je vous di, mouillés, Hès j'estole
bel recoeilliés Lizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 15.88% accurate

— 467 — DoD conte, et me taisoit des Hs ; Adont«stoi-je tous
garia, Et aussi, d'entrée première, , Ed la salle avoil tel lumière, Ou eu sa
chambre à bod souper. Que on y iëoit osai cier Que nulle clareté poet estre.
Certes à paradys terre Are Leconiparolemouit souvent. Làeatole si
longemeut Que li contes aloit couchier. Quant léu avoie un seplier De
foeilles, et à sa plaisance, Li coales^avoit ord«nance Que le demorant de
son via Qui veuoit d'un vaissiet d'or fin, Ed moi sonnans, c'est chose voire.
Le demorant me Taisoil boire; Et puis nous doiinoilbonoe nuit. En cel estât,
en ce déduit Fui-je à Ortais un lonc tempore. Le comte de Foix célébrait
avec beaticoiip de pompe les grandes fêtes de l'année, et il avait même
coutume t de • [aire faire la veille de Saint-Nicolas en hiver aussi > haute et
aussi grande solennité que le jour de Pasqucs. ■ Froissart en fut le témoin.
Il vit le comte se ntndre à pied du château d'Orthez h Téglise de Saint-
Nicolas, précédé de tout le clergé qui entonnait le psaume de David :
Bentdiclus Dominus Deus tneus qui docet manus meas ad jirÆlium.
L'évéque de Pamiei's célébra la messe ; il y avait

The text on this page is estimated to be only 16.62% accurate

— 168 — fiiisuii de bons Lhiiiiin-s ; • L't là, ajoute Froissart, ouïs
• ioiur (loi orgues iussi mélodieusement coiinie je fis • oicijues eu
quelcuiii[ue lieu je fusse, i L'office divin ne sa fnisnit {Mis fivec plus de
niagnificenco diius la chapelle du piipe ou ilaiia celle du roi de France. Il en
fut de m ànic aux fêtes de Noël, el parmi les choses qui, comme le dit
Froissurt, < lu! tournèrent ît < plaiiince, > JI cite le banquet que le comle
de Foix donna ce jour-là aux principaux seigneurs du pays el à <{uatrc
év<{ucs, dont deux ctiieut clémentins et les deux iutres urbanistes. • Et
vous dis que grand foison de • ménestrels avoit en la salle, qui lous-lîrent
pnr grnnt « loisir leur devoir de mciiestrandio. Et ce jour le conte t de Foix
donna, tant aux ménestrels comme aux t hérauts, la somme de cinq cents
francs, et revestit les t méaitstrels du duc de Touraine qui là estoient, de
drap « d'or fouré de fin menu-vair. • Quels étaient ces ménestrels ?En
recourant aux comptes do Li maison du duc d'Orléans, on est assez porté à
reconnaître eu eux Jehan Lefehvre, Gilet Villain et leurs com]>agnons,
joueurs de personnages de Vire en Normandie ['. Quand Froissarl nous
répète à tout jtropos que les Français sont subtils, et quand il admire ces
joueurs de personnages, on croit déjà entendre le célèbre vers de Itoilcail :
I^ Français né malin forma le vaudeville. (■ï Voyez le précieux recneil que
M le romlede (aborde a

The text on this page is estimated to be only 16.83% accurate

— 169 — Mais les Gascons ti'élJiieil pus «oins subtils, et coinlien leur imagination n'étil-elle pas surexcitée <juan^ on versait dans les coupes ces vins blancs des cdtes de Jurançon, au ntains aussi bons que celui dont le châtelain de Mauvoisin fit servir quatre flacMis à Froissant? Combien les entretiens ne se prolongeaient-ils pas le soir, en atbsndant que lu gaile du chAleau annonçât le souper du conite de Foix, qui avait toujours lieu à minuit! Les chevaliers et les écuyers se pressaient au coin du feu pour deviser d'armes et d'amours, et quels étaient leurs récits? des histoires surnaturelles ou chevaleresques, impossibles ou invraisemblables, deshisloiresdedéfflonsfnmiliM^, pleines • de brouillis et de terribourris, » d'autres histoires non moins merveilleuses dont les héros n'étaient que des chevaliers du pays. Froiasarl écoutait volontiers, mais il se gardait d'être trop crédule. C'est ainsi que le basent de Mauléon, prêt à raconter diverses aventures qu'il afiirmait être vraies ('), et tout en se vantant d'en avoir eu beauifllftulé tes Dve» de Bourgogne, tome IU, n" S603. Le duc it'Orléans était vicomte de Vire. — Il est assez digae de remarque que la première mention do deux grands historiens du xv' siècle, Georges Cbustelaitj et Olivier de la Uarctie, que l'on trouve dans les comptes de ta maison de Bourgogne, les moiitie ^ aiudant à jouer certains jeux de misièra ■ (■) g Toulerois sont vraies, ' fbron. III, 17. Frnissnrt raconte diins une de ses pastourelles •• qu'il oyl licniicoiip deviser : „Cooglc

The text on this page is estimated to be only 18.77% accurate

— no — coup d'autres, lui deniandiil ; ■ Messire Jean, .ivez-vous < et) vnli'e histoii'e ce don! je vousparlenif > Et ProïsKirt lui répondait : t Je ne sais. Aie ou non aie, faitM « votre conte. • Cependant Froissart le voyait i vot lentiers, > parce que déjà il avait entendu Espaing de Lyon rapporter ses exploits. Froissart, de son cAté, contait sans cesse. N'avail-il pas rapporté d'Italie des récits non moins merveilleux sur te chAteau de l'C^ur, qu'un enchanteur prit un jour en soulevant les flots aussi hautque les créneaux, et qu'il voulut conquérir une seconde fois en construisant un pont suspendu dans les airs ? N'était-ce pas sur le même rivage, au piedduPausilippe, que reposait le poète Virgile, grand magicien selonle roman deC/^oniad^^Proissart Savait tant de choses que, même au delà de la Garonne, on s'empressait autour de lui pour l'écoutoren l'appelant i beau malc tre • ou • doux mafre. » Le comte de Fois, qui, sans l'avoir vu, avait souvent entendu parler de hii, le comblait de présents, et, ce qui valait mieux, il lui promettait I que l'histoire qu'il avoit faite et qu'il poursuivoit, (seroit au temps à venir plus recommandée que nulle (autre, i Hais voyez comme Froissart met utilement à profit ses voyages et ses loisirs. Il ne lui suffit point de causer des alTjires du temps avec le comte de Fuix, • qui volontiers t luienparloit. > Un jour il prie le sire de Valenci, qui revient d'Orient, de lui raconter l'occupation de Famagouste par les Génois. Un autre jour il interroge deux

The text on this page is estimated to be only 18.95% accurate

— m — éciyers île Bétirii, Jean id: Chuslel-Neuf el Je;iii de Cauliron, (jcii uiit asgisl« à lu sanglante mêlée cVOtlerhounie et qui y ont clé faits prisonniers par les hommes d'armes des comtes du Harch et de Huruy. Mais il est éi près de l'Espagne que ce sont les guerres civiles de ce pays qu'il cherche le plus à étudier et à éclatrcir : on le voit, en effet, s'adresser successivement à messire Guillaume de Willougby, chevalier anglais de l'bAtel an duc de Lmcastre, qui a tombattu en CastiUe, en Navarre et en Portugal; à Raymond de HontJ'lorentin et à Martin de Koanès, chevaliers nragonaïs non moins sages, non moins courageux, et m£me k des hommes de Pampelunc, qui lui racontent la mort du roi de Navarre. Tous ces interlocuteurs lui font-its début, il n'hésite pas à aller demander aux trésoriei-s du comte de Foix ce que content les présents que leur maître fait aux chevaliers ; et, s'il rentre chez lui, -c'est encore pour se foire raconter par son h<tte Ernauton du Pin, i gracieux et sage homme, * lanlAt ses exploits à la guerre, tantôt son utile médiation en faveur des Basques ('j. N'oublions jamais quelle haute sagacité, quelle intelligence admirable des hommes et des choses se cachait sous ces dehors légers et joyeux que Froissarl ne cherchait pas à dissimuler. Cdui qui conte pour l'amuser se trompe; Proissart itei'écoute que pour s'instruire on cherchant prtout la vérité, et c'est au milieu des banquets et des {') (hrm. m, 13, (5, 58, 61, 96, m, 136. u C,oo<^k

The text on this page is estimated to be only 18.83% accurate

— 472 — (liles qu'il ôckiruit le mystère (le la morl du jeune tiiiston <lu Foi\, qui fuillit empoïsonucr son père sans le savoir et quii le comte de Foix tua aussi sans le savoir : sombre épisode où l'on ignore s'il faut plaindre davantage l'innocence <le l'enfant ou la douleur du père. III. Froissart à Bordeaux. — Mariage du duc de Berry el ds Jeanne de Boulogne. — Avignon. — Fêles de Riom. Vers les fêtes de Noël, une ambassade du roi de France arriva -à Orthez. Elle se composait du comte de Sancerre, de Guichard dauphin d'Auvergne et de Robert de Cbalus, et ou y comptait plusde cinq cents chevaux. La nûssionqui lui avait été donnée était de presser le comte de Foix de se déclarer pour les Français; mais il n'en lit rien, et se contenta de faire bon accueil aux ambassadeurs, en protestant de son désir d'aller saluer le roi de France s'il se rendait dans le Languedoc. Froissart eût voulu accomp:igner le comte de Sancerre à Toulouse; mais il sa vit retenu par le comte de Foix, el tout c« qu'il put obtenir, cefut d'aller assister avecplnsieurs chevaliers béarnais à de grandes joules qui devaient avoir lieu, au commencement du mois de janvier, sur b place Saint-André ài Boi-deaux. Il n'y a que vingt-quatre lieues d'Orlhez à Bordeaux : c'esl ce que Froissart appelle deux bonnes joiirnées. Le duc et la duchesse de Laiicastre présidèrent k ces joules avec grand foison de diimes el de damoiselles. Elles étaient de cinq Français contre

The text on this page is estimated to be only 19.94% accurate

— 473 — cinq Anglais, «1 U>ut s'y passa avec tant do loyautii
c|ite le duc de Laicuslre se courrouça contre nu Anglais ~qui, portant su
luuce trop bas, avait lue le cheval d'un Français, et fit donner un des siens à
son adversaire. Une autre occasion allait s'cdTrir à Froissurt pour quitter le
Béarn. Le sire de Rivière et le vicomte d'Acy, qu'il nomme dans ses poésies
pai'mi ses bienfaiteurs aussi bien que le comte de Sancerre, s'étaient rendus
près de Gaston Phébus, chai^Ks de réclamer, pour le duc de Berry, la main
d'une illustre orpheline ^evée alors au châteaud'Or(hez, Jean ne de
Boulogne, quiparsamÈre, AliénordeCommÎDges, était cousine du comte de
Foix. Eus aussi n'obtinrent d'abord que de belles paroles, et cela ne hâtait
jKis la n^ociation. t Le comte de Foix, qui estoit sage et (souhtil, dit
Froissart, et qui véoît l'ardent désir du duc (de Berry, traitoit vaguement et
froidement, et plus eu ■ esloit pressé, phis se refroidioit ; il teudoit à avoir
une I bonne somme de florins, non qu'il mist avant qu'il ■ vouloit vendre la
dame, mais il vouloiteslre récompensé (de la garde : si en demandoit trente
mille francs. ■ Il fallut bien se résoudre k payer cette somme à Morlaas, où
la jeune dame se trouvait gardée par mille lances, de peur .qu'on n'aimât
mieux l'enlever que la p^iyer si cher, et dès que tout cet or eut été déchargé
ilu dos «les sommiers, pesé et compte, la jeune dame de Boulogne et les
ambassadeurs français qui l'avaient épousée par procuration s'éloignèrent <
après boire > de .Morkas [xiur altci' couoher à Tarbes, 15.

The text on this page is estimated to be only 15.05% accurate

— 17* — < Et je iiii Jeciii Froissarl, njoute notre chroniqueur, (iM-is uduite cmifjé au gentil coule de Foix pour retour■ iter en Pratrice avec aa cousine, lequel me fit grand f profit à mon dépnrlemenl et m'enjoignit amialilement • que eDCore je le allasse voir, laquelle chose sans faute I je eusse dit s'it fust demeuré le terme de trms ans en « vie, mais il mourut, dont je rompis mo» chemin, car, I sans lui tronver an pays, je n'y mois que feiire. Dieu • en ait l'Sroe por son commandement ! » ATouloiise, descharsctdeschanotsmagnifiquesalten' dai«it la jeune fiancée. Le comte de Sancerre l'escorta avec cinq cents lances jusqu'à Avignon, oà ette fit soii entrée le mardi '25 mai f 389, montée sur une baquenée Manche que lui avait envoyée le pape, et entourée de tous les cardinaux. Clément VII, qui élail cousin germain de son père, la reçut assis sur sa chaire pontificale dan» la grande salle du consistoire, cl l'invita âdiner telendu~ main, ainsi que tous les seigneur» qui l'accompagnaient. Beiidantce temps Froiseart s'entretenait avec un chevalier et deux écuyers écoss lis del'hMet ducomle rie Douglas, <|u'il reconnut et qui le reconnurent égateinenl • par les ■ vraieâenseignesqit'i)leurditdeleurp»ys.*llaUa aussi visiter pieusement dans la chapelle de Saint-Michel le, tombeau du cardinal Pierre de I^Aixemhoui^ . dont de nombreux miracles altestaienl la sainteté. Né et élevé au milieu des pompes du monde, il avait donné pendant sa vie tout ce qui lui appartenait aux puvres, et voulut à sa mort être cnicrré au milieu d'eux. La pr'ièi'c avait si .bien

The text on this page is estimated to be only 21.59% accurate

— 175 — rempli sa courte carrière qu'elle it'y avail laUsé place à aucuue fiiute. Que ce dédain des biens de la terre et celle bumilllé, i|iii recherche l'oubli des hommes pour mieux connaître Dieu , ressemblaieDt peu à l'éclat ambitieux dont s'«itourait le comte Robert de Gcnfeve devenu le pape Clément VIII Que de passions et d'intrigues autour de lui I Clément VII était cet ancien évêque de Cambray à qui Froissiirt semble avoir du le bénéfice de Lestines. Notre chrtniqueur obtint cette fois une prébende d'expectation du chapitre de Saint-Pierre de Lille, mais il fallut la payer cent florins à la cour pontificale. Les épargnes de Froissart se trouvaient assez allégées quand, s'étant levé fort tôt pour entendre l'i^ice divin, il oublia une petite bourse qu'il venait d'acheter pour y enfermersesplusbelles pièces d'or. Personne ne put lui eu donner de nouvelles, et les quarante francs qu'elle contenait furent perdus. Heureusement le comte de Sancerre ot le sire de Riviëi-e étaient là. Chacun donna dix francs. Le dauphin d'Auvergne et le vicomte d'Acy firent de même. Les quarante francs étaient retrouvés, et nous nous consolerons d'autant mieux de cette mésaventure ^pie nous lui devons le Dit dtt Florin, De nouvelles fêtes attendaient .leanne de Boulth^ne chez sa cousine la princesse d'Oran^. Le lendemain, € on t chevaucha , ou charroya loujouis avant. » On Eniversa Valence et Vienne, on passa deux jours à Lyon. Le troisième , on so dingea vers Tarare , poiir gagner le comté

The text on this page is estimated to be only 16.29% accurate

— ne — (le Forez et le Bourbonnais. Le duc de Berry ne voya[^]cnit pas si vile, et sa jeune fiancée fut réduite à l'attendre pendant deux jours à Hiom, où les noces furent célébrées le matin de la Pentecôte (6 juin 1389), et durèrent les (fêtes et joutes quatre jours , dit Froissart. et à toutes « ces choses je fus présent ('] . > De là une nouvelle ballade que notre chroniqueur-poète s'empresse d'écrire : Pour le pastourel Je Berry Et la pastourel de Boulogne. Le pastourel de Berry qui épousait une jeune fille de douze ans en avait soixante. Froissart était retourné avec le sire de Rivière à Paris. Il y trouva le sire de Coucy , qui lui demanda des nouvelles du pape, du comte de Foix, du duc de Berry et de son ami le dauphin d'Auvergne. Froissart se mit donc à raconter ce qu'il avait et ce qu'il avait vu, si bien que le sire de Coucy lui en sut gré. i Vous tiendrez avec moi, lui dit-il. Je m'en vais en • Cambrésis en un chastel qu<! le roy m'a doué, qu'on « appelle Crèvecœur. C'est à neuf lieues de Valenciennes.» Pendant ce voyage, le sire de Coucy annonça à notre chroniqueur que l'évêque de Bayeux, le comte de Saint-Pol et Guillaume de Melun avaient été envoyés à Bou['] Pour ce voyage de Froissart , le manuscrit de Mons donne quelques détails de plus que les textes Imprimés. u M.,.,.,Coog[c

The text on this page is estimated to be only 15.31% accurate

— 177 — I<^iic pour trailer iivuc les Anglais, et lui fit [wrl de ce
<(ie le coiule de Suint-Pol veiiiiil de lui écrire k ce stijel. < Ainsi
chevauchanl, > Froissarl arrive au château de Crèveceuv; il s'y repose et
n'y rafraUi hit pendant trois jours. Il en passe quinze à Valenciennes ; mais,
ayant appris que Gui de Blois se trouve en Hollande, au château de
SchoonhovË , il ne veut pas tarder plus longtemps à aller saluer son gentil
seigneur et maître. Là, il fallut r mille récils qui remplirent un mois entier
iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 11.92% accurate

CHAPITRE IX. Fioissât cñAnomi de liue. I. — Eniréc sok'nbnlli! d'Isabcau de Bavière. — Paris. — Voyage de Charles VI à Avignon. — FroîHart chanoine de Lilk m kfibfCependant Proiseart a résolu de rtiouruer à Paris, d'abord, pour y appruudre le résullat des conlèrences de Leiinghen , ensuite , pour y aseistei' à l'entrée solennelle de la reine de France. Il y arrive donc vers les fêtes fie l'AssotnptioD, et y It'ouve Gnitlaume de Melun, qu'il interroge itoii-seiilemeiil sur les actes des plénipotentiaires duglais, nuis aussi sur ce quM u pu apprendre de ses anciens amis d'Ecosse. Mais celte enquête De l'eropéhc point de composeï-nue ballade poui' célébrer dm ftHes qui surpassèrent en magiilliceM Ce tout ce que l'on avait jamais vu. Ici, c'était < la cilé de Troie la Grande et le

The text on this page is estimated to be only 16.88% accurate

— 179 — * pnliis d'ilion où cstoionl en pennons les armes des *
Troyens; > là, celait lu Pas Silatlin avec le bon roi Itichart) , qui , avant île
combattrà les Sâi'rastns, deman(t.iîl congé (lu rai de France Rien n'y
iiiiiiqtiait, ni les anges qui descendaient du ciel pour couronner la raine, ni
les jeunes fdles qui versaient l'hypocras dans des coupes d'or du haut des
fontaines , ni les oiseaux qui chantaient sous les fleurs; de plits, *
ménestraiscsioieul 4 là .^ grand foison, qui ouvcoient de leurs mestiefs ce
que * chacun sçavoit Taira. > Fraissart dit que la reine, qu'il ne connut que
fort jeune, * estoit une très-vaillante ■ dame qui Dieu douloit et aimoit; ■
plus tard, d'autres historiens seront plus sévères pour celte princesse
allemande , qui apportait pour dot à la France et au roi un demi-siècle de
dcsordi'es domesliques et de calamités puhliques. Paris était arrivé au plus
haut degré de prospérité et de ^lendeur, et longtemps après, lorsque déjà
l'invasion étrangère, jointe â la peste et A la famine, était venue frapper la
capitale (lu royaume de France d'uni! ruine presque complète , on citait
l'époque du couronnementl d'Isabeau de Bavière comme la phis brillartie de
ses fastes. Selon un récit évidemment exagéré, on avait vu alors plus de cent
vingt mille personnes h cheval composer le cortège de la reine de France. .
Paris réunissait pour Froissarl le double attrait de la science et des plaisirs.
D'une part, c'étiit celle célèbre université avec ses soixante millir écoliers et
s.i chaire où

The text on this page is estimated to be only 15.29% accurate

— (80 — retenti:».iit h pirole ausière de Jean de Gerson ; d'jmlrt'
part, cVtaieul ces dames, ces damoiscllcs si gracieuses, si élégHnles, au
chef toujours paré de chapeaux de roSL<s, pnni lesquelles on distinguait •
celle (]ue on clantoit In i pins belle et celle qu'on iippcloil belle simplrment
: • toutes également empressci-s à entendre le prince d'amours, t qui tenoit
avec lui musiciens qui toutes mal nières de chansons, balades, rondeaux,
virelais et ■ aultres dictiés amoureux snvoient chanter et jouer nié(
lodieusement ('). • Froissart avait cinquante-trois ans. Il coramenjait à
éprouver le besoin de ce repos digne et calme, u/.iim cum digtùtate,
indispensable aux travaux sérieux, non point toute l'année, mais du moins
lorsqu'il s'y sentirait réduit par les maladies, les fatigues ou)a vieillesse.
GuiileBlois, fort gêné dans ses finances, payait mal son chapelain, et. {■}
Gilbert de Me!z. Un mol sur cet auteur dune précieuse description de Paris.
Gilliart de Met;; ne devuit pus son nom à sa viile natale, comme l'a cru M.
Leroux de Lincy II ne Tant chercher a expliquer son séjour à Paris que par
ies Tatls bisloHques de la domination bourguignonne. Auteur et Bcritw, i)
reçut, en 1434, aoixaule- trois livras pour deux volumes ^-endus au duc de
Bourgogne, et le compte qui le cilenous Tait connaître qu'il habitait
UrvmmoFit, où sa famille se retrouve a une é)ioque bien postérieure. Voyez
l'excellent rapport de M Gachard sur les archives de Lille, p t'S, A la même
famille appartenait probablement Jean de Metz, garde des joyaux de Jean
s:uis Peur. Dgilizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 14.55% accurate

— (81 — sans loulc , il ne lui venait guère plus d'argent de Chimay. Il ne demandait point-être que ce qui lui était nécessaire pour vivre sobrement et poliment, • comme il le dit en parlant de • la chanoine de Reims, qui vaut en résidence environ cent Horis et en absence trente • francs (')-> Le canonat de Lille, qu'on lui avait donné en mission à Avignon , avait toutefois une autre importance que celui de Reims, car le collège de Saint-Pierre de Lille, institué au milieu du ^{XII} siècle par Baudouin V, comte de Flandre, était l'un des plus riches que l'on connût (*). Froissart avait-il été plus guidé par quelque raison particulière en sollicitait celle prébende? N'avait-il pas des parents dans cette ville? Il en fait mention dans une charte du 18 décembre 1290 de dame Marie Fiocissarde, potinière de la maison des béguines de Lille {»}. On avait promis à Froissart, avant son départ d'Avignon , qu'une année ne s'écoulerait pas sans qu'il prît possession de son canonat de Lille. L'expectative devait être plus longue, selon l'opinion qu'il emploie l'>)Cron. IV, 37. (') Quelques années plus tard, Jean du Monreuil devint prévôt de ce même chapitre de Saint-Pierre. (') Le béguinage de Lille, fondé par les comtesses Jeanne et Marguerite de Flandre, avait pris un grand développement comme l'atteste une charte du 15 juillet 1377. Gui de Dimpierre l'avait affranchi de (ailes et de l'oultreux. ,.,,Goog[c

The text on this page is estimated to be only 15.47% accurate

— 482 — (huis le Dil du Fhrin. dette fois, ce fui le sire île
Rivière, c-et excellent ami de Froissarl , qui iiiiisil sniis le savoir il ses
intérêts, en scrviint avpe zh\ e ceux du roi. Ia-. sire (le RiviÈre, qui était
niors l'un des confidents les plus intimes de Charles VI, l'exlioitiit h
p,ircotirir ses El.ils; I car un roy en s;i jminessc devoil visiler ses terres et *
cognoisire ses gens, et suvoir conimeil ils estoient gout vernés; et ce lui
feroit gr^ndeinenl honneur el prolîl, I et l'eu nimerioiet trop mieux sus
sujets. » Pourquoi Froissant n'accompagna-t-il pas , apr^ les fiUesdePai'is,
soit le sire de Rivière, soit le sire de Coeuy, (lui tous les deux firent partie
de la suite du roi (')î A plus d'un tilreildiit le regretter. Le voyage do Charles
VI n'offrit qu'une succession non interrompue de banquets et de foies. Le
duc el la duchesse de Bourgogne avaient fait annoncer de grandes joutes à
Dijon i Pour l'amour ■ < du roi et à sa hien venue , esloient venues à Dijon
1 grand foison de jeunes dames et damoiselles que le l'oi 1 véoit volontiers.
Si commencèrent les festes, les danses, « les caroles et les esbaltements, el
s'efforçoient ces > dames et damoiselles de danser, chanter et elles l'éjouir
{•) Lacurne de Sainle-Palaye a conclu d'une phrase du chapitre f) du livre
IV {lesquelles choses je ne pus pas toutes ouïr netafoir) que
FroissartsuivitCbarJcsVI dans son voyage; mais Froissart noua dit ailleurs
qu'il ne retourna pas a Avignon et oe revit pas le comie de Foii depuis)e
mariage de Jeanne de Boulogne. Il est d'ailleurs assez mal instruit de lu date
du supplice de Béiisar. iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 15.51% accurate

— 18.1 — • pour l'iiuiour du roi, du duc d<: Tuuruiiu, du duc de
« Bourbon el du sirn do Coucy. > Fruissart iioinirii; parmi elk-s lu <iinie de
Vergj'. Que de souvenirs it'attiichaient à ce nom, clFroïss.irt lui~in6mu
n'avail~il pas mis un iniïine rang iluns Sk'S ^'ers : . . . Genève, Ys«ut,
Hélaine, El l.ucresse qui fu romaine, Et de Vergy tu cha.slelaine. On
descundil le Rhilne en bnteau depuis Lyon jusqu'il Avignon. Douze
cardinaux attendaient le roi pour ia condui'e au palais , où le pape Clément
ie reçut en In chambi'c du consistoire, • séant en une chaire pontilit
calcmnt en sa pspalité , » mais rien ne pul empêcher le roi de renouveler
les fêtes de Dijon, i Le roi de France • et le duc de Touraine , qui csloïent
jeunes el de léger « esprit, quoiqu'ils fussent logés delcz te papu et les carie
di[ianx, si ne se pouvoient-ils tenir (ne vouloient aussi) (que tonte nuit ils
ne fussent en danses, en caroles et < en. esballcments avec les donnes el les
dnmoiselles € d'Avignon, et leur aduiinisloit leurs reviaux le comte (de
GeiiÈve, lequel esloit frère du pie. Si fit et donna t le roi de Fiance moult
de largesses aux damos el • damoiselles d'Avignon, tant que toutes s'en
lonoienl > Mais ce ne furent pns les dames seules qui eurent à s'ii[i]ilaudir
de la venue de Charles VI : tes clerks. qui se Irouvaient avec te roi eurent
aiTssi leur part dans ces fêtes. Siins se préoccuper des droila déjà reconnus,
des pi-uiu^sscs dcj)i fetites, le piipe fit grâce ouverte, en t'hoii,, ., Coogk

The text on this page is estimated to be only 16.15% accurate

The text on this page is estimated to be only 19.07% accurate

— 185 — < puisse i-etounier en Li comté de Hainaut et en la ville
(de Valeiiciennes, dont je suis natif. > C'était à Valenciennes, comme nous
l'avons déjà dit et comme il le répète deux fois, qu'il lui était donné • de m
rafraîchir un t«rme. • Or comment s'y ra fraîchissait- il ? Était-ce en
s'égayant sur ces rives de l'Escaut qui avaient vu naître ses premières
illusions e(sas plus tendres rêveries? Que de fois il s'était plu à en rappeler
le charme : Ce sovetiir, Diex me le sault. Car moult il mo rajoveiiist. Mais
Irenle-H^inq printemps étaient venus renouveler les roses et les violettes
qu'autrefois il aimait à cueillir et à chanter. C'était désormais dans sa tâche
de chroniqueur qu'il trouvait ses plus doux loisirs. Il se rafraîchissait en
s'abandonnant au plaisir de raconter les aventures qu'il avait apprises, • car
si elles mouroient, • ce seroit grand dommage. > Froissart n'était jamais
nisif, et, dès qu'il avait dté ses houseaux, t plnisance lui • prenoil à ouvrir et
à poursuivre l'histoire com< mencée. i Si la prébende n'airivait point, les
chroniques se complétaient et gi-ossissaient de jour en jour. Cependant
lorsqu'il aborda dans son récit l'année 1 383, il remarqua que de nombreuses
lacunes existaient dans ce qu'il avait appris il Orthez des affaires de Castille
et de Portugal. Toujours soutenu par l'énergie de sa volonté

The text on this page is estimated to be only 16.16% accurate

— (86 — et ie seiitimeni de sa mission, • na ressuignutit, coimite ■ il lo. dit, ni h peine, ni le travail, » il cfiilla Valeiicioniies cl se rendit k Bruges. La métropole commeiciule de h flnndre voyail sans cctfse les représentants de toutes les nations de ruiivers affluer fi ses portes ; c'était non-ssulement l'entrepét des denrées et des produits de l'industrie , mais aussi le chan)^ oii l'on venait vetser sur le comptoir des marchands lombards l'or monnayé dans divers pays. C'était à Bruges qu'Edouard III faisait payer la pension de Jean de Haînaut, vainqueur des Ecossais, et qu'il recevait de David Bruce la rançon qui le rendit à la libei-té; c'est là aussi qu'en 1383 tes Écossais k leur tour se feront remettre ta rançon de Jean de Vienne et de ses compagnons, qu'ils avaient nn moment retenus prisonniers Un autre jour, Edouard III dit îi l'un des plus puissants barons de Bretagne, Hervé de Léon : < Je vous I laisserai passer pour dix mille écus, que vous enverrez I â Bruges. > Les mêmes balances où se pesaient les succès et les revers, recevaient l'or que d'autres princes, d'autres seigneurs y déposaient pendant leur puissance, afin qu'il ne leur manquât point au joui- du malheur et de l'exil. Ainsi, sous le règte de Rich:ird II, le duc d'Irlande et le comte maréch:il « font également leurs finances h prendre • aux lombards à Bruges. » D'autres fois, ce sont les auilmssadeurs des princes qui se pressent à Bruges, soit qu'il s'agisse d'échanger les ratifications du Irailé de

The text on this page is estimated to be only 16.06% accurate

— 187 — Brctigny, soil i|iic l'on convienne «l'une trêve destinée
h stispendi'e les iii.uix cl'itne giieri'e que ce tcaità n'a p<i ôlcindre. Il semble
qu'aucune ville ne soit plus favoi-abln iiiix négociai lions ; car la neutralité
industrielle de U Flandre est si respectée qu'il suffit qu'un vaisseau poi-te au
grand mât la bannière nu lion de sable pour qu'il navigue librement sur
loules les mers. • Des Portiigalois et Lussebonnois y a toujours grand <
plenlé à Bruges, dit Froissst-t; or, regardez comment I je fis , si c'est de
lionne aventure : il me fut dit , et je I le trouvai bien voir, que, si j'y eusse
visé sept ans, je (ne pouvois mieux venir h point à Bruges que je ne fis »
lors. » En effet, il apprit k Bruges qu'un conseiller du roi de Portugal, don
Juan-Fernand Pachéco, était arrivé k Hiddelbourg, en Zélande, d'où il
comptait se rendre en Prusse. Sans perdre un instant, il s'embarqua A
l'Écluse (') , et un riche marchand portugais, qu'il avait rencontré à Bruges,
le présenta h don Pachéco, qu'il » trouva gracieux, sage et honorable,
courtois et accoin« table, f II avait avec lui plusieurs chevaliers et ccuyers
<le son pays, < maison lui faisoit honneur dessus tous, * et certainement il
le valoïl, car bien avait Torme, t taille et encontre de vaillant- et noble
homme, • et (■] Froissart, comblé des bienfaits de la mnison de Cbatillon,
put voir à l'Écluse lie marin fliiniandqui, « p:irvoye trop lou(tue - à
démener, "réussit à détivrerHug<jesdeCbâtJilon,prisonDier diuis le
Northumberlaud, et à le ramener en Flindre. ,. Google

The text on this page is estimated to be only 19.14% accurate

— ^88 — Proiijsart ujointe ; • U coiitoit si ilouccnienl , si arréemenl l el tjint voleotiers que je preiiois grand plaisance h < l'ouïr el à l'esrripre. > Sis jours se passèi-eiil, el, quand le vent fut devenu plus favorable, Fi-oissail ruccompagna , pour prendre congé de lui , jusque dans sa caraque, qui était < grande et forte assez pour aller par • mer p»r tout le monde. > Mais il n'oublia point ce qu'il lui devait. Quand il le cite dans ses chroniques, il dit de lui : t Je vous l'ai nommé et encore vous le nommerai. > En effet, tantôt il observe qu'il n'y avait pus en Portugal de plus gentil chevalier, lanlM il rappelle que nul plus que lui ne conta ■ amiablement et doucement. > Froissarl, en retournant de Middelbouï^ à Bruges, eût pu saluer dans cette ville un autre témoin ou plutôt une illustre victime des révolutions du Portugal. C'était l'Infant don Denis, fils du roi Pierre !•' et d'Inès de Castro, qui prétendait être le l^itime héritier de la couronne de Portugal. Son tombeau devait porter son litre de roi, de même que le diadème ne fut déposé que sur le cercueil de sa mère, mais tant qu'il vécut, la fortune fut inexorable pour lui. Emprisonné en Castille, puis, réussissant à s'évader et repris sur mer j)ar des marins d'Oïleude, qui le vendirent au duc de Bourgogne, il avait à grand' peine obtenu d'être transféré du château deBiervliel à Bruges, où il espérait trouver quelque secours (') près des marchands portugais. (') ' Sustentameiitiin). oC'est l'expression dont il se sert lui

The text on this page is estimated to be only 21.08% accurate

— (89 — Inès de Castro était réservée à eux vers de Cnmoëns. Froissart, qui mentionne en une li};ne l'abbaye d'Alcobaça où elle fut ensevelie, et qui n'en consacre que trois à son fils, hésite entre les prétentions du roi de Castille <|a'apf)uyait la noblesse, et celles du grand maître d'Avis que soutenaient les communes. Cette année 1390 et l'année qui la suivit furent fécondes, car nous leur devons une grande partie des chroniques de Froissart, mais les données biographiques nous font défaut pour cette période. Valenciennes, qui honore si vivement la mémoire de Froissart, ignore sous quel toit vécut le plus illustre de ses enfants, et ses archives n'ont pas mieux conservé la trace de son séjour. Cependant on montre à Valenciennes, au coin de la rue de Notre-Dame, c'est-à-dire dans le quartier que devait habiter un chanoine, une petite maison qui remonte au moins au xiv^e siècle, aujourd'hui abandonnée et couverte de mousse, mais encore entourée de respect, quoiqu'on ne sache plus d'où naît ce respect, ni à qui elle appartenait jadis; c'est bien là la demeure si la fois élégante et modeste que put se choisir Froissart assez près de l'église des Cktrdeliers, nécropole des gloires confiées à sa garde. Là étaient ensevelis les comtes de Hainaut, et, à leurs mêmes deins une lettre adressée au duc de ïhiurgogne. (Leg An. HM, V 2i3. Cf. CAroii. III, 5t.) Lizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 19.27% accurate

— (90 — cōlos , Ivs)ii'it<?«s el les ctievjilicfs de leur coirr les plus célèbres pur leur coui'iige et Icui- uraour des letlrea- Là reposaient, l'iiii près de l'autre, Baudouin d'Avesnes cl Jenit de Be.iuiiiiont ; celait \h nussi qu'un écu d'or à trois tliuvrois timbré d'un panache de sable . appendu dans b l'hnpL'lte de Sainl-Josepb , indiquait la sépultuiv! de ce chevalier aimable et brave entre tous, qui avait nom Gauthier de Mauny. Une seule tombe était vide, c'était celle que Gui de Blois s'élail fait construire d'un marbre précieux couvert de brillants ornements dans une chapelle où l'autel était d'ai^nt : vanités dont le néant se faisait plus profondément sentir dans cet hommage que la vie rendait à la mort. Froissarl retrouvait autour de lui , dans sa patrie , plus d'un ami dévoué,. et, parmi les bourgeois, d en était plusieurs qui eux aussi avaient à raconter de rudes emprises d'armes : témoin ce Pierre Breton, qui un jour enfonça son glaive entre les épaules du sire d'Ilingest et le poursuivit jusqu'au château de Plancy, où le chevalier s'élança à grand'peine dans le fossé par-dessus la léte de son cheval. En relisant avec soin les narrations de Froissarl, on y découvre plus d'une page qui ne s'explique que par s:i lésidence h Vatencieiiiiies. Voyez notamment la part qu'il accorde, dans l'aplanissement du différend de Charles VI et de Guilbume d'Ostrevant, à deux, bourgeois de Valciicioinies, Jacques Barrct et Jean Seuwart. Ils siègent dans le conseil du jeune prince, ils vont en Hollande exposer

The text on this page is estimated to be only 14.82% accurate

' —)91 — sL>s perplexités nu comte Ac, l'initiiuit, iU sont
envoyés en ambassade vers le duc de Bourgogne et vers le roi (le France :
lequel est le seigneur qui leur Paria seconde leurs tentatives? Le sire de
Rivière. Froissart ne lui ;ivait-il pas recommandé ces deux kiurgoois, qu'il
appelle « les s;iges hommes ['] ? i Dans sa chronique de Flandre, Froissart
nomme Pierron et Hanin Rasoir. Il eile ailleurs Jean de Neufville [*] et Jean
Bernier, qui possédait la maison de Main aux portes de Valenciennes. Sur
cette maison de Main, dont il fut injustement dépouillé, sur les perscutitins
dont il fut l'objet, on peut consulter un récit fort dramatique de la chronique
de Valenciennes, où se succèdent les princes les plus puissants du temps.
Jean Bernier fut protégé par sa marraine contre son ennemi, qui se
réconcilia enfin avec lui en mettant sa main dans la sienne et en lui
envoyant un bœuf de Savoie et un))Ourceiu de Hayence. La marraine était
l'abbessc de Fontenelle, Jeanne, sœur de Philippe de Valois; le
per(OCaron. IV. 16. (') rhron. 1, 1, m. Je ne sais s'il s'agit ici de Jean de
Neufville qui devint plus tard écuyer et échanson de Philippe le Hardi, duc
de Bourgogne. En 1416, Jean, dauphin de France et époux de Marie de
Hainaut, a pour trésorier Jean Rasoir. Guillaume Rasoir fut abbé de Crespin
vers 1435. Un demi-siècle plus tard, nous retrouvons un Jean Itisoir, doyen
de la collégiale (le la Salle-le-Comte, à Valenciennes. ab,Goog[c

The text on this page is estimated to be only 16.89% accurate

Ronihige qui se réconcilie est monseigneur Huin»ut ('). m. — Vieillesse de Gui <Jc Blois. — Ses fureurs. — Sa prodigalité. — Vente du comté de Itlois. Eien n'est plus triste que le tableau que Froissart li'ace de la vieillesse de Gui de Blois : i Par bien boire et fort « manger douces et délectables viandes, il estoit malement • fort engraisé. It ne pouvoit mais chevaucher, mais le charrier se faisoit, quand il vouloit aller d'un lieu à un « autre, au déduit des chiens et des oiseaux. » L'intelligence s'éloignait ressentie de cet affaiblissement physique. Le gentil seigneur était bien changé, car parfois il s'abandonnait à des accès de colère si violents que pendant les fêtes du carnaval de l'année 1389 il tua de sa main le sire d'Agimont, qui avait été l'un des chefs de l'armée brabançonne à la bataille de Baviweiler ["]. Le malheur vint aigrir davantage cette nature vive et ardente, qui ne trouvait plus d'arène où elle pût s'épancher depuis que celle des combats s'était fermée. Le fils unique du comte de Blois avait voyagé du Brabant en Hainaut par un temps très-chaud. • Il estoit tendre, mol (') Chronique de Valnic'funes. piililiéo par M Buchon, p.632. Ma fille de Jean liernier étoit en 1389 garde de la prévôté de Paris. (•) Ch.arte Ou 19 révisé- 1389 (v st. | (Archives deHnns.) „Coog[c

The text on this page is estimated to be only 15.99% accurate

— tn — » et jeime. » La fièvre le pril, et il rendit le dernier soupir à Beaiimonl le lïi juillet 1391. En même temps que le cuorage do Guî <!e Blois dégénérait en des fureurs qu'on ne pouvait calmer assez lot, sa générosité s'était tninsformée eu une prudigidilé sans bornes. < Point no lui besoignoil, dil Frois.'iirt, fi vendre (son héritage. » Gui de Blois se lais.s'it conduire par un de ces ministres trop complaisants des vicL's des gi'ands, qui k's iliitlent pour mieux les égarer. C'était le (ils d'un tisserand de Malineset lise nommait Sohier. A mesure que sou maître s'appuuvrissait , il se hâtait davant<ig;e de profiter de sa générosité, et il fit si hîen qu'un jour que Gui se trouvait seul à Château-Renaud, il lui persuada de vendre pour deux cent mille francs le comté de Blois au frère du roi de France, qui désirait fort le réunir à son duché de Touraine. Froissart accuse Sohier de n'avoir eu ni sens, ni prudence; il lui reproche surtuul son ignorance : » Il c n'avoit là iully de son conseil fors Sohier, qui oncques < ne fut à l'école, ni ne connut letli'es ('). ■ (•) C.'Aron. IV, 60. J'aime à croire que ce Sohier o'est pas le > Sohilet mon duulc iimi, « nommé dans uue tullade composée vers 439i.FroissartuppeUe les négoc'iations quieureiit pour réeullat lu vente du coinlé de Blois des marchandHie» ; mais ceci ne peut roitiâer l'interprétation que Lacuiue du &ioule-Pjlaye a (louDéo il un vers que nous avons déjà cité, car, im^u de lignes plus loin , Sohier est accusé » d'avoir fait ce povie marché. » L'or qui servit à paver le comté de Blois venait de Milan. Galéas

The text on this page is estimated to be only 14.39% accurate

— 194 — Malgré la venue de son cousin, les lictles de Gui de Blois s'accrurent si rapidement que, lorsqu'il expira à Avesnes, il vit sa femme, Marie de Namur, refuser de le prier et déposer les clefs sur le cercueil, comme les comtesses de Hainaut et de Flandre le firent aussi après la mort d'Aubert de Bavière et du duc de Bourgogne Philippe le Hardi. Ses obsèques eurent lieu sans pompe, et l'on oubliât même de l'inhumer dans le magnifique tombeau qu'il avait fait élever dans l'église des Cordeliers. ■ Ce fut mon »^{ig}eu^{el} ■ mon maître, écrit Froissart, et un seigneur lionnel)le • et de grande recommandation, mais il créoit légèrement (ceux qui nul bien ni honneur ne lui vouloient ('). • Du moins, comme le remarque Froissart, tout ce que Gui de Blois donna du sien ne fut point absorbé par de stériles dépenses sans honneur et sans fruit('). Visconti, pour marier sa fille au Trère du roi de France, lui avait donné une dot énorme, un million de francs, produisant des excès sous lesquelles gémissait l'Italie. (■} Chron. IV, 60. Le testament de Gui de Blois est du 17 octobre 1397. H ; cite son confesseur, Etienne Jourdain, et son exécuteur testamentaire, Renaud de Sens, bailli de Blois. Parmi les legs fort nombreux qui y figurent, j'en remarque un de cinquante francs à l'église collégiale de Chimay, un autre de cent francs à l'église paroissiale de Chimay, un troisième de cinquante francs à l'église paroissiale de Beaumont. (Archives du royaume, à Bruxelles.) [■] < Beau cousin, lui disait Charles VI, je vois bien que vous « estes un seigneur d'honneur et de largesse, et avez eu du temps passé plusieurs frais et dépenses. " Chron. IV, 13.

The text on this page is estimated to be only 7.68% accurate

— {•}■■■} — Lii <;lininiqiiG qu'il fil fuiic • inoull lui coii^l^i
du acs ànt iiers I Mais çulli! chronique, à la composition do laquelle il
présida [leiidiiiil viiiij^t anuéus, a Tait plus pour su mémoire que le plus
somptrueux céuo):iphe. En Gui de Blois Gniss^it l<i branche ainée des
comtes de Blcis, du lu ni^iisun de Chatillon; on lui aussi setuigiail la
posté'ilé de Jean de Beaumoil : s grands duiis l'hisUiii-e que chers aux
lellrcs. iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 14.80% accurate

CHAPITRE X. IEUTIO:is l»E miSSART HVEC LES
SEIfiKEURS. 1. Chevaliers du Hniiiail. — Jean de Werchin. — Enslache
d'AabrccJcoul. — U'ulfurt de Ghisldlcs. — Gaaihier de Hauny. Après avoir
montré Froissart errant de cour en cour, lie chûte.iu en chfkleau, il faut
s'arrËler un instant pour rechercher quelles furent les relations sérieuses et
durables qu'il y f(>rnia. Sa vie vagabonde lui fil trouver beaucoup d'amis,
mais elle n'entraîna ni infidélilé dans ses alfections, ni inconstance dans ses
goûts. Il était bien jeune encore quand, dans un de ses premiers poèmes,
Cogiioissiince lui adressait ce discours : Pour ce qu'en maints lieux iras Oû
pas cognoistre ne pourras Tost chascun pour le |k>u véir. Je te di;\iy que fu
ferds, yiiiinl 1rs conditions s,iuias Lizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 14.05% accurate

— (97 — D'aucun qui fera » hayr : Pense (le lel hamme fnyr, Où tu no peus à liren venir; &iigeiieDtl'eLi eslongerus, Tunt HJt seigneurie à lenr, Ne tuiit te s»iche clong offrir : Fuy-le, ou jiiimjiis honneur n'anis. Mais se tu pue:' sccuintier D'esciier ou de chevulier Qui soit bien rundîlioané, Qui point n'entende à convuitiei' Par S IUer, ne piir mensongier, Telrueiirs'esl a lioniturdoirié Et à vertus hiitMnidontjé. Eslis-le sur lout homme né Et t'en accotnie entre un millier€ Je veu\ bien, écrira-l-il plus tdiil iluiis ses cliroiie« ijties, que ceux qui vieiilnmt après Dioy sachent que, * pourenquerrejustementdetout, eu mon temps congiius • moult «le vaillans hommes, tint de France comme ' il'Engleteri'e, d'Ëscoſſe, de Ciistille et de Portiigu) et < antres terres, pur lesquels je m'informai, et voleutiers. • Froissart recherchait les hommes les plus intrépides et les plus sages, pour mieux connaître soit les aventures des halailles où se révèle inopinément In fortune de la guerre, soil la marche secrète et leile des négociations qui rétablissent la paix ; mais ceux-ci ne recherchaient peut-être |ins moins le chroniqueur qui devait ti'ansmettre ù la postérité tout ce qui honorait ou leur prudence ou leur cou

The text on this page is estimated to be only 19.45% accurate

— 198 — rage. Une si grande utilité est attachée à)a mission
(liril reiiiplil <|ue Henri Chryste^d s'dtlresse ù lui en ces termes : « Je vous
le dirai afin que vous le melliez en • méinnire perpéliioUe, > et l'on voit à la
n.iiss.iiice du fils du prince de Galles le sénéchal d'Aquitaine se hftler de
i'aborder à peu près avec les mêmes paroles : t Froist sart, eseripscz et
mettez en mémoire que madame la ■ princesse est accouchée d'un beau fils
qui est venu au I muude au jour des Rois. Si est fils de roi et sera roi. > Cet
enfant, qui doit être roi, mais qui ne mourra pas sur le trône, c'est Richard
II. Froissart avait pu, dans sa jeunesse, voir Jean de Beaumont et écouter les
récits de ses compagnons d'armes, c'est-à-dire ceux de Jean le Bel, k la fois
chevalier, chanoine et chroniqueur. Plus tard il avait dû ii Gui de Blois,
devenu te seigneui' de Beaumont, une partie des relations qui formèrent sa
chronique, et eu terminant son troisième livre, il disait encore : « S'il plaist à
mon très< cher et honore seigneur, monseigneur le comte Guy de t Blois, le
me dire, pour l'amour de lui, je y enten» drai. . Le Haiiiaul, patrie de
Proiss^irt, occupai toujours ht première place dans les sources auxquelles il
puisa, aussi bien t[ue dans les écrits o{i il les mit en œuvre. Avec quel
empressement, dès qii'il se retrouvait il Valenciennes, h Beaumont ou h
Lestines, n'inleri-ogeait'i) {tas les bra4e8 chevaliers des marches de la
Meuse et de l'Escaut ! Dgilizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 16.11% accurate

— 199 — En Huynuu m'en revenrai, Et (les segnoiirs romple y leiirui Que j'y ai véiis el servis, Qui ne m'y voientpaa envis. Il ne laisse jiimais passer i leurs exploits et de louer leur viileiii', en ajoutunt k leur nom celui du pays où ils sont nés ('). Dis la première page de son livre, il place le nom de Frankc de Halle à cAlé de celui de Chandos. Taiildt il notis montre Altrd de Douslieniiie détruisant aux bords de la Loire la bande de Robert Briquet, tanlét ce sont les sires d'Antoing, de Ligne, d'Huvré, qui dressent leurs tentes sur les rivages de l'Afrique. Ailleurs c'est Thierry de Soumain qui suisil el écarte les lances que les assises de ViUe-Lopcz dirigent contre lui ; moins heureux au siège de Rihedave, il y a b bras percé d'un virelon, mais il mérite à s;i mort les larmes du duc de Lancastre, t connne escuyer d'bonncur • et de vaillance. • Les chevaliers et les écuyei-s du llainaut prirent part à tous les combats et se mêlèrent à toutes les guer'cs. « Or • pensez adonc, dit Froissarl, si lorsque IcsgenliUhommes (■) Ce spulimeùl patriotique se révèle ou se laisse deviiijcr partout. Le comte de Nevers, ayant rclAché h Claience, poil du golfe de Palras, y rencontra Bridoiil de la Porte, qui revenait de Jérusalem, n Si lui firent tous Iwnne chère, pourtant qu'ils • le virent homme de bien el nalir de Hainaut « l'kron IV, S9. Une charte du 19 mai U12 cite Jean, dit Uridoul, de la Porte, bailli des terres de l'évêque de Liège au pays de Hainaut, „CoOgk

The text on this page is estimated to be only 14.91% accurate

I se uppuruilloit, les dames et les damoiselles estoient
joyeuses. Il faut vous (lire : iioiW').* L'accueil qu'ils recevaient fut
des balades, couverts de cicatrices et de trophées, n'en était que plus tendre
et plus joyeux. Mais les joutes ont aussi leur éclat et leur gloire, soit que le
sire de Doustienne y brille sous les yeux de la jeune duchesse de
Bourgogne, soit que Jean d'Aubrecourt y reçoive le prix de la main de la
reine de Portugal. Froissart, dans ses poésies, cite tour à tour : ... Le
sire, Divx li vaille! Car c'est LUI seigneur de grant vaille Et qui m'a
donné volentiers; C'est euse cornus siens reilleis, Oï qu'il me l'ouvinst, ne
quel pari, J'avoie sus le sieu mu part; Et le sire de Uoriaumés De qui je
su! assés amés. Encore en y a qui veilleront Et qui m'estre devindront,
Car il m'est joieelè venir; Se m'en pora bien souvenir J'ici je funi un
vivre lièvre. Mes tous ceulx qu'à présent vous livra {■}f'Aro». IV, 50. (')
Jean d'Aubrecourt se signala aussi dans la fameuse joute de Saint-
Engellert, et, comme ses relations avec Froissart sont connues, nous lui
attribuons les détails si complets que nous l'ouvrons dans les ('ironique»
but tout ce qui s'y passa.

The text on this page is estimated to be only 14.39% accurate

— 501 — M'onl liirgemetit duuiié el fait; Si tes recommeiide el de fail, Eiisi qu'on doit, et i^ans Toiirriire. Ses mestres et ses seigriours faire. Le séiikhal de Huiiaut, Jean de Werchiii , sou lits Jiicqies, sire de Wnlincourt, Jchii de Moriiutiiez, sire de B:iiHeul et de Fonliiics , Nicolas de lluideug;, sire dliipîiioy , Jean de Barltançuii , sire de Donslieuie , Bridoul de Montigny cl.iieut les amis les plus iiiiimes de Gui de Blois. Tous ces noms se retrouvent dans les chroniques do Froissart, mais ce n'est pa\$ sans raison qu'il place au premier rang celui du sire (le 'Werchin, 4 qui moult es■ loil vaillant homme el moull renommé en armes. > Quatre générations de sénéchaux de Hainaut de celle famille prirent part aux guerres de son temps. En 1340, c'est Gérard de Werchîi/ qui entreprend < une grand (appei'lise d'armes , laquelle doit bien csire («niie en (grand prouesse. > En 1308, c'est son lils Jean qui assiège Saint- Valéry. En 1380, c'est son petit- fils qui combat aux barrières (le Gand; en ti02, c'est son arrièrepelit-fils, qui, se rendant en pèlerinage en Galice, délie ' tous les chevaliers de France et d'Espagne, en l'honneur de saint Georges cl de ki dame. Lorsque les chevaliers du Hainaut, aussi bien que ceux de France et d'Angleterre , faisaient des présents à Froissart, était-ce tout simjilenicnl une auinâtie conmic celle qu'on accordait à ces nieniiianls plus ou moins lettrés

The text on this page is estimated to be only 19.40% accurate

— 202 — it isouvent héraills el quelquefois aussi méiiesIrcIs?
Non, c'étiit plulAI un encouragement à ses travaux hisloriijties, c'éluit la
sympathique adhésion des chevaliers au noble exemple donné par les
princes. J'^élaienlils pas (eutis de contribuer aussi à l'accompli ssement de
cotte grande lâche qui intéressait les chevaliers non moins que les princes
eux-mêmes? Froissarl a soin de nous dire qu'il poursuivait ses enquêtes non
seulement (aux couslages > de la reine d'Angleterre, mais aussi t aux
coustages des hauts seigneurs. > Si ces hauts seigneurs menaient tant de
prix '^ ce que le chroniqueur poursuivait ses enquêtes dans la plus grande
partie de la chrétienté, avec quel zèle ne devaient-ils pas l'instruire aussi de
ce qu'ils avaient Tait ou de ce qu'ils avaient vul Rien n'était plus précieux
que ces témoignages, el nous en chereherons les traces en nommant tour à
tour les plus illustres amis de Froissarl. Parmi les chevalici-s du Ilainaut à
qui Froissart dut le plus, nous citerons les sires d'Aubrccicourt, de
Ghislelles, dc.Mauny. Eustache d'Aidu-ecicourl avait rctin dans son hôtel de
Valencienncs la roine d'Angleterre fugitive, et, aprèsavoir aidé Jean de
Bcauniont à plicer Edouard III sur le trône d'Angleterre, il ne l'avait pas
imite en renonçant à son service pour soutenir la cause de Philippe de
Vidoife. t t^ plus grand et renommé capitaine, qui souvent che■ vauchoitel
faisoit.de grandsappertiscs d'armes, c'estoit. «dit Froissarl, messire
Ëust;iche d'Aubreciconrt. i Li

The text on this page is estimated to be only 16.72% accurate

— 203 premier, il pénètre à Crecsone; ii Puiliers, il «iigage l.1 Itaille. Il se sigiule diiis les gieres de Bretagne et ■l'Espagne : kdoiianl III lui iloinie l'ordre de la Jarretière. Au milieu des comliats, Eusliche d'Aubrecicourt rivait â sa dame, noble princesse qui, eniciidiint sans cesse célébrer ses exploits, ^'otuit prise à l'uimer. Cot:itt Isiibelle (le Juliers. nièce de U iwiie d'Aiigleierre. i Celte dame, € dit Froissart, avoit en <tmour monseigneur Eitstache t pour les grandes bacheleries et appert ises d'armes dont t elle oyoit tous les jours recorder , et elle lui envoya t haquenées et coursiers, et lettres amoureuses etgraniies i sigfiliiances d'amour, p:ir quoi leilit chevalier en esloit I plus hardi et plus courageux. • Lorsiju'il Tut pris en Champagne, il p;iya rançon non-seulement pour lui, mais aussi pour le coursier et la haquene blunche qu'il avait reçus de sa dame. Isabelle de Juliers éfciil jeune, Eiistache d'Aubrecicourt ne l'était pins. Ses annés comptaient pour la gloire cl nuu pts pour l'amour. WnUart de Ghistelles, issu d'une illustre maison de Flandre, possédait le domaine de Raismes. pi-ès de Valenciennes. Ami de Jean de Beaiimont comme Enslache d'Aubrecicourt, il avait pris la même part fi l'expédition d'Angleterre. Si Eüstache d'Aubrecicuurl raconta à Froissart la bataille de Poitiers, Wolfart de Ghistelles put lui dépeindre la mêlée de Crécy. Mais, de tous les chevaliers, celui que Froissarl nomme le plus volontiers est (iaulhier de Mauny, « ce vaillant et

The text on this page is estimated to be only 19.82% accurate

— 204 — < (gentil l'hevalier , • intrépide et aventureux cnli-e
tou^ Dca lions inoiisL-ieneiir de Mauiii Hc lo, nepjs tes reiii. Gfiiilhior An
Maiiny était issu des .inciens comtes de Haînaut, et, laiiilis que les princes
de h maison d'Avesnes avaient adopte pour insignes le. lion de Flandre, il
conservait l'écu d'or à trois chevrons de sable, qui remontait, selon le
cordclier Incques de Guise, h Brimehaut, roi des Belftes. Son père, qu'on
appelait le Borgne de Mauny, avait tué un chevalier gascon dans un tournoi
près de Cambray, et il avait lui-même été mis à mort par trahison au
moment où il venait de s'imposer un pèlerinage Il S:iint-Jacques : il éljiit
réservé à son fils de retrouver ses restes cachés sous une dalle de marbre à
la Béole ei de les faire transporter h Valenciennes, oil on lui fil plus tard
celte épitaphe : < Ci gist noble chevalier, me&sire • Jean, dit
le6orgnedeHaugny,pèrea monsieur Watier • de Maiigny qui lit merveilles en
armes aux guerres des t Anglois contre les François. > En 1327, le preux
chevalier n'était encore qu'un jeune damoiscl qui servait et taiiltiil devant la
reine , mais bienlAt il saisit une lance et une épée, et, sans songer à
énumérer ses exploits, on peut bien dire avec Proissart > que son livre est
moult renluminé de ses prouesses. > Ce Tut précisément < pour les grandes
prouesses dont • il estnit renommé • que le roi Philippe de Valois vou

The text on this page is estimated to be only 21.53% accurate

— 20a — lui le faire [> éi'ir, au mépris des règles les plus
s<icréc.s ilt< l'honneur chevaleresque. Gauthier île Mciuny travci'sail la
France, protégé par un s:iur-conduit du duc de Normandie; il avait avec lui
vingt des siens et ne cachait pas son nom, quand on l'arrêta fi Orléans.
Philippe diValois le tenait i pour son trop grand ennemi. > Mais li' duc de
Noi-mnndie, qui avait scellé le sauf-conduit, accourut au palais et déclara
que, si rengagcmpnl qu'il avait pris n'était pas respecté, il serait le premier à
exhorter tous ses amis ft ne plus prendre part h une guerro déloyale : ce fut
sans doute alors, plutôt qu'en 1364, qu'il prononça ce mol célèlire : que si la
bonne foi était hannie de la terre, elle devrait se retrouver dans le cœur des
rois. Philippe, ébranlé par cette noble résistance, se fil amener Gauthier de
Hauny à l'hôtel de Nesle, et le brave chevalier, comblé de ses présents,
arriva assez tAt au siège de Calais pour être le témoin d'un autre exemple
<les malheurs qu'entraîneraient chez les princes leurs passions violentes, si
un fils indigné, si une reine éploréc ne parvenaient à les calmer. Le sire de
Mauny n'était pas seulement renommé par son courage : Froissnrt nous
apprend qu'il était aussi I sagement emparlé et enlangagé. > II. Chevaliers
anglais. — Le comte de Pembrukc. — Le comte d'Hereford. — Edouard le
Despensur. — Rarlhélcmv de Burghcrsh. — Richard Slury. Une fille de
Gauthier de Mauny, qui rendit aux arts, I. is

The text on this page is estimated to be only 16.15% accurate

— 206 — p;tr la fondation du musée d« Cambridge, ce que les
leU lres avaient fait pour immortaliser son père, épousa Jeiin de Hasiings,
comte de Pembroke, Celui-ci, h l'exemple de Gauthier de Mauny, partagea
avec le comte d'Hereford ilionneiir de pi-otéger Froissart. Mais il paraît
avoir dû encore plus à messire Edouard le Despenser, i qui fut, l dit-il dans
ses chroniques, moult plaint et moult regretté t de ses amis, car ce fut un
gentil cœur et vaillant che• valier, fresque et gentil, large et courtois, et
grand capi* taine de gens d'armes. ■ Le graiit seigneur Espen«ier, Qui de
liirgheee est ilespi'iisier. Que t'a-t-il fait? — Quoi, dis-je? assés, Car il ne fii
oiicquei' lasséR De moi donner, quel pari qu'il Tiist. Cen'esloientcailliel.
iiefiiBl, Mes thevuus et florins sans comple ; Entre mes meslies je le
comple Pour seigneur, et c'en est li uns. Les Despenser, qui, de même que
les Stuarts, devaient leur nom à la charge qu'ils rempliss-iiient h la cour [elle
consistait à chercher dans les celliers le vin renfermé dans des peaux de cerf
et k remplir la coupe du roi], étaient issus des seigneurs de Gommiecourt,
chevaliers d'Artois. Élevés trop haut dans la faveur d'Edouard II, ils avaient
expié les excès de leur puissance <lans d'afTreux supplices; mais ces
discordes étaient oubliées, et les nobles aieux de la maison de Spencer
avaient repris à la ab,Goog[c

The text on this page is estimated to be only 19.42% accurate

— 207 —, cour tl'Éduuai'd Ul la posilion <|ui lour était
lé^itimeiiii.'iil acquise. Si le comte de Pembruku raconta à Froissait
l'eupédition d'Edouard Ili ik Buiroiifosse, si le comle d'Hereford lui parla du
combat de Torbay, Édou;ird le Despeiiscr pul lui donner des détails
intéressants sur les guerres des Français et des Anglais en Aquitaine. Nous
serait-il permis d'oublier Barthélémy de Burgliersh et Richard Story ?
Barthélémy de Burghersh est déjà vieux quand Froissart le rencontre en 1
361 . Que de choses ii'a-t-il pas vues? En 1327, il reçoit à Douvres la jeune
reine d'Angleterre. En 1 337, le pape le dégage du vœu qu'il a fait de ne plus
porter les armes avant d'avoir accompli un pèlerinage au suint sépulcre, et il
partage avec Gauthier de Mauny le commandement de la Hotte anglaise;
mais c'est surtout par son habileté et sa prudence qu'il occupe un rang élevé
entre les conseillers d'Edouard Ul. En 1334, en 1338, en 1341 , il traite avec
tes ambassadeurs de Philippe de Valois, en 1347 II négocie à Dunkerque le
mariage d'Isabelle d'Angleterre avec le comte de Flandre, et la même année
il est cité comme l'un des gai-diens de la trêve entre la France et
l'Angleterre. Il traite de la paix en 1348 avec la Flandre, et, en 1349, avec le
roi de France. En 1350. il se rend h Rume, où il a déjà été envoyé sept ans
auparavant. On trouve encore son nom en 1354, parmi ceux des
négociateurs, en 1356 et en 13o9 parmi ceux des chevaliers qui combatleni
à Poitiers ou qui guerroyent en

The text on this page is estimated to be only 20.26% accurate

Chamiiagtic. h.s chartes lui donnent le titi-e de mtiréchui il'Auglelerre, de chambellnti du rot, de connélahle de Douvres et de gardien dos Cinque Ports. Froissart le iimnine: lun bon chevalier etgrond baron d'Engleterre.i Richard Stury, bien plus jeune que Barthélémy de Burt;hersh, rencontre aussi Froissart aux fêles de Berlchamstead ; là où s'arréle la carrière de l'un commence celle de l'autre, toutes deux pleines de laits et d'euseignements. En 1360. Edouard HI arme Richard Stui-y chevalier aux portes de Paris; en 1363, il accompagne le roi de Chypi'P de Douvres k Londres ; en 1 369 , on le rencontre dans l'expédition du duc de Lanc.istre. En 1 370, il est envoyé vers le roi de Navarre et est l'un des témoins cités dans la charte où le roi d'Angleterre confirme les privilèges de l'Aquitaine. A peine est-il revenu d'un voyage k Bruxelles où il rencontre Froissart, qu'il se signale lo 1" juillet 1371 au combat naval deTorbay. En 1373, il se trouve à Londres quand la soeur de Chandos restitue les domaines (le (îeolTroï d'Harcourt. En 1 376 el eu 1 381 , i\ est l'un des ambassadeurs chargés de traiter avec le roi de Fi-ance. En 1 385, Richard II lui confie la garde de sa mère. En 1 387, secondé par ta reine, il est l'un i des sages chevaliers de < la chambre du roi > qui font entendre des conseils trop promptement oubliés. En 1390 , nouvelle ambassade en France ; en 1 394, autre ambassade en Ecosse. Ainsi , les récils de ces deux chevaliers remplissaient près de trois quarts de siècle, de 1327 à 1394, c'esl-à-diro a peu près loul te cadre de Li chronique de Froissart ; el

The text on this page is estimated to be only 16.29% accurate

t«Ue était la cuiifiaice qu'ils plaçaient eu lui, qu'il n'était rien qu'ils lui cBchissent. ' III. Chevaliera français — Engucrrand du Coucy. — Le dauphin d'Auvci^ne. — Le duc de Boiirlion. — Guillaume de Melun. — Le sire de Rivière. La France offrait à Froissart des aiuis non moins dévoués, des protecteurs non moins généreux, et Froissarl, iiusitiM après avoir Ail que messire Edouard le Despenscr est l'un de ceux qu'il compte comme seigneur parmi ses maîtres, ajoute : L'autre si m'est moult communs. C'est le bon sei^ueur de Coiri Qui m'a souveul le poing fouci De beaux florins à rougu esc.iille. Enguerrand de Coucy était par son aïeule issu de lh maison de Châtillon, à laquelle appartenait Gui deBlois. Froissart le vit dans sa jeunesse chanter et danser aux fêtes d'Eltham. Il le connut puissant et riche à Londres, quand il reçut d'Edouard III la main de sa lille avec une dot considérable ; il le renconti'a peut-être en Italie, proclamant fièrement sa neutralité d.nns les guerres de la France et de l'Angleterre, car il sufTisail, disait-on, que (luelqu'un s'écriât : Je suis ik monseigneur de Coucy, pour qu'il n'eût rien à craindre. Mais le sire de Coucy su lasse bientôt, de cette oisiveté : il va guerroyer contre les répu,,,Coog[c

The text on this page is estimated to be only 16.24% accurate

— 210 — bliquesdc Pise et de Florence, et eiinJle les Grandes
Goiupgnies pour conquérir le duché d'Autriche, ('hurles VI lui offre I epée
de connélahle et lui coiiiie le soin d'apaiser les troubles de Paris. Ænguerrand
de Coucy donnait l'hospitalilé à Froissart dans son château de Crèveccœur, el
lui raconUit lout ciqu'il avait appris de son cousin, le comle de Saînl-Pol,
sur les négociations des rois de France et d'Angleterre. D'autres fois, il
l'accueillait dans sa (erre de Hortagne, I bel héritage > entre Tournay et
Valenciennes , que Charles V lui donna peu de temps avunl sa mort, ou bien
il le conduisait dans sa terre de Coucy où tout rappelait la devise du maître :
Coucy à la merveille! Qui vFult lerre de granl déduit savoir Et ou droit ruer
du roîaume de France, Et forteresse de merveilleui povorr, Haullex forests,
et esbiocs de plaisance, Aires d'oi^cuulx, parcs de belle ordeoance, Ou pays
de Vermaodoys, Devers Coucy acheminer te dois : Lors des terres verras la
Dompaille ; Pour ce est son cry : Coucy à la merveille {•,'. Froissart a soin
de nous nommer aussi : Rérnnt, le comte dauphin D'Auvergne, qui tant par
est tins, Amoreus et chevalerens; Il n'est Teleneus ne ireus, (') Poésies
d'Eustache Descliamps, éd. de H. Tarbé.

The text on this page is estimated to be only 18.55% accurate

— 811 — Mes cciclins à tous bons usages, Secrèò, discrès, loy.ius
el sages, AcoÎDlables à toutes fens. En ses muiitieiis Tiiches et gens; Et ma
fil le duc de Botirbon, Loys, ai— je trouvé moull bon : Pluisnurs ilonK
m'oot doiiiié li Uoi. Ledaii|)hin d'Auvergne, i ce gentil seigneur,* comme
Froissarl l'appelle dans ses chroniques, de même que ses autres bienfaiteurs,
avait épousé une arrière-pelit«-fille de Jean II, comte de Hainaut, et de
Philippe de Luxerabourg. Il avait pour gendre, comme vient de le dire
Froissart, le duc de Bourbon, que notre chroniqueur connut à Londres
lorsqu'il y fut l'un des otages du roi de France. Jean d'Orronville nous assure
que Philippe du Iliinaut l'aimait beaucoup, parce qu'il possédait toutes les
qualités requises chez un chevalier. « La roine d'Engle(terre qui lors vivoit,
dit-il, estoil sa parenle, à cause du < la mère au duc estant du lignage de
Haynault, el bien € regardait aussi qu'il fut un chevalier fort amoureux, €
premièi-ement envers Dieu, apiès envers toutes dames • et damuiselles, tant
que par le royaulme d'Englelerre » les chevaliers el escuyers l'appeloienl le
roi d'hon• neur. > Le duc de Bourbon avait obtenu, i par sa • joyeuse parole
el son bel vivre, grSce d'aller et venir t par toutes Testes et eslianoyis i et
néanmoins, il vit sa captivité se prolonger pendant sept ans, se contentant
d'écrire sur sa ceinture un mol, un joyeux mot, comme

The text on this page is estimated to be only 15.74% accurate

— 242 — ik le «lisait lui-même : Espiſbance ! Et quand eiifiit il fut redevenu libre, il alla avec ses amis attaquer les iiifidÈles en Afrique, aux lieux mêmes où était mort son aleuI saint Le fils aine du duc de Bourbon épousa Marie de Berry, veuve de Louis de Dunois. fils unique du comte de Blois. Froissart avait assisté k son premier mariage. Si le jeune comte de Blois qui devait être ■ son seigneur * eùl vécu, Marie de Berry eut été • sa dame. > 11 n'eût pu eu trouver une qui fût plus généreuse, ou plus digne d'encourager ses travaux , cai' Chrislloe de Pisan la- cite comme sa plus noble protectrice, et Eusiachc Deschamps l'a chaulée aussi dans quelques vers écrits au déclin de su Beuii fait aler au chaslel de Clorniont: Car belle y a et douce compai°iire, Qui en dnriçinl et cLantaot s'esbanye. l.es dames là trës-tKuioe bhère lont Alix estriin>tiers. Si convien que je dye : Beau fait iiit^r au chastel de Clermont. Il nu en y a qui les autres semont En loute honeurelen pyeuse vie; C'est i^iirsdis, et pour ce à tous c^crie : lk;:iit fait aler au chaslel de Clermont ; Car belle y a et douce compaigoie. Il faut enfin citer parmi les amis de Froissart, Guillaume de Mctun, qui lui appi-enail ce qui se pass:iit au conseil du roi de France, et ce noble sire de Rivière, qui jivaitreçu le „Cuogk-

The text on this page is estimated to be only 17.22% accurate

— 213 — dernier soupir de Charles V et que les larmes de la duchesse de Berry suivirent seules d'un inique supplice aux plus mauvais jours de la royauté de Charles VI (■). Certes, le chroniqueur <]ui eut des protecteurs si illustres put jouir lui-même de l'éclat de sa gloire, mais ce qui lie l'honneur pas moins aux yeux de la postérité, ce sont les liens étroits qui ont existé entre lui et les hommes les plus sages de son temps. Bien ne démontre davantage son impartialité et toute l'autorité de ses récits que de le voir accueilli avec le même empressement dans deux monarchies rivales, et salué comme un ami par les compagnons d'armes d'Edouard 1^{er} aussi bien que par les conseillers de Charles V. (■) Peut-être ne faut-il pas séparer la protection de Charles V, • Mi^{ss}ire de la Rivière, beau • chevalier, très-gracieusement, largement et joyeusement sa" voit accueillir ceux que le roy vouloit festoyer et honorer. ■ Chibstiné de Visiti, Faits et Histoires de Charles V, VI, 63, izodbvGoogle - * '

The text on this page is estimated to be only 14.94% accurate

CHAPITRE XI. ÉPIQUES LITTÉRAIRES DE FROISSART. I.

Guillaume de Wauriac, — Éustache d'Auvergne. — Cuvelier. — Philippe de Flandre. Lorsque Froissart porta ses vers à Bruxelles au duc Wenceslas, la cour de Brabant conservait encore dans l'histoire de la civilisation et des lettres, un éclat égal à celui dont elle avait joui un siècle auparavant à l'époque du roi Adon ; car il y rencontrait Guillaume de Wauriac, Eustache d'Auvergne, Cuvelier et Philippe de Guillaume de Maillart, qui fut chanoine comme Froissart, avait aussi chanté les naïves émotions de l'amour. Est-il permis de croire qu'une princesse s'éprit de lui

The text on this page is estimated to be only 14.84% accurate

— 215 — qiniid il élail déjà vieux, et n'aima en lui que lo poète?
L'niiecdole nous paraît fort douteuse ('). Il est vrai i(ue CiuiUaume de
Machaiilt éUi'd à la fois \ersificaleur, musicien el vaillant liomme d'armes.
Pendant treille ans il avait servi le roi de Bohême, et il rénétail \$:ins cesse
dans ses vers la det ise (les preux : Onnenr crie partout et vuet : Fay que
doys. aviengne que puet. il est assez vraisemblable que Guillaume de
Machauill composa pour Wenccsias le dit du Hemède de Fortune ou de
VEcuBlev. Parmi les ballades, lais et j'ondcaux qui y sôiu insérés, ne
retrouverait-on pas quelques œuvres poétiques du (lue de Brabanl? Dans les
comptes de Jean de Cha(') On a quelque peine à comprendre que des énidils
Tort recommanda blés, et tout récemment encore H. Tarbé, aieot voulu
reroiinaltre Agnès .de Navarre pour Ihoroînedu romaudu Voir dit et des
lettres qui en forment en quelque sorle la première rédaction. En effet. Il
paraît difficile de trouver le nom d'Agnès dans deux vers oîl il n'y u pus un
seul (. oii celui de Navarre dans trois autres veiR où l'uiiteur nous avertit
d'elfacer les ?', surtout lorsqu'on remarque que, dans le même potme,
l'auteur appelle sa dame Jehane. Il seiait impossible de justiSer le nom de
Tliomas, donné â son Frère, la mention des enfants de sa sœur, el certaines
phrases doiil il résulte que cette dame n'était pas mariée deux ans après la
pesie qui désola Paris, en f 34S. Ce quinousétonne encorebien plus, c'est le
rôle étrangeatrlrbuéa une princesse de sang royal, qui va s'éliatlre tanlOt au
cat>nret, tantôt à la foire du Landit à Saint-Denis, oii elle ne trouve pas
même un lit qu'elle puisse occuper sans le partageru M.,,,,Coog[c

The text on this page is estimated to be only 16.86% accurate

— 216 — tillon, ou appelle MachauU l'nulcur des tii/au dys.
Pendant ■<3 vieillesse, il s'était relire à Reims, et c'est ainsi qu'il faut expliquer ces < ers de Froissnrt iiiis le Buisson de Jonèce : Je cbemiodis en ce voyage En paix, en joie et en revel. En chuiitant un molet nouvel Qu'on m'avoil envoyé deRains. Eiistache Deschamps, élève do Guillitume de Miicli:iiiill, Fay ce que dois et aviengne que puet. Poêle élégaiit, quoique piirfois trop pou sévère, ayant pour amis Guillaume de Melun parmi les chevaliers français el Guichard d'Angle p»rmi les chevaliers anglais, c'est-Wire les mêmes amis que Froïssarl, jl avait pu le voir ik Bruxelles, et le rencontra de nouveau à l'Écluse, où, témoin comme lui des gigantesques armements de In France, il disait à Charles VI : Noble lyon, puurvoiez voslregeol, Vivres, vaisseauïaient sans scrupule; N'aiez la nom, par le detaull d'argent, D'esci'evise qui en aluni recule. Nous citerons ailleurs des ballades d'Euslache Des champs, envoyées h Froïssart, mats il en est d'autres qui, bien que ne portant pas son nom, semblent également lui avoir été adressées. Telle est celle dont nous donnons les premiers vers; Quelles nouvelles de l'union? Seront ces deus papes d'aecorl ?

The text on this page is estimated to be only 18.90% accurate

— 217 Ou htm ccllu nctrc i}ui D'où viei)s-lu î — Je viens de Paris, et qui su termine par ce refrain : Ué ! doulz amis, qu'en dit li roys? Tclk'S sont encore colles que nous avons défi reproduites en reconnaissant Froissart dans \o compains qui, à la fois chroniqueur et poêle, n'ignore rien de ce qui se passe dans k chréticnlé. Eustache Deschamps eût pu être chroniqueur comme Froiss^irl. Quelques friigments sur lii mort de Marcel, intercalés dans ses potisies, offrent tous les CRraclères de l'éloquence narrative : on sent dans ses écrits, comme dans ceux de Froïssart , et plus vivement peut-être, le véritahle sentiment nalional de l'époque, une profonde symp.itbie pour les misères du peuple, qui ne s'abaisse jamais jusqu'à excuser la sédition des maillotiis, un dévouement sans réserve aux institutions monarchiques et cUevaleresques, qui s'afflige plus vivement des vices des grands. Cuvelier, qui, de même que FroisSLirt, alla jusqu'à Schooiihove chercher les bienfaits de la maison de Blois, s'efibr^itde joindre à tous ces beaux pi-éceptes, l'aulorité d'un grand nom et d'un exemple tout récent, en rimant la chronique de Bertrand du Guesclin que, peu d'années après, fit mettre en prose messire Jean d'Estou te ville , capitaine de Vernon [■). {■) Quel rapport y a-t-il lieu entre Cuvelier, auleur Ai In cbronique de Bertrand du Guesciin, et le cbevalier arlésit'O I- t9

The text on this page is estimated to be only 12.88% accurate

— 218 ~ Macbiult , en servunl le roi (le Bohême , Guvclier, en servaiil Beitiinil du Giiesclin, avaient appris l'un et l'airtre à honneécole à apprécierla gloire et l'honneur. Ils admirèrent avec Froissart la noble persévérance et le généreux dévouement du bon roi Pierre de Chypre (') . Tous les deux le célébrèrent dans des poèmes ; mais, parmi les hommes qtii éprouvèrent le même sentiment de respect et de vive sympathie, il y en eut un qui fit encore plus que Froissart, Machault et Cuvelier; car, s'il honora le rpt de Chypre de sa plume, il l'aida également de son épée. C'est Philippe de Maizières, qui fut aussi l'ami d'Eustache Deschamps, car il disait à Charles Vi dans le Sonye du vieil Baudouin Cuvelier, qui perdit uo œil eu 1351 dans un combat près de Saint-Omer?— Les savants auteurde l'Hisloire Ultéraire de la France pensent que les poètes du nom de Cuvelier appartiennent à l'Artois. ()LorsqueFroiss3rt,Miichault et Cuvelier parlent du roi deChypre, on retrouve leB mêmes pensées et presque les mêmes mois: 1 Si le noble roi de Chipre Pierre de Lusignan, qui Tu si vnil« lant homme et de si haute emprise, eust longuement vesru, il a eust tant donné à fuire au sondan et aux Turcs que Oepuis le " temps de Godcrral de Bouillon ils n'eurent tant à faire. » C/iron.111.25. Qu . depuis 1«U î Codofro, DoBoilloaquifli Ri.int.ir»ï Au Swrasim.Iu tLoiuMcnd Pu i[«iBiin>l(u> enl in«n6. Hu:» iT,.V<«i.KnlJ#P» „Coogk

The text on this page is estimated to be only 17.48% accurate

— 219 — pèlerin: » Tu peux bien lire c(ouïr les diciésvcr lueux
lit^ (Ion serviteur Euslace. i Celait ;i la cour de Wenceslas que le roi Pierre
de ('hypre avail trouvé, lors de son voyage en Occideiil, l'eu thousi<] soie le
plus vif, les promesses les plus siucèrcs. Hais entre lous les chevaliers et
écuyers de Flandre, do Brabanl, de Picardie et des bords de la Heiise, qui »
associèrent ati Kiv* siècle à cette croisade trop peu connue, il n'en est aucun
que l'on puisse comparer à Philippe de Maizières. On manquait de navires
jiour traiiipurler les civisés en Orient : il se souvint de Viltchardouin et alla
haranguer à Venise le doge et le peuple, qu'il persuada par son éloquence.
Bravant les tempêtes et les naufrages, combatt^int au premier rang contre
les Sarrasins, et souvent, comme il le dit lui-même, thabandonnc « en terre,
comme mort, d'amis et ennemis, » puis élevé aux fonctions de chancelier, et
non moins distingué pnr sa prudence que par son courage, il eut, cent ans
plus ldt, été le libérateur de ces rives éloignées d'où la croix se retirait à
peine : comme Villchurdouin, il eût pu être aussi l'historien des victoires
préparées par ses conseils ou décidées par son courage. Les Bollaiidisles
ont inséré dans leurs Acia l'un des ouvrages de Philippe de Maizières: c'est
la vie du bienheureux Piei-re Thomas, patiiarche de Constantinople, qui
accompagna les croises D inciens inventaires lui attribuent aussi on traité
Denegltijenliaehri^tianorum. Parmi les livres qu'd rédigea en fiançais tout le
monde connaît le

The text on this page is estimated to be only 15.33% accurate

— 320 — Soiige du fii'tl /.èUfin. Nous lui resliliiei'oiis ilt-iix autres ouvrages iiiioiyyiues, conservés l'un k Londres, i'autrp- â Bruxelk-s. Le premier esl une IcUre iidrcssée a Hichard I[|Xiur l'exhorter à f>iire ta paix avec la France. Le second poi'tK pour litre : L'Eupilre laiwnlabk et consolatoire Mr le fait de la descon/iture lacrymiAk de Xicliojioli, adrcçant à long tes rois, princes, barons, clievaliera et communes de la cresiianlé catholique. L'auletii* se désigne sous le litre modeste de solilalii'e du monastère des Céleslins de Paris, et c'est en priant dans ce cloître, nous racoikte-t-il, qu'il a vu apparaître un de ses amîs qui avait péri par le fer des infidèles en lenail la bannière de Bourgogne serrée dans ses hras. i Lors soudainementl lui fut advis, rapporte-l-il lui-mémo, qu'il véoit devant luy un homme, I la face pâle, les pieds nus, un bourdon en sa main, et > au costé seneslre avoit une grande plaie de laquelle le < suiig couloit à gruiis ruisseaux. Jç suis, dit-il, l'inror• luné Jciian de Blaisv qui souloye estre réputé entre les ■ gcnsd'urmes.etlcsgransprincesm'avoiciUassezchier... (Loi-s ledit solitaire dit ainsi : Hélas, hélas, es4u Jehan > rie Ulaisy, le chevetaine esleu de Dieu et du roy pour ■ garder Paris de ses grans lourheillous, es-tu celuy qui • par haulle emprinse fis mettre au forreau les espées de • XXX à XL chasteaux d'Auvergne? > Jean de Blaisy se contenta de répondre qu'il était envové par Dieu pour annoncer k toute la chrétienté que le moment était venu de renoncer à ses vices et de se réunir contre les infidèles. déjà prêts à friinchir le Danube. D^Lizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 18.43% accurate

— 224 — Les barons bI les chevaliers se laisseront- ils toujours séduire par le roi Orgueil et ses épouses Convoitise et Luxure, au lieu de suivre ces nobles daines qu'on appelle Miséricorde, Vérité, Paix et Jusliceï t Encores il nous t devroit souvenir des exemples de notre temps, c'est l assavoir en espécial de la desconriture de Crécy et de * Poitiers, lesquels Dieu consenti pour la corruption des ■ vertusqui souvent furent foulées et ahandonnées comme « scevent ceuls ^ui se trouvèrent presens • Nicopoli laissera des souvenirs plus cruels encore que Crécy et Poitiers; c'est en relevant nn front puriîé par le repentir, c'est en plaçant k croix sur ses épaules dégagées désormais du fardeau des désordres et des inquiétudes du niHide, que la chevalerie, reconstituée en ordre i-eligicux comme au temps de Hugues de Payens et de Geolîroi de Saiiit-Omer, pourra sauver l'Europe et venger ses défaites ; mais surtout qu'on n'aille point adaier avec de l'or ceux qu'il faut punir avec du fer; qu'on fuie la médiation du duc de Milan el t de tous ces faux chrestieiiis, I aliés aux ennemis de la foy, qui vendroient leur f p^re pour argent, et loutesfois ce seront eulx qui < se montreront plus grans amis du duc de Bonr.gogneC;,. (•) Us. 10486 de la Bibliothèque de Boureogne. Comparez quelques lignes de Froissart : a Oji lenoit le duc do Milan pour "chrélieii, el il qnéroit iilliance à un roi niérrénnt, • etr. Chrim. IV, SO. — L'atitre ouvrage de Philippe de Mdizièi'es est 'Ole il Londres, Rojal mas. W, B V(. l'J, u M.,L.,Goog[i:

The text on this page is estimated to be only 15.26% accurate

— 222 — Philippe (le Miiîzièrcs jouissait aloi-s de loule rauloritc iirquisc h sji sagesse et à son expérience : ChiiriM V, avant de mourir, l'avail di'signé comme l'un des conseillers de soii fils. Qu'adviiit-il toutefois de ses romontraïices? Il suffit, pour le savoir, d'ouvrir le compte d'Oudot Doiiay, oit l'on trouve l-i meiKion sniviintu : t A Nicolas Paslc, apostat, onze mille ducats, pour t laquelle somme ledit mcssite Nicole respoiïdit pour t monseigneur de Nevers envers le Bazarl, empereur des » Turcs. 1 Si Jean sans Peur, sorti des prisons de Bijazet, grâce h l'or qu'on prodigua pour sa rançon, songea à recourir au foi', ce fut seulement pour Taire assassiner le duc d'Orléans, qui dans son testament avnil désigné Philippe de Miiizièrcs pour exécuteur de ses dernières volontés. II. Pélnirqiip. — Chaucer. Lors<{ue Froissart rencontra, en 1368, Pétrarque à Milan, il avait trente et un ans, Pétrarque, près de soixante -quatre. Froissart ne jouissait pas encore de tout l'écliit de sa renommée. Rien ne manquait à la gloire de Pélranjue. Cependant lorsqu'on remarque que le poète italien recevait avec empressement tous ceux qui venaient îi lui, et que d'autre part le jeune clerc de la reine d'Angleterre se sentit toujours porté à s'accoinffr des hommes que recommandilient leur sagesse et une haute réputation (le science ou do génie, il est ilifficile de croire que Pé

The text on this page is estimated to be only 20.44% accurate

— 22:(— trurque n'ait pas acccKtilli Froissart, soit dans sa maison située vis-i-vis de t;i basilique île Saint-Ambroise, soit dans sa vilk de Linterno, où il avait, dil-on, formé une académie do trente jeunes poètes qui récitèrent des épllhalmes aux noces du duc de Clareiicc et d'Yolande de Milan. Il faut regretter ijiie Pétrarque ait cru devoir détruire, parmi les lettres qu'il écrivit, toutes celles ijiii ne lui si'mhlaient pas dignes de son talent, et l'on sait aussi que Froissarl nous a laissé fort peu de détails sur les cinquante premières iiniié<.'S de sa vie. Quant à Philippe de Hainlèies, qui sans doute les connut l'uu et l'autre, il se borne à nommer Jean de. Dondi, qui fut à la fois le médecin de Pétrarque et son ami. Il est encore d'autres noms qui pourraient ne piis être étrangers aux relations de Froiss;iil el de Pétrarque. Quand Pétraniue nomme les cartlinaux de Boulogne et de Talleyraiid majni aji-istoUcœ cymbw rémiges, el que Froissarl les appelle également les plus grands du collège, on ne peut oublier que le cardinal de Boulogne, prolecteur de Pétrarque, appartenait de fort près, par sa naissance, aux maisons qui se firent honneur d'accueillir Froissart. Son chapelain Philippe do Vitry, qui devint depuis évêque de Huaux, entretenait des relations non moins intimes avec Pétrarque qu'avec Machaidt et Doschamps, CCS amis de Froiasnrt. Noos remarquons aussi que l'archevêque lie Sens, Guillaume de Melun, qui Iraita avec Galéas Visconli à l'époque où celui-ci choisit Pétiarqiie pour son ambassadeur en France, était le frère de ce sire

The text on this page is estimated to be only 18.84% accurate

— 121 — de M^l qui que nous avons cité si fréquemment dans les chapitres précédents comme l'un des plus généreux et des plus constants protecteurs de Froissart. Le chroniqueur Froissart voulut réunir le nom de poète à celui de chroniqueur. Le poète Pétrarque se fit couronner au Capitole comme poète et comme historien. Tous deux furent chanoines. L'un observe qu'en Italie les chanoines donnaient plus de pain et de vin qu'il n'en pouvait consommer lui-même ; mais l'autre se plaint de ce que les chanoines lui rapportent si peu. Quoique chanoines, tous deux célèbrent l'amour chaste et pur, en donnant à leurs dames les mêmes traits, les mêmes cheveux blonds, le même penchant à errer dans les jardins, dans les prairies, à s'y couronner de violettes, et d'ailleurs la même sévérité, à ce point qu'à l'époque trop prochainement écoulée dont ils rappellent les souvenirs, l'un et l'autre ne pouvaient s'approcher d'elles que dans les réunions où elles brillaient sans rivales, et que tous les deux eussent expiré de douleur sans qu'il fût à une certaine parente qui les prenait un peu en pitié, ils n'eussent parfois obtenu un mot, un sourire, doux rayons d'honneur et de vertu, douce lueur d'honneur, de vertu. Froissart nomme dans ses chroniques la Sorgue, dont Pétrarque fut l'ermite. A son premier voyage à Avignon, il trouva la cour pontificale, la ville et la campagne si remplies d'enthousiasme pour les vers de Pétrarque, (que tout le monde ne songeait plus qu'à sa poésie; le laboureur arrêtait sa charrue, le maçon laissait re

The text on this page is estimated to be only 16.34% accurate

— 233 —
luniber sa truelle pour répéter qiieli|<ie sonnet on
quelque chanson : les iiolaîres et les méik-cius eux-mêmes ne !>'enl
retenaient plus que de Virgile et d'Homère. Avignon, s'abandonn.iitt
mollement ù lu voluplé et av\ plaisirs, rappelait ces académies qui, du temps
des Romains, llorissaieit sur ces mêmes rives <lu Rhône. Pétrarque visilii
aussi la patrie de Froissart. Il cile dans ses lettres le Brahant et le Hainaul, et
on a de lui un célèbre sounet sur les ombrages inhospitaliers des Ardennes :
Boschi inbospili o selvaggi. Onde vunno a gran riscbio huomiDi cd arme.
M;iiis Pétrarque est plus grave, plus triste que Froissart. Il chante les peines
do l'amour , rarement ses illusions et ses espérances. Parfois il choisit les
mêmes héros que lui, et c'est ainsi qu'il célèbre l;inldt le roi de Bohême,
tanldt le duc de Lancastre : 'L duo di Lniirastro, rlie pur <ii:mzi Er' al regno
du' Pranrhi uspro vichio. Mais il n'eût pas compris que Froissart se servît,
pour raconter leurs hauts faits, de la langue française, car il ne pardonne pns
à Philippe de Vitry de l'eniployer dans ses lettres, et le gronde de ce qu'il ne
secoue point la poussière gauloise des grands chemins qui conduisent au
Potit-Ponl et à la bruyante rue du Fouurre {'). Ce qu'il (■)Gallicos pulvis,
Episl. f'om.,p. 5"8. D^Lizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 18.10% accurate

— 226 — eût loué siiiis réserve Jaiis Froissart, cetuil ce désir do voir el' d'apprendre «ju'il éprouvait non moins vivement (fue lui, multa videndi ardoT et sludium. Pétrarque ne cite pas davantage Chaucer; mais celuici, eu rapportant la louchante histoire de Griselidis, ii'ouhlie pas d'iijoitcr (ju'il l'a apprise à Padoue du puële lauréal. dont la douce rhétorique a enluminé toute l'italiis du poésie ; \Vl|os relhorike swele EnUimiiicJ allUaille otpoctrie. Attaché pendant de longues années au duc de Lancastrc, qui fut célébré à la fuis par Pétrarque et par Froissart, il s'était trouvé en contact avec deux littératures riches et fécondes, et l'on remarque tour à tour dans ses œuvres des imitations de Dante et de Pétrarque, ou bien des traductions du roman de la Rose et des fabliaux. Nous nous bornerons à rechercher ce que furent les rapports de Chaucer avec Froissarl, et quelle influence ils exercèrent sur le pocte angl;iiis. Lorsqu'on 1 364 Froissart se voyait accueilh avec empressement îi Eltham ou à Berkhamsteud par une princesse de Hainaut devenue ruine d'Angleterre, Clianccr venait d'épouser la sœur d'une des damoiselles qui l'avaient accompagnée, Philippe de Roet, qui était peutêtre sa filleule. Comme Froissart, il composait des ballades et des virelais, taillât pour la reine, tintât pour la jeune duchesse de Lnncasirc, dont il pleura également la

The text on this page is estimated to be only 21.44% accurate

— 227 — mort prématurée eii des vers louchants. Tous les <lcux ont pour ami Richard Stury. La seule fois que Froïss,'irt nomme t Joffroi Chaucier, > c'est en plaçant son nom à cdté de celui de Richard Slury parmi ceux des ambassadeurs qui négocièrent en 1 376, à Montreuil, le mariage de Richard II avec une fille de Charles VI ; mais ils comptaient d'autres amis communs dans la noble maison de Burghersh, dont l'héritière épousa le fils aîné de Chaiicer. Enfin le jour des épreuves arriva . Chaucer, qui nous .dépeint si énergiquement les épouvantables clameurs de Jack Siraw et de sa bande, se vit accusé d'avoir encouragé l'insurrection, et réduit à fuir au delà de la mer. Ses bit^raphes remarquent qu'il trouva un asile dans le Hainaut : ne fut-ce pas au presliytère de Lestines? Ce fut peut être à Lestines ou à Coudenberg qii'Eustache Deschamps rencontra Chaucer, qu'il compare à Socrate, à Sénèque et à Ovide. Plus tard, Ëustache Desch:imps chargeait lord ClilTord, qu'il appelait l'amoureux CIIIFord, de fijire parvenir ses vers à Chaucer. Le nom de Clifibrd se retrouve dans les chroniques de Froissart comme dans les drames de Shakspeare. Les persécutions avaient cessé. Chaucer rentra en Anglelerre et y recouvra ses emplois et ses pensions, tuâme le tonneau de vin que chaque année lui délivrait le grand Iwutillier d'Angleterre, et quand le duc de Lancàstre, au grand étonnement de tous, épousa lady Swynford, Catherine de Roet, il se trouva son beau-frère; grSce à

The text on this page is estimated to be only 18.99% accurate

— 228 — ce coup inaltenu lie la foitunc, un pclit-fils de Li belle Alix fie S;ilisburj' recherchera plus Liril la main de la pctile-PiUe rhi poète qui avail composé «es vers soos les iinibraji^es du parc de Woodstock, tout rempli dos souveiiii-s de la Iwlle Rosemonde. Entre Froissart el Chaucei' il y a pltis d'un rapport, plus d'un poiut de comparaison. C'est la même attention à observer, à saisir, à reproduire avec autant de linesse que de vérité ce qui sj passe autour d'eux, le même penchant k se mêler à la vie élégiinle des cours, à se lier avec les hommes les plus distingués. Le même enthousiasme les porte à admirer et à raconter les fêtes, les tournois et les joutes. Mais Chaucer a plus de malice et d'ironie ; les tableaux qu'il présente ne sont pas toujours irréprochables; c'est à Pétrarque, c'est à Boccace que remontent les Canterlmry Tairs; mais nous retrouvons la poésie plus chaste de Froissart (lins des œuvres moins étendues, dans ses ballades, dans ses virelais. Tantôt clans son pocme de la Cotr d'amour il rédige les préceptes d'amour comme Froissart lui-mOme les eût rédigés , tantot il chante le beau mois de mai et ses tièdes matinées qui voient éclore la fleur élcg;into que les Fronçais, dit-il, nomment la belle marguerite, et c'est sans doute i\ Froissart qu'il fait allusion quand il écrit dans le prologue du Teslamenl of Love : • Dos esprits supérieurs se t sont délités (pourquoi n'em ploierions-nous pas à pro« pos de Froissart le langage même de Froissart ?) à dicl 1er en français, et ils ont accompli de nobles choses :

The text on this page is estimated to be only 17.82% accurate

— 229 — • in freneb halli many sovfra'ne. ki'IUs had grêle delyle
lu < emiile, and Itavp. many noble tlùn'jt» fulfilde. > Le hasnrd avait réuni
aux fâles de Milnn los génies les plus émiiienls du xiv^e siècle, à qoi Irois
hngnes, trois littératures durent leurs progrès et leur aveHir : Pétrarque, qui
assouplit la lan^io encore inculte et i-udede Danlc, Froissart, qni rendit
cgiilemenl plus élégante, plus rapide, celle de Villcliardoutn el de Joinville,
Chaucer, que Pnpe, son imiliileur, appelle le créateur do pur anglais. 111.
Christine de Pisan. — Gerson. — Le religieux de Sainl-1 enis. — Jean de
Venelle. — Jacques de Guise. A la même époque où Galé;is Visconti et
Henri de Lancastre protégeaient Pétrarque et Chaucer, ils cherchaient à
attirer également à leur cour une femme dont le père était italien, dont le fils
vécut en Angleterre, mais qui s'était attachée tellement à la France que
jamais on ne rencontra de sentiments patriotiques plus nobles, plusétevés,
plus vifs que les siens. Nous avons nommé Christine de Pisan. Les relations
de Christine de Pisan avec Froissart ne sont indiquées dans aucun
témoignage contemporain , mais il est impossible qu'elles n'aient point
existé ; Froissart dut rencontrer Christine de Pisan, non-seulement â Paris, à
l'époque où elle recueillait de la }»ouche de son

The text on this page is estimated to be only 13.17% accurate

— 230 — niu'i, fils d'un JiiJcieii serviteur tlu Charles V, tous tes
iliSl:iils rehilifs h l;i vie îiilime de ce prince, mais aussi chez ion iimi, le
sifc de Wurchin. Jean de Werchin, que nous uvons cilé ailleurs jhinni les
proleclcurs les plus éclairés de Froissarl, était aussi l'un de ceux que
Christine de Pisan célébra dans ses vers, car elle le choisissait pour jugo des
débutS d'amour et lui Bon sùneacha! de {faynaul, preux etsalge, Vuilluut en
[dis et gentil en ligiiaige, Loïal, courtois de Tail et clul.mg.ii;e, Duit et
appris De tous les biens qui en Iton sont rompHs. lit elle ajoutait dans le
Délai dfs deux Atnatts : Le sénesi'li;)] de Huinaut, or voyés S'il est d'amours
â droit liien convoyés. Ses jeunes jours sont-ils bien employés? Èsl-
iloiseulx? Vii-il suivant armes ? Esl- il piireceux ? Que vous semMe'-it?
Esl-il bien angoisseux D'acquieire los? Supérieure pur le génie de l'histoire
comme dans l'art des vers , Christine de Pisan a laissé une des nnrrations les
plus précieuses de son temps dans le Livre des faits et bonnes mœurs du
sageroi Charles V, el nous lui restituerons l'honneur d'avoir écrit un autre
chef d'œuvre, le Livre lies faits de Jean BmieîifuauU, coniposc. croyons-
nous, à

The text on this page is estimated to be only 16.47% accurate

— 2¹ — 1; i irière de Guillaume île TigiiioiiviUu, ii qui elle
iléJiii sus épilres sur le Loman de la l'.iise ('). 11 i!8t assez aisé d'expliquer
coiniiietit ee livre excellent devint si rare qu'on en connaît !i peine un ou
deux nianuscrls. L'auteur nous apprend qu'il fui écrit en 1 408 ; or, cette
même année, Guillaume de TignonviUe (ut pri\ é de la prévôté de Puris : ou
nlléguait pour prétexte je ne s lis quelle querelle avec l'université, mais
Juvénal des Ursiiis a soin de nous dire que le véritable motir de sa disgrâce
él; iit son attachei»ent au feu duc d'Orléans, et sa résistutice aux intrigues
des Bourguignons : il avait eu olTiit dirigé l'enquête qui avait eu lieu
immédiatement après l'attentat de la Vieille rue <lu Temple. Le livre que
Christine de Pisan avait écrit pour lui, l'aurait suivi dans lu silence et dans
l'obscurité où s'acheva sa vie. Eu poésie, Christine crut comme Froissait à la
dignité de l'amour qui était à ses yeux l'une des bases delà chevalerie. Elle
composa un livre pour combattre la doctrine ntlâchée de Jean de Memig, et
s'éleva éloquemment dans la Cité des dames t conire ceulx qui dieiit que
n'est pas t bou c {ue femmes aprengnent lettres. > Les nobles dames
auxquelles elle adressidtscsdiscours, étaient les duchesses de Berry, de
Bourgogne et de Hollande, la comtesse de Olcrmont et Vulenlinede Md:in,
qu'elle peignait, alors que (') Nous donnoijs à In fin de ce volume len
preuves «fui nous piraissenl éliiblrlesilroitsiJeChi'istiiedcPisauâ rcvcn
tijijier le l-ivre des fnils de BouciquauU. D^Lizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 15.00% accurate

— «32 — rjeii iif prés igoiiiU'iKore son triste veuvage, ifoi'te et con• skiiitu en cuuriigc, île graitt iimour h son seigneur, de t bonne doctrine à sm-s enfants. > On peut seulement lui reprocher d'avciir |>liicé îi cûlé de son nom celui d'isabuaue de Bavière « en laiuellec, dit-elle, n'a rien de crnaullé, ne < quelconque mal vice, mais toute bonne amour el béiii. gnité. 1 [') Co fut aussi à Isabeau de Bavière que la fille de l'asti-ologue de Charles V olTrit ses cpllrce sur le Roman de la Hose. (Comme je ayc entendu, lui dît-elle, que votre < très-noble excellence se délite k ouïr choses vertueuses I et bien dictées. » Et elle poursuit en repoussant, sous le patronage de U reine de Fcarice, ces outrages adressés à toutes les dames. A la doctrine chdsle et pure qu'avait répandue le chanoine Froissurt, et après lui Christine de Pisan, un autre chanoine répond par l'apologie du Roman de la rose, ce premier évangile du communisme appliqué fi l'amour. On ne saurait assez s'en étonner quand on remarque que c'est Jean de Moutreuil qui appelle lanlutn ojms celle interminable suite de rimes , où la forme est si étnnige et le fond si peu in-éprochuble. Mais qu'on ne croie point que parmi les théologiens, lu Loman de la Pose obtienne partout, grfkce à ses allégories , une indulgence évideniluent excessive. Dans ce débat de chanoines \$ur la doclrinc d'amour, le dernier prétre qui élève la voix, la %oix (') Us. lie la Dibl. de Bourgogne, OBfl. D^Lizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 11.47% accurate

— 233 — lui plus austère et la plus puissante, est le chancelier de l'université, Jean de Gerson. Il intervient pour éclairer que s'il possédait le manuscrit un jour, le Homan de la Uo de St. et que celui-ci valût mille livres, il n'hésiterait pas à le livrer aux flammes : .Si esset mihi bher romancii de Hosa Hw esset uhvus et valeret mille pecuniarum tibras. comhureremeum. A l'époque où maître Thomas Froissart résidait à Bruges comme médecin du jeune comte de Nevers, Jean de Gerson y devint médecin de Philippe le Hardi (le plus, doyen de Saint-Donat; mais il n'y résida pas longtemps) [1], L'hôtel du doyen de Saint-Donat était tout en mines pendant la longue absence du dernier titulaire, Guillaume Vernachien, qui avait suivi Louis de Maie en France; d'un (0 Il recevait à ce titre deux cents francs de pension (1) Anno 1393 die 8^a aprilis, quod erat vigilia Passchie, exceptus Tuit in decanum, venerundus, discretus et reuerendus vir, magister Joannes Gersonius. Parisius theologie professor. Anno 1396, 1^o octobris. le plus Tuit in corporati possessione decanatus, dominus Joannes Gersonius. Reg. capituli. du S. Douai — Le lendemain, Gerson délia ses pouvoirs au chanoine Gilles Huissman, mais il était revenu à Bruges en 1397), car le 7 janvier de l'année, le chanoine du chapitre l'autorisation de s'absenter. Mais il ne le fit pas. qu'à regret : Consideretur quod perclus esse Brugis potest solo eliam vite exemple, si verba dees. %nt ; ubi la mon prnficere benedictum perstringit prelaturj liiisolemnis Oper. Gerso», IV, p. 717. — En 1394 et en 1395 Philippe le Hardi donna à Gerson deux royaumes de quatre-vingt m. u., uL., Coog[c

The text on this page is estimated to be only 14.54% accurate

— 234 — , autre cdlé, Gersoii lie pouvait s'éloigner longtemps de la chaire qu'il occupait à l'université de Paris ; niiiis k-s fa ■ veurs (te Philippe le Hardi n'enchaînèrent pas s.i uoiiscience. Un jour viendra où Jean sans Peur ne se contentera pas d'accuser devant le pape < maître Jehan de ■ Jarsoii de publier paroles sonnantes en dénigralion de sa t bonne fame et renommée ('), > mais il le fera déposer aussi de sa dignité de doyen de Saint-Donn, et le privera de tout ce qu'il poss&te à Bruges ; une partie de ses biens servira à rebâtir l'hôtel du doyen ; une autre partie à indemniser les chanoines d'un dîner que Gerson leur doit, et qu'il ne leur l a pas donné ('). Quel était le motif de cette colère et de ces vengeances ? Jean de Gerson avait osé s'élever contre le meurtre du duc d'Orléans ; et dans cette noble lutte contre des rhéteurs trop complaisants, eni~ pres^t*! glorifier le crime de Jean sans Peur, il devait rencontrer, à côté de mnîfro Jean Petit, le fils d'un vigneron qui deviendra évêque de Beauvais, et qui montrera vis-à-vis du parti bourguignon la même complaisance en conduisant Jeanne d'Arc au bûcher du Rouen. Et à ce moment encore liien éloigné du temps dont nous esquissons les souvenirs littéraires, quelles voix protesteront contre le supplice de cette jeune fille, nourrie (•) Décl.irdtioii du 0 octobre fUi (Archives île Lillt)]. ('] Domiiiiide rapitulodiclam pecuiiiamarreslaruul|>rocerto praedio, in quo ilicelialur dominus Joannes Gerson, dum eiiset d«anu(!| esse oliligalu)", lipij. capil. di- S. Douai. ,, Google

The text on this page is estimated to be only 12.82% accurate

— 235 — (lès sa jeunesse dt; tuulcs les iispirntioiis du
[Kilriolisii)e, ut iitissi peiit-étru de culleii de l'hisloire, mr le doniuîne de
Vaucoideiirs, où se pjissu sou eiifjiice, uppirteiiat au strede Joinvillu?
Quelles voix défendront ce cœur noble et pur, dont la Hiimmeioéine du
bûcher sedélouniii comme par respect, disent les auteurs contemporains?
celle d'un théologien, Jean de Gerson ['], celle d'une femme, Christine de
Pisan ; le théologicu , eu justiliant au nom de lu relifjioii un sublime
dévouomenl ; In femme, en célébrant comme l'honneur de son sexe la
libérHlrice de la France. Christine de Pisan avait un fils que le comte de
Salisbury vit h Paris aux fêtes de Noël 1398 et <{ui le suivit trois mois
après en Angleterre. Le comte de Salisbury, héritier d'un nom illustré autant
pnr tes lettres que p:ir les armes, aimait les poètes et composait lui-même
des vers. Près de lui se trouvait, fi la même époque, un clerc qui écrivit
depuis, |>our Siitisfuire à snn dernier vceu, un poème très-intéressant sur la
déposition du Richard II [']. Oc clerc, dont nous ignorons le nom, nous
apprend qu'il avait vn les boMs d.! la Meuse. Nu uonnaissiiil-il pas (')
L'apologie de lu Pucelle. piir Gerson, porte lïne date qui a aussi son
éloquence : • Ltigduiii, 143!), die U< mail in vigilia » Pentecostes , post
signum habilum Aiuelianis in expulsioiic ° obsidlouisao^liciiDa', artiim est
a domino c^mcellario. ■ {■) Son récit est fort curieux, quand il rapimrle
qiie le comte de Salishury ramena avec lui, afin de l'égayer dans son inulile
et périlleux effort pour sauver la couronne de Rtchirdti : Dp sr parUr pour
dpfffiMulic If ilruil u M.,,,,Coog[c

The text on this page is estimated to be only 15.78% accurate

Froissart? Quant, déiioſaill a la poſtérilé la trahison dont le
petit-ûU d'Edouard III fui la viclime, il ajoute: Hélas ! quels gens !
Qu'es[oyent-iU pensaos? Il m'est adïis... Qu'à tous jours mais Ou les devroit
tenir pour mauvais, Et que cbroniques nous'eaux en Tussent fais Aflu qu'on
vist plus longuement leurs fais, on ci'oit trouver dans ces vers une allusion k
ces page^ inachevées où notre chroni|ueui', trouilé par la douleur que lui
cause la révolution d'Angleterre, s'excuse de ne pouvoir la raconter, et laisse
ce soin à ceux qui vien dront après lui. Lorsque Froissart se rendit, e» 1393,
à Abbeville, il y trouva plusieurs clerks chargés f d'entendre et d'exposer (les
lettres en latin. > L'un de ces clerks était le célèbre historien qu'on
ap|)clle communément le religieux de Saint-Denis, parce que jusqu'ici son
nom a échappé à Duroy Bicharl. assciprié m'tvaït . AïK^ms lui, pour rire tl
pour cluiiler, El je lu'] TOli de ban tuer wcDrder. Rien ne manque d'ailleurs
à l'éloge qui] [ait du coinle de Salisbury ; Froinsarl n'eût pas mieux [lit : ,,
Google

The text on this page is estimated to be only 14.84% accurate

— 2:(7 — Itiules los l'echrches. Froissart l'iivait di-jù l'ciicoiiln-
iiu c^irnp de l'Écluse. L'ini et Hiuii-c se IroiivËrcat en rclaliuii avec le duc
de Beri'y. ije leligieux de S.iiiiit-DciiU écrit en Litiit ul avec h gravité qui
convient à hi Lingue ecclésiastique. Il peiil avec élo(|ireiice les divisions et
iea malheurs de k France. Comme Froissait, il suit les événements de fort
près; comme lui aussi, il regrette la chevalerie, mais il déplore plus
vivement les calamités qui pèsent sur le pauvre peuple, le sac des villes,
l'incendie îles iiiiioia stères. N'avait-il pas vu le sîie de Helly, ce même
chevalier qui, avec Jacques du Fay , sauva à Nicopoli les prisonniers
chrétiens, se signaler à la tête des pillards bourguignons par une croisade
contre l'abbaye de Saint-Denis ? Une seraitpeul-élrcpashiendiilicilede
retrouver le nom du religieux de SainE-Uenis. Deux textes que nous avons
sous les yeux pourraient mettre sur la voie. Un discoui's sur les prétentions
des l'ois d'Angleterre, rédigé sous le i-ègue deKichar'd ll('), porte en marge
ces mots ajoutés par l'auteur lui-même : < Combien qtiej'ay oy dire au
chantre < et chroniqueur de Saint-Duiiis. personne de grant reli• gion et
révérence , que la coutume qu'il appelle loi • salica fu faite devant qu'il eust
roy chrestien en > France.' D'autre part, nous rencontrons dans la Chriiniqw
de l'abbaye des Daïtes. par Adrien de BiU, ce piis3»};<! (■}Odï parle du roi
Edouard, "deriiiéieraeciil lpépriS8t\ »Mi(nuscrit de la Bibliotbèque de
Baurgo^ne, 103116. u M.,,,,Coog[c

The text on this page is estimated to be only 16.48% accurate

— 338 — nù il parle i\k firaiidaii, uiitn; hislvj'ieii île ce
miiiasière : Branilo comtnunicari ineruil cum nolario reysis Francorum,
monacio in Sancto-Vyonisio, a quo de retrooctis non sokim i/eslis, sed quœ
suis in Jiebtts evenerant,coet^il, usqueaddiem extremum vitie, videlicet
1428. Il siiffirnit donc de rechercher quel clerc fut en ni<} me temps chuntre
â SainlDeiiis et notuiie du Charles VI. Cci-taiiis détails biographiques
viendraient confirmer ces rupprochonieîils. Nous avons été tenté de noua y
arriîter ; ainsi , en voyant le témoignage du religieux de Suinl-Denis
invoqué simultanément diiits un manuscrit de Philippe le H»rdi et dnns l;i
Ckroniqw des />u h m, découvrant aussi dans son ouvrage une faible
allusion à des bienfails qu'il aurait reçus du duc de Bourgogne, remarquant
enfin que personne ne sait mieux que lui <;c qui se passe en Flandre, nous
étions disposé à nous demander s'il ne faut pas retrouver en lui Georges de
Marc ou de Meîi-e, clerc et notaire de Charles YI, qui reçut une pension du
duc de Boirrgognc et qui était sans doute le parent d'un jeune page flamand
du même nom , que le religieux de Saint^Denis nous montre dans son beau
récit couvrant de son corps le duc d'Orléansetsetiisanttuerpluldt que
del'abandonuer. Nous aurions encore à discuter d'autres hypoth^s, niais elles
deviennent inutiles, quiuid il est <\ peu près hors de doute que les archives
et les hibliothèquesde Paris renferment la solution définitive de cette
question ('). {') Déjà , avec une oliiigeanre dont nous sommes fort
reconnaissant, M. Iccumiede Liitiordc, directeur génénildcsarclilvra

The text on this page is estimated to be only 13.21% accurate

— 2:(9 — A celle (;>|iie ufi les mois sciencp f^t clerjk suuit eupoi'c synonymes, il y n bien d'oulrcs clerks qui sont chroniqueurs el que Proissnrt put coniinlrc. Ainsi, rie» ne s'oppose i ce qu'il ail visité, lors do sou premier voyage à Paris, le couvent des Carmes de la pkce Maiibcrl, où résidait le continuateur de Guillaume de Nangis, Jean de Venelle, qui , de même que Pôlrarque el Enslathc Des- ■ champs, loue le talent poétique de Philippe de Vitry. Nous irons plus loin, car nous croyons que Jean de Venette a connu le premier livre des chroniques de FroisSdrt, el que Froissart, à son lour, a eu sous les yeux le travail de Jean de Venccte. Lorsque Jean de Venette dit en parlant des guerres de Bretagne : Ab aliis conscriiimda relinquoqui de hà plenius sc:unt vfrilatftn, il désigne clairement le chapitre où Froissart annonce qu'il t conl«ra aucune partie des • guerres de Bretagne ainsi qu'il s'en est onquis au pays, < où il a convei'sé pour mieux un savoir la vérité (■) ; > de l'empire, a fait commeucer des rechurrhes qui, jusqu'à ce moment.Dont pas produit de résulluls. Nous devuiis les mêmes remereiemeiils à MM, Dutfus Hardy et Bakhuizen vnu den Brink. qui oui faîl examiner, à notre prière, les romples de la maison d'Edouard 111 elde la relue Ptillippe, a Londres, el ceux du sir-e de Châtillon, provenant de Schoonllove . aujourd'hui eoosei'vés à La Haye. (>] M. Géraud a déjà re.marqué dans soa édition de la contiiiuatqn de GH;7faume(feiVaM(/is qu'en certains endroits du rérit de la guerre de Bretagne, le texie de Jean de Veuelte rappelle celuidrFroissarl.il, p. 350. iizodbvGoogle

The text on this page is estimated to be only 18.61% accurate

— 240 — mais, quand Froissarl termine son récit des prophéties
t\c fière Jean <le l:i Rocho-Tailliide par ces mois : t Toutes■ voies >i-l-oii
vu avenir , ce disent les aucuns , qui ont ■ mieux pris giinte i ses paroles
que je n'ai, moult des I choses que il mit avant, > on reconnaît aussilât une
alhiston à ce passage de la continuation de Guillaume de Nangis, où
rjutleur, avant de rappoi-ter les discours du moine prisonnier à Avignon,
observe qu'il a vu s'accomplir beaucoup de choses qu'il avait prédites : Vidi
nulla fvmire postea de his quæ prænotat. Mais, sans aller si loin, le
Hainaut a aussi ses religieux, qui, selon le précepte des livres saints, ont
soin de recueillir l'histoire des hommes dont leurs contemporains attestent
la gloire, hommes majnte virtutis m generalionibui suis gloriam adepti.
Tandis que Froissarl, fêté à toutes les cours, chevauchait de pays en pays
avec ses valets et ses chiens en laisse, un pauvre fi-ère mineur, qui se
nommait lui-même mi'nor minurum, errait à pied , pai* le soleil comme par
la neige, de monastère en monastère, pour consulter les vieux titres, les
vieux documents. (Jacques, raconle-t-il lui-même, s'efforce autant qu'il t est
en lui do servir le pays de Hainaut, auquel il dévoue i ses études et sa vie. Il
a entrepris son travail avec d'auic tant plus de zèle que les anciens princes
de ce pays ont « fondé le monastère qu'il habile, et qu'ils l'ont rendu plus l
fameux en ordonnant que leurs corps y reposassent et • en y faisant élever
leurs tombeaux. N'était-il pas hon' teux que tant d'actions mémorables
restassent cachées iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 20.36% accurate

— 2*1 — t sous le boisseau f C'est pourquoi Jacques, fi<tèle à « l'exoiMple de ses ayeux et ne pouvant pas servir aulrei menl ses princes parce qu'il éUnt pauvre et mendiant, f est allé , comme la Muabile , dans le champ de Booz. < et là, à la suite des moissonneurs, il a recueilli, non • sans peine , quelques épis dont il a formé une ■ gerbe. » Ce cordelier se nommait Jacques de Guise. Issu de l'une des plus illustres maisons du Hainaut, il s'était fi:iil, par humilité, pauvre et mendiant, et il croyait que sous sa robe de bure il pouvait, en saisissant la plume de chroniqueur il défaut de l'épée de chevalier, servir en même temps sa patrie : Adhœreat lÎTtgua mea faucibas meis «i non meminero lui. Froipsarl vivait encore quand, après vingtcing ans de pénibles recherches, Jacques de Guise mourut, le 6 février 1 399, dans le couvent des Cordeliers. à Valenciennes, et peut-être lui eiivia-t-il le bonheur de quitter la vie au pied de ces tombeaux, qui, en lui rappelant l'éclat de la gloire, l'instruisaient aussi à s'en détacher pour porter plus haut ses regards et ses pensées.uL>Coog[c

The text on this page is estimated to be only 14.21% accurate

CHAPITRE XII. mmm cm Robert de naiui. I. RiiUtI du Namiir.
— Sun courage el sa science. — l'crJls qu'il cniinil à Londres. ~ Sa mort.
lorsque Gui de Blois se relira à Avesnes, Froiss;»!-!, qui ne pouvait plus
compter sur sa généreuse hospitalité, chercha autour de lui ua autre
prolecteur, et, s^ns sortir de l'illustre maison qui l'avait accueilli pendant
viugt ans, il s'attacha à Robert de Namur ('). Il le connaissait depuis (■)
Froissart place le patronage de Gui de Blois arjDt celui de Robert de
Namur, quand il dit du premier 'qu'il lui Gst mettre • sus et édifier son
histoire, " et du second • qu'il le priu ei re1 quis de la pne^^jui^. '■ Il ^ a
d'ailleurs dans le prologue quel~ ques lignes qui indiquent assez qu'il
appartient à l'époque du grand travail de révision qui eut lieu vers 1390. Ce
sont celles où il forme le vœu de pouvoir continuer le livre qu'il a
commencé. [I faut aussi remarquer que le pulronage de Robert de Namur
est |>oslér[eur au Baisson de Jonéce, composé en (373,

The text on this page is estimated to be only 15.46% accurate

— 24.'{ — longl(-in|)s, cl nous itvons cnmiicré ailleurs lus litres que |>oss(xlait Robert de Numur comme chevalier aux sympathies de Froisairl : c'est ici le lieu d'ajouter igu'it pouvait en esisler d'uutres noa moins étroites, non moins \lives. Robert de Namur avait autrefois voulu se faire clerc, et il était ansssi savant que brave, FroissRi't, qui plaçait encore le nom de Gui de Blois au commencement de son quatrième livre, inscrit celui de Robert de Namur dans un prologue qui forme en tjueli {ue sorte une intrmluction générale h toutes ses chroniques. Il fit plus, car il compléta b seule lacune qui exîstilt encore dans son travail par quelques chapitres qui comprenaient les années 1350 à (3o6 (']. Froissart se souvenait que c'était à son nouveau seigneur et maître qu'il devait l'admirable épisode du puisqu'il ue l'y nomn)eporntp:irmi ses protecteurs.— Un Ti'ère de ce prince, lj)uis de N.imur, aïaiL protégé le chroniqueur, Jean de Waruaiit, A qui il donna, en I3S], deux diapellenies, l'une A Siiiiil-AubiD de Namur, l'autre au château de Peteghem. Celle de Petegliem, fondée en 1309, par Clément V, valait vingt-cinq livres de rente. [') Celte narration forme les vingt-deux premiers chapitres du livre il, imprimés pir M Buchoa, d'après une cupie moderne da manuscrit Soubisequi est perdu. On la retrouve don née comme supplément à la Sa du premier volume du Froissart du Brilish muséum, Arundel, 67. Elleest postérieure à I3SS, époque de sou ioy.ige en Béarn, puisqu'il y raconte les démêlés du sire d'Aibret avec les babilaiils do Cabestain (Capesljmg), d'après ce que ceux-ci lui dirent Je la crois écrite vers 1391. u M.,,,Coog[c

The text on this page is estimated to be only 21.37% accurate

— 24i — siège de Calais, et dous reirouverons les mêmes
iis|iratioiis dciis lu tableau d'un combat naval contre les Espa~ gitols, où
Robert de Numur commandait une nef nommée t la S.dlu du Roi • avec
laquelle il lutta contre un grand vaisseau espagnol qui croyait déjà l'avoir
conquis et qui l'emmenait à sa suite. En v^iin Robert de Namur criait-il à
ses compagnons d'armes : < Rescouez ta Salle du Roi I i la nuit et le vent
étoult^rent sa voix , et il n'eut d'autre ressource que de s'élancer l'épce nue
au milieu de ses ennemis et d'en faire ses prisonniers. Bien diflerents étaient
les récits que Robert de Namur avait rapportés d'un voyage en Angleterre,
sous le règne du faible successeur d'Edouard III, qui confirmait trop ce que
Froissart avait écrit ailleurs qu'en Angleterre « à un ■ vaillant roi succède
toujours un moins suf&sanl de sens < et de prouesse. > Ses prodigalités
dépassaient toutes les bornes ; la confiance (Jii'il accordait tour à tour à l'un
ou h l'autre de ses courtisans n'éliiit pas moins excessive. • Notre i roi se
gouverne follement et croit mauvais conseil » mur murail-on en Angleterre,
et la plus grande injure qu'on lui pùl faire (on est étonné de voir Froissart la
reproduire] , c'était de dire, qu'à coup sur, « à voir ses mœurs et cont ditions,
■ il n'était pas le fils d'un prince, mais d'un cbaioine. Le duc de Lincastre
osa le répéter en présence de Richard, mais sttulemct quand il l'eut déposé
: il voulait jeter un peu de boue sur un front où il craignait qu'on n'aperçut
encore la trace auguste d'une couronne. Robert du Namur se trouvait au
château de Windsor

The text on this page is estimated to be only 19.52% accurate

— 2*5 — quand on y apprit lu coaimencemeiil de riiisuri'ectioii de J<ick Slrdw et de Wdl Tyler. Il accompagna le roi à la Tour de Londres avec le sire de Gomniigiins, le jeune sire deSanzelle et d'autres chev-iliers du Hiiinaut , et fut comme eux le témoin des désordres et des violences d'une plèbe furieuse, campée sur les bruyères <le Bhukhealh. Selou un manuscrit de Froissiirl, conservé eu Angleterre et cité par Johnes, Robert de Namur vil avec douleur qu'on no tira pas une punition plus sévère des rebelles qui avaient pendant trois jours rempli la capitale de terreur. — N'avez-vous pas eu peur, demandait-il à Henri de Sanzelie? el comme celui-ci avouait qu'il avait été fort effrayé, Robert de Namur ajouta : Si le roi n'avait pas été avec nous, nous eussions été en grand danger. Six mois après tout était oublié, et Robert de Namur , qui était allé jusqu'en Allemagne, au devant d'Anne de Bohême, conduisait la jeune reine à Westminster, où il y eut • au jour des épousailles , moult grandes festes. > Deux ans plus tard , on retrouve Robert de Namur dans l'église de Saint-Pierre de Lille, où tes plus illustres chevaliers de Flandre et de Hainaul, en rendant un dernier hommage à la maison désormais éteinte des comtes de Flandre, saluaient la grandeur naissante de k maison des ducs de Bourgogne. Malheureusement, la vie de Robert de Namur se prolongea peu. La peste qui ravageait toute l'Allemagne s'était avancée du Rliiii jusqu'à la Meuse. Le comte Guillaume de Namur y succomba le I" oclobre l-ÎOl : quclai.

The text on this page is estimated to be only 15.28% accurate

— 246 — qucs mois après, le 18 uoàt 1392, son triirc Hoberl le suivît dans k tombe. De même que Gui de Blois, Robert de Naniur se trouvai! chiirgède lourds emprunts fiiits aux marchands lombard». Nous avons vu son l«stitmcDt, passé à Nomur dans la maison de Mariou Bonne-Chose, le 43 février 1367, d son codicille du 10 novembre 4386. Ces dates peuvent expliquer pourquoi nous y avons inutilement cherché le nom de notre chroniqueur. 11. Froissarl ii Paris, — Meurtre d'Olivif r de Clissfm. — Jmu le Mercier et le sire de Rivière. — La duchesse de Dqui^ gi^nc et la duchesse de Borry. Froissart étiîl absent h l'époque de la mort de Robert . deNamur ; il avait suivi son neveu, le comte Guillaume II, à Paris où il était allé, paraît-il, pour relever quelques fiefs. H s'y tiouvait le jour de la Fête-Dîeu 1392, lorsque le roi Charles VI tint cour ouverte 5 l'hâtel Saint-Paul, et il y obtint, t par le record des dames, • le prix du mieux joutant. A près les joutes vinl le souper ; après lesouper on dausa et caiola jusqu'à une heure apr^s minuit. Enfin le* chevaliers s'éloignèrenl : les gens du sire de Craon attendaient au carrefour Sainte-Catherine le sîre de Clisson pour l'assassiner, t Pour ces jours, J'eslois à Paris, dit t Froissart, si en dus par raison esire bien informé selon • l'enqi^eslc qi;e je fis. Je fus adonc informé, ajmite-t-il.

The text on this page is estimated to be only 14.00% accurate

— 247 — < que de ceslc aventure i) n'eut rien esté, si le duc de f Beiry voilsist et que trop ctairement l'eust bris<ée {'). » Eu olfel, dès que les ducs de Berry et de Bourgogne, t qui ne disoient pas tout ce qu'ils pensoient, > curefit ra-, mené le roi de celte forêt du Mans où pendant une demiheure on l'avait iibandooné aux clameurs sinistres et menaçantes d'un speelre qui joua trop bien son rôle, dès que ces princes virent remis en leurs mains tous les pouvoirs du gouvernement, ils poursuivirent Clisson à peine guéri de ses blessures, et si te connétable n'eût fui de Paris à Montlhéry, de Montlliéry & Gbittel-Jossclin , Dieu sait le sort qui lui eàt 6lé réservé. Le connétable dcClisson était le fils de ce sire deClisson qu'avait fait décapiter Philippe de Valois. Son beau-frère. Gui de Laval, avait épousé ta veuve de Bertnnid du Gues[i}CAron. IV, tS. Les ennemis du sire deClisson l'iircus lient d'avoir dit h un chamhelTan du duc de Berry : • Que vous sem■ lile-il de nostre my ? Jo lout seul l'uy Htit roy et seigneur de u son royaume et mishoradu gouvernement et dw mains de ses ■ oncles, et vous jure que quand il ot son giiuvernement du ■ nouvd, il D'avoit de toutes tes monnoyes du monde que deux • francs et maintenant it est riche. » Longtemps avant, il no cessait, ajoutaient-ils, de répéter; "Sire, vous n'avez mais à ■ languir que vt ans, et l'autre (ors que v ans, et ainsi chaque ■ année si comme le temps app'Wtiatt. • Leglav, Anal, hisl-, p,158. L'ordonnance qui Hxait la majorité des roiaà l'âge de quatorze ans n'avait pas eiicore été publiée. Jiw.desVrsiM,i3'Ji. — La rédaction du livre III de Froissarl est autérieure à celte époque. Voyez le chapitre 130. DgilizodbvGoOglc

The text on this page is estimated to be only 19.69% accurate

clin. Bertrand du Guesclin avuit lui-même une sœur qui épousa un sire de Muuny. Que de liens eussent toutes ces familles qu'unissait d'ailleurs le même amour de la gloire ! Haïr toutes les persécutions de ses ennemis, Clisson conserva tant qu'il vécut l'épée de connétable, et quand il se sentit près de mourir, il apporta le petit-Qls de Beaumanoir pour le charger de la porter au roi : il ne pouvait la remettre en des mains plus fidèles. Les mêmes vengeances devaient atteindre les conseillers de Charles V, Jean le Mercier et le sire de Rivière. Jean le Mercier ne parvint pas à fuir. Il ne cessait de pleurer dans sa prison du château Saint -Antoine, si bien qu'il en devint presque aveugle, • et estoit grand pitié à le i voir et ouïr se lamenter. > Le sire de Rivière eût pu fuir et ne le voulut point : I Je suis en la volonté de Dieu, avait-il répondu l à ceux qui le lui conseillaient, je me sens pur et tnet; Dieu m'a donné ce que j'ai et il me le peut * ester quant il lui plait : la volonté de Dieu soit faite ! € J'ai servi le roi Charles, de bonne mémoire, et le roi * Charles, son (ils. bien et loyaument. . . Si on trouve en l mes faits chose où rien ait ^ dire, jerois puni et corrigé.* Le sire de Rivière pouvait se rendre ce témoignage. * Il ne vouloit, dit Froissart, que tout bien et loyauté... I Il avoit toujours esté doux, courtois, débonnaire et patient aux povres gens... Mouldes gens parmi le royaume < en avoient pitié. » Une femme, qui ne lui pardonnait pas d'avoir fuit la guerre au duc de Brehaigne, révoquait

The text on this page is estimated to be only 13.94% accurate

— 249 — su tèle ; c'ctait k duclicsse de Bourgogne < crueuse et < h.iule diimc. t Uiicnutre femme les.iuva, ce fut lu jeune duchesse de Berry , Jeanne de Boulth^ne. Peut-être nous ti-ompons-nous, mais en relisant les pages si touchantes qui retracent ses insliinces et ses prières, nous ne pouvons-nous empêcher île croire que Frotssart împkira pour son bon ami le sire de Rivière, celte jeune el belle princesse qu'il avait vue dans le comté de Foix el qu'il avait accompagnée lors de son mariage depuis Morlaas jusqu'à Biom. Froissart ne quitta Paris que vers la fin de l'automne 1 392. Nous le savons par une ballade où Eustache Descbamps s'adresse en ces termes à son icompains. • Etdonl viens-luîdi moy de leâ nouvelles? Ou'as-tu tant fait à Ja court, .i Paris? — Qiiej'ïay fait? j'y ai véu maintes querelles, De plusieurs ^t^ns, qui ne sont pas amis. L un à l autre Tout laiit de chières belles, Mais p:ir derrler sont morleis ennemis, A celle court I un prant sur les gabelles, Et l'aulre lent ses compjins soit dt-smis De sen estit sans ce qu'il soit ois; L'i.ulre riMiniert lu runlismtioii D'ut) innocent, »it)\$ ('oudem|irialiuu. iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 17.55% accurate

III. Froissart à Amiens. — Eustache. — Le cardinal du Luna. — Le duc d'Orléans. - Dès que le printemps fut intervenu, Froissart se rendit à Abbeville, où le roi de France et le duc d'Orléans, son frère, suivaient de plus près les négociations entamées à Clugny : • Pour savoir la vérité de leurs traités, ce que tu savais on en pouvait, je fus, dit-il, en une bonne ville • d'Abbeville, comme celui qui grand connoissance avoit < entre les seigneurs. > Bien que l'objet de ces traités fût très-grave, puisqu'il s'agissait de la cession du Périgord, de l'Agenois et du Limousin, une courtoisie gracieuse et élégante tempérait toutes les discussions, et les princes français y prioient amoureusement leurs cousins d'Angleterre. » Le roi de France, de son côté, y s'esballoit, car ■ en Abbeville et environ Abbeville a tant d'esbaltemens et de plaisances qu'en ville n'en soit en France. Il y a (dedans la ville d'Abbeville un jardin très-bel, enclos de la rivière de Somme, et là se tenoit le roi de France • moult volontiers, et le plus desjours soupoit, el disoit • à son frère d'Orléans que le séjour d'Abbeville lui étoit grand bien. > Assez près de là, dans un couvent de Cordeliers bâti aux bords de la Somme, s'étoit retiré un légal de Clément VII, que les ambassadeurs anglais n'avaient point

The text on this page is estimated to be only 16.13% accurate

— 251 — voulu écouter. C'est lui le cardinal de Luna, qui tisona l'année suivante sur le siège d'Avignon et dont le pontificat devait prolonger le schisme pendant vingt-trois ans (le luttas, jusqu'au concile de Constance). Cependant, le but que Froissart se était proposé n'avait pas été complètement atteint. Les princes s'étaient engagés à tenir le traité secret, et il avoue que bien qu'il s'efforçât d'ouïr et de savoir nouvelles, il ne put pour « lors savoir la vérité comme ta paix estoit emprise. ■ Nous connaissons d'ailleurs un document qui constate sa présence à Abbeville à cette époque ; c'est une quittance du 7 juin 1393, ainsi conçue: » A tous ceux qui ces * présentes lettres verront ou oïront, Haïhieu, g'ardelieu < tenant du bailli d'Abbeville, salut. Savoir faisons que (par devant nous est aujourd'hui venus, en sa personne, ■ sire Jehan Froissant, prestre et cunome de Chimay, si « commet dist, et a reconnu avoir eu et receu de conseil gneur le duc d'Orléans, la somme de vingt francs d'or pour « cause d'un livre, appelé le Dit royal, que moi dist scit gneur a acalé et eu dudit prestre ('). • Froissart ne songea-t-il pas à s'attacher au duc d'Orléans, à qui était passé le comté de Blois, et qui lui-même, dit Christine de Pisan, < par sa belle parole aornée natu(') Les ducs de Bourgogne, par M. le comte de Laborde, III, p. 69. Je trouve le volume acheté à Froissart décrit dans l'inventaire du sire de Rochechouart (H27J : item, le Dit royal, en rimaueois, rimé, en lettre de forme, couvert de velours noir et est ledit livre tout neuf. iizodbvGoOglc I

The text on this page is estimated to be only 12.92% accurate

— 252 _ « relleiiiioit de rbéloriqiie (') ? • Quelle fut la ruiain qui
l'en détournii On voil aisément qu'il comlnmiiail les mœurs frivoles el
léjjères d'un prince que les comples mâmes de sa maison nous montrent tout
occupé h parfaire la devise de SCS six couleurs sur tes houpelandes noires
el jaunes de ses fous, messires Ogier, Coqiiinet, Hanotin el Gillot, et
ég.iranl, dans des plaisirs indignes de lui, les hetireusesqualilésileson esprit.
Nous regrellons, loiitefois, de ne pas trouver Froissarl, chroniqueur et poëte,
près du berceau du jetrne fds du duc d'Orléans, nommé Charles, qui sera
aussi un grand poêle. . (■) Faits el lUceurs de Charles V. Il, 15. Christine de
Pisan ajoute dans le Débat des deux Amans: Ceini cal bon, ug» ci [tl> et es
i\t. Jusle, loj»l el mliioiiB dejadia Veull reBsemblei, «r mainlenir louilit
iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 14.41% accurate

cmaphthf: xiii. DEBNIER İOYil6E EN itNGltTERIE. I. — l^llres
de rcrommaniialion — DouvTpf. — Cantorlitry. — Lwds. — Ėllham. -
Wjrli-f. — l/'S prjvjlégi-s crAqtiilainc cl 1c duc de Gloreslcr. — Froissarl
offre un livre au Les Irôves conclues enire la France et l'AiiglcIerre
devaient se prolonger encore pendant plusieurs années, et Froissarl résolut
d'en profiter pnnr revoir le pays où il avait reçu une si généreuse hospitalité.
Une autre reine senililaît lui promettre un accueil non moins gracieux que
celui qu'il avait trouvé autrefois près de madame Philippe de Haînaut :
c'était Anne de Bohême, que les Anglais nommaient encore longtemps après
hi bonne reine Anne. Le duc Wenceslas , dont elle était la nièce, et Rohert
de Naniur, qui était allé la chercher en Allemagne, avaient pu l'un el l'autre
lu présenter Frois,,.,Coog[c

The text on this page is estimated to be only 18.25% accurate

— 234 — siirt ; pcut-éire V[^]ivait'cllc îiivilé , lors de son passage i
Bruxelles, ù venir la voir à LoDiIres, de même qu'elle
!ii>pebitCh:iiicer^EtIham ou ùSheen pour y lire ses vers [']. Froissart
rapporte que tous les pcéparatrfs de son voyage ct;iicnt terminés, quiiiiid des
mes&igers aborxlèrent en Flandre el y achetèrent toutu la cire qu'ils y
purent trouver, en racontant que le roi voulait honorer la mémoire de la
jeune reine qu'il venait de perdre, pr des funérailles d'une magnificence
inouïe ; < de laquelle ■ mort, ajoute Froissart, furent tous ceux qui
l'ainioïent i tous troublés et courroucés. > Un an se passa, el Froissai't,
rcgrcllant de plus en plus de n'avoir pas exécuté son projet, s'adressa à ses
seigneurs et amis, afin qu'à défaut de la roïne dont il espérait la protection et
l'appiii, il pût se présenter, avec leurs lettres, à la cour de Richard II qu'il ne
connaissait point. t J'eus très-grand alfeclion et imagination, dit-il, I d'aller
voir le royaume d'Engleierre , el plu.'iieurs rai• sons m'csmouvoient à faire
ce voyage- Li première ■ estoit pour ce que de ma jeunesse j'avoisesié en la
cour « et hostel du noble roi Edouard et de la noble royne • Philippe, si
désirois à voir le pays. Et me scmbloit en t mon imagination que, si vu avois
le pays, j'en vivrois t plus longuement ; el , si je n'y trouvois les seigneurs (')
Wheo Ihis boke is made, ycve H tbe quene On my behaUe, a(Ellham or at
Sheoe. Cnii;i:En, Légende ofgood woraen.uL.,Coog[c

The text on this page is estimated to be only 16.72% accurate

■ lesquels à mua déparleuciit j'avois laisses, je y verrais • leurs hoirs el coin Die furoit gruiiJ bien. Aussi pour ajustJGcr les hisloires el malières dont j'avois escrit < d'eux. Et eu |)urki ik mes chers seigneurs qui pour lo (temps régiioient, monseigneur le duc Auberl de Ba< vicre et à monseigneur Guillaume, son fits, pour ces i jours comle d'Oslrev.ml, el à ma Irès-chére et honorée > dame Jeanne, duchesse de Brabant et de Luxembourg, < et à mon très-cher el grand seigneur Enguerrand, sire t de Coucy, cl aussi à ce gentil seigneur le chevalier de ■ Gommignies, lequel, de sa jeunesse et de la mienne, (nous étions vus en Engleterre, en l'hoslcl du roy et de l la royie. > Tous ces seigneurs remirent à Froissart des lettres pour le roi d'Angleterre et ses oncles; le sire de Coucy, comme français, se contenta de lui en faire parvenir une pour sa fille, la duchesse d'Irlande. Froissart de son calé se prépare à ce voyage, t J'avois • de pourvéonce, dil-il, fait cscripre, grosser el enluminer • tous les traités amoureux et de moralité que au terme « de tienle-qiiiilre ans je avois, par la" grflce de Dieu et < d'amour, faits el compilés. > Ces traités ayant été enfermés avec soin dans ini de ces coHVels qu'il portail avec lui en Ecosse et en Il^ilie, il achète des chevaux et s'embarque à Cidais ('). Celle fois, il a choisi siuis doute pour (•)« Moult de ruisi-ji mon temps, Je Uis en la ville du Culais." fffro». IV, 13. iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 16.56% accurate

— 256 — ■ p'âv mei' du lotjs venls et s.iiiis périls. > Aucune
lemp6I« lie soulève les ilols, el un beiu soleil éclrtjre les roches blanchies
d'écume, sur lesquelles plane aujourd'hui le ^Tiind nom de Shakspeare,
quand il aborde à Douvres ['], 1b lundi) 2 juillet 1 1)95 ; mais, premier
désappointement, (lès qu'il touche le rivage de l'Angleterre, il n'y trouve
personne qu'il ait vu uu temps où U y fut jadis ; < tous lies hôtels sont
rjmouvelés de nouvel peuple; » les hommes qui les h:il)itenl étaient des
enfants à son dernier voviige: il ne les n pas connus, et ils ne le counatsst-nt
pas davanl:ige. Le surlendemain, à neuf heures, il assiste k lu grand' musse
dans l'église de Cintorbéry , dépose son offrande iux reliques de saint
Thomas et n'uuhlie pas d'aller prier au pied de la tombe du Prince Noir. Le
roi d'Angleterre arrive lui-même le 1 f> juillet h Cantorbéry , à Irès-ygrand
ami et bien accomp:igné de seigneurs, de dames et de damoiselles. Fi-
oissart nous dit fort naïvement que, pour mieux les reconnaître', d se mil
entre eux et entre elles, mais il en était à Cantorbéry comme à Douvres.
Tout lui sembla nouvel, il n'y i connoissoit âme, car le temps estoil « bien
changé en Angleterre depuis le terme do vingl> huit ans. » Aussi au premier
moment fut-il comme tout ébahi. Son vieil ami, Richard Stttry, était lui-
même ,<) » Si séjournai là deux jours et une nuit. • iManuscrit de Mous.) Il
était urr.véà IXiuvres le lundi ra-Ma. el partit le mardj soir pour se trouver
le mercredi à la gniud'ines-seàCaDlorbéryM. BuchoD place par erreur ce
voyage eu 1394. u M.,L.,Goog[c

The text on this page is estimated to be only 21.94% accurate

— 257 — absent. Heureiisenienl le grand aéiiéchal d'Angleterre. Thomas de Percy, à qui il s'adressa, se moiilra f doux, « raisonnable et gracieux. » Thomas de Percy, frère du comte de Northumberland , appartenait k celle illustre maison qui , trente-deux ans auparavant , avait offert rhospttalitc à Proissart au chftlenu d'Alnwîck. If était • gentil, loyal. Imaginatif et sage. • A lut, mieux qu'à personne, revient l'honneur de patroner le chroniqueur qu'il a vu dans son enfance aborder ses enquêtes. Il s'offre avec empressement pour présenter Proissart « corps et l letti'cs t [c'est son expression) à son maître le roi Richard. Tout est pour le mieux , quand surgit un nouvel obstacle: le roi vient de se retirer pour sommeiller un peu; il se réveille, mais il veut monter airssilât à cheval pour retourner à Ospringhe, et ilnerestcà Proissart d'autre parti que de le suivre , mêlé aux courtisans et aux officiers de la couronne. Tous, sans doute, étaient assez fatigués du voyage et n'étaient guère disposés à conter, mais, par une de ces bonnes fortunes qui arrivent toujours à ceux qui les méritent, un chevalier de la chambre du roi, qui était resté à Ospringhe à cause d'un léger mal de tête, • s'accointa > de Proissart et Proissart de lui. 11 interrogea beaucoup; Proissart i recorda assez, » et, le lendemain, l'entretien se poursuivit en chevauchant vers Leeds, t bel chastel et délectable en ta comté de < Kenl.> Guillaume de Liste (tel était le nom do notre cheva

The text on this page is estimated to be only 18.71% accurate

— 258 —
liar ('] apprit à Froissart be; iucoiip de choses ijii'il ignorail, mais U conversation fut interrompue avant d'arriver à Leeds. Là, Froissart trouva le duc d'York, (jui lui fit t>on accueil et l'assura qu'il se souvenait de l'iivoir vu autrefois pi'ès de sa mère. Ce fut le duc d'York qui présenta notre chroniqueur au roi, qui le reçut joyeusement et doucement, disant que puisqu'il avait été du l'hd tel du roi son aïeul et de la reine son aïeule, il devait se considérer comme étant toujours do l'hAlet du roi d'Angleterre. Cependant Thomas de Percy avait prévenu Froissart que le moment n'était pas venu d'olTrir son livre. Le roi était trop occupé de grandes besognes. La première, c'était son mariage avec une princesse de France ', la seconde, ta réponse h donner aux députés de l'Aquitaine, qui se phignaient de la violition de leurs privilèges. La troisième, FroisSiirt ne l'indique pas, bien qu'il n'ait pu l'ignorer; ce fut au chAleau de Leeds, le 18 juillet, que Richard l[déféra ik l'université d'Oxford l'examen du TriaUiijH» de W y clef. Trois jours après, Froiss:irt chevauche de nouveau à la suite du roi entre Leeds et Rochesler, entre Rochester et Daitford. GuilLiume de Lisle est toujours avec lui, mais [■) Il est cité dans les iicles île Rym r comme oyuuu accompagné, eu 43X6, le duc de Luncaslre- en Espigne. Froissart ilomme ailleurs Jean de Lisie « appert chevalier durement, <■ Chroii. 1, % B5. D 3 iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 15.69% accurate

— 239 — il a un autre iiiIerWultMir, Jean de Gruilly , fils du célèbre cuplnl de Buch , qui lui rapporte les événeficiils de Gascogne. Le 30 Juillet, on arrive au châteou d'Elr thum, 0(1 judis Froissnrt servait la reine Philippe de diltiés amoureux. C'étaient les mêmes fâtes, les mêmes pUiisirs qu'alors, mats il était permis de se demoiider quelle en serait la dui'ûe, quel en ser:iiit le lernic, surtout qtiand , du haut des (errasses d'Ëltham tout ombragées de pampres ('), ou décoiivnitt uu loin la bruyère de Blackheath et les créue lux de k tour de Londres. En efTet, autour du roi, il n'y avait que jalousies, (') • Ricbard Slnry me le dit et conta mol à mot eu ganiliunt - tes galeries à l'ostel de Elthem, oii il rsisoit moult tiel et mouit " [daisant et ombru, car les alées pour lors estoienl toutes cou< B vertes de vignes, d (iUanuscrit deMous.) — Un mot sur ce manuscrit, dont la reliure Beurdelyséo porle encore la trace des fermoirs et des ciuq doux qui l'ortiuieiiit autrefois. C'est incontestablement celui que le chanoine de Villers l^ua à la cathédrale de Tournay et qui se trouve mentionné par Sunderus {Bibl. ma., IT, p. ?i3) et par Lacurne de Sainte-l'ulaye (.U^moires de l'Académie des Imerlpl'um», XIII, p. 6/8 ; peut-être provient-il des ducs de Bourbon, car le chanoine de Villers possédait plusieurs manuscrits qui leur avaient appartenu. Bien qu'il ait été en certains endroits abrégé [lar le copiste, il offre pour te livre III un texte qui peut fort bien avoir clé la première rédaction de Froissa rt. Il serait intéressant de le comparer aux manuscrits 8338 et83i0 de Paris et à cequc l'on a conservé du manuscrit de Sainl-Vîncenl de Uesan^or de Mons ne renferme que lis livres III et IV des chronique ,,,.Coog[c

The text on this page is estimated to be only 20.51% accurate

— 260 — divisions, hiiiiies iJéclarécs ou secrètes. Ou le vil bien clans le conseil qui se tint à Ellh»iti le i'à juillet pour i-ésoudre lu grande question des privilèges de l'Âquilaine. Richard II, qui ainuul beaucoup le pys où il était né, îù(volontiers resté fidèle à son sermeot de les maintenir, mais le duc de Glocesler répliqua durement ■ que le roi (H'estoit pas sire de son héritage s'il n'en pouvoit faire su • volonté. > Il désirait que l'Aquitiine fût donnée en apanage au duc de Lancasti-e, alin de l'éloigner de l'Angleterre. Sublil, malicieux, faisant le pauvre quoiqu'il eût réuni à son di:ché ti'ois comtés et une pension de quatre mille nobles, il considérait le trésor royal comme une proie abandonnée h son avarice. Quant au duc d'Yoïk, il était insouciant, léger, uniquement occupé de la belle et gracieuse fille du comte de Kent qu'il venait d'épouser, et, quand il vit le duc de Gloucester quitter brusquement le conseil, où l'on murmurait fort de ses paroles, il s'enquit de ce qu'il se proposait de f^ire, apprit qu'il allait dîner, el sortit aussitôt pour le rejoindre. Tels étiiient les fils d'Edouard 111, qui entouraient un jeune prince faible et présomptueux. Ce fut à Ellh'im que Froissarl retrouva Richard Stury, qui avait assimilé à ces oraj^eiix débals. Celui-ci t le 9 recueillit doucement et grandement, > et, i tout en l gambiunt es allées à l'issue de la chambre du roy, > il lui raconta la scène dont il venait d'être le témoin . Trois jours après, le dimanche i'à jttillet, le duc d'York, Thomas de Percy et Richanl Slury parlèrent k

The text on this page is estimated to be only 17.56% accurate

— 261 — Richiird 11 <lu livre que le chanoine de Chjmuy se proposait de lui olTrir, et le roi voulut le voir : t Si le vit t eo S3 chunibrc, car tout pourvéu je l'avois et lui mis sus t son Ut. 11 l'ouvrit et regardai dedans et lui plut très»f grandement; et plaire lilen lui devoît, car il esloitenlût miné, escript et historié, et couvert de vermeil velours « à dix doux d'argent clorôs d'or et roses d'or au milieu, (et à deux grands fremaulx dorés et richement ouvrés 1 au milieu de roses d'or. Donc me demanda le roy de I (luoy il traitoit et je loi dis : D'amours 1 De cesie res< ponse fut-il tout rcB^oui et regarda dedans le livi'e eu (plusieurs endroits et y legy, car moult bien paHoit et ■ lisoit françois, et me fit de plus en plus bonne chère.

• II. — Chevauchées et causeries. — Henri Chrystcad. — Guillaume de Lisic. — L'Irlande et le pui^aloïrc de saint Patrice. Le même jour, un écuyer d'Angleterre, nommé Henri Chrysead, « homme de bien et de prudence grandement i et bien parlant fronçois, » ^accointait de Froissart ; un autre jour, ce fut le lour de Marke, le roi d'armes d'Angleterre et d'irliinije. Notre chroniqueur n'était plus aussi isolé à la cour d'Angleterre. Il l'accompagna dans les derniers jours de juillet à Leeds, puis se rendit successivement à Ehham, à Sheen, h Ghertsey, à Kingston, h Windsor, interrogeant et écout;int toujours t à grand < loisir ' en chevauchant sur les grandes roules.

„L...Goog[c

The text on this page is estimated to be only 20.33% accurate

_ 262 — Qimis éUiiotit ces ri^jls (Qui cbirmaieril Froissant ?
Nous ne les connaissons que par ce qu'il nous en a conservé luiniènie, et
cela suffit pour que iiotts y prenions le aiénie pLiisir. « Messîrc Jean, disait
Henri Clirysleacl, avez-vous t point encore trouvé en ce pays, ni en la conr
du roi I nostre sire, qui vous ait parlé du voyage que le roi a * fait en
Irlande, et comment quatre rois d'Irlande, grands (seigneurs , sont venus h
obéissance nu roi d'Engle* terre? » — • Neniil , répoiidil Froissart , pour
mieux * avoir matière de parler. • — • Je vous le dirai, dit « l'écuyer, afin
que voua le mettiez en mémoire perpét (uelle quand vous serez relourné en
vostre pays, et (vous aurez di^ ce faire grand plaisance et loisir. > Le récit
de Henri Chrysead commença par une assez longue description des tribus
encore presque sauvages de l'Irlande. Les Irlandais faisaient une guerre
redoutable h leurs ennemis, car ils les enlaçaient dans leurs bras sans
descendre de cheval, et leur arrachaient le cœur pour le dévorer. A comballi-
c de semblables adversaires, il y avait de l'honneur, mais peu de profit. On
chercha à civiliser ceux que l'on ne pouvait vaincre, t Je leur disais i tout en
riant, raconte Henri Chrystead, qu'd leur conl venoil de eolx mettre à
l'tisage d'Anglcteri'C, c;ir de ce i faire j'oslois chargé. > On apprit donc aux
rois d'Irlande il porter des braies, â se couvririlc manteaux, à monter à
cheval sur des selles semblables k celles des chevaliers anglais; mais, quand
ils conscrilii-cnt à venir à Dublin, ils amenèrent avec eox leurs ménestrels,
qu'ils faisaient

The text on this page is estimated to be only 19.10% accurate

— 263 — manger à leur écuelle et boire dans leurs coupes, et ceux-ci protestèrent quand on mit des nappes sur les tables. La poésie, qui perpétue les souvenirs des temps héroïques, n'est-elle pas la gardienne fidèle des traditions et des mœurs ? Les romans de sire Henri Cliryslead intéressaient vivement Fpoissart. Il ne l'écoutait pas avec moins d'affection quand il lui dépeignait tout ce pays formé d'étrangement et sauvagement • de hautes forêts, de grosses eaux et de lieux inhabitables; mais rien n'était plus merveilleux que ce que l'on racontait du purgatoire de saint Patrice : ... En Irlande est un lieu, • De jour et de nuit arde comme feu, Que l'homme appelle purgatoire. Si périlleux est-il encore Que, s'il vient aucun gens Qui ne soit bien repentant, Très-tôt sont ravis et perdus (<}. Marie de France avait aussi écrit des vers sur le purgatoire de saint Patrice. Dans un autre poème composé plus tard, on rapporte que Notre-Seigneur jugea que le seul moyen de dompter la rudesse des Irlandais était de leur permettre de voir, eux vivants, quelle serait la récompense des bons et que! serait le châtimement des méchants. Il conduisit donc saint Patrice dans le désert et, lui montrant (') le livre de Clergie, ms 12148 de la bibl. de Bourgogne. .,.,Goog[i: —

The text on this page is estimated to be only 22.25% accurate

— 2Bi — une fosse ronde et obscure, il lui annonça que tout morlcl, exempt de péché, qui y p;isserait un jour et uue nuit, y apprendrait les mystères d'une autre vie, mais que, s'il y entrait sans avoir la conscience pure de toute faute grave, il ne reparatirail jamais. Saint Patrice craignit que la curiosité des Irlandais ne les égarât souvent sur la pureté de leur conscience, et de peur d'accidents fâcheux, il fit entourer He murs élevés la caverne qui conserve son nom ['). Froissart, qui avait peut-être entendu parler du pui^toire de saint Patrice fit quelques chevaliers français de la suite de Jean de Vienne qui s'y rendirent en l 38j, était bien moins crédule que curieux : il demandait à Guillaume de Lisle qui l'avait visité, si ce que l'on en racontait était bien digne de foi . Celui-ci l'affirma ; mais interrogé sur les songes merveilleux et les moult garnies imaginations qu'il avait eues pendant son sommeil sur les degrés de pierre de la caverne de Neclis, il avoua qu'il avait tout oublié. Froissart eût été plus heureux s'il avait pu s'adresser k un brave chevalier nommé Guillaume Staunton, qui, vers la même époque, y fit un célèbre pèlerinage. Guillaume Staunton rédigea lui-même le récit de sa vision, ets'iln'y avait mis son nom, nous croirions volontiers que ce n'est qu'un poème allégorique, composé par Froissart après son entretien avec Guillaume de Lisle. Que de tourments, que d'angoisses accablent les chrétiens qui (') Le Purgatoire de S Tatrice, ms. 9036 de la Bibl. de Dourizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 18.17% accurate

— 265 peniilant leur vie ont eu sans icsse It preufpic à la lioiiche et n'y ont jam.iis joiril l'exempli Sliiintoii en est si vivement ému qu'il oublie l.i prière ([ui doit lui ouvrir les portes (lu ciel. Mats saint Jean la lui remet en mémoire, et lui monti-e «ne tour merveilleuse, dont lUoittion est si ^ande qu'on croirait ne pouvoir jamais y arriver, mais à laquelle conduit toutefois une étroite échelle qui descend jusqu'à la terre. Cette échelle, ce sont les aumônes et les œuvres de charité qui permettent h la fragilité humaine de se rapprocher de Dieu. Rien ne manque, du reste, aux joies du paradis. Ceux qui s'aimèrent sur la terre, s'y voient de nouveau réunis, car s'il en était autremeiU, il n'y aurait point pour eux de vrai paradis. Ailleurs se trouvent les uns près des autres, les préires Txlèles à la loi divine et les bons chanoines. Sans doute Fi'oissart se serait écrié comme le pieux chevalier : t Laissez-moi ici ; • que je ne retourne plussnr la terre; • mais une voix céleste Itii aurait aussi répondu que, pour mérititi-son sabire, l'ouvrier que Dieu envoie ici-bas tracer son sillon, doit d'ahord achever sa journée ['] . (') Nous devons à M. Tbom:is Wright ta vision de Guiitaiime Staunton. Eile poile ia date de U09. — En t3li% deux nobles Italiens, Malutesla, de Rimiiii, et Beccuna, de Ferrare, obtinrent d"Édouard 11! une attestation qu'ils avaient accompli seloa l'usage et même avec courage cecéichre pèieiiiitage' «Quodpurgii• torium sancii Patricii in nullis corporis sui laboribusperegre l. visitans. per înelegrie diei et noctis unius conlinuatum spa1 tium, ut est moiis, ctausus mauserat ia eadem, et peregrina

The text on this page is estimated to be only 19.16% accurate

m. Froissart au château de Pleshey. — Robert l'Emile en Angleterre. — Jean Boursier. A CCS joyeux propos se mêlait le langage grave et sérieux de > cil vaillant ancien chevalier > messire Richard Sturges, qui ne cachait à son ami, ni la lourde agitation du temps présent, ni les craintes que lui inspiraient un prochain avenir. Froissart étudiait avec soin le caractère des princes qui se partageaient, ou l'influence à la cour, ou la faveur populaire ; et après avoir vécu pendant plusieurs semaines avec le duc d'York, il alla, vers les derniers jours de septembre, au nord de la Tamise faire une visite au duc de Gloucester en un sien chasteau et belle place > de Pleshey, où il entretenait trois ou quatre ménestrels et où il avait de plus fondé un collège de douze chanoines. Le duc de Gloucester, si hautain, si orgueilleux, ne dédaigna pas de raconter à Froissart ses conférences avec Robert l'Ermite. Il lui dit qu'à Lelintun il avait répondu à ses ouvertures en protestant de son désir de voir la paix rétablie, et, tout récemment encore, quand Robert l'Ermite s'était rendu à Pleshey, il lui avait tenu le même - lionem suam rite perfecerat et eliam animose. • — En (397, Richard II accorde au vicomte de Périgord un sauf-conduit pour s'y rendre. D 3 izodb, Google

The text on this page is estimated to be only 19.62% accurate

— 267 — hngnge. Ce que le duc ne ilit point, c'esl que Itobert l'Ermite, le trouvant dur, plein de disâiuublion, guidù p»r Ui pensée secrète qu'il élaîl de son intérâl de p<▷rpéliier la guerre, lui annonça que Dieu frapperait sévèrement quiconque oserait s'opposer k la paix. Deux ans api-ès, le duc de Gloceslkr élaît conduit de Plcshey au château de Calais où on l'étoulTa. Froissant, jevvenu de Pleshey, trouva Robert l'Ermite à Windsor. Il nous dît qu'il avait < moult douce et belle i parole, et qu'il convortissoit p;ir son langage tous les t cœurs qui l'oyoient parbr , > cl ailleurs : i qu'il estoit t bien éloquent et sage et plein de bonnes paroles douces t et courtoises. > Issu d'une famille de chevaliers de Normandie, il ne portait, en signe de pénitence, que des vêtements gris, et sa vie était austère. Trois siècles s'étaient écoulés depuis la célèbre vision de Pierre l'Ermite dans l'église de la Résurrection, à Jérus;ilem, lorsqu'il crut entendre, sur le rivage de la terre sainte, b même voix qui lui ordonnait de prêcher la paix à l'Europe, pour qu'elle, se liguât de nouveau sous la bannière de la croix {'). Pierre l'Ermite vit périr aux bords du Danube les bandes indisciplinées qui l'avaient proclamé leur chef. C'est à peu près aux mêmes lieux qu'un désastre plus terrible et plus complet encore attend ceux que Robert l'Ermite entraînera dans cette dernière croisade. Froissart quitta la cour d'Angleterre à Windsor (') , mais (') CArow. IV, n et 82. (*) Froissart ne dit rien du séjour qu'il Bt à Londres, mais il

The text on this page is estimated to be only 11.44% accurate

— 268 — le roi lui Til l'cmcltrc, nvant son dúpHrl. un gotwlcl
d'urgent dori;, pes^int plus (le deux marcs, et eoiiluitanl cent nobles < dont
je valus mieulx, dit-il, tout mon vivuiil. • Le chevalier chargé de le lui
porter s'iipixibiit Jc;in Boiiruhicr ['] ; il avait été, peu d'uiiiiéesauj>»r.iviinl,
re^vaort de Flandre « régnant poui' le roy d'Ensleterre, et envoyé • vei-s
ceulx de G md pour culx conseiller el gouverner. > cite deux fois dans ses
chroniques l'bdtellerie du Faucon leuee près de Grace-Church, pur
Tbonielii) de Colebrooice , de Wiorhester. — Elle c'était probablement pas
mrérieure à celle du Tabard, à Soulhwark, si agréablement décrite dans le
prologue des Canterbury Taleê. i) • Uug sien chevalier que on uommoit
messire Jehan le " Boursier. ■■ (Ms. de Mous.) Froissart dit ailleurs qu'il
était • vaillant homme cl s:)ge assez. ' iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 18.00% accurate

CHAPITRE XIV. FIN DE LA VIE DE FROISSART. I. Projets de croisade. — Conférences de Saint-Omer. — Le moultier de Liège. Froissart, qui avait quitté Windsor vers la mi-octobre 1395, et qui paraît être retourné en France en traversant la Bretagne, trouva au-delà de la mer tous les chevaliers prêts à prendre les armes pour aller combattre le roi d'Angleterre. C'était son bon et cher seigneur Enguerrand de Coucy qui devait servir de conseiller au comte de Nevers, choisi comme chef de la croisade, et Froissart se trouvait peit-être avec lui à l'hôtel d'Arlois quand le duc et la duchesse de Bourgogne lui dirent en signe de grand amour : tout nous en va bien que sur tous les chevaliers de France, vous êtes le plus courtois (en toutes choses). ■ Rien ne flattait davantage la vanité de Philippe le Hardi ,,,,Goog[c

The text on this page is estimated to be only 20.33% accurate

— «70 — que le choix de son Gis pour le commandement de
cette grande expédition qui devait relever en passant le drapeau de
Baudouin de Flandre à Constant d'Arles, avant de renouveler en l'honneur saint
les exploits de l'épée libératrice des Godefroi et des Robert. Froissart, qui
nous apprend ailleurs que la cour du duc de Bourgogne était aussi splendide
que celle d'un roi, crut devoir composer un poème : Pour plus embellir la
journée Qui au Jourdain est ajournée. Froissart avait sans cesse éprouvé,
comme tous les hommes de son temps, un vif enthousiasme pour les
croisades. Il loue d'abord le comte de Foix de son projet d'y prendre part.
Comme maître Jehan, le chapelain d'Hesdin, ou maître Pierrois Ruissole, le
clerc de Gui de Dampierre, qui suivirent, l'un et l'autre, saint Louis à Tunis
, il eût voulu y trouver au nombre de ceux qui allaient combattre : En terre
sainte où Dieux reçut souffrance, La targe au col « l'écus au point la lince,
Pour remonter la force et la puissance Aux rochers malvés. Mille souvenirs
rattachaient d'ailleurs les plus illustres maisons de l'Occident à ces terres
lointaines où elles avaient laissé, non-seulement les cendres précieuses de
leurs pères, mais des châteaux, des villes, des princi

The text on this page is estimated to be only 23.37% accurate

— 271 — paulés ou même des royaumes ; c'était la nouvelle France, comme on disait au xⁱⁱ^e siècle, une nouvelle France déjà couverte de ruines. Quelques chevaliers descendaient des rois de Jérusalem ; d'autres des empereurs de Constantinople. Les sires d'Enghien portaient le titre de duc« d'Athènes, les sires de Saint-Omer celui de ducs de Thèbes, leurs vassaux avaient occupé des fiefs aux bords de l'Alphée et de l'Eurotas. En Syrie, que d'autres fiefs, que d'autres donjons ! Le sire de Mimsavald eut deux filles nobles et belles, l'une s'appelait Douce et l'autre Tourterelle. Eustache Grenier, qui était sire de Sidon, leur préféra Ermeline, qui lui apporta en dot la ville de Jéricho. Un sire de Chauvigny se fit même roi de Mélide en Arabie. Quelle ardeur ne devait-on pas porter à reconquérir ces domaines où l'on devenait, par le droit de la conquête, le successeur d'Agamemnon, d'Alexandre ou de Macchabée ! Cependant, au milieu de cet enthousiasme, Froissart, plus prudent et plus sage, recourait avec tristesse que jamais moment ne fut plus mal choisi pour une croisade. Il fait des vœux pour qu'elle soit glorieuse : il n'ose l'espérer. Il voudrait qu'elle n'affaiblît pas les forces de la France qui s'y engage légalement, et il s'en émeut en secret, car il sait bien que le peuple anglais, indigné de voir Richard II restituer Brest aux Français, ne tardera pas, avec lui ou après lui, à recommencer la guerre. Les journées de Crécy et de Poitiers ne présagent-elles pas celle d'Azincourt ?

Digitalized by Google

The text on this page is estimated to be only 16.79% accurate

— 272 — Nepoorrolt un homme conquerra Ed armes, lo9, pris et honneur, S»Ds aler en estrange terre? Quequierl un homme de valeur Uieulz qu'à Eon naturel seigneur Servir, crémir et foy perler, Ses gens et son païs garder Encontre tous ses ennemis? A CCS poinis doit-on regarder Pour acquerre honneur et amis ('). Qu'on ne juge pas toutefois par ces vers où se révèle la pensée de l'auteur, de la forme générale du poème. Frois' sart, après avoir vu le roi d'Angleterre accueillir si volontiers un livre qui traitait d'amours, ne pouvait sortir d'une voie où il avait si bien réussi, et cette fois il composa plus de quatre mille vers qu'il intitula le Trésor amouTeuoc. Dans les premiers jours d'octobre 1396, Froissart se rendit à Saiiil-Oiner, et il nous décrit cette ville comme la plupart <le celles cju'il a vues, en disant qu'elle était I belle de murs, déportes, de tours et de beaux clochers, i Nous croyons que ce fut alors qu'il offrit le Trésor amoureux au duc de Bourgogne. Ce prince avait pris la plus grande part à la conclusion du mariage de Richard II, et Froissart nous apprend qu'il cherchait ainsi à se concilier les communes de Flandre quiclaient toujours restées favo[') Trésor amoureux. Comparez le discours d'Aubcrt de 0 vière à son fils. Ckmn. IV, 47. Lizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 17.96% accurate

rublcs à l'iilliaice anglaise. Nous ne pouvons oublier que ce fut un chevalier altnhc au iluc de Bourgogne (jui remit à Iticliani II l'anneau de mariage el la dot du In jeune reine. Onze ans)>lus liiid, il reçut (lu successeur de Philippe le Hardi une antre iiiisslon qu'il accomplit trop fidèlement (lanslii vieille rue du Temple. Nous avons nommé Raoul d'Auqiictonville. Froissarl put donner à la même époque un manuscrit de ses chroniques, conservé aujourd'hui dans le dépAt de Paris, où l'on remarque un écu ù la croix canlonuëe de quatre alerions (').à Gérard de Monlaigu, secrétaire el maître des comptes de Charles VI, qui se trouvait alors à Saint-Omcrr. Gérard de Montaigu était depuis 1391 garde des archives du royaume de France : c'était un titre suffisant pour que Froissart crût devoir s'assurer sa protection ou son amitié. Il avait d'ailleurs beaucoup à voir et à apprendre h Saint-Omer où l'on se préparait à la remise solennelle d'Isabeau de France h Richard II. Le duc de Bourgogne logeait h l'abbaye de Siiint-Bertin. Un somptueux banquet y fut offert aux ducs de Lancastre et de Gloccster. Celuici ne pouvait assez admirer les richesses du royaume de France : il est vrai que, pour se le rendre plus favorable, on lui avait promis cinquante mille nobles, indépendamment de beaucoup de beaux bijoux. Il acceptant tout ce qu'on lui donnait « mais , toujours , demeuroit la racine (') Il porte le n" 83Î7. Dgilizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 19.78% accurate

— 274 — t de la rancune dans le cœur, i Richard U avait abordé à Calais, el, le 27 octobre ^396, Charles VI remil luimême au pclit-fils d'Edouard III une enfant de huit ans, toute baignée de larmes, ap[>elée à perpétuer la dynastie des vainqueurs (le Crécy et de Poitiers, et que rejeta bienlAt tme autre dynastie , celle du vainqueur d'Azincourt ('). , On avait résolu d'élever sur le lieu de l'entrevue de Charles VI et de Richard II un autel qui consacrùt en quelque sorte la réconciliatioD des deux peuples ; mais elle ne fut pas même assez longue pour que cet autel fût construit. Les Anglais accusaient les Français de dire ; Prenez toutes les filles du roi , mais rendez- nous Calais. Déjà Froissart s'était éloigné, et nous ne savons trop pourquoi. Il était sorti de Saint-Omer et selait avancé jusqu'à Liques, dans une riante vallée où s'ouvraient devant lui deux routes qui conduisaient, l'une à Ârdres où était Charles VI, l'iiulre à Guînes où se trouvait Richard II. Hésita-t-iisur la route qu'il fallait choisir ? Aima-Uil mieux, pour ne pas opler, ne prendre ni l'une ni l'autre? Rien ne serait moins conforme aux habitudes de Froissart qui (■] Chron. IV, 50,31. Les fêtes de Sutiil-Omer avaient aussi attiré des méaesln-la. L'uu d'eux nommé Loribaut affi'it une chanson • de la ro^ne d'Ehgleterre •> au duc d'Orléans. Il était ftardien des livrée de ce priuce, mais Eusiache Destdiaoïps parle de lui en leruics Fort satiriques. Lizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 13.58% accurate

— 275 — savait bien que le même acciicil l'aitendait dans les deux camps, et nous sommes réduit à croire qu'il manqua d'ar[^]nt pour continuer wa voyage. EusEache Dcschamps était alors à Saint-Omer, et c'est lui qui nous appi-end qu'on vola k Froissart sa bourse, à Liques, aussi bien qu'à Avignon, et il l'eu raille fort agréablement. Dont venez-vous? - Je viens de Sainl-Omer. ~ Or Die dictes des nouvelles du roys. L'uvez-vous veu aux teiitea ugstimblei'? Aron»-nous pai\ de tous poins ceste fo[^]s? DiL'tes-DOUS en, car vous avez la vois D'ilvoir esci'il deleurTaiz qucroniques. ~ Je vous jure sur Dieu et sur \u crois, Je n'ay rien veu foj's le moustiers de Liques, Quant à chose dont je doje parler, Ëxceptéceque j'ay veu les Anglois A Saint-Omer, et venir et ultT Vers la reine d'Angleleri'e à hiiult doys; Etsi dit-on qu'àla fin du ce mois L'avoiera-l'en vers Calais, piès des diquos. Au ru; anglais : puis mon départ d'Artois Je n'ai rien veu fors le mouslier de Liques, El les cbevaux qu'on y fait eslabter. Dont Pompée Tut poi[^] telfait destrois; N'autre chose ne votta[^]scaï r.iConlep, Fors d'uD varlet brelo[^]tl qui par ses doys ini. XX francs, sans dire : je m'en vois, El un roncinqui estoit Jwnset friques, M'a desrobé, n'en cherchant pnruii les bois. Je n'ay rien veu tors le moustiers de Liques. ...C.ooglc

The text on this page is estimated to be only 15.17% accurate

Princes, j'aray bien pou 8 sermoDer, A escripre, n'a vos faiz ordomier Du ce Iraiclo des nocés authentiques, Et pour ce veuil cy mon œuvre Buei', Et en Qnait, puis bien à tous jurer : Je n'ay rien veu fors le mousiier de Liques. II. Dcsasire de Mci>()oli. — Itévoluliun d'Angleterre. — Mort de Itioiiard II, à Cuflifret. Charles VI était revenu depuis quelques semaines îi Paris, qii>n(l un neveu de Gui de Chûlillun, Jacques do Ilelly, entra tout hoïisé et épçronné à l'Idtel Sainl~Paul et, se jetant au\ genoux du roi, lui annonça la défaite de Nicopoli. On accusait Godemar du Fay d'avoir causé, par sa faiblesse ou sa trahison, le désastre de Crécy. Jacques du Fay avait sauvé h Nicopoli, d'uii désastre non moins sanglant , les débris de l'armée chrétienne , c'est- àdire le comte de Nuvcrs et quelques auti-es barons, parmi lesquels se trouvaient le comte d'Eu , te sire de Ooucy, le maréchal Bouciquault et Gui de la Trémouille. Encore, tous ne revirent-ils pas la patrie. Le sire de Goucy qui avait été, raconte-t-on, protégé par un manteau mciveillcnx, tombé du ciel, au moment où les Icoglans de Bajaitet le dépouillaient pour le décapiter, le comte d'En qui, par jalousie contre lui, avait causé laiterie de la ba

The text on this page is estimated to be only 20.12% accurate

taille, renilirent tous les deux le dernier soupir près de k ville iJc Brousse, (Jui rapportait son origine à Annibal, autre victime de l'inconstance de la fortune. BientdE, des nouvelles non moins Instes arrivent d'Angleterre. Une révolution s'y est itccomplie. Richard II, abandonné de ses courtisans, trahi même par son lévrier (jui ne connaissait que le roi et qui alla festoyer le duc de l.^ncastre comme roi d'Angleterre, est conduit de la tour de Londres au chûleau de Pomfret dont les portes ne s'ouvriront qttcdeviint son uercueil. Au moment où Froissirt écrivait les derniers chapitres (lescschrouiques, il ignorait encore les inci<I^ncfsde la mort de Rich:ird 11. C'est à l'un du ses compatriotes dont l'œuvre tientpar les mêmes liensque la sienne aux traditions littéraires du château de Bcuumont, que nous devons le récit lies derniers moments do ce p luvre pi-ince, qui montra bien, en se défendant contre ses meurtriers, qu'il était véritablement le fils du Prince Noir : • Le roy esloit tout € seul h table, lequel ne vouloit mengier, pour ce que son t escuier ne voloit faire assiiy devant lui comme il avoil t à coustume de faii'e, et le roy Richarl lui demanda : . Quelles nouvelles ? Et l'escuier respondi : Je n'en sçay • nulles aultres fors que sires Pierres d'Exton est venu, ■ je ne sçay quelles nouvelles il apporte. Dont le roy f Richart prya à l'escuier que il taillast et que il fesist « assay comme à son office apparlenoit. Dont se mist l'est cuier à genoulz par devant la table, et cria merchi aux ■ roy Richart que d li volsisl i>ardiinner, car on li avoit „Coogk

The text on this page is estimated to be only 15.80% accurate

— 278 — « (leTendu de par le roi Henry. Dont le roy Richart se
< coiircha, el pristun^ coutiel dela table et en féri l'es< cuier en le tieste,
disuns : Maudis soit Henry de Lan• castre I A cette proie vint sires Pierres
d'Exton , > lui VIII", en le cambre don roy Richart, où il séoit h t table. Et
chncunsavoit on hmclie ou huche en sa main, I el quant le roy Richart les
vit venir ainsy armés , il < bouta la table arrière de lui et sailly en milieu l
d'eulx Vin , et osia à l'un d'iceulx une hache et se mist < bien genlemenl k
dcffence et gaillardement, et en lui • defiendant en tua !!!l de VIII Et quand
le roy • lu mors, li chevaliers qui li avoit donné le cop de le • mort, se assist
dalès le corps et commencha à plorer, t disant : Hélas! quel coae avons-nous
fait? Nous avons • mis à mort celui qui a esté nostrc souwairi seigneur •
l'espace do XXII ans. Or, ai-jo perdu mon honnour ('].> Froissart ne peut se
résigner fi cette horril>le fin d'un roi puissant qu'il avait vu si aimable et si
joyeux quand (>) Ms. de la Bibl. de Bourgogne, 10233 bii r«.375, v. L'ordre
de faire périr Bichnrd II avait été, dît-oi, donné le 6 janvier. Le 39. sa mort
était déjà connue à Paris, Rymer, III, i, p. 176. — Henri IV semble, au
contraire, vouloir la cacher dans les chartes, où il parle de son prédécesseur.
Le 18 mai seulement, il s'exprime en ces termes : « Feu nostre très-cher
cousin • Richart, de Iwune mémoire, n'adgairs rui d'Enfilelerre, que .
Dieuassoille!" — La plupart des témoignages contemporains sont peu
favorables à Henri IV. Gerson se borne à dire : De boni régis Bichardi niorle
el caiisîs iltius salis impiis laceo.

The text on this page is estimated to be only 18.91% accurate

— 279 — il l'entretenait d'amour : t Le» fortunes île ce monde soii
• trop merveilleses, s'écrite-t-il, c'est tr<^ fort de ce qui ■ doist estre. > Il
annonce que, bien que ce soit maigre lui, il racontera ce qu'il pourra
apprendre de sa mort, mais il semlile qu'il n'en ait pas te courage. Le clerc
de la bonne reine Philippe eut fait volontiers comme le clerc Nagdelaiiii, qui
se revélil de l'hatiit i-oyal pour rallier les partisans de son maître et qui avait
non -seulement les traits majestueux du roi, mais aussi son noble langage.
Le hasard avait fait naître Richard 11 le jour des Hois, et le sénéchal
d'Aquitaine avait dit le même jour à Froissart que ce présage lui assurait une
couronne. Confiant dans les prophéties allachées à son berceau , il voulait,
pour qu'on admirât davantage cette couronne , la porter dans un palais plus
beau que celui de Paris, et il avait fait construire à grands frais la vaste salle
de Westminster. Comme l'avenir devait tristement démentir ces rêves de la
vanité ! C'était dans cette salle à peine achevée qu'un parlement prononça sa
déchéance , cl c'est là aussi que, deux siècles plus tard, un autre parlement
renouvelleni, au nom du peuple, le procès de la royauté en condamnant
Charles I" (|. Froissart avait vu en quelque sorte c (■) Ce rapprochement se
présente tout nalurellemenl à reaprit, quand od trouve parmi las noms des
feudataires présents à la cérémoule du couronnement de Rietiard II. celui de
Cromwell. Voyez la relation officielle dans les actes de Rymcr. ,, Google

The text on this page is estimated to be only 14.97% accurate

SCS yeux la Irislc vie de Richard II, quand il abunbil ses
cnqJiiles en France : à sa mort s'arrâleiiit, avec la dernière aimée du kiv<
siècle, ses chronI(|ues qui, pour l'Angleterre aussi bien que pour la France,
rulraçaient de si nombreuses elde sirr>ippautcsperipélics. Vingt lignes qui
suivent ne sont que des notes incomplètes qui ne vont guère plus loin que
l'année tiOO ou tiOl ('). Elles ont sufli néanmoins pour permettre de croire
qu'il continua, comme il l'avait souvent annoncé, ses recherches hislori<jucs
jusqu'à son dernier jour. 111. On sait peu de chose des dernières années de
trolssart. — Sa rutraileà Cbimay. -- Sa murl. Une ombre épaisse couvre
encore les dernières années [') Il résulte de plusieurs passages de Froissart,
Dolamment despremiéii» ligoesdu cliapitre 82 (livre IV), que la phrase
relative à Aubert et Guillaume de Bavière , pour ee lempi comtes de /lainaui
el (TOslrevanl, est bien antérieure à la mort de Itichard 11. On pourrait don
ner d'autres exemples de cette locutioii dans Froissa rt. Ce qu'il dit de lu
déposition de Benoît XIII, s'explique par la soustraction d'obédience
pi'ODOncée en t398(Juant à la mission du légut de Boiirace IX en
Allemagne (Antoine de Montecatino), elle est de U01. —Cependant ou a
voulu prolonger sa vie jusqu'en 44i4, en alléguant cette phrase sur l'exil de
GeoETroi d'Harcourt en i3H, que cent ans après on voyait entore les traces
de la hiiiioe qu'il en conçut. Mais ce n'est là qu'une expression toute
proverbiale, et Froissart ditde même a propos. des ravages des Navarrais eu
t358, que cent ans après ils n'étaient ■ ni réparés, ni restaurés. •

The text on this page is estimated to be only 14.94% accurate

— 281 — (le lu vie de Froissni't. Nous ne savons ce i)u'il fit depuis SOI] voyage de S^iint-Oiiier , el [>eul-être celte nlisedce complète de dimiices biographiques in'liqie-l-elle seulement qu'il sentit enliu le besoin d'un peu de repos nprcs une vie si vagnJMiudc el si agitée. Ou assure qu'il se relira pendant quelijuc temps h l'altbayc de Cnutimpré, jtrts du prieur mcssire Jenn lo Tartier, qui s'occupait de compiUious hislvrique^î. A Canlimpré, il se trouvait auL portes de Cambray, où Pierre rrAiily. l'ami de Gerson et ileClémangig, venait de monter sur le siège épiscopal. Nous n'avons rien appris lies relations qui se rormèreul ou plutôt qui se conlinuèrent vers cette époque entre le savant prélat el l'illustre - chroniqueur, mais nous en retrouvons la [race dans les chapitres relatifs à la grande assemblée tenue k Reiuais pour l'union de l'Église, où Pierre d'Aiily recul la haute el dii&cile mission d'exhorter les deux papes à ne pas tarder plus longtemps à la rétablir*. L'évêque de Cambray était, dit Froissart, « bien enlangagé en latin et en fran< çois. > Il lui donna sans doute sur ses inutiles cITorts tous les détails qui sont pirveius jusqu'à nous. Une tradition constuiile porte aussi que F roissart acheva sa vie (lansk ville de Chiniay, qui formait le douaire de Marie de Namur , veuve de Gui de Mois ('). Ainsi, son (■) Marie deNumur é|K)usa pluâ taid Pierre Bjvbant. surnommé Clignet, amiral de France, l'un des fjvoris du duc d'Orlé:ius. D'après Moislrelet, le comte de Namur fui îrriié à un tel point ...Cooglc

The text on this page is estimated to be only 20.24% accurate

Le dernier senlitiieit aurait été une noble fidélité, non seulement à sa « hanle histoire, » mais aussi à cette illustre maison de Blois f qui mist grand entente à ce qu'il voqI■ sist l'ordonner et la dictflr. • Froissart, ajoul-on, fnt enseveli dans la chapelle Sainte-An ne, dans l'église de Chimay. Selon une assertion assez douteuse, sa tombe fut brisée et enlevée; une autre opinion explique fort tristement, par sa pauvreté et l'absence de ses parents el de ses amis, la sépulture qu'il aurait reçue sans qu'on prit soin de graver sur la pierpe un nom qui suffisait pour l'iUusti-er. Quoiqu'il en soit , tous les efforts qui ont été tentés pour la retrouver sont restés stériles, et les restes de l'infatigable chroniqueur, à qui la plupart de ses contemporains durent leur gloire, ne sont gardés au sein de la mort que par le silence et par l'oubli. Mais à quelques pas de là, une statue de Froissart lui tient lieu de tombeau, de même qu'une autre statue indique son berceau à Valenciennes. de ce marin ge, qu'il fit trancher la têteauQ de ses Frères bâtards qui l'avéiit négocié. En cITet. Cli°iiet était de naissance obscure, et si pauvre qu'il vivait au jour le jour. Cbristlne de Pisan dit Son plus notable exploit fut de piller dant la bataille d'Aziocourt. t DE LA PHEHIËHE l> iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

iiizodbvGoogle

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

Nz:db,Goog[c

The text on this page is estimated to be only 17.43% accurate

ETIENNE MARCEL. Des jugements bien différeiiils les lui des autres ont été portés, même p;ir' les contemporains, sur le mouvement commuuiil de 13o5 h 13o8, et l'on peut y suîvi-e les variations de l'opinion publique,' toute favorable d'abord à l'intervention des états généraux, puis peu à peu inquiéléo et elTrayée par les violences auxquelles donne lieu la faiblesse ou l'absence de l'autorité supérieure. Les chroniques de Froissart reflètent ces impressions, qui se iiiodirient et s'assombrissent à mesure que tes événements se succèdent. On y voit Mai'cel dominer la commune île Paris, et la commune de Paris dominer les états généraux; mais nulle part le caractère du célèbre prévôt des mar'chuuds ne se révèle mieux que dans des documents émanés de lui-même et restés longtemps inédits. M. Augustin Thierry fc pi-oposait de les faire L,zodb,Goog[c - ""

The text on this page is estimated to be only 23.01% accurate

figurer dans une nouvelle édition de son Essai sur l'histoire dit tiers état, et si nous les reproduisons ici comme appendice à une étude sur Froissart et sur la littérature du xiv^e siècle, c'est qu'ils offrent un précieux commentaire sur des faits historiques que les manuscrits de Froissart ne rapportent pas d'une manière uniforme; c'est aussi qu'ils méritent l'attention à un autre titre. En effet, le style y est plus vif, plus rapide, plus clair, plus moderne, si nous pouvons parler ainsi, que dans les autres pièces de la même époque. On sent que Paris, qui voulait exercer sur les autres villes une influence absolue par les idées, les précédait aussi jusque dans les formes de la langue, mieux étudiées, plus cultivées que partout ailleurs. Lorsqu'on veut juger l'époque à laquelle Marcel a attaché son nom, il faut avant tout se demander ce qu'avaient été les premières années du xiv^e siècle. Plus on l'étudie, plus on est attristé de la vue de la misère et de la confusion qu'elle avaient remplies : sur le trône, la dynastie de Philippe le Bel frappée et tout à coup éteinte ; autour du trône, des ambitions rivales multipliant les intrigues et les luttes; partout ailleurs les guerres civiles et les guerres étrangères se mêlant et se perpétuant ensemble. Et cependant, au milieu de cet état prolongé d'inquiétude et de souffrance, on découvre sans cesse une vague aspiration de la nation vers un temps meilleur, un espoir quelquefois éteint, mais aussitôt renaissant, de se retrouver grande et forte, une invincible tendance à se sauver elle-même en relevant et en défendant de son sang les libertés publiques, devenues plus saintes depuis qu'elles restaient associées dans tous les esprits aux pieuses traditions du règne de Louis IX. Lizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 23.64% accurate

— 287 — Les Anglais avaient défait le roi Jean à Poitiers, comme ils avaient vaincu Philippe de Valois à Crécy. Entre ces deux journées, il y a quelque chose de plus que l'affaiblissement de la royauté pendant une courte période de dix années : la défense du territoire et de l'honneur national a reculé de plus d'un siècle. A Crécy, les communes avaient combattu, et avec tant de courage que les bourgeois d'Orléans arrêtaient un instant les Anglais victorieux. A Poitiers, on a dédaigné leur appui. Enfin, dernier rapprochement qui explique toute la situation, l'on avait vu la noblesse mourir à Crécy, tandis que Philippe de Valois quittait le champ de bataille. A Poitiers, la noblesse avait fui, laissant le roi de France prisonnier au pouvoir des Anglais. Tels furent les événements dont l'influence dut nécessairement s'exercer sur les délibérations des états généraux et sur ces mémorables ordonnances dont Boulainvilliers disait, sous Louis XIV, qu'elles eussent à jamais assuré la liberté nationale, s'il eût été possible que la France put être heureuse. L'initiative était venue de la ville de Paris, et, afin de mieux faire comprendre le but tout national qu'elle se proposait, elle avait eu soin d'associer aux réformes administratives les mesures les plus énergiques pour s'opposer à l'invasion des Anglais. Un homme dirigeait la commune de Paris, et, par la commune de Paris, gouvernait la France. Cet homme, dont la figure, selon l'expression de M. Augustin Thierry, a de nos jours singulièrement grandi pour l'histoire mieux informée, est l'un des plus riches bourgeois de Paris (1), (2) A Paris, comme en Flandre, les plus riches bourgeois appartenaient au commerce de la draperie. Etienne Marcel était de ... , Google[c

The text on this page is estimated to be only 17.39% accurate

et ses fonctions de prévôt des marchan<ls l'ont placé à la tête (le
lu commune : c'est Élieuie Mai-cel. Dans une assemblée tenue à Paris, le
prévôt des marchanils, qui, pendant longtemps ['], n'avait élevé In vois i]ue
pour invoquer les intérêts les plus chers de la nation, la délivrance du roi
prisonnier, la réunion îles hommes d'armes contre les Anglais, la répartition
équitable des tnpôts, le conis-régulier île la justice, la suppression des
mauvaises monnaies, prit la parole pour lui-même et en son propre nom. Il
venait Justifier le meurtre des maréchaux de Normandie et de Ghumpgne
et d'un avocat du roi au parlement, nommé Regnaud d'Acy, qu'avait mis it
mori sans forme de jussic une multitude furieuse. Parmi ceux qui
écoutaient la harangue du pré^ôt des marchanils se trouvait un religieux du
couvent des Carmes de la place Maibert, qui s'appelait Jean de Venelle, et
que nous ne désignerons louerois que par le nom plus coniti de
Continueur de la chronique de Guillaume de Nantis, il aimait Marcel, et,
comme lui, il voyait dans la convocation des états généraux le salut de la
France ; mais il gémissait secrètement sur ces violences : Vûnam comilium
nunquam ad e/jicium ifmmhset. ' Çvare ista ce nombre. On le voit, en 136Î,
vendre des draps royes bnm» de Gand au duc Je Normandie, iComplex
d'É'ienne de la Foiilaine, publiés par M. Doutât d'Arcq.) Je ne puis que
rap|>eler ici la part que les marchands drapiers, placés à la tête de lu
bourgeoisie, prirent aux mouvements de la commune de Paris en 1388 et en
1389. et je me borne à faire remarquer que les rapports commerciaux qu'ils
entretenaient avec les villes flamandes ont pu déguiser souvent des relations
politiques. (•) De repiibl'ca miillum solliciiaa pro lune. Cunt. ann. Gcill. DE
N*N0iAco; éd. de M. Géroud, II, p. 347. ,,,Coog[c

The text on this page is estimated to be only 18.15% accurate

{ia^it'.a pvrpetranuit? Tiintum nefas iin]mnitum non reCe
religieux obscur, qui, chaque soir, se relirait dans su cellule pnur iilorroger
la conscience, tandis que partout autour dû lui ou n'écoutait que lu clameur
des passions, avait compris la grave et impartiale mission de l'hislorien. U
ne fuut pas se demander si le maréchal de Normandie, qui vient du violer
les franchises do l'église S;int-Méry, a tué G .'oirroî d'Harcourt en guerre
loyale, et s'il n';i peut-être (las coopéré à la miirt de son neveu, décapité k
Rouen piir trahison. Il ne faut pas rechercher si le maréchal de Champagne
a excité les nobles de sa province k prendre les armes, et si Regnaud d'Acy
a déjà été mis en accusation par les étals généraux. Peu nous importe do
savoir que ces conseillersexhorlaient le duc de Normandie à traiter avec les
Anglais qui ruinaient le royaume, pour exterminer les communes
empressées k la défendre : il suflit (tel est l'ordre invariable des desseins de
la Providence) que Marc-el ait déplacé l'autorité légale, en la livrant à
l'elTervescence populaire, pour que tdt ou tard, dominé par les menus,
comme il les appelle luimême, il devienne inévitablement la victime des
mêmes violences et des mêmes haines, qui le traîneront, lui aussi, nu et
cotivert de plaies, sur le pavé du Val des Écoliers, où ont été abandonnés
sans^ sépulture les corps des maréchaux de Champagne et de Normandie
('). (') • Plusieurs tenoieit que c'esloit ordeance de Dieu, quar ■ il estoit
mort comme il avoit Tait morir lesdis mareschnux. ■• Chron. de SaintDenii,
éd. de W Paulin Paris, V], p. 133.— Sur les jnenuê, voyez le Livre de Païœ.
de Cbrlstine de Pisan, au cbapitre iitllulâ : > Comment il n'apparlient quu
les menus po<r pulaires soient mis es offices et estas de la cité. » „ Google

The text on this page is estimated to be only 20.22% accurate

— 890 — Marcel, qui expia par son sang le sang qu'il Bt répandre, fixe k (l'aulrcs lilres l'attention des historiens. Il fut l'éloquent orgne des griefs, des besoins et des inléréls de son pays et de son temps. Au milieu du désordre qui régnait, il conçut le plan d'une organisation vigoureuse qui Iransfonna la capitale du royaume, et qui, si elle ne put transformer le royaume même, y laissa du moins après elle de longs et vife regrets justifiés par de nonveaux dcsiastres el de nouveaux malheurs. Il y a aussi dans la vie de Marcel quelques pages qui réclament une réhiibilitition. On lui repi'ocha d'être l'allié des Anglais, et personne ne fit plus que lui pour les repousser. On l'accusa de soutenir les Jacques et de chercher l'ex termina tion de la noblesse ; or il ouvrit un refuge aux nobles dans les murs de Paris, et s't^posa de loutes ses forces aux fureurs de la Jacquerie. On nous le montre avide, ambitieux, cherchant h concentrer le gouvernement entre ses mains: mais il faut se souvenir qu'en dehors de l'unité, représentée par les élats généraux, les réJies du gouvernement floll.iient au hasard entre le roi, prisonnier k Londres, et le duc de Normandie, errant en France de piovincc en pi'ovince, tous les deux désarmés le même jour à Poitiers, l'un par la fortune du combat, l'autre par le déshonneur de sa fuile. Les documents historiques qui s'occupent de Marcel sont nombreux, mais la plupart sont postérieurs à sa chute. Il n'en est que plus intéressant d'étudier le célèbre prévôt des marchands; dans deux lettres également pré«ieuses, quoiqu'elles soient de nature différente. Dans la première, que les chroniques de Sainl-Denis appellent < une » bien merveilleuses lettres closes ['), ■ (■) Chroniques de Saint-Denis, VI, p. 104. Cette lettre se trouve

The text on this page is estimated to be only 18.74% accurate

— 291 — Marcel, au f;nl« de sa puissance, répond en termes alticrs aux menaces du diic de Nomijindie, qui veut réduire les Parisiens parla HiutinoLasecondc, écrite le It juillet 1358, et antérieure seulement de vingt jours à sa mort, n'est qu'une longue apologie de tout ce qu'a fait le prévêlde marchands. Il semble qu'avant de descendre dans la tombe, et h défaut du témoignage de ses amis qui seront entraînés dans sa perte, il veuille plaider lui-même sa cause devant la postérité, et ce qui accroît l'importance de ce document, c'est qu'il est adressé aux communes de Flandre, dont Paris réclamait, en 1358 aussi bien qu'en 1383, l'alliance et l'appui ('). Il faut ajouter que ces lettres de Marcel, détruites et» France, se sont conservées dans les archives des communes flamandes, et ce sont les seules qui soient parvenues jusqu'à nous. J'avais copié celte du 18 avril, il y a plusieurs années, dans un cartulaire de Bruges. J'ai retrouvé la dernière aux archives d'Ypres, et c'est là probablement un de ces documents, cachés avec soin après la bataille de Roosebeke, qui donnèrent lieu d'accuser, à cette époque, les échevins d'Ypres, condamnés k remettre tûules leurs chartes du chftleau de Lille, d'avoir i autres • choses qu'ils n'avoient point apportées ('), • aussi mentionnée daDal'ordounaiice d'abolition du I0ao(il1358. SscoussB, l I, p. 313. (■) Parmi viogl-et'UO bourgeois désiftnés comme ami.* de Marcel, \ei Chroniques de Saint-DeiûsrAlealCoMo leFiament, Hanneqiiin le Flamenl, Pasquel le Fiament, Jacques le Flameut, trésorier des guerres, et Jacques te Fiament, maître de iu cbambre des comptes. Elles nomment ailleurs Geoflroi le Fiament, du poi'cbe Saint -Jacques. {•) Acte du mois de janvier t3S2 [v. st.). (Archives de Lille.) Lizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 18.32% accurate

Très-redoublé seigneur, plaiiie vous remembrer couiment vous nous avés couvent que se aucune chose senesIre vous cstoit rapportée (le nous, vous n'en ci-oiriés rien, mais le nous fériés savoir ; et aussi se aucune chose nous estoit rapportée de vous, nous le vous ferions savoir : et pour ce, très-redoublé seigneur, vous certifions en vérité que vostre peuple de Pai'is murmure très-grandement de vous et <le vostre gouvernement pour trois causes : premier que les ennemis de vous, de nous el du royaumi; nous roignent et nous pillent de Ions lés, du coslé devers Chartres, et nul remède n'y est mis par vous qui li deuissiez mettre; et aussi qTic tous les soudoiers qui jà en arHère sont venus à vosire mandement, du Dalphiné, de Bnui^oigne et d'ailleurs, pour la delTense du royaume, n'ont fait honneur ne pruuftit ^ vous, ne k vosire peuple, mais ont tout le pais mangié et le peuple pî))ié et robe, nonobstant que il aient esté bien paies, et ce savés vous bien, car plusieurs plaintes vous en ont esté faïctes, tant par moy comme pr autres, pour lesquelles vous leur dousies manderqu'it s'en alassent en leur païs ; et néant

The text on this page is estimated to be only 24.17% accurate

— 293 — moins vosli'e peuple lient que vous les tenés eiilour vous, ou aucuns d'eux auxquels vous avés batilié h garder les Torteresses de Meailz et île Monslcreau, qui tiennent les nvières de Saine, de Mnrne et d'Yonne, desquelles vostro bonne ville de Paris doit estre nourrie et sousteniie, que tiint amés, si comme lousjoura avés dit; la tierce cause du murmure du peuple e^^t que vous ne mettes aucune paiiie h garnir les forteresses qui sont devers vos ennemis, mais trop bien avés saizi celles dont vivres nous pevent venir, et, qui pis est, les avés garnies de gens qui nul bien ne nous veullent, si comme plainement vous appert et à nous par lettres qui furent trouvées es portes de Paris, lesquelles vous furent monstrées en vostre granl conseil, et encore desgariissiés vostre ville de Paris d'artillerie pour garnir les forteresses de Heaulz et de Monstereau garnies de gens qui nul bien ne nous veullent, comme dit est, et bien appert par les paroles que dictes vous ont, que bien savons ({ue telles sont : i Sire, quelconque persone qui sire • soit de ce chastel se peut bien vanter que ces villains I de Paris sont en son dangier et que bien près leur peut « rongnier les ongles. « Si vous plaise savoir, très-redoubté seigneur, que les bonnes gens de Paris ne se tiennent pas pour villains, mais sont prudes hommes et loiaux, et tels les avés trouvé et trouvères, et disent outre que luit cil sont villains qui font les villainies : toutes lesquelles choses sont au très-grant desplaisir de tout voslre peuple, et non sans cause, car premier vous leur devés protection et ileffense, et eux vous doivent porfeihonneur et obéissance, et qui leur faut de l'un ne sont tenus en lautie; et aussi semhleà vostredit peuple, selon raison et vérité, que mielx fussent emploies gaiges à gens qui se combattent aus ennemis du royaume que à ceulx

The text on this page is estimated to be only 23.94% accurate

— «94 — <|ui premicnl les deniers d'icellui, robeiit et pillent le
fiuuple d'icellui, et aussi leur semble que vous et les gens (l'armes qui sont
en vostre compagnie fussent mielx à vostre honneur entre Paris et Chartios,
là où sont les ennemis, que là où vous estes, qui est pais de pais et sans
guerre ; et aussi est vérité que lesdictes forteresses par vous saisies de
nouvel, estoient en gouvernement de Irès-bonnes gens et sans aucun
mauvais soupçon, et n'esloient point en frontiÈre, ne ne vous cousloient rien
k garder, et est aussi vérité que quiconque a deux choses fl garder et garnir,
il doit mielx et plus lost garder et garnir la plus vallable , la plus honorable,
et proufilable, quant elle est plus ennoie et plus doubtable , et vous en
vostre nouvel conseil vouliés desgarnir Paris d'artillerie pour garnir les
forteresses dessus éclaircies, Kiquelle chose vostredil peuple n'a voulu
souffrir; car par ce voient la destruction et perdition du roiaume, de- vous et
de tout le peuple. Si vous supplions Irès-uinbleinent , très-redoublé
seigneur, que il vous plaise & venir en vosli'e bonne ville de Paris et leur
donner protection et defTense, si comme faire le devés, et aussi veuilliés
osier d'entour vous toutes gens qui à voslredit peuple n'ont l>onne volonté,
lesquels vous povés bien cognoislre par les consaulx qu'il vous donnent, et
avec ce i-emellre lesdictes foi'lei'esses de Meaux et de Moutereau es mains
de vosféaulset loiaulssubjelii.où par avant estoient, aOn que vostre peuple
de Paris n'ait cause de commotion pour faute des vivres, et que il se
délaissent de leur murmure ; et aussi vous supplions qu'il ne vous veuille
desplaire si nous avons retenu l'artillerie qui avoit esté jà menée au Louvre
'par Jehan de Lyons, car en vérité nous l'avons fait cil bonne intention et
poui* plus gians maux cl périls L,zodb,Goog[c

The text on this page is estimated to be only 21.59% accurate

— 295 — eschever ; car le peuple estoit si esmeu pour ce, ijuc
graiis maulx en fussent venus se nous ne leur eussions eu convent de la
retenir. Très-redoublé seigneur, plaise vous savoir que le peuple de Paris se
remembre moult de promesses que vous leur déistes de vostre bouche, à
Saint-Jacques de l'ospital, as halles et en vostre chambre, outre lesquelles
vous leur proraistes que, se vous ne deviez yssir que vous, trente ou
quarante avccques vous, si ne pourries vous plus soulTrir les choses en
Testât où il estoienl, et, Dieu merchi, les choses ont depuis pris moult petit
amendement. Très-redoublé seigneur, sur toutes ces choses et chascuue
d'icelles dessus é«laircies. vous plaise ordener par telle manière que ce soit
à la loenge de Dieu, h honneur du roy, nostre sire, de vous, et au proufSt du
peuple, en telle manière qu'il s'en puisse brièvement apercevoir, et nous
veuilles avoir pour recommandés. Li Saint-Esprit vous ait en sa sainte garde
et vous doint boime vie et longue. Escript à Paris, le xvm* jour d'avril.
Très-chiers seigneurs et grans amis, vous ave-z bien sceu comment en la
bount ville de Paris, après la prise du roy nostre sire, faicte à Poitiers, du
commandement de monseigneur le duc de Normandie, convocation
générale fu raict« des trois estas du royaume de France, clergié.
nzodbvGoOglc

The text on this page is estimated to be only 20.50% accurate

— 296 — nobles el bonnes villes, pour ;ivoir conseil sur le fait de la délivrance du roy iioslredit seigneur et sur la défense du royaume el des subgés, el le bon gouvernement d'icellî qui. par longtemps, par les funls el déloyanz con!«itlers el corrompus ofliciers avoit petitement eslé gouvernés, dont les grans inaulz (|lie chascun a veu, pour lcsdites causes et pliiseui'S autres, sontavenuz au royaume et nus siihgés, el aussi pour avoir finance convenable par consentement de tous pour le lait de la guer're. Et combien que desdis estas fussent à ladicte journée très-grans et notables nombres, et des remèdes sur louslesdis poins cl aussi des aides fussent tout en accord, toutevoies la chose fu empeschée, délaïée et froissée par les malices el fausses inductions desdis conseilliers et ofRciers, îîi l'opinion desquels se enclina monseigneur le duc plus que à tout le bon conseil qui donnet 11 fu par tous les estas dudil royaume, dont grant mal s'ensiryvirent el gians]ierditionsdepaiis.Elpour ce furent faicles autres assemblées ponr lesdicles causes, lan (') iesdictos saincics ordonnances (aicles premièrement el en escript rédigées ftireiil par tous loées et approuvées, promises et jurées, el par monseigneur le duc en las de soye et en cire vert confirmces et par li promises et jurées, Quelles avoit cinq poins princi {>aulx : premièrement que justice fust réfoimée, tenue el gardée; la multitude de mauvais el corrompus ofliciers qui destruisoieni le peuple ostée; les grans alicuations faicles du patrimoine du royaume en personnes indignes, augranldommagedu roy el du royaume, fussent rappelles et au patrimoine réincorporés ; la personne de monseigneur le duc de bonnes personnes sages el loyauls, iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 19.64% accurate

(le boaa, vriiis et loyuulx coiiscilliers fust ussuciéu et biuMi aoruée, el rt^clcs de sa compaignie plusieurs de pelîl estai et de petit sens, qu'il créait plus (lue mestiers ne Il fust, qui estoieni u sont de Diuuv;itse fanie el renommée; défense bonne et convenable p:ir fait d'armes contre les ennemis fust ans subgéâ ilu rovHume administrée el piestée, les prises qui se faisoient sur le peuple sans rien paier, dont li peuple uvoit esté ti-ès-grandemeiit domagics, fussent du tout ostées. lesquelles ordonnances en tous les pouns deseus<lis furent pm- monseigneur le duc et plusieurs mauvais estans près de li froissiés et cassées, et grans divisions entre les estas engénrées, cur li plusieurs des nobles, des choses par euls consenties, accordées, promises et jurées, et aussi du clei^ié, se départirent, et du tout des bonnes villes se divisèrent, ne rien des choses accordées ne paieront, et à la josne volenlé de monseigneur le duc dii tout se con fermé reu t , afin que sur euls, sur leurs terres, ne sur leur subgés ne fusl aucune chose prise, ne levée, Etpour ce, très-chier soigneur et très-vray ami, que nous et plusieurs autres bonnes villes les susdictes ordonnances, par nousel tous au très, comme dit est, accordées et jurées, vousisimes tenir et accomplir sens comparoison, et parccsdefTauset plusieurs autrei' veyens nous et le royaume en estât de perdition, et pour ce que souvent à monseigneur le duc et son conseil en faisons re<{uesle de y remédier, nous avons moult encouru la maie volenlé de li et desdis nobles, en nous mellanl sus à giant tort que nous vouliens avoir le gouvernement du royaume, et combien que monseigneur le duc bel en respondesist el à faire le promesisl, rien n'en faisoit, mais toul le contraire, et contre nous et ceuls qui ensuyvoienl iiosire opinion esloit en corage se forment meus que pur ,,,,Coog[c

The text on this page is estimated to be only 17.95% accurate

— 298 — maiiilos voies prociroit el faisoit procurer nostre destruccluii, el se esludioit faire, eu la bonne cilé de Paris, des iiiiuiis cuiilre nous (;ratil coniniocion, pour laquelle chose et aucunes initres ;<ucun mauviis de ses conseilliers eu Irès-boii petit de nombre en ont esié jusiemeiil mis h moi't , qui en ce el en plusieurs autres grans mauls le iiorrissoient et eniroduisoient : depuis lesquelles choses ledit monseigneur le duc avecqcies graiil quniilité de nobles, veullans la ilestrucliou universele de nous, des gens des bunnes villes cl de tout le plat paiis, sont en armes et en host pour nostre ilestruclion devant la bonne ville de Paris, et ont esté à Meaulx, lan de bonne foy les citoyens les avoient receus, lan ils ont destruit la cilé et tous les ciloiens et Tait plusieurs horribles mauls, selon ce que de ce et des choses dessusdites el de plusieui s autres \ous porra plus plainement apparoir par certains rooles, lesquels nous vous envoions soiibs le contre-scel de la ville de Paris clos, El vous sitpplîous et prions, tant el si fliercls comme plus poons, que, tout vostre commun assemblé et en audience, vous plaise lesdis rooles faire lire iivecques ce^ présentes, et clèremenl exposer à vostre commun les choses cjui contenues y sont. Très-chiei-s seigneurs et bons amis, nous pensons que vous avez bien oy parler comment très-grand multitude de nobles, tant de vostre paiis de Flandres, d'Artois, de Boulonois, de Guinois, de Punhieu, de Haynault, de Gorbôis, de Beauvoisis et de Vermendois, comme de jilusieurs autres lieux, par manière universele de nobles universaiiment contre non nobles, sens faire distinction quelconques de coupables ou non coupabics, de bons ou de'mauvais, sont venus en armes, par manière d'oslilité, de mui-dre et de roberie, deç.\ l'vaue de la Somme el aussi

The text on this page is estimated to be only 21.77% accurate

— 299 — <leçà l'yciiu d'Oise, et combien que à plusieurs d'euls rien ne leui' ail esté inefffiil, toulevotes il onl are les villes, lue les bonnes gens îles pniis, sens pitié et mîséricortlc quelconques, iol)é et pillié lotit qitanques il ont lii>uvé, femines , enfans , prestres , religieux mis h cnieuses gehines, pour savoir l'avoir des gens et ycels prendre et rober, et plusicure d'iceitls fait morir es gehines, tes églises rohéea, les calices, saincluaires, chapes ostées et T'obés, les prestres célébraiis pris et les calices oslés de devant euls, et li aucun d'euls le corps Nostre-Sire getÉ à leurs variés, le précieux sang Nostre-Sire geté à la paroit, les vaissaulx où esloit le corps Noslre-Sire pris, les églises, abbaies, priorés et églises parochiauls que il ne ardoicnt misa raençon, et les personnes de Sajncle Église, les pucelles corrompues et les femmes violées en présence de leur maris, el briefment fait plus de mauls, plus criielcmnt et plus inhumainement, que oncques ne filent les Wandres, ne Sarrasin, et plusieurs desdictes pillés (') onl porté en Flandres, en Artois el en Vermen dois, et très-grant quantité en ont laissée à Compiégnc, qui èsdisfnis les a soustenus et aotistient,àla destruction du pUt païs et des bonnes villes, et encore èsdis mauls persévèrent de jour en jour, et tous marchans qu'il treuvent mcllent it mnrl, et i-aençonnent et estent leurs marchandises, tout homme non noble de bonnes villes nu de plat paiis et tes laboureurs tous mettent à mort cl rot)ent et dérotwnl) ont pris quarante et cinq mutes chargiés de draps de Flandres et d'ailleurs, et yceuts ont pilliés et oslés aus marchans qui les menoient avecqies lesdis driips. Et ainsi véoiis clèremeni qu'il nous en(') Pille, bulin. D^iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 19.77% accurate

lendent universaumeiit tous des bonnes villes et du pliit paiis, sens pilé ne misciîcorde, se Dieux ne nous secourt et aide, et iio lioii amy, frère et voisin, mettre -t destrucion. Et bien savons rgue monseigneur le duc nous, nos biens et de tout te plat paiis a mis en hnbandon aus nobles, et de ce ijii'il ont fait et feront sur nous les a advoés, ne n'ont autres gaiges de li que ce que il peuvent rober, et combien que lidit noble, depuis la prise du roy noslre sire, ne se soient volu armer contre les ennemis du royaume, si comme chascun a veu et sceu, ne aussi monseigneur le dire, toiilevoies contre nous se sont armé et contre le commun , et pour la très-granl hayne qu'il ontànous, à tout le commun, et les grant pillles et roberies que il font sur le peuple, il en vient grant et sî grant (pianlilé que c'est merveille. Si avons bien mestier de l'aide de Nostre-Sîrc , do la vostre el de tous nos bons amis, et ceuls qui aideront à défendre le bon peuple, les bons laboureurs et les bons m:irchans, sens lesquels nous ne poons vivre, contre ces murdriers, robeurs et cruans ennemis de Dieu et de la foy , acquerront plus granl mérite envers Nos(re-Sire qi'e se il aluient tout croisié contre les Sarrasins, et cerics il ont jk lait tant de maulg deçà la Somme et en Beauvoisis et deçà l'yaue d'Oise, et tant tué do laboureurs, qu'il est grand double que cesie année, qui èsdis paiis esloit très-fertile de blés et de vins, ne soit du tout gastée et p6rie,et qu'il n'y ait qui labeure et cueille les vins, ne aussi oii mettre les vins pour les vassiaux des villes qui sont tous ars el aussi les villes. Très-chiers seigneurs et tràs-bon amy, toutes les choses dessusdiles nous vous escHpsons, pour ce que nous savons certainement que la bonne ville de Paris, et les bons marchans de la bonne ville de Paris el des bonnes iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 18.76% accurate

— 301 — villes, le bon cuiinuui el les lions l;iljuureiirs vous amés et avez lousjoiini aiiu'% el k trois fins les vous esci'ipsons : la première, aliiiqite vous véczh l>oiiiic raisou et jiistiee ()iie nous avons, et le grant lorl, dosloyiiiilé el injustice que on a sur nous et sur le peuple; la seconde fin, afin d'avoir vostre i-onsei) et aide, uar k-s choses nous sont grandes, pesaiis et pûi'iUeiises, et non pas tant seulent à nous et au paiis qui suil donuigtés, mais aussi à vous et sus autres paiis lan il convient courre marchandise , et lan il convient porter les vivres de blés et de vins des paiis qu'ils ont ainsi gastés sens cuusc, et bien poez veoir que se on gastoit le paiis de Laonnois , ainsi que on a {^aslé le paiis de Beauvoisl, tout le paiis de delik l'yaue d'Oise, qui sert de vins le bon piiiis de Flandres, de Haynaul, de Cambrcsis, seroit destrutt, dont grant dommage s'ensuivrait audit piiiis; la tierce fin, car plusieurs nobles dudit paiis de Flandres qui ont tiicles lesdictes roberies , et des autres paiis dessusdits , et qui lesdicles roberies ont portées èsdis lieux dessusdis, que tous lesdis biens que vous sentirez estre en vastre teri-e et pooir vous leur estez de fait, et mettez en vostre main comme en main seure. El pour ce que li dessusdit sont encoi'c en faisant lesdis mauls 'a host devant la bonne ville île Paris, afin de nous desti'uire, qui rien ne leur avons méfiait, el combien que tous ne les cognoissiens mie, de plusieci'i's nous vous envnions les noms en un roolet plos el scellé du scel do ladicte ville de Paris, lesiptels ou plusieurs d'euls, par la poissancc que Dieux vous a donnet, nous vous supplions, tant comme nous poons, que sur leurs corps et sur leiirs biens, à l'onneur .et salvacion de nous, vous y ^eulllez pourveotr par tele manière que vos grans discrccions verront qu'il ser.t à faii'e, et qu'il n'nyent plus bardemeiit l^.un^lc

The text on this page is estimated to be only 20.57% accurate

— 302 — lie poissance Oe nous metraire, car à vostre requeste ainsi le voua Terieis-nous en cas pareil. Très-^hier seigneub et bon umy, pour ce que aucun d'culs ou lie leui-s amis se voudroieit envers vous excuser des niauls qu'il ont fais eiv Beauvoisis et aussi sur nous, pour c« que aucunes gens du plat paiis de Beauvoisis commencèrent le riot sur les gentils hommes, en euls tuant, leurs femmes et enfans, et en abattant leurs maisons, et que k ce nous leur fusmes aidant et confortant, et de ce puet ou porroit estro faicle à hault et noble Jirinpce, monseigneur le conte de Flandres, et à vous ÎU' formation et relacion mains véritable, plaise-vous savoir que lesdiles choses furent en Beauvoisis commencées et faictes sens nostre sceu et volonté, et mieuls ameriens estre mort que avoir apprové les fais par la manière qu'il furent commancié par aucuns des gens du plat paiis de Beauvoisis, mais envoiasmes bien trois cens comhalans de nos gens et letties de crédance pour euls faire désisler des grans mauls qu'il faisoient, et pour ce qu'il ne vou(Irent désisler des choses qu'ils faisoient, ne encliner à nosire requeste, nos gens se départirent d'euls, et de nostre commandement firent crier bien en soixante villes, sur paine de perdre la teste, que nuis ne tuast femmes, ne enfans de gentil bomme, ne gentil femme, se il n'esloit ennemi rie la bonne ville de Paris, ne ne robast, pillast, ardeist, ne abatistmaisonsqu'il eussent, etau tempsdelors avuit en la ville de Paris plus de mille que gentils hommes que gentils femmes, et y estoit ma dame de Flandres (<] , (') Marguerite de Brabaot, fltie du duc Jean III et de Marie d'Evreux, était, par sa mère, cousine de Charles le Mauvais, roi de Navarre. Elle vivait en m^iuvaise intelligence avec Louis de Maie, et tandis que ceiui-ci soutenait le duc de Normandie, elle secondait saus douleâ Paris les intrigues du roi de Navarre,

The text on this page is estimated to be only 18.31% accurate

— 303 — ma dnme la royie Jehiinne ('] el madame d'Orlicns ('),
el à Ions ou iit; Hl i]iro bien cl honneur, et encores en y a mil qui y sont
venus à sourie, ne à bons gentils hommes ne à bonnes gentils Teiimes, qui
nul mal n'oni fait an peuple, ne ne venlent faire, nous ne volons nul mal. Et
depuis les choses avenues en Beuuvoisis, inonseîgnaiir de Navarre, qui
oiidit paiis estoit à gens d'anaes, auquel il vindrent courre sus, et lesquels il
desconfit par quatre fois, et leurs capitaines prist etcopa les testes, mist le
paiis tout à pais et, du consentement des nobles du paiis de Beauvoisis et de
Veqcin, qui avoient esié domagé et injurie, et aussi des gens des vdies du
plat palis de Beauvoisis, ordonna que de chascuue ville quatre , (les plus
principauls de ceuls qui avoient fait les excès sefoient pris et justicié, et dix
du paiis de Beauvoisis seroieil pris qui savoient les damages qui avoient
esté fait aus gentils hommes, les villes et les personnes, par qui ce avoil esté
fait, et seroit rapporté à monseigneur de Navarre, et il feroit faire reslituciou
convenable des damages ausdis gentils hommes, et parmi ce les bonnes
gens du plat paiis de Beauvoisis, les villes et le paiis dévoient demourer en
scurl^ et en pais. Ce nonobstant, les gentils hommes du paiis de Beauvoisis,
de Veccin, monseigneur de Navarre parti, et aussi li autres nobles des paits
dessusdis que rien ne touchoit, se assemblèrent, et tout le paiis
deBeauvoisisdestruisirent et pillèrent, et, sur l'ombre dudil fait de
Be.iuvoisis, li gentil homme eu plusieurs (■) Jeanne d'Évreux, veuve de
Charles le Bel, mère de la duchesse d'Orléans et taile de lu comtesse de
Flandre ; elle favorisait aclivcnierit son neveu le roi de Navarre. {') Blaoche
de Fi'ance, tille de CËailes le Bel et de Jeanne d'Evreuji , par conséquent
cousine du roi de Navarre. .,L.,Gooj^[c

The text on this page is estimated to be only 19.33% accurate

— 304 — et divers lieux oui Triitrls grans asseinblét», et s'en
soiil venu en plusieurs lieux desdis pètiis deçà la Somme e(ta rivière
d'Oise, et sur yceids qui <lii fait de Be^iivoisis rien ne Kivoie»! et qui en
estuient pur et ignoscciit, ont couru, robe, pillic, urs et tue, et tous tes palis
destruis, et eiicores foiil de jour en jour. Trè»-chier seigneur et l>on ami,
iculliez nous piirdouner et avoir pour excusés se si Ijirt vous avons escript
desilicles choses, car 11 chemins esloienl très-périlleux et mal seur, et ces
];eiitils hommes tous les paiis et tous les chemins occupoleiit. Toutcvoles,
veulliez savoir que. combien que plusieurs gt^ritils hommes et gens d'armes
en . très-graiit nombre soient devant lu bonne ville de Paris avecques
monseigneur le duc, que nous et nostre commun sommes bien tout un et en
bonne volenté de défendre, et y a, Dieu me<-cy, très-bonne ordonnance et
graiit marchié de vivres et très-grant quantité, el pour l'onneur de la bonne
ville de Paris défendre, et eschiver que nous qui avons toujours esté franc,
ne chéons en la scrvitude en laquellenous veulent mettre ces gentils
hommes, qui sont plus villain que gentil, nous exposerons nos corps el nos
biens el morrons ançois tuit que nous souffrons qu'il nous mettent eu
servitude. Car de nous et des autres, il se sont vanlé qu'il nous esteront tout
que un blanchet qu'il nous tairont, et nous feront traire à le cherue avecques
les chevaulx ; mais, h l'aide de Dieu, de vovs et de nos bons scîgnoitrs et
amis et de très -excellent prlnpce, monseigneur de Navarre, ouquel nous
trouvons Ir^s-grant confort et Irès-grant aide et ayme très']>arfaî lement les
bonnes villes et h- lion commun (■), nous les eu garderons bien. (') Churles
le M<iuvais, roi de Nuvuri'e, (ils de Philippe, ro) de

The text on this page is estimated to be only 16.76% accurate

— 305 — Très-chier seigneur et bon ami, nous nous recommandons à vous et nous oflrons à votis de quanques nous smvons et poons faire, et vous prions que les dessusdis rooles el ces présentes, après ce que vous les aurez veucs et leues, vous plaise envuier en aucunes des bonnes villes dudit paiis de Flandres aus bonnes gens el commun d'icelles, ausquelks prions el requérons seinbUblcment comme à vous faire tes choses dessnsdicles. Li Sains-Ëspei-is, pr sj grâce, vous veuille sauver el garder. Sur tontes les choses que nous vous escripsons, nous désirons moult avoir nouvelles de vous el response : sy vous supplions qu'ilk vouspkJseit faire le phishastivement que vous porrez bonnement. Ëscripi h Paris, lo \i' jour de juillet, l'an Lvni. Les tout vostres, Ces lettres retracent toute la situation. D'une part, le respect de l'aulorité s'ijfr,iiiiitil; d'autre part, le patrioN^ivarre. et de Jeacne, Slle unique de Louis le Hutin, pelil-fls de Louis d'Évreui et de Marguerite d'Artois, urriëie-pelit^fils de Philippe le Hardi et de Marie de Bratuuit. Le roi de Franco, disait plus tard Edouard 111, ne craiul que trois priuces, le roi de Navarre, le duc de Bretagne el le comte de Foix; uquar eux f supplnntés, il ne tient compte des autres. ■ (Arrbives de Lille.) (') Lettres closes oii l'on aperçoit encore les traces du sceau de la ville de Paris. Au dos, on lit ces mots : Che mal les ktlret el le» briefs du rtiy de \avarre, de le ville de Paris et de le ville tf Amiens. Les deux rôles qui éla lent joints à la lettre de la ville de Paris ont disparu, et il en est de même des lettres du roi de

The text on this page is estimated to be only 20.29% accurate

— 306 —
lisine s'élève : et dans ce double caractère, qui nous permet tour h tour de blâmer at de louer Marcel, nous retrouvons encore l'image de la France du xiv^e siècle, pleine d'entbousiasme et d'ardeur belliqueuse sous un pouvoir faible et chancelant qui ne la protège plus. Il faut bien se garder de confondre la commune de Paris qui sauva la France de la conquête des Anglais, avec cette même commune de Paris qui, après le traité de Troyes, se précipita au-devant d'eux pour acclamer leur venue. Entre ces deux époques, il y a toute la distance qui sépare les Cabocbe, les Legoix et les Saint-Yon d'Etienne Marcel, dont le nom vivra dans les célèbres ordonnances de 13bû et de 1356. N'oublions pas que te dernier vœu du duc de Normandie, devenu Charles le Sage, fut le retour aux institutions qu'avaient fondées les étals généraux et aux réformes qu'ils avaient conçues. Les biens du prévôt des marchands, confisqués après sa mori, avaient été rendus à sa famille, et lorsqu'on 1413 le parti de l'ordre triompha à Paris de la faction des bouchers, l'un des échevins choisis pour remplacer les SaintYon fut Jean Marcel, parce qu'on croyait ne pouvoir opposer à l'anarchie aucun nom placé plus haut dans la mémoire du peuple par d'éclatants services rendus à la cause des libertés pubUques. Navarre et de la ville d' A mien s. -Je suis disposé à («user que la lettre de Marcel avuit été envoyée à Jean de Pecquigiyy, et celui-ci l'aurait transmise aux échevins d'.^miens et dTpres. Les relations de Jeun de Pecquign; avec la commune d'Amiens sont assez connues ; celles qu'il entretenait avec la commune d'Ypres remontaient à 1351 [voyez mou //istoire de Flandre, Inédit., t. III, p. 366). iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 14.78% accurate

CHRISTINE DE PISAM LIVRE DES FAITS DE
BOUGIQUAULT. L'auteur du Lîre des faits de Bouciquault s'exprime ainsi
à)a fin du vingtième chapitre de la troisième partie : • En cest eslat est à
cesluy jour, dixiesme de mars, • mille quatre cens hiiic), le fait de l'Église, i
ce qui doit s'eilendi-e de l'année 1 408 avant Pâques, ou h *09, style
moderne. Celte nnnée b fête de Pûqiies arrivait le 7 avril, et comme le
manuscrit unique de Paris offre à la dernière page celte mention : * Fait et
escript jusque ycy le « IX* jour d'avril l'an de grâce mil tcct et ix, > nous
pouvons le considérer comme offrant un texte original : il en résulte qut;
l'auteur et le scribe terminèrent en moins d'un mois les dix-sept derniers
chapitres (']. (')Le manuscrit du po^me de la Mulation de Fortune, 96aH,
conservé à la Bibliothèque de Bour^^gne, porte la note suivante : Ci
commence un quaj/er e»cript en un jour Ireatotit. Ce cahier de huit li'uilletts
à deux colonaes ne comprend pas moins de mille vers. iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 15.76% accurate

— 308 — Or (nii'l tihiiil, en 1408, riiiilciir capable d'écrire celte
iiilmir<ihle inoriogriiphe, si ce n'est Christine de Pi&iiiif C'est poH ijne le
lilrc du Livre ilen fa'ts de Boucijuaalt rappelle celui du Livre des faits el
bonnes mœurs de Charle» V: il y » des rappoits hien plus TrAppints encore
dans les quiiitilés de l.i pensée et du style, qui »ous mollirent une érudition
féconde sans cesse unie ii»x seiitiments les plus nobles, les plus élégants,
les plus gracieux. Nous n'insisterons pris sur les rehitlons lidéraires de
Christine de Pisanii nvec le prévôt de Paris Gnillaiime de Tignonvilte,
l'auteiiii' des Difs moraux : elles sont assez connues. Christine de
Pisanl'uppeliililson Ir^s-chier seigneur, et g'adressant à lui < soidis h lî:mce
de sn sagesse et • valeur, > elle le requérait i coiiiinc très-savanl. si que < sa
sagesse lui fust force, aide, dêrense et appui. > [.«sire de Tignonville
s'elTor^iil, avec les sires d'Ivrv, de Crèsèques et d'autres amis, de ranimer
les dernières traditions de la c^ivalerie , et c'est ainsi <jue nous expli(inons
ce passage du Livre des faits d« Bouciquault : t Il est Ji sç»voir que
plusieurs chevaliers de grnnt • renom et gentils hommes vaillans,
poursuivant le noble < faict et hautcsse des armes, ont advisé que, aclin que
< le nom de si vaillant preudhotnmc ne soit péri, ains soit • demeurant au
monde avec les vivuiis par longue mé< moire el que les autres s'y puissent
mirer, que bon se< roil que certain livre de luy et de ses faicls fust faict... ■
Si prie el requiers humblement aux nobles et iutables « personnes par
l'ordonnance desquellesil a esté fait, que < ils me veuillent pardonner si, si
suffisamment que la « matiJire le requiert, ne Vay sceu traiter.- Si leur
plaise t corriger les défaillis el avoir agréable mon lal)eur let iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 15.88% accurate

— 309 — • comme il est. Et aussi je !>ii))pliti lu Itou cl)ev»lier
île < qui il est r<iit, que p;ircilluiiimit me veuille partlouuor si • j'ay eu
hardiesse d'entreprendre à parler de luy s;ins eii ■ avoir au)):ira vaut congé
de luy el licence, car j'uy reccu ■ L-i char^ et cmnmissiuu de ce Taire. > En
effet, Guillaume de Tignonville aimait beaucoup Bouciquautl, et nous
verrons ailleurs qu'il s'était déclaré, comme lui, le champion de la loyauté
en amour. Déjà, dans le Débat des deuas Amam, l'une de ses premières et de
ses plus Tuibles compositions, Christine de Pisan, après avoir rendu
hommage à la mémoire de Bertrand du Guescliti, invoquait l'exemple des
exploits et des vertus du vaillant maréchal BouciquunuU, comme la source
des premières inspirations de son fils, i bel en(Tant, plaisant et gracieux, >
qui, h vingt-cinq ans, devait être, lui aussi, maréchal de France : Mais sans
aler Plus loJDgs quérir, encor povoDS parler De notre temps, ne devons pas
celer l^abonavaillaos qui, saiseulx alEjler Neeulx inatmettre, Voudrent
leurs cuers en parruiteamour mettre, Ne me faull jà aulro preuve protnetlre
■ Ne autre escript pour ténieing, n'aulre lettre : Car vérilnbleMent le scet-
on, le vaillant cuneslable De Fnmce. dont Dieu ail l'âme ucceplatile, Le
tMri lier! rail, le preux et le valable, Du Gué-Aquin, Qui aux Anglois Qst
maint divers butin, Dont ol honneur, leurs cliasleaux à biilia Metloit
souvent, où Teiist, soir ou malin (Et .-enommé Seia toujours et des bons
réclamé., abvGoogle

The text on this page is estimated to be only 15.78% accurate

— 310 — Premièrement pour amours ta armé, Ce di.soi[-il, et
désir d'eslre amé Le rist vaillant. De bonne heure le Ost si iravaillunt
Amours, qui Fait cbascun bon cuer veillant A poursuivre honoeurs'il est
vueillanl Los qui mieulx vauill Que riens qui soit, et le bon Bousicaut Le
marescbal, qui !a preux, sage et caul. Tout pour amours Sa vaillant, large et
baut, Ce devenir Le Sst. Ylel celle voie tenir Ces II euFans veulent et
maintenir D'annes le faisi pour le lemps à venir Louenge acquerra.
Quelques années ont suffi pour que le Jeune Jean Buuciquault ait fait
oubliée ion jière. Ses vertus égalent son courage, et on ne sait s'il est plus
aimé de ceux qui l'eiilourent ou plus redouté de ceux qu'il combat. Voyez
avec quel enthousiasme Christine de Pisan le célèbre dans son poème du
Chemin de longue estude, écrit en 1 it)â : En sça; un si vaillant. Si n'a-il ou
monde pareil De c« qu'il Tault i l'appareil De chevalier... C'en est le
mirouer, par m'âme, Car ou monde n'a si notable Chevalier, ne si
deffeisahle. Par toute terre en est renom t^t partout est congteu son nom.
C'est la fleur du monde sans faille. Cbascun Ecetqu'en Lombardie Es
guerres du duc de Milan ab,Goog[c.

The text on this page is estimated to be only 15.01% accurate

— 3H — Il d'j ot pareil, ce dit-ren. Ks autres coniréeâ luinglaioes,
Suil en Grère, soit en Athènes, Ou bas monde, n a région, Meismes le lleuve
de Gioii. Qu'il n'ait iwssé et tout cercbié, Et de tout est venu à chié A son
honneur si grandement Que je croy véritablement Qu'oncque Hector de
Troje le fort, Ne Troylus et son effort. Ne César le grant empereur. Ne
Alexandre le fonquéreur, En armes tant ne s'avancèrent. N'en prouée ne le
passèrent (')Nous ti\>avons dans ces vers, où l'on nomme Bouciquault f le
miroir de ia chevalerie, > la première pensée du livre où • chevalerie sera
louée en la peisonne de ce < vaillant et noble chevalier, afin que les autres
s'y Bouciquault avait visité, l'épée ou le bourdon à la moïn, la terre des
Ph:iraon où régnaient les infidèles, Constant! M opic
qu'attendaitlemâmesort, Jérusalem d'où ils ne devaient phis sortir. Poêle en
même temps que chevalier, il avait été vivement ému à la vue de toutes ces
ruines que l'Orienl olfrail à chaque pat<, et dans ses longs voyages il n'avait
pas oublié celles de Troie. Christine de Pisan nous décrit les mêmes lieux
dans lin de ses poèmes, et si l:« distances qu'elle nous tait fi-anchir
rapidement sont un peu fortes, n'oublions pas que ■ ce poème est intitulé le
Chemin de longue estude. Noli'e i-ychemirt île longue e»tude, ms. 10983 de
la Bibliothèque de iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 15.54% accurate

— 3lï — point de d[^]taii sera le Bosphore; nous saluerons ensuite tour i tour ies riviiges les plus fameux, les îles les plus riantes lics mers de l'Ionie cl de la Grèce, depuis Perj[^]amc jusqu'à Rhodes, encore riche en merveilles. Nous commencerons par la description de Conslanlinople : De marbre vj l'ciiç linl des murs, De graiit circuit, haiilx et àur»; Huiiit bauti palais, mainte maison Y »i, qui de miirlire ot cloison. Maint édillcegrant e{ bel, Maint bnull pilier et maint chambet... M'iis trop plaignoie les dommages Des ruines de celle ville Oii il y en a plus de mille. Lieux hauls. murs tous rbéus par terre Pdf meschier et par longue fcuerre... Je vi les champs et le vigaoble Qui tout dedens Coostaii l1 noble Sont pour assez vivres donner A celle ville ^uverter... Le chaste l vi de Thénédon Où la mer fiert de grand randon. Qui le brjs Saint-George est nommée ('). Vi là grant terre renommée Que Jadis Frige on appelloit. Là ta Troye, La cilé de grant renom. Or n'y vois se ruine non. Mais encore y paient tes murs Selon la mer, haulz, longs et durs. ['] Et s'en alla le mareschal cesie nuit gésir au portdeTénédon devant la grande Troye. [Livre des faits dt'JkniciquauU, 1,30.) iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 14.77% accurate

Rien ne doit nous arrêter entre les bois du Simois et ceux de la
Normandie. Nous découvrons déjà la terre du soudain qui aux restes fuit vain-
cument ; VI après la cille du Kaïre qui plus est grant qu'autres y pare, Vi le
NiJ qui croît et descroit, Vi le champ où le basnie croît. Nous abordons
enfin le pèlerinage religieux, et le récit, que nous abrégons beaucoup,
continue en ces termes : Encore vous-je visiter le lieu où il convient
monter. Où la Vierge est très-honorée, Sains Katherine adorée. Dedans les
déserts entrâmes d'Arabe, où n xii journées jusqu'au mont Sjnay flnées. Et
si montâmes sur le mont Où il a moult belle abbaye Close, qu'il ne «oit
envie de serpeulioe ou maie Iwste. 1^ arrivâmes sans moleste; Là ot
mainte lampe et maint cierge. En Égypte tous les lieux vis Où Nosire-Sire
repara ; Vi N^izareth Où repara Et Bethléem où il fu né. Plus regarday et
visitay Jhërusalem et m'arrestay : Vi le Saint-Sépulcre et Itaisay, Et un
pou mu reposay. Quand j'us fait mes oblation. Et dites me» dévotions, ..
Google

The text on this page is estimated to be only 18.14% accurate

Je regarday comme il est fait, A demy compas et de fait Le hault
el le lé mesuraï. Et encore la niesure ay ; Ce rail, yssimesdu repaire,
Montâmes ou mont de Calvaire Oû Jhésjs 0 la croix moula. Et en ce lieu vi
Golgotba Oû ta sainte croix Dieu lu mise (']. Evidemmenl ces vers de
Christine de Pisan reproduisent ce qu'elle a entendu raconter h Bouciquault
, qui venait de retourner de Conslanlinople et de Ténédos à Paris, elqui avait
visité, h une autre époque, le Caire, où résidait le Soudan, Saint-Paul au
Désert. Sainte-Catherine du Sinaï et Jérusalem. Nous pourrions, en relisant
le livre dont nous nous occupons , y retrouver vingt chapitres où le
chroniqueur peut également invoquer comme source el comme autorité le
chevalier même dont il retrace les hauts faits. Cependant le lecteur attend
peut-être une preuve plus décisive pour justifier les droits de Christine de
Pisan }> revendiquer le Livre des faits de Bouciquault. Nous In mettrons
sous ses yeux. Il faut remarquer d'abord que Christine de Pisan, écrivant
(les ouvrages foi't étendus, soit en prose, soil en vers, répète parfois ce
qu'elle a déjà dit en en modifiant la forme, c'est-è-dire enrimanlce qu'elle a
dit en prose, ou bien en mettant en prose ce qu'elle a dit en vers. (•) •>
Messire Bouciquault alla en Jbérusalem su pèlerinage du u SaiDl-Sèpulcre,
qu'il visita très-dévolement, et aussi fut par u tous les saints lieux
accoutumés... Ils prirent leur chemin ft f aller à Saiot Paul des Déserts, et de
là k Sainte-Catherine du a Mont de Sinal. • /.ivre de\$ faiU de Bouciquault.
I, 4S. ,, Google

The text on this page is estimated to be only 16.18% accurate

Ai, .si elle iivait tracé eu ces l; rines l'éloge de (Miiirles V (iiins le Chemin de l'oni/ue esinde . Prudence el science Avoit en Jui Dolahle meat, Telle que très-soingneuseoient Il eotendoil, Je ne mens mie, Assez des poins d'astronomie ; et elle avait rapporté également combien d'excellents ouvrages de l'antiquité il avait fait En françois du latin traire, Pour les cuers des François atraire A nobles mœurs j'ai' bon exemple : Combien que le latin tout emple EnleiidisI , les voull-il avoir Afin de ses hoirs esmouvotr - A vertu, qui pis n'entendraient Le latin, si s'i entendraient. Plus lard, elle répéta exactement la même chose dans son étude sur Charles V et dans le Livre de Paix. Le Livre des faits et bonne» mœurs de Charles V est entre toutes les mains. Je me bornerai à citer le Livre de Paix : ■ N'estoit-il pas grant clei-c lui-meismes et droit philoII sophe et bon astrologien et celle science moult amoil(>J. t Et qu'il fust clerc bien le demonstroît, car souveraine• ment amoit livres, dont il en avoit à merveilles grant < quantité, et quoyque il fust soiiffisammenE instruit en * la science de grammaire et que bien et bel entendoit son « latin, néanmoins, afln que ses frèresetceulx qui le temps l'avenir lui succéteroient puissent avoir le bien d'en(■) Voyez à ce sujet le Livre de» faits el mœurs de Chartes V, iizodbvGoogle

The text on this page is estimated to be only 13.19% accurate

— 316 — * luiidre ce que lus livrctî coillienueiit, fist tninsUler
par I trèj-souflisaiis clerks lous les plus notables livres, i Il est certiîiii que
ces divers p:iss»ges appiirlicieiiuent ù Christine de Pisan, et c'est en nous
appuyant sur une base h l'abri de toute cuulradiction que nous appltquerofis
le même travail de comparaison et de déduction au L:vre lits faits de
Bo>iciquauU. Nous lisons dans le poème de Mutation tU Fortune: En ce
lien qui est lez et grant Sont les nieschiers cas. Moult engrant Y sont adès
d'eulx entre-occire. N'y a"Beigoe»r, ne a si grant sire. Tant s'en sadie bien
entremettre. Qui ou peuple sache frein mettre ; Tuit B'eiitr'ocient a l'estrive;
L'une part contre l'autre estrive Entre eulx par esperis malins, Ëulre les
Guelphes et Guibcllns; N'en EcèvenI nulle autre adlvlsiou, Fors que l'un dit
que tout son lin A tout temps estéGuibelin, Et lui aussi Guibelin esl, Li
autres dist que GuelFes rest Daucieuncté de lignage, El que tous dis ont Tait
dommage Les Guibcllns aux Guelplics, dont Uayr se doivent, pour ce iiduut
S'occjent en la meisme ville Duut ils sunt, et plus de cent mille. Four telle
cause, sans auliv, occis Su sont, et s'eutr'occleut cils. C'est dammaige et
gruot pille Car s'entre eux avoll amitié. C'est un pays moult glorieux (•]. {•)
Mutation de Fortune, ms. de la Bibl. de Buurgogue, 9508, iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 14.13% accurate

— 317 — On relrouve i peu près la même peiisce dans un discours sur les troubles de la Frauce : < Ha France! ne scras-tñ pas acomparée aux estrauc ges nations làudles frères s'entr'occientcomnie chiens. ■ Les usaiges des Guelfes et Guîbelins sont en voslre ■ lerro ('). » Si mainleURnl nous jetons les yeux sur les. lignes suivantes du ifwe des failu de BoticîquauU, nous n'hésiterons plus à reconnaître la main (lui les a tracées : (Cette perverse coutume est pai-iout le pays enraci• née; les hommes y sont divisés et ennemis mortels les (uns contre les antres, ains seulement par dire :Tu es de • lignaigc guelphe et je suis du guibelin; nos devan• ciers se hayreni , aussi fci'ons-nons, — et pour celle t cause seulement, et sans sçavoirautre raison, s'entr'oct cient chascun jour comme chiens... Et est dommage l d'iceluy pays et gran<l pitié, qui est un des meilleurs t qui au monde soît ('). > La communauté d'origine de ces divers textes est hors de contestation. Christine de Pisan avait dit aussi dans le Chemin de longue eslude ; Desoubz le ciel tout maine guerre, Et meisme entre les Sarrazins, Le Basât contre Tamburlan Que Dieux melle en si lres ma[an Qu'ils se putâsent entre eulx deffuire Si ii'i ail cbreslien que Faire! l'appelle le chapitre des Faits de BmititjuauU, (•] Lamentaliim, publiée par M. Tliumassy, p. US. OParliell.ch.i-. ,,,,Coog[c

The text on this page is estimated to be only 15.25% accurate

— 318 — où l'on raconte i qiie Tamburlan assnillit le Buzat de t guerre et qu'il luy convint pur force hisser en paix les (chi'cgtieis. > Un autre chapitre, le septième de la première partie, offi-e les raâmes rapports avec quelques vers du Déliât des deux Amanx (') . Nous pourrions aussi citer des maximes empruntées â Aristote, à Tulle et à Valère qui se'retrouveiit, et à peu pi'èssoiisla même forme, dans le Livre det faits de Bouciquaault et dans les autres ouvra{5es;ile Christine de Pisaii. Si dans le Livre des faits de Bouciquaautt, ni les notables personnes qui président h cet ouvrage, ni la personne qui ta mispoT escripl, ne sont nommées, nous en savons la cause, c'est > allin que envieux ne disent que t aulcune flatterie leur feist dire, > Quant à l.1 malheureuse ortune du livre, nous avons déjà dit qu'il fallail l'expliquer par celle du noble chevalier qui le fit composer. Voici le texte de Juvénal de^ Ursins auquel nous faisons allusion ; < Audit an, messire ■ Guillaume de Tignonville, qui esloitclerc et bien notat ble chevalier, fut désappointé de l'estnl de prévost de ■ Paris. La vraye cause estoit pour ce qu'il fréquenloit t souvent en l'hostel de feu monseigneur le duc d'Or• léuns, et si ne vouloit pas faire be^tucoup de choses t cstranges qu'on vouloit qu'il fist en délaissant l'ordre • de jtislice ; et y fut mis messire Pierre des lîssars, qui (0 Christine de Pisan avait composé pour le duc d'Orléan» le Débals des deux Amans.el elle a ajoulé seulement au manuscrit di.' Bruxelles, 11031, unedédicareadressée, non pas, comme on l'a dit, aPhilippe leBorj,ducdeUourt«ogne, maisà Charles d'AI~ biel,i4ui Tonda avecBouciquiaull, pour la dérensede dames et damoiselles, Tordre de la Dame Blanche. - La Bibliothèque de Bourgogne, si riche en mamscrita du kiv» siècle, en possède viii^l-sept de Christine de Pisan. ab,Goog[c

The text on this page is estimated to be only 20.71% accurate

— 319 — • esloit de l'hostei du duc de Bourfi[^]ogne, lequel en eut
t un bon salaire ('). > Hélas, les persécutions allaient commencei'
pourCbiIstine aussi bien que pour le prévât de Paris. Le Livre des faits de
Bouciquaull fut peut-être sa dernière composition littéraire. Elle s'elforce
dès ce niouient de calmer par sa parole éloquente les discordes civiles qui se
déchaînent autour d'elle. Eu 1 41 4, elle achève le Livre de Paix, suprême
appel à lu concorde et à la réconciliation, et c'est mi touchant spectacle que
celui de cette femme se jetant au milieu de la lutte acharnée des partis, en
leur adressant ces vers de Virgile : Ne tauta animis assuescile liella, Heu
patri» wldas in viacera vertite vires. Mais sa voix ne fut pas écoutée, et
l'année suivante vit la funeste bataille d'Azincourt, qui fut pour elle un
inépuisable sujet de deuil, car les derniers débris de la chevalerie y
disparurent, et BouciquauU lui-même fut fait prisonnier et conduit en
Angleterre. Il ne resta k Christine de Pisan qu"à s'enfermer dans rMaye
close, oh elle pleura pendant onze ans, jusqu'à ce ({u'elle fit entendre un
dernier chant d'allégresse en apprenant Is levée du siège d'Orléans et les
trionphes do Jeanne d'Arc qui venait de conduire Charles'VII â Reims.
Pauvre Christine '. que sa vie fut malheureuse. cl combien la postérité de
qui elle attendait une juste réhabilitation n'a-t-elle point été ingrate pour
elle! On a i,zodb,GoOgk' - —

The text on this page is estimated to be only 15.73% accurate

— 320 — imprimé, CMomenté, traduit le Roman de la Hose. et
personne «a réalisé jusqu'ici le \œu (le Gabriel Naudé : (Jmrliea tjui Ubros
eontpicio nondum typit eaxiraUis, loties dvleo apud me fatum tam candidat
et eruditœ viri/inis. Ve~ rum ipsa aliquando meœ partes eruni hanc
Andromedem a blottis et tineis vindicare[']. ■ Née sous le beau ciel de
l'Italie, elle éUii venue dans sa jeunesse habiter la France, pendant les
années les plus florissantes du règne de Chartes V : tout était alors bonheur,
fortune et doux loisirs. (Je fus née , nous l'a concl-t -elle , de . nobles pat
rens ou pays d'Ytalie, en la cité de Venise, en liqueUe • mon père, né de
Boulngnc la Grasse, où je fus piui; • nouric , ala espouser ma mère qui née
en eijtoit , par « l'acointance que niondit père avoit de longtemps « devant à
mon aïeul, clerc licencié et docteur né de la (ville de Fonrli et gradué à
l'eslude de Bonlongne la I Grasse, qui salarié conseiller de laditlecité estoil.
À (cause de laquelle parenté mondit père ot la cognoissance ■ des
Vencsiens, clfii pour la souflisance et autorité de sa • science retenu sembla
lilement conseiller salarié de la■ ditle citté de Venise, en laquelle fu un
temps résident fi • grant honneur, richèces et gaings. Or assez losl après •
ma nativité, mon père, pour certaine;! besoignes etses (possessions visiter,
se traus|)orta en la cité de Bonlongne iLi Grasse (']. > Ce fut là que Thomas
de Pisan connut un docte ami de Pétrarque, le célèbre professeur Jean
André, qui ensi(') Voyez sur Christine de Pisan une intéressiite nolim de
M. Thomassy. Taris. 483R. ("1 La Vision (ou mieux rndi'iKioHtrteChrislirie
rfePisap, manuscrit 10309 de la Bibliolhèijiie de Bdurgogtie. ,, Google

The text on this page is estimated to be only 18.09% accurate

— 321 — giiatedroil pendant <ftiaraiite-six ans, et qui, en
l'iionieur de sa fille Novell;i, donnu ce nom à Son commentaire sur les
Décrétales [Novettu in Décrétâtes). t Pareillemciil h parler de nouveaux
temps sans querre < les anciennes histoires, Jehan André, le solempnel •
légiste à Boulongne, n'a mie Ix ans, n'estoii pas d'opit nion que mulfeust
que femmes l'eussent lettrées, quant à « sa belle et bonne fille qu'il tant ama,
qui ol nom Non< velle,fist apprendre lettres et si avant es lois qne, quant • Il
estoit occupé d'aucun essoïne parquoy ne pavoit va* « quierè lire les leçons
à ses cscoliers, il envoioit Nouvelle » sa fille en son lieu lire auxescoles en
chaire, et, afin que « ta beauté d'elle n'empeschast la pensée dcsoyans, elle «
avoit une petite couiline au devant d'elle, et par celle t manière suppléoit et
alégoit aucune fois les occupations € de son père, lequel l'ama tant que,
pour mettre le nom • d'elle en mémoire, fist une notable lecture d'un livre «
de loys qu'il nomma, du nom de sa fille, laNouvetle(').> Christine de Pisuii,
après avoir raconté l'arrivée de son père à Bologne, continue ainsi : < Lui
vint tantost (nouvelles et certains messages tout en un temps de « Il
excellens roys lesquels pour la grant famé de l'auto• rite de sa science le
mandoient, priant et promettant • grans salaires et émolumens chascun
endroit soy, que « vers lui vouldist aler, dont l'un estoit le souverain des •
roys crestiens, le roy de France, Charles le Sage, et « l'autre fu le roi de
Hoiiguerie. Adonc, comme la souf« fis;ince de ces ambassadeurs pour la
révérence de la di« gneté desdils princes «e fusl h mettre arrière, délibéra «
moiidil i>erc à obéir à l'une des parti<>s, c' (0 Cité de» Dames, ms. 9393 de
la Hibl. iJe Bourgogne. u ,,,,., Google _

The text on this page is estimated to be only 16.85% accurate

— 31 — t comme au plus digne, et aïsai le dcir de véoir les •
esludes de Paris el lu liaiilèce delà court françoise, le 6st I venir vei-s ledit
ruy de Frunce, espérant transitoire(ment veoir le roy , obéir à ses
commandcineus cl visiter ' leadites esludes l'espace d'im an , puis s'en
tourner • veis sa ferami? et famille, Liquele il ordonna demeurer < sur ses
possessions et héritages à Boulongue ta Grasse. » et toutes ces choses
fm'ttes et ordonaéus, avec la licence l de la seigneurie de Venise, se parti et
vint en France, » ouquel lieu fu du sage roy Charles très -grandement I
receiis et honnourés, et tosl après, l'expérience veue de t son savoir et
science, l'establi son conseiller ti'ès-espé(cial privé et chier tenus, lequel
lui fut tant agréableque > du partir au chief de l'an ne pot avoir licence, ains
• vouU à toutes lins ledit roy que grandement à ses I cousis et frais en\oyast
quérir sa femme, enfans et fa< mille, pour user â tousjours leur vie en
France près de • luy, eu promettant possessions, rentes et pensions pour •
tenir honnourablent leur estât. Néanmoins, comme • inondit père, en
espérant tousjours le retour, retai-dast t cesle chose près de l'espace de m
ans, en la fin convint t que fait fust, et fut fait le transport de nous d'Italie en
I France. Grandement fut recene la femme et enfans de l mon père,
lesquels le Irès-béuigiie bon sage roy vout l véoir et recepvoir
joyeusement, laquelle chose fu faite t lost après leur venue, atout leurs abis
lombards, riches l d'aournemens et d'atour selon l'usage des femmes et «
enfans d'estat. Au chastet du Louvre à Paris ou moys ■ de décembre estoit
ledit roy, lorsque la présentation duK dit ménage à belle et honorable
compagnie de parens • fu à ses yeulx manifeste, laquelle femme et famille à
t très-granl joye et offres il receipt [']. i (') Vision de Christine. Dgilizodb,
Google

The text on this page is estimated to be only 18.67% accurate

— 323 — Thomas de Pisin devint l'un des conseillerB les plus intimes de Charles V. Le roi de France lui donnail beaucoup. Il ue dépensait pas moins, et Christine vil chez lui les plus notables personnages de Tépoque. mi>me les ambassadeurs du Soudan de Babylone ('). On ne s elonnc plus que Christine de Pison nous ait conservé sur le règne de Charles V soil des faits importants, soit dos anecdotes qui ne sont pas sans intérêt. Ainsi elle nous rapporte que lorsqu'il régla l'flge de la majorité des rois, il manda « les députés des bonnes « villes, des marchands et mesmement du commun, > et que celte ordonnance fut i jurée par les princes, nobles € et clerks et ceux des estas du peuple. » Ailleurs elle place dans la bouche de Charles V cette belle parole : que l'éclat si envié de la royauté, loin de ressembler à la gloire, n'était qu'un pesant fardeau, et que le seul bonheur qui y fût attaché étHit celui de faire le bien ('). Christine de Pisan nous répète à plusieurs reprises que Charles V aimait beaucoup les bons clerks : Chiers avoit les clers scieuceux, Les preux ehevaliej's et tous ceuK Qui à bornes mœurs enfendoieiiil. Il nous en coûte un peu de dire que, bien que Thomas de Pisan ne blessât en rien la foi, comme l'assure sa fille, sa principale science était l'astrologie, et c'est toujours d'après sa fille que nous ajoutons qu'il lisait si bien (') • Et moy eslsnt enfaDt, qui les v; eo l'ostel de mon père » qui couBeilleidudilroyesloit.m'Bsmerveillantde leurs esLran» ges habia, puis porter de ce témoignage. ' livre de l'aix. [•) Livre de Paix. Cf. Livre des faits d^ Chartes V, 111, 30. „Goog[i:

The text on this page is estimated to be only 19.36% accurate

— 32i — dans les étoiles, que Charles V lui dut ses plus belles victoires [']. Ce fut le cas d'un serviteur de Charles V, qui ne connaissait pas moins bien les détails les plus intimes de sa vie, que Christine, à peine Agée de quinze ans, épousa de préférence à d'autres jeunes gens plus riches qui recherchaient sa main (*). Elle en eut plusieurs enfants, mais elle n'avait que vingt-cinq ans quand il mourut à Beauvais, où il avait suivi Charles VI. A cette époque, Thomas de Pisan ne vivait plus, et sa vieillesse avait été troublée par de sombres préoccupations. Avec le règne de Charles V avaient cessé les dons et les pensions. Les créanciers parurent, les procès se multiplièrent. Christine, élevée < en délices et misères > se trouva abandonnée seule, sans appui, et avec petits orphelins, sur une faible nef que battaient les flots d'une mer orageuse et menaçante. Bien n'est plus touchant que ses plaintes, quand elle se peint elle-même entourée à son foyer de ses petits enfants et se souvenant, dans sa misère présente, de son opulence d'autrefois. Elle avait, il est vrai, conservé • son mantel et fourré de gris, un surcot d'écarlate; et mais les ser(0 Vision de Christine. Cf. l'ivre des faits et bornes mœurs de Charles V, m, 21 . Christine de Pisan place l'astrologie bien au-dessus de l'alchimie, qui, selon elle, ne mérite aucune confiance. Elle fait cette observation à propos d'un alchimiste allemand nommé Bernard, qui avait écrit à son père. (■) Son nom était Étienne Caslel, et il avait reçu de Charles V une chartre de notaire. Bien que Christine l'appelle un jeune écolier né de nobles parents de Picardie, nous croyons qu'il était le fils d'Etienne Carrel, armurier, brodeur et valet de chambre de Charles V à l'époque où il ne portait encore que le titre de duc de Normandie. iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 18.95% accurate

— 325 —
^nls arrivaient, qui lui prenaient < jusqu'à ses ohaus■
settes, > et il lui fallait aller mi-^icdâ, ijtie dis- je? demander l'aiiniAne et
emprunler à des amis qui, la plupart, feignaient de ne plus la reconnaître, i
Beau sire I Dieu, s'écrie^elle, comment honleusenienl, à face roU' < gie, le
requéroie ! > Et il n'est pas moins triste de l'entendre njou ler, en pai'lant du
palais où elle avait jadis été accueillie avec Innl d'honneur : • Ha, Dieux,
combien <c de fois ay musé ad ce palais, en yver, mourant de * froid! > Hais
Christine s'él^iit souvenue de la fille du jurisconsulte de Florence, qui par
ses études était parvenue à t'galer la science de son père. En vain lui disait-
on que la science ne convenait pas à une femme. Elle répondait h ceux qui
lui tenaient ce langage : L'ignorance convient encore bien moins k un
homme. Combien elle reprenait di! ne pas avoir travaillé davantage, étant
jeune, et de s'être fiée h la fortune, comme celui qui, en voyant briller le
soleil, oublie qu'il peut être obscurci par des nuages. « Adonc, ajoute-t-elle,
cloy mes portes, c'esl-à« savoir mes sens, aux choses foraines et vous happa
y ces t beaux livres et volumes. Je me pris aux h^'Stoires an■ ciennes dès le
commencement du monde, les hystoires t des Hébreux, des Âssiriens et des
principes des seit gneuries, procédant de l'une en l'autre, descendant aux <
Romains, des François, des Bretons et autres plusieurs < historiografes. Et
puis me pris aux livres des poêles, et < dont fus-je aise quand j'os trouvé le
slile à moy natu4 rel, me délitant en leurs sonblilles coveitures et belles t
matières, musées sous fictions délictables et morales, par f belle et polie
réllhorique aournée de soubtii langage. . . < Pour laquelle science et poésie,
iiatui'e en mov resjouye ,.L.,Goog[c

The text on this page is estimated to be only 18.61% accurate

(mcdit : Or vcuil que de loy naissent nouveJiux volumes, I
lesqueiilx, le temps à venir perpétoelment, au monde « présenleront Li
mémoire. > D'iibord son esprit mēinncoliqiie b porta h tracer des élégies sur
ses malheurs ; puis elle commença à écrire des ditliés sur l'amour, et, bien
qu'elle exprimât, afin de plaire aux seigneurs, îles émotions el des illusions
qu'elle n'éprouvait plus, bien que ces ditliés fussent, comme elle le dit, •
gais d'autnii seulement, > elle y trouv.-iit une agréable distraction ; mais, de
même que Froissart, elle mêlait l'amour à la sagesse, en plaçant dans
l'antiquité l'amour près de Platon, et au moyen flge la sagesse près de
Thibaud de Champagne. En clTet, lantât elle rapporte qu&Platon, touchant
fi sa dernière heure, aimait à lire les < pi csans ditliés d'une Temmcpoètequi
avoit noroSapho, t qui escrivoit d'amours en vers joieux el gracieux ('); »
tantôt elle nous raconte que le comte Thibaud ne chérissait en Blanche de
Caslille que su vertu, et qu'il était si timide qu'il n'osait le lui dire : « Et
faisoil t ses complaints h amour en louant moult gracieusement .• dames,
lesquels moult beaulx ditliera que il fist furent ' mis en chans moult
délitables, et les fist escripre en sa € salle à Prouvins et aussi à Troyc ('). >
Peu à peu Christine de Pisan arrive à composer de grands poèmes, comme
le Chemin de longue estude ou le Livre de mutation de Fortune ; mais elle
s'élève bien plus liant encore ; h défaut de Froissart qui ne vît plus (') , elle
veut rappeler h In chevalerie ses règles et ses devoirs. Si (■) Corps de
Polhie. [•) cm des Dames, H, G5. [') Je De crois pas que Christine de Piaan
ait quelque part iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 18.37% accurate

— 327 — elle consulte les livres saints, elle y lit que la véritable vie du chrétien est une droite chevalerie sur la terre, mililla super Urram {'}). Si elle ouvi-e les hisloi-iens de l'antiquité, elle y voit que, dès Romulus, ceux qui devaient être un jour les vainqueurs du monde s'honoraient du titre de chevaliers. Romulusqui fondu Rome De plusieurs hommes, prist lu somme De mile tous les plus esleus Qui furent les meilleurs sceus, Et mititee les appella. Chevaliers aulant vault cela Ce dire, comme un millier Esleus et pris pour batailler (■) Cette femme, faible et élevée dans le luxe, consacre désormais ses jours et ses nuits à l'étude. Détachée du culte de la fortune, die invoque Minerve, « femme ila• lienne i comme elle, puisque l'Italie est aussi la Grèce, la Grande Grèce comme l'aprehient les anciens (') . Nonseulement on la voit composer pour Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, qui lui communique certains documents (<) , le Livre dea faits et bonnes mœurs de Charles V, nommé Froissart ; mais dans son po^me de la Mutatwn de Fortune, elle fait l'éloge des clercs qui écrivent Qui Inroni prcui e\ Uiiùnans. {■) Boatan d'Olhea. (<) f'hemin de longue estvde. Tout ceci fut mis plus t!)rd en pi'osedansle /.ivre des (ails et mteurs de Charles V, II, i. (•) Roman dOlhea. {*] H Paulin Paris a fait remarquer que la description de l'enliÉE de l'empereur à Paris paraissait avoir été empruntée par Ciiristijie de Pisan aux Chroniques de Saint-Denis. ChrisuLiGoogle

The text on this page is estimated to be only 17.34% accurate

— 328 — éiéguut panégyrique île son bienfaiteur, muis elle
approfuiiHit aussi jusqu'aux secrets de l'art de la giiei're, et écrit son livre
des Droits d'armes et de chevalerie, où elle recueille l'avis des plus célèbres
guerriers de son temps. Ni l;i philosophie morale, ni l'economie politique ne
lui sont étrangères, et elle achève successivement div^s traités consacrés à
l'examen des questions les plus hautes, parmi leainels on remarque le Corps
de Policw, exposé cumplél de tout le système du gouvernement et des règles
qui y doivent présider. On ne peut assez admirer le zèle et l'activité de
Christine de Pisan qui nous apprend elle-même que de 1399 à 1 40o elle
composa quinze grands ouvrages, sans compter plusieurs discours eî
plusieurs dittiés poétiques. Néanmoins, ces ouvrages ne furent pas accueillis
comme ils le méritaient. La misère des temps l'explique assez, et d'autre
part la corruption des mœui'S avait amené à sa suite le mépris des lettres et
de leurs nobles rnseignemeiits. Les conseillers de Charles VI la
repoussaient durement, t Quant je venoye, dit-elle, ramente■ voir Testât de
moy vcsve, requérant encline devant eulx t par pitié leur secours, aucune
apparence de pitié en eulx • trouvoie, > et elle répète les mêmes plaintes
dans ses Hélns! où donc trouveront réconfort Povrus veuves de leurs biens
despoui liées, Puisqu'en France, qui seuil esire le port De leur salut line de
I*is3n ne cacbe pas que rbiliipe le Hardi ■• lui Qi bailler 1 mémoire»
véritables sur l'entrée Je [l'empereur à Paris, par !■ quoy elle sut toutes ces
choses. » /.irre île Paix. iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 15.76% accurate

— 329 — Les nobles gécis n'eu oui nulle pitié? Aussi n'ont clercs
li greigneur, nu II mi'udrt:, Ne les prinC4^s ne tes dHignt-Dt entendre. Oû
)>OLirrniil mniH Tuir, puisque ressort N'ont en Fmnce, là où leur sont
bulllées Kepùiniid.'s vainn»? ronseil de mort, Vuifs d'enfer leur sont
^ppuieilléa. Un dernier mot pour clore cette note où nous ne voulons tenter
ni la biographie île Christine de Pis^m, ui la critique littéraire de ses
ouvrages, mais ce mol sufltra pour peindre la noblesse de son caractère. Au
moment où elle ressentait toutes les privations atlabécés à la misère,
privations d'autant plus cruelles qu'elle les partageait avec ses enfants, ileux
princes puissants se montraient disposés fi lui ofrrir de l'or pour se
l'attacher. L'un était le duc de Bourgogne, Jean sans Peur, qui avait
assassiné le duc d'Oi'léans ; l'autre, l'usurpateur du trône d'Angleterre, Henri
de Lmcnstre, qui avait fait périr Richard fl. Ni l'un ni l'autre ne purent rien
obtenir. Christine de Pissn élevait son malheur aussi haut que sa vertu, en
l'acceptant comme une »oj>lo épreuve où l'on retrouvait encore la
miséricorde de Dieu : elle eût craint bien davantage les présents toujours
intéivssés du crime. ...,,;uL>,Goog[c —

The text on this page is estimated to be only 4.00% accurate

b,Goog[c

The text on this page is estimated to be only 11.75% accurate

TABLI UÈS matières. Phéfacr CHAPITUE PREMIER. —
EiffàncE et Jeunesse de FuoisSjibt. — BeaumoQt. — Baudouin d'Avesues.
— S«s chroniques. — Jeu de BeaumoDl. - Autres chroniques. — Valli
scientiœ. — Mohieu Froissort, jufé de Beaumont. — Il parait avoir été
marchand et s'élre fixé à Valenciennes. - LepèredeJuanFroissart-
tlpeiotre? — Le nom de Froissart fort répandu au moyen âge. — Naissance
de Froissart. — Ses jeux. — Ses études. — Souïenira, — Premières
âuspiroUois CHAPITUE II. — AHOuns, Poésies et preufers VoricEs. —
Nouvelles inspirations. — Le péage d'amour. - Apparition de Mercure et de
Vénus. - La m.irchandise. — . La demoiselle et le roman de Cléomadès. -
Ballades. — Le rosier fleuri. - Froissai'ts'éloigiiepoMrntiVuait'a/oir. —
Doute eongié. — Départ de Froissart pour l'Angleterre. — Froissart y reçoit
un bon accueil de la reine. — Vision de Dou/ce Peni^e. - Regrets. —
RelouràValenciennes. — Héron ci liât ion, — Le uoyer. I*s violellca. —
Rupture. — Voyage à Avignon et à Narbonne. — Le chQleude Joinville. --
Lacour ponliOciile. - Leducde Normandie. — DéiiBsse de la France
Jï,,'.uL>,CoOglc

The text on this page is estimated to be only 13.20% accurate

CHAPITRE 111. - Séioi;h en Akgleterki. - Prehières ENtitiTEa,
— Éclat de la cour d'Angleterre. — Affection delà i-eriied Anglt'lerre pour
les Heniiujera. Froissjrl lui offiit'il une chronique? - Dltliês amoureux. - La
l'oUTt de iiay. — Fêles de Berkhamste^:d. — Les dames d honneur de la
reine Philippe. — ËDqiîéteâ. - Voyiige en Ëcowe. ~ Le roi David Bruce. —
Les Douglas et le cbàtwju de Dalkeilh, — Les Sluarls, — Le Débat du
Cftevat et da février. - La suuvage Ecosse. — Alil'Aick et tes Percy. Carlisle
et la légende d'Arlus. ■- Retour du loi Jean a Londres. — Frorésart est de
son hostel. — MorI du roi de France. - Froissart assiste A l'entrevue
d'Ëdotiard III et du comte de Flandre 49 CHAPITRE IV. — V<iT«GEs en
France et en Italie. Kroissart s'emliarque à Sandwich. — Vie erraote des
ménestrels. — Le Bi-abanl. - Melun. — La Bretagne. — Bordeaux. — Le
prince de Galles. — Retour en Angleterre. ~ Froissait accompagne le duc de
Clarence. — Fêtes h Paris, à Cbambéry elà Hilau. - Le roi Pierre de Chypre.
— Borne. — Mort de la reine d'Angleterre. 73 CHAPITRE V. - FnotssART
a la cour de BbjIBANT. - LbsTiNES. — Retour de Froissart. — Le duc el la
duchesse de Brahanl. — Le palais de Bruxelles. — Cortenberg, (lenappe,
Morlanwez. — Ikilallle de Bastweiler. - Captivilé de Wenceslas. — Yolande
de Dur. — Le aiégu do Icsli^de Revigny.— Gérard d'Ohies, prévôt de
Biiirhe. La cure de Lestinea. — Les (averniers. — Le bâtard
deBrabaiileticroiiiandeCalon. - U Salle de Binche. K9 CHAPITRE VI. -
Phehières RiD.kCTto^9 des CakontoiîES. Gui deBloisà Beaumonl. —
Froissart prêtre et chroniqueur. — Vision de Philosophie. — Composition
des ctirohiqites. - Premiers Irav.îux historiques de Froissart.
RobertdeNjmur. ChevauchéudeTournebeni. - Henri Froissiirt. — Anciennes
rédactions des chroniques. • Lemanuscrl de Valenciennes. — LemanuscHl
d'Amiens. ~ Suite des relations Je Froissart a t'cc te duc deBrabant. —
Nouveaux poPmes. — Malheurs du stre d'Obies. — Voyage a Reims. —
Valencieniies sduvée ,,,Goog[i:

The text on this page is estimated to be only 11.30% accurate

— 3^3 — ilu piNuge. — Mari de Weiiceslus Ht CHAPITRE VU.
— Froirsart Chapelain oe Gui de Blois. Gui de Blois à Beuumonl. ■-
Froiasarl devientson rhapelain. ' FélesduCambray i'tde Bourges. - Froiesart
iiu camp de l'Ki:[usc. VoyugeeL Flundre, Ancietioe prospérilède cepays. -■
Séjour à Gjiid. Mortd'Ackernia». — Chronique de Flandre. - Le roy du
jmitx damour. - Voyiigeaux bordsdelii Loire. - Guillaume 13! CHAPITRE
VHI. - VoviCK dans le Bi*R!<. - Mussire Espaiiig de Ljou. Les vallées des
Pyrénées. ~ Mauvoisin, — Lourdes. — Hicbesses el générosité du comle de
Fuix. Chasses et lianquuts. - Lee méoeslrels du duc de Touraliie. — Fables
de GascoRue. — Récita sérieux. — Froiaaartii Bordeaux. - Mariagedu
ducOo Beiry et de Jeanne de Boulogne. - Avignon. - Fêles deRiom 154
CHAPITRE IX. Froiss*rt Chisoine de Lille. -
EntréegoleuDelledlsabeciudeB<ivlère. - Paria. Voyage deCharles Via
ATigDon. — Froiaaart cbauoiuede Lille en herbe. - Voyage à Bruges et à
Middelbourg- — Don Juan Pacbéco. — Séjour à Valencieneoa. - Vieillease
de Gui de Dloia. — Ses Tureurs. - Sa prodigalité. -^ Vente du comté de
Blois 178 CHAPITRE X. - RELiTioNa de Fhdissibt avec les SbiDNEURB.
- Cbeviiliersdu Hainaut. — Jean deWercbin. - EusUche d'Aubrecicourt. -
WulfarldeGhistelles. — Gaullierde Hauay. — Chevaliers anglais. — Le
comte de Pembroke. — Le comte d'Sereford- — Edouard le Despenser. —
Barthélémy de Burghersh. — Richard Stury. — Chevaliers rrancais. —
Enguerruod de Coucy. — Le daupbiu d'Auvergne. — Le duc de Bourbon.
— Guillaume de Melun. - Lesirede Riviè'e 196 CHAPITRE XI. —
Relations litt£baires dr Fboissakt. — Guillaume de Macbault. Euslache
Deschumpa. — Cuvelier.— Philippe de Uaizières.— Pétrarque. - Chaucer. -
- Christiue de PIsan. - Gerson. — Le religieux de Suiut-Denis. — Jean de
Venelle. ~ Jacques de Guise. 244

The text on this page is estimated to be only 11.87% accurate

CHAPITRE XII. - Froissart coez Robert de Naur.

HoberldeNumur, ■ Soicourage et aascience. - Périls qu'il courul à Londres, — Sa mort. — Froissartà Paris. — Meurtre d'Olivier de Clisson. — Jean le Mercier et le sii'e de Rivière, ~ La duchés»; de Bourgogne et la ducbesse de Berry. - Froissartà Ahhew\l\le.—E»battemetis. — Le cuj'diiiul de Lnna. — La duc d'Orléaos 343 CHAPITRE XIII, - Dernier Votagg km Aholete&re. Lettres de recommanditiOD. — Douvres. — Csntorbéry, — Leeds. — Ellham, - Wiclef, — Les privilégeâ d'Aquitaine et le duc do Glocester. Froissart offre un livre au roi, — Chevaucbées et causeries, — Henri Chrystead. — Guillaume de Lisle. — L'Irlande et le purgatoire de saint Patrice. — Froissart au cMleau de Pleshey. — Robert l'Ermite en AnRleterre. — Jean Bourcier . .- S63 CHAPITRE XIV. - Fin m l* Vik de Fboissiht, — Projets de croisade. — Conlërences de Suint-Onier. Lemoùtierde Liques. - Désastre de Nieopoli. — Révolutioa d'Angleterre. — Mort de RicbHrd 11, à Pomrret. — On G.iit peu de cbose des dernières années de Froiesart. — Sa retraite a Cbimay. - Sa mort Î69 APPENDICE. I, ETIENNE MtBCEL 384 II. CUBISTINR DE PIBAN ET LE LIVHE UEX FIITS DE BoUCIOUAULT 307 iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 2.00% accurate

iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 2.50% accurate

iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 2.00% accurate

iizodb, Google

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

b,Goo<^lc ^^J